



LA BALANCE

NATURELLE.

TOME PREMIER.

LA BALANCE

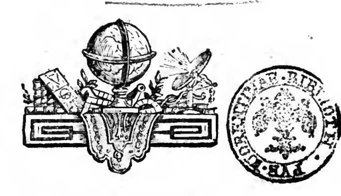
NATURELLE,

OU ESSAI SUR UNE LOI UNIVERSELLE APPLIQUÉE AUX SCIENCES, ARTS ET MÉTIERS, ET AUX MOINDRES DÉTAILS DE LA VIE COMMUNE.

PAR M. DE LA SALLE, ci-devant Officier de Vaisseau.

> Omnia luctandò vincunt cedunt que vicissim;
> At sedet omnipotens nutanti immotus Olympo,
> Ex utrâque premens æternam parte bilancem.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.



A

M. H. D. S. A. G.

MONSIEUR,

ENCOURAGÉ par vos bienfaits, guidé par vos conseils, & ce qui est plus encore, consolé & ranimé par votre amitié, je me suis lancé gaiement dans la route des découvertes, où je soupçonne que j'ai fait quelques pas. L'étude de la Nature, l'analyse

du cœur humain & des facultés intellectuelles, me rappelloit souvent à vous comme au centre de mes conceptions; quand je considérois ce physique si heureusement balancé, cette tête fraîche & active, ce cœur aimant sans foiblesse, toutes ces facultés harmoniques, & si bien fondues, je vous voyois placé, comme je souhaitois l'être, dans ce milieu, entre les vaines terreurs & les folles espérances, entre l'esprit détracteur & l'enthousiasme, d'où le vrai philosophe montrant de chaque main un des deux extrêmes, saisit & indique la raison de ces vacillations & de ces contradictions qu'on n'a point encore sçu expliquer jusqu'ici, pèse de sang-

froid les paſſions & les opinions humaines, découvre les foibleſſes ſous les faſtueuſes vertus, contemple en ſilence l'infirmité humaine, connoît l'homme & le plaint; je voyois en vous l'emblême vivant de mon Livre, & cette meſure commune que j'avois ſi long-tems cherché. Frappé de cette convenance, je n'ai pu réſiſter au deſir de vous adreſſer ce ſecond eſſai, eſpérant que vous me ſçauriez quelque gré des efforts que j'ai faits pour me rendre moins indigne de votre amitié, & que ces vérités développées, propagées & réaliſées par vous, contribueroient un jour au bonheur de la nation que nous ſervons tous deux; je m'eſtimerai trop

heureux, si vous daignez agréer ce témoignage public du respectueux attachement avec lequel je suis pour la vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

DE LA SALLE.

PRÉFACE.

Ce Livre ne contient qu'une ſeule idée, indiquée par le titre, & peinte dans l'épigraphe; idée qui rend raiſon de tous les phénomènes phyſiques & moraux, & dont toutes les autres idées ne ſont que des tranſformations, comme tous les phénomènes particuliers ne ſont que des transformations du phénoméne unique que préſente l'Univers, & dont cette idée eſt la repréſentation; je l'avois entrevue à mon premier eſſai, & cachée ſous un t re mieux raillé qu'entendu; mais je ne l'avois pas embraſſée dans toute ſon étendue, & je n'en ai pris poſſeſſion qu'au mois de Janvier 1787, après une méditation opiniâtre de 48 heures, où je m'étois placé entre la mort & la découverte du ſyſtême; heureuſement j'en ai été quitte pour une maladie incurable, & j'ai plus à me louer qu'à me plaindre de la fortune; on ſent aſſez qu'après une

pareille découverte, j'ai dû éprouver un violent dégoût pour cette traduction que j'avois promise, aussi ai-je interrompu ce travail d'esclave qui convenoit si peu à mon caractère, sans me croire quitte de ma promesse, & résolu de la tenir comme si je n'avois rien fait.

L'œil fixé sur mon idée pendant trois mois, je l'ai vu s'enfler de jour en jour, se développer d'un mouvement continu & s'étendre enfin sur toute la science humaine. Après avoir assemblé mes matériaux, étagé & subordonné mes idées, m'étant déterminé à produire mon ouvrage, je l'ai écrit lentement, depuis le deux Avril jusqu'au trois Août de la même année; mais craignant que cette conception hardie ne fût téméraire, & ne parût aux hommes qu'un long rêve, j'ai communiqué le manuscrit pendant trois mois, recopiant & corrigeant continuellement; par cette précaution j'ai gagné trois points; les observations de mes amis m'ont redressé pour le fonds & le style; l'unanimité de leurs

ſentimens a aſſuré ma marche; enfin j'ai eu lieu d'eſpérer que ces vérités ſemées ainſi en détail ſe feroient jour plus aiſément, & qu'elles paroîtroient moins étranges au public, quand elles lui parviendroient en maſſe.

Les perſonnes qui m'ont blâmé d'avoir attaqué M. de Buffon & quelques autres Philoſophes, ont bien peu pénétré dans mes intentions, & connoiſſent mal les intérêts de notre République; je n'en voulois ni à la perſonne, ni à la réputation de ces grands hommes, mais ſeulement à leurs noms qui ſont une ſorte de ſophiſme à réfuter; tant que je les trouverai dans mon chemin, je les combattrai, en reſpectant un peu plus mon auditoire. Dans ce ſiècle, comme dans tous les autres, un homme ingénu qui ſe préſenteroit avec la vérité toute nue, ſeroit bientôt égorgé avec elle; il faut donc, pour l'intérêt de la vérité même, montrer, en commençant, la griffe du lion avec la douceur de l'agneau; de plus, ces combats ſont utiles au progrès

des Sciences ; l'amour-propre piqué ſe défend par lui-même ou par ſes repréſentans, un peu de colère exalte les facultés intellectuelles & principalement la faculté inventive ; cette paſſion aide l'homme à vaincre ſa pareſſe naturelle; on s'échauffe, on examine, on diſcute, on creuſe, on diſtingue, on détermine & la Science avance; les dangers auxquels je me ſuis expoſé en combattant une réputation en partie méritée & appuyée ſur une large baſe, m'ont fait découvrir en moi des facultés que je ne me connoiſſois pas; la nobleſſe & la dignité qui décore les écrits de mon antagoniſte eſt paſſée dans les miens, le deſir de le ſurpaſſer m'a fait faire des efforts prodigieux ; je me ſuis porté vers l'obſervation qui eſt ſa partie foible, pour balancer la majeſté de ſa diction, & le public y a gagné; enfin, & cette raiſon eſt la plus forte, les Républiques, comme le monde entier, ne vivent que par l'antagoniſme, quand la balance trébuche, tout eſt perdu ; ſans Diderot, Buffon & Rouſ-

ſeau, nous n'avions qu'un ſiècle de femmelettes élevées & gâtées par Voltaire, appuyé de ſes flatteurs; ſi vous ne voulez point de deſpote, ſouffrez donc que votre état ſe coupe en deux, comme l'Univers où il eſt plongé; dirai-je auſſi que ma complexion, froide & pareſſeuſe, ſouffre d'une longue ſtagnation, & de la paix, que l'inquiètude, & une guerre quelconque, eſt néceſſaire à ma ſanté, mais le beau, c'eſt de courir gaiement à la victoire, comme Villars & La Fayette, de viſiter ſon adverſaire, de l'accueillir, de l'aimer & de le quitter pour lui diſputer l'immortel laurier; la mauvaiſe humeur ne ſied qu'au vaincu; au reſte, je promets d'être plus modéré à l'avenir, & je remercie d'avance quiconque, en m'attaquant moi-même, voudra bien travailler à m'inſtruire & à me perfectionner.

De peur de fatiguer le Lecteur par un plus long préambule, je vais au fait. Prouver qu'il n'y a dans l'Univers viſible, qu'un ſeul mouvement varié par les circonſtances de tems, de lieu, de quantité, de figure,

de ſituation, de diſtance, &c., &c. &c.; voilà mon but. Dans le premier chapitre, je montre la préſence univerſelle & la principale circonſtance de ce mouvement en parcourant un grand nombre de phénomènes connus; puis, ma propoſition bien établie, j'en tire un grand nombre d'applications, toutes déduites par conjecture, & réaliſées par l'expérience, ce qui prouve la bonté du principe. Dans le ſecond chapitre, je montre les gradations de notre mouvement, avec les effets moraux annexés aux différens degrés de viteſſe de nos fonctions, de nos paſſions, de nos idées & de nos actions; je le termine par une analyſe de l'homme, où les paſſions les idées & leurs ſignes extérieurs ſont partagés en deux claſſes oppoſées qui répondent aux deux parties du mouvement général. Dans le troiſième, je détermine, dans toutes les progreſſions ſimultanées, grandes & petites, quatre points répondans aux quatre grandes époques de l'année, & je range ces points corrélatifs dans une

table. Dans le quatrième, je montre la fin du mouvement général; je le termine par une table des choses communes à tous les êtres; enfin, aux injures que j'ai reçues pour unique récompenſe, depuis l'âge de ſix ans, époque où j'ai commencé à travailler, juſquà l'âge de trente-trois, époque où j'ai achevé ce livre, j'oppoſe, d'abord ce livre même, puis une apologie pour la claſſe où mes travaux m'ont placé; voilà mon plan.

Il réſulte de mon travail que toutes les grandes vérités étoient dans le monde, & que toutes les propoſitions contraires ſont vraies dans des circonſtances oppoſées; ce qui ſembleroit devoir terminer pour toujours les diſputes élevées depuis deux mille ans; mais la cauſe qui coupe en deux chaque individu, & chaque ſomme d'individus, empêchant que les oppoſés ne ſentent les mêmes choſes dans un même ſujet, quand il y auroit de la bonne foi de part & d'autre, il faudroit encore que les deux partis fuſſent capables de reconnoître deux vérités en chaque queſtion; or, le grand nombre

n'ayant pas le tems d'examiner, il ne faut pas compter beaucoup ſur cette unanimité; cependant ſi le petit nombre m'entendoit bien, j'aurois aſſez fait; *ô utinam!*

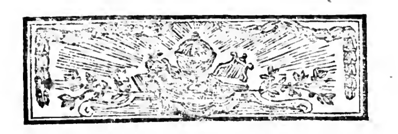
J'ai ſenti tous les maux que je vais décrire & je ne dois qu'à la patience avec laquelle j'ai ſupporté ces maux les vérités que j'ai découvertes; j'ai éprouvé ſur moi-même & ſur d'autres les remédes que je vais preſcrire, de peur de nuire en voulant être utile. J'énoncerai mes expériences avec fermeté, & mes conjectures avec modeſtie, ſouhaitant qu'on répète les premières & qu'on vérifie les dernières, au lieu de diſputer. Lecteur, quelque ſoient vos opinions, avant que de lire cet ouvrage, vos diſpoſitions en le liſant, & votre jugement après l'avoir lu, tous mes vœux ſeront exaucés, ſi la pratique des vérités qu'il contient peut nourrir votre goût pour le beau & le bon, vous inſpirer un reſpect habituel pour vous-même, me donner une place dans votre cœur, & augmenter pour vous la ſomme des biens en diminuant celle des maux.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Pages.	*Lignes.*	
1	11	*de la Préface*, tre ; *lisez* titre.
38	13	d'éclairer ; *lisez* d'éclaircir.
Idem.	28	cherchent ; *lisez* chercheront.
39	12	se ; *lisez* ses.
40	18	accomplis ; *lisez* exaucés.
73	27	*après* ordinaire, *ajoutez* & la variété de la Musique.
80	2	*après* tête, *ajoutez* de son adversaire.
121	4	*après* mal, *ajoutez* moraux.
138	11	qualité ; *lisez* quantité.
165	27	un mauvais ; *lisez* le mauvais.
199	6	parlent ; *lisez* partent.
275	7	sortir ; *lisez* ressortir.
282	15	donne ; *lisez* fait.
289	18	des, *lisez* autres.
364	11	accélére ; *lisez* accéléré.



LA BALANCE NATURELLE,

OU ESSAI SUR UNE LOI UNIVERSELLE APPLIQUÉE AUX SCIENCES, ARTS ET MÉTIERS, ET AUX MOINDRES DÉTAILS DE LA VIE COMMUNE.

Logique dont l'application mène à toutes les découvertes.

TOUS les principes propres à une Science, à un Art, à un Métier, en un mot à un genre quelconque, le sont aussi à tous les autres genres; car tous les genres possibles ne pouvant être que l'application des divers membres & des diverses facultés de l'homme aux êtres extérieurs & à lui-même, & les mêmes loix régissant & l'homme & tout ce qui est à sa portée, les principes qui ne peuvent être que ces loix universelles, doivent être les mêmes dans tous les genres.

Comme il eſt rare qu'un ſeul énoncé convienne à tous les eſprits à la fois, en voici un autre qui contient moins d'indications, mais qui ſera peut-être plus généralement entendu.

Tous les phénomènes de l'Univers ne ſont pour nous que des apparences plus ou moins générales, dépendantes de la conſtitution de nos ſens, & des autres parties de notre être, ainſi l'homme en doit trouver la raiſon dans l'homme même; or, comme chacun de nous eſt pour ſoi le ſeul compoſé qu'il puiſſe bien connoître, le ſeul qu'il ſente, & dont il diſpoſe à toute heure, étudions les mouvemens les plus ordinaires de notre individu, puis regardons autour de nous, nous verrons ces mouvemens exiſter en tout être, en tout tems & en tout lieu; que ſi vous doutez de ce principe, ſuppoſez-le, & partez-en pour indiquer un grand nombre d'expériences qui n'ayent pas encore été faites, vous les verrez ſervir toutes à le confirmer.

Jeunes contemplatifs qui vous deſtinez comme moi à la recherche des loix générales, quand une idée même hazardée ſe préſente à vous dans un état de calme & de ſincérité, gardez-vous de la mépriſer, méditez-la, revenez-y à pluſieurs fois, ſi elle s'applique à quelque choſe, étendez-la, étendez-la ſans crainte, elle s'appliquera par-tout; car dans tout ce qui exiſte, tout eſt commun, aux circonſtances près.

Pour trouver les principes les plus généraux, il faut recourir aux Sciences & aux Arts dont les hommes se sont le plus occupés, & sur-tout à ceux où trouvant peu d'opposition de la part de leurs chefs, leurs progrès étoient retardés par moins d'obstacles, telles sont les Mathématiques, la Médecine, la Peinture, la Musique, la Poésie, &c., en les étudiant, on s'appercevra bientôt que les grands Maîtres dans chacun de ces Arts ont saisi les principes généraux, & que ces principes ne sont que des cas particuliers de la loi que nous allons exposer.

CHAPITRE I.

De la Lutte, & du Balancement des Êtres.

TOUT vibre, tout oscille, tout balance, tout ombat, tout est alternativement vainqueur & vainu; au premier égard l'Univers avec tous les êtres ont il est composé ne semble qu'un immense ndule qui se balance entre les deux infinis, & nt l'Eternel tient le bout en sa main, s'embarſant peu qui souffre ou qui jouit, & méſant également nos plaintes & nos hommages; dule composé d'un nombre infini de pendules vont tous en décroissant de longueur, & dont

les vibrations s'achèvent dans des tems dont la mesure se varie aussi à l'infini; au second égard l'Univers ne semble qu'un vaste champ de bataille, où tous les êtres partagés en deux ligues ennemies, se mêlent, se combattent, & se poussent tour-à-tour, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; les champions sont tous les êtres, depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit, & le tems du combat, l'éternité; ces deux grandes armées se divisent en un nombre infini de troupes toujours en action, qui se subdivisent en de plus petites jusqu'aux êtres indivisibles, ce qui forme dans la bataille générale un nombre infini de combats particuliers dont la vigueur & la durée vont en se divisant & se subdivisant de même; en un mot tous les phénomènes dépouillés des circonstances qui les varient se réduisent à des duels, où chaque champion entouré d'ennemis acharnés, les attaque & en est attaqué, avance, recule, abat, est abattu, se relève, & ne cesse de lutter jusqu'à ce qu'enfin il soit dissous, & que de ses cendres il en renaisse un autre pour recommencer le combat; nulle part de paix, nulle part de repos.

Voilà le premier soupçon que formera un génie vaste & trop plein du sentiment de sa puissance, qui, ayant considéré l'univers dans un patient & long silence, se permettra enfin une conjecture, & d'un premier vol, voudra s'élancer au-

delà des limites que la nature a marquées à l'entendement humain; mais c'eſt trop augurer de nos forces & du foible inſtrument que nous avons reçu; nos ſens ne nous apprennent rien de ces régions éloignées, le plus trompeur, & le plus audacieux de tous eſt forcé de mettre des bornes à ſes excurſions, quand il eſt queſtion de l'univerſalité des choſes; en effet, que pouvons-nous dire de ces eſpaces immenſes où nous nous perdons avec nos téleſcopes? Que ſçavons-nous de l'infini où nous ſommes plongés? Rien; nous ſoupçonnons tout au plus que ces étoiles dont le ciel eſt ſemé dans une belle nuit ſont autant de ſoleils, centres de ſyſtêmes ſemblables au nôtre, éclairant & attirant des millions de planètes toutes habitées par des êtres tous différens; cette idée eſt grande, ſublime, digne de l'Être qui forma le *Tout*, & analogue à cette magnificence qu'il déploye plus près de nous; mais, je le répète, ce n'eſt là qu'un ſoupçon; que certaines étoiles ayent diſparu, que d'autres qu'on n'avoit jamais vues ſe montrent tout-à-coup, que d'autres encore devenues inviſibles depuis pluſieurs ſiècles reparoiſſent enfin, le mouvement circulaire & celui de balancement peuvent également produire ces phénomènes, nous ne les voyons pas d'aſſez près pour en pouvoir rien dire de certain; ainſi nous réſervant le pouvoir de nous perdre quelquefois dans les cieux, pour nous approcher en quelque ſorte

de l'Éternel, & sans mépriser ces élans qui éveillent en nous le sentiment de l'admiration, aggrandissent nos affections en élevant nos pensées, & donnent, en nourrissant l'espérance, de la base à nos vertus; par un premier acte de courageuse modestie, affoiblissons ce ressort qui nous lance dans l'infini, & redescendons à la sphère inférieure.

Pour peu que nous voulussions nous permettre de vaguer dans le tourbillon solaire & perdre le tems en conjectures invérifiables, nous serions tentés de croire que le mouvement alternatif a lieu dans tout notre système; d'abord, dirions-nous, ces ellipses que décrivent les planètes ne sont autre chose que l'effet composé du mouvement circulaire combiné avec celui de balancement, & celles que décrivent les comètes ne sont si excentriques que parce que le premier de ces mouvemens commence ou cesse d'être surmonté par l'autre: aucun fait, ajouterions-nous, ne prouve que les planètes ont une force centrifuge autre que celle qui doit naître de l'action du soleil qui est répulsive, si l'on s'en rapporte à ce que nous éprouvons ici-bas, or cette répulsion jointe à l'attraction réciproque des planètes qui se succèdent continuellement dans le tems & le lieu, doit produire un mouvement de circulation, quelque soit la courbe rentrante qu'elles décrivent; les comètes sont moins attirées par les autres planètes, & plus fortement repoussées

par le ſoleil, parce qu'étant en partie enflammées elles ne ſont pas, comme les premières, dans l'état qui donne le plus de priſe à la force attractive; il ne feroit pas moins inutile de m'objecter que, d'après ces ſuppoſitions, les comètes ne devroient jamais s'approcher du ſoleil, comme elles le font, car on oublieroit la principale qui eſt que l'action de cet aſtre eſt alternative comme toutes les autres actions de ce monde, & que les vibrations qui en ſont l'effet ſont d'autant plus lentes que la planète a plus de maſſe & de toute autre qualité capable de balancer cette action. Que fera-ce, ſi je fais voir un mouvement de libration dans la lune, & un mouvement de nutation dans l'axe de la terre, tous deux fort mal expliqués juſqu'ici? Que fera-ce enfin, ſi joignant à tant de probabilités des calculs énormes, je dégoûte par avance quiconque voudroit analyſer ce ſyſtême? certes c'en feroit aſſez pour ſe faire un nom en trompant les hommes; mais au fonds, qu'eſt-ce que tout cela? De magnifiques menſonges contre la nature, *meræ nugæ*.

Ainſi rapprochons-nous encore de notre domicile, & renfermons nos obſervations dans les limites de notre atmoſphère, elles en feront moins impoſantes mais plus vraies; & au lieu de bâtir un édifice immenſe de grandes parties mal liées, & dont la maſſe s'écraſe elle-même, tâchons, à l'exemple des Romains, d'en élever un composé de petites

parties étroitement unies, & qui puiſſe durer autant que leurs monumens : nous allons aſſembler des matériaux & les lier par des analogies frappantes.

Si nous portons nos regards vers l'Océan aërien, vers ce ſecond cahos dont nous ſommes entourés, nous y verrons une infinité de mouvemens alternatifs, ſans compter les combats inviſibles que ſe livrent les élémens dans ce champ de bataille où ils flottent en liberté; dans nos contrées, le vent de Nord & le vent de Sud ſe ſuccèdent preſque ſans relâche & ſemblent naître l'un de l'autre; dans chaque période de ces vents, on remarque des ondulations particulières qui ne ſemblent être que des ſubdiviſions du mouvement général; ſans ceſſe le chaud & le froid, le ſec & l'humide en ſe chaſſant l'un l'autre, nous font paſſer nous-mêmes par des états oppoſés; cette remarque eſt ſi triviale que le peuple ne ceſſe de la faire, & qu'elle eſt dépoſée dans ce proverbe, *tout fait la navette*; elle eſt triviale, tant mieux, mépriſons les opinions populaires, mais retenons ſoigneuſement les obſervations que tous les peuples répètent en chœur. Les briſes de terre & de mer qui ſe ſuccèdent ſi régulièrement dans les pays ſitués entre les Tropiques, les mouſſons dans les mers de l'Inde & de a Chine, & tous ces vents périodiques qui ſemblent en tant de lieux ſe relayer l'un l'autre; enfin des millions de phénomènes analogues nous mon-

trent le mouvement alternatif exiſtant dans toutes les parties de l'atmoſphère.

Mais ſi nous deſcendons à la ſurface de la terre, nous trouverons bien d'autres mouvemens de cette eſpece ; d'abord un mouvement général par lequel la mer ſe porte d'occident en orient, & revient en ſens contraire, baignant tour à tour, & laiſſant à découvert les mêmes rivages, deux fois par jour elle s'élève & s'abaiſſe ; deux fois par mois ſon élévation & ſon abaiſſement arrivent à un maximum ; deux fois l'année ces deux phénomènes atteignent le plus haut de ces maximum ; en certains temps les fleuves s'enflent, dans d'autres ils reſtent à ſec, puis ils s'enflent de nouveau ; en certains lieux, la terre abſorbe air, eau, foſſiles, plantes, animaux, & les revomit en d'autres lieux, ſans compter les feux qu'elle abſorbe lentement, & rejette tout-à-coup dans les éruptions volcaniques ; mais un phénomène encore plus certain & plus général, c'eſt ce mouvement alternatif de contraction & de dilatation par lequel tous les corps changent de dimenſions au moins deux fois par jour, mouvement commun à la matière brute, & aux êtres organiſés.

Dans les plantes, la ſève ne fait que monter, deſcendre & remonter, ſoit qu'elle circule, ce dont je doute, ſoit qu'elle ne faſſe que rétrograder; dans le jour elles ſe déſſechent, ſe flétriſſent & ſe panchent languiſſamment ; le ſoir en reprenant l'humidité qu'elles

avoient perdues, elles se relèvent & recouvrent une nouvelle vigueur; celles-ci se ferment le jour, & s'ouvrent la nuit; celles-là se resserrent pendant la nuit, & s'épanouissent aux rayons du soleil; d'autres semblent chercher cet astre, suivre son cours, & revenir comme lui au point d'où elles sont parties; il en est qui fuyent ou se replient au moindre attouchement, & peu après se redressent & se redéveloppent; toutes enfin passent sans cesse d'un état à l'état opposé, & reviennent à celui qu'elles avoient quitté. Que sera-ce des animaux? Si nous considérons cet assemblage compliqué de mouvemens qui composent ce que nous appellons la vie, & que l'œil ne peut contempler tous à la fois, nous trouverons qu'ils se réduisent tous au mouvement alternatif varié par les circonstances de tems, de lieu, de situation, de masse, &c... Tous les animaux allans & venans à la surface, soit pour se conserver, soit pour se reproduire, présentent à l'observateur qui les considère d'une seule vue, un état de guerre effrayant; affreuse nécessité! parmi les êtres sensibles tout fuit ou poursuit, ce n'est qu'un combat perpétuel, où tous, tantôt poursuivans, tantôt poursuivis, sont alternativement vainqueurs des uns & vaincus par les autres, jusqu'à ce qu'en mourant ils soient remplacés par d'autres qui le feront de même; depuis le lion qui rugit jusqu'au lièvre qui dresse les oreilles au moindre bruit, depuis la baleine qui poursuit sa proie de

plage en plage, jusqu'au poisson volant poursuivi à la fois par cent mille habitans de l'air, & par autant de poissons qui l'attendent à sa chûte; tout est en proie à de féroces desirs ou à des craintes sans cesse renaissantes, ensorte que la Nature avec tout son appareil sembleroit n'avoir fait que des malheureux en contrastant & variant ses moyens d'une infinité de manières, si elle n'avoit pourvu au bonheur de tous en donnant aux animaux foibles & timides un fond inépuisable d'étourderie, d'inconséquence & d'oubli, & aux animaux forts & courageux, un sentiment de leur force, un orgueil dans lequel ils se reposent entre deux besoins.

Venons à l'homme le plus composé, le plus vacillant, & le plus malheureux des animaux, comme il est le centre & le véritable objet de nos observations, nous tirerons de lui les mouvemens dépendans de notre principe qui lui sont communs avec les animaux, & nous les joindrons à ce qui lui est particulier. Dans l'homme physique, la vie ne fait que passer de la tête aux pieds, de la tête au cœur, à la poitrine, au foie, à l'estomac, aux intestins, à tous les viscères, aux extrêmités, au foyer de l'amour & de la volupté, & revenir à ses premiers foyers; sans cesse elle va & revient de haut en bas, de droite à gauche, d'avant en arrière, de dehors en dedans; tous les muscles disposés par paires, dont chacune contient un exten-

ſeur & un fléchiſſeur, ſont autant de puiſſances oppoſées, d'antagoniſtes qui ſe ſurmontent alternativement à tous les degrés, & dans tous les ſens poſſibles; le cœur oſcille, la poitrine oſcille, le cerveau s'élève & s'abaiſſe; eſtomac, inteſtins, artères, toutes ces parties ont leur ſyſtole, & leur diaſtole; il n'eſt pas une fibrille du corps humain qui ne ſe mette en vibration; en un mot, tout l'homme matériel n'eſt qu'oppoſition, alternation, balancement, lutte & combat. Dans ſes ſenſations il éprouve tour-à-tour les oppoſés, il va du noir au blanc, de la lumière aux ténèbres, du grave à l'aigu, de l'amer au doux, de la dureté à la molleſſe, du liſſe au poli. Dans ſes ſentimens c'eſt encore pis, il vacille perpétuellement entre l'eſpérance & la crainte, l'amour & la haine, le deſir & le dégoût, la joie & la triſteſſe, l'orgueil & la vanité, la fièvre & l'ennui. Trouve-t-on plus de ſuite & d'accord dans ſes idées? non, combattu entre des ſenſations ou des ſentimens actuellement oppoſés; entre ſes ſenſations & ſes ſentimens, ſes ſentiments actuels & ſes ſouvenirs, entre un ſouvenir prochain & un ſouvenir éloigné, enfin, entre deux ſouvenirs prochains ou deux ſouvenirs éloignés, entre l'inſtinct & l'habitude, le penchant & l'opinion, il ne ſçait pas ſe déterminer en s'aidant de ſa raiſon pour faire pencher la balance du côté de la vertu, & ſa volonté toujours incertaine ne

fait que vaciller d'un but à un but, d'un moyen à un obstacle, d'un expédient à un inconvénient, d'un remède à un abus, d'un principe à une exception; sans cesse il flotte entre les opinions & les partis contraires, ou s'il a un but il n'y marche qu'en zig-zag, & en boitant à droite & à gauche; il se lève, il s'assied; marche, s'arrête; mange, travaille; veille, dort; avance, recule; étend, & fléchit ses membres, passant continuellement d'une attitude, d'un état, d'un mouvement, à l'attitude, à l'état & au mouvement opposés, ne sçachant ni d'où il vient, ni où il va, & meurt sans avoir pu se mettre d'accord avec les autres, ni avec lui-même.

Et la génération elle-même qui semble un acte de paix, l'amour qui paroît l'union des corps & des ames n'est qu'un composé de petites guerres, dont les trèves ne sont encore que de petits combats plus doux & presqu'imperceptibles; la femme fuit du corps & rappelle de l'œil, l'homme plus ardent poursuit de tout son être; enfin il atteint l'objet de ses desirs, il le tient, ils s'unissent, & leurs ames se confondent, un silence énergique est le signal muet de l'union parfaite; vous croyez le mouvement alternatif interrompu, il n'est qu'accéléré, ils vibrent plus fort que jamais, ils frémissent à l'unisson, semblables à l'oiseau qui, suspendu dans les plaines de l'air, à l'aide de ses battemens courts & rapides, plane dans une apparente immobilité,

enfin ils se quittent & le combat recommence, mais l'ordre de l'attaque est changé, actuellement la femme poursuit, & le vainqueur lâche le pied; laissez-le faire, il reviendra. Dans l'ordre naturel, l'homme & la femme ne forment qu'un tout dont les deux moitiés se séparent & se rejoignent alternativement.

Après avoir considéré les combats & les alternations de l'homme individuel, voyons la lutte de l'homme en société, & suivons-le dans les progrès de sa sociabilité. Enseveli d'abord dans d'épaisses forêts, l'homme eut à combattre tour-à-tour la faim & la soif, les injures de l'air, les animaux féroces, & ses semblables aussi féroces qu'eux; trop souvent vaincu ou craignant de l'être, il s'unit à d'autres hommes, mais bientôt les associés se querellèrent entr'eux, puis ils se réunirent pour combattre l'ennemi du dehors; deux peuplades voisines se firent long-tems la guerre, long-tems la balance pencha pour les deux partis alternativement; enfin elle trébucha, & l'un des deux engloutit l'autre; le premier enhardi par ce succès, & grossi des vaincus, attaqua les nations limitrophes & les engloutit encore; peu-à-peu les troupeaux s'accrurent, les intérêts se multiplièrent, & le cahos social augmentant, il fallut le débrouiller; enfin les conventions, les traités, les loix furent inventées, & des combats sanglants se changèrent en attaques

moins atroces, moins hardies, mais plus fréquentes, plus rusées, & peut-être pires. Feuilletez les annales du monde, vous verrez par-tout l'espèce humaine en proie à la fureur de détruire & de dominer, vous verrez cet animal si foible, si mal pourvu, si mal armé, dont la peau lisse & molle est entamée par le moindre insecte, cet animal qui sembloit né pour la paix, tirer de sa foiblesse même des instrumens de férocité, & consumer sa vie dans des guerres éternelles, tandis que les lions & les ours restoient en paix entr'eux. Voyez l'Asie tour-à-tour conquise par les Egyptiens, les Scythes, les Assyriens & les Perses; de tems à autre ceux-ci envoyent des légions d'esclaves qui innondent les autres contrées & disparoissent aussi-tôt; les trois parties du monde, tantôt victorieuses, tantôt vaincues, & toujours en armes, ne prennent de repos que pour revenir au combat avec plus d'acharnement.

Mais fixons les yeux sur ces deux nations dont la splendeur & la gloire en partie effacées par le temps, nous éblouit encore. Qu'est-ce que cette Grèce si vantée ? Un composé de petites nations que l'envie & la haine tenoient dans une agitation perpétuelle; on les voit tantôt esclaves des tyrans, tantôt esclaves les unes des autres, se combattre, se pousser, faire trève pour écraser les Perses, & revenir s'entre-déchirer; mais cette ardeur fièvreuse, effet & cause de l'anarchie républicaine ne devoit pas durer; les

corps & les ames usés par ces mouvemens convulsifs tombèrent dans l'affaissement, des vices indolents substitués à des vices actifs changèrent l'espèce des armes & des combats; les Grecs apprirent à disputer en oubliant de vaincre, & tandis qu'ils cherchoient le souverain bien, à travers les nuages d'une philosophie verbeuse & sophistique; dans un coin de l'Italie s'élevoit une nation qui combinant savamment ses vices & ses vertus, s'avançoit d'un mouvement continu entre les bons & les mauvais succès, s'enfloit & s'étendoit par degrés, en s'incorporant & s'assimilant les vaincus; enfin elle couvrit toute l'Italie; mais toujours dilatée par cette chaleur martiale que nourrissoient l'appareil des triomphes, des jeux atroces, & plus que tout la fureur de dominer qu'elle avoit sucée en naissant, elle déborda sur la Sicile, sur Carthage, sur l'Asie, l'Afrique & l'Europe, & à la fin engloutit tout; semblable à cet élément terrible dont l'action s'accroît par le choc, & qui se nourrissant de tout ce qui lui a résisté, mine à notre insçu cette frêle croûte sur laquelle nous luttons, & doit un jour dévorer & les combattans & le champ de bataille. A peine Rome fut-elle victorieuse qu'elle tourna ses armes contre elle-même; cette grande puissance se divisa sous des chefs; les deux Gracques; Cinna, Carbon; Marius, Sylla; César & Pompée firent sentir aux Romains que leur tour étoit venu de trembler sous des

des maîtres, & peu d'années avant l'Ere chrétienne, on vit les trois parties du monde partagées en deux ligues, se livrer bataille sous deux chefs qui étoient l'emblême du courage aveugle, & de la ruse éclairée; la ruse l'emporta, l'empire Romain réuni sous un seul chef s'accrut encore; mais bientôt ce grand corps s'amollit faute d'exercice, ses ressorts se détendirent, ses fibres se relâchèrent, il s'affaissa & tomba sur lui-même; aussi-tôt les Barbares accoururent, l'attaquèrent de tous côtés, le démembrèrent, & des débris de ce tronc mutilé se formèrent ces empires que l'intérêt tient éternellement divisés, & dont la savante inquiétude souffriroit à peine qu'en un coin du monde un seul homme juste jouît d'un instant de repos.

Cependant, du trésor de nos connoissances, grossi par les fautes & les leçons de l'antiquité, auroient dû sortir des loix & un régime capables d'améliorer la condition humaine. Eh bien, nos savantes polices ont-elles ajouté un grain à la somme des véritables biens? Sommes-nous parvenus à force de découvertes & de précautions à nous procurer cette paix que nous cherchions? Non, l'homme imbécille & jaloux s'est laissé brider pour se venger de son ennemi, sa course mieux dirigée a un but, mais ce but n'est jamais le sien; ses lévres serviles pressées par un mors cruel sont devenues insensibles; dans les bois de la Germanie, du moins n'avoit-il

à combattre que deux ou trois ſortes d'ennemis, que la faim entraînoit ſouvent loin de lui ; quelques trèves lui donnoient le temps de reprendre haleine. Mais aujourd'hui, guerre au dehors contre pluſieurs ennemis, & ſous tous les climats à-la-fois, guerre double, car après les avoir battus avec le fer, il faut bien prendre garde de l'être avec la plume dans un traité inſidieux ; guerre au dedans contre un monde de ſang-ſues ; guerre contre le noble, le riche, le pauvre, l'homme de génie, le ſot, l'honnête homme, le frippon qui tirent tout à eux, & veulent tous dominer chacun à leur manière ; guerre contre un million de vieilles loix & de nouvelles formalités ; guerre contre l'avocat, le procureur de ſa partie adverſe, & contre le ſien propre ; guerre contre la mauvaiſe foi, les paſſions, l'eſprit faux, les prétentions, le portier, les valets & la maîtreſſe du juge ; guerre dans ſa famille contre un père & une mère qui vous donnent un tempérament, & le heurtent par une éducation à contre-ſens ; guerre contre leur deſpotiſme, qui vous choiſit un état & une épouſe ; guerre contre cette épouſe que d'autres ont choiſie, qui commande, ſi elle n'obéit pas, qui veut greffer ſur votre ſexe la fatigante inſtabilité du ſien, qui vous affame pour briller à vos dépens, qui épie vos foibles, en profite pour vous déshonorer, & ſe rit de votre foibleſſe avec l'inſolent, le fourbe ou le railleur qui ſe moque de tous deux ; guerre contre

le luxe qui commande de briller pour avoir du pain; guerre contre toutes les opinions, contre tous les sots préjugés, contre toutes ces puériles convenances qu'invente une multitude oisive, envieuse & mobile; guerre contre les ministres d'un Dieu de paix, qui scrutent les secrets des familles pour en abuser, & instruisent la jeunesse par d'infâmes questions; guerre contre le médecin qui fait acheter votre ruine à vos héritiers & à vous-même; guerre contre ses frères, entre lesquels la loi jette la pomme de discorde.

Guerre contre son ami qu'un odieux préjugé force à égorger pour un mot qu'on lui pardonne; infortuné, tu viens de gagner ton procès, ta femme t'a fait père pour la première fois; enfin, tu as ce poste si long-temps & si patiemment brigué, quelle joie! tu ne jouirois pas de ton bonheur, si un ami ne le partageoit; tu prépares un festin, tu invites cet ami tendre qui a fait avec toi société de biens & de maux, qui double tes plaisirs en les partageant, adoucit ta douleur en pleurant avec toi, t'ouvre son sein pour y verser en secret cette foule d'humiliations auxquelles le plus courageux & le plus honnête ne peut échapper, qui te sacrifie son amour propre; quand un naturel trop ardent te jette hors des limites sacrées de l'amitié, tu l'invites; quelle fête!

Prends garde, si ton verre s'emplit, si le doux

Bacchus, père de la joie, de la confiance & de la ſincérité, arrache du fond de ſon cœur une penſée qui ne devoit pas s'y cacher; que dis-je, ſi ſa langue fourche, s'il ſe trompe d'une ſeule lettre; ſi, au lieu de dire *vous ſentez*, il dit *vous mentez*; demain il mourra de ta main ou tu mourras de la ſienne, ou bien eſſaye de lui pardonner le crime qu'il n'a pas commis; cette mère, cette épouſe, cette fille, cette ſœur qui tremblent à chaque inſtant pour tes jours, t'aſſaſſineront de ſourires perfides, juſqu'à ce que tu reviennes d'un air triomphant dire, j'ai plongé mon épée dans le ſein du conſolateur de ma famille; va le voir palpitant dans ſon ſang, ſes lévres bordées d'écume.... Toutes dédaignent les careſſes d'une main qui ne s'eſt jamais trempée dans le ſang innocent; toutes armées d'une douceur impérieuſe, & appuyées ſur leur foibleſſe, commandent ſous le nom de devoir une féroce ingratitude; toutes expirent de plaiſir, & s'endorment voluptueuſement entre les bras de l'aſſaſſin que l'opinion a couronné. J'ai vu des lâches recevoir leur bienfaiteur d'un œil & d'une voix menaçante, & n'oſer tenir l'œil ouvert ſur un implacable ennemi (1).

---

(1) Qu'on ne s'étonne point de mes ſorties contre ce préjugé qui réduit à un vain ſon, ce grand mot de *ſûreté* que nos politiques articulent d'un ton ſi fier; j'avois remarqué que preſque tous les philoſophes le regardoient du

Est-ce la paix cela? Non, eh bien, ce n'est pas tout, guerre encore contre l'eau, l'air & les alimens infectés par l'attroupement excessif & la mauvaise foi ; guerre contre les élémens auxquels une mollesse forcée nous met en prise; guerre contre l'univers entier dont l'ambition, l'avarice & la volupté nous détachent pour nous concentrer en nous mêmes; guerre contre la nature qui nous punit à chaque instant de nos vains efforts pour nous soustraire à ses loix; guerre contre cette multitude innombrable qui s'embarrasseroit elle-même, fût-elle toute composée d'honnêtes gens; coudoyé par la foule, on cherche inutilement des citoyens, chaque être isolé vit dans un monde d'ennemis; si cent fois par jour il n'abaisse un épais rideau entre le cœur humain & lui, il lui faudra vivre dans des terreurs sans fin, s'il est foible; & dans les

coin de l'œil par une raison que chacun devine, j'ai pris le parti de l'attaquer de front, sachant très-bien à quoi s'expose quiconque ose le faire, je m'y suis condamné pour expier les violences d'une jeunesse lâchement impatiente, & dans l'espoir de sauver la vie à quelques honnêtes gens; quant à la mienne, comme j'approche du terme, je ne puis avoir le mérite d'un sacrifice. Actuellement on me demandera ce que j'appelle *courage*, & à quel signe on peut le reconnoître; le voici ce signe : choisir un but juste, périlleux & éloigné, marcher vers ce but d'un pas égal & ferme, malgré tous les fléaux naturels, civils & politiques; voilà ce que j'appellerois *avoir du courage.*

larmes, s'il est généreux; sans cesse il faut expier la faute d'autrui ou la sienne; sans cesse il faut pleurer le malheur d'autrui, ou le sien; telle est l'alternative où l'on vit, si l'on se laisse une ame honnête & un cœur sensible; guerre enfin, au dehors, guerre contre tous, & guerre au dedans de soi, ou les deux hommes ne sont jamais d'accord, ou l'instinct livre à l'opinion des combats perpétuels dont celle-ci a toujours l'avantage; Est-ce la paix cela?

Ce tableau de la société n'est pas flatté, je l'ai chargé à dessein, afin de faire mieux sentir l'action continue de cette cause qui divise tout, & contre laquelle nos loix sont impuissantes; cependant il ne doit pas nous effrayer au point de nous faire haïr la vie: les guerres dont j'ai parlé ne sont que trop réelles; mais aucun de nous n'est obligé de les soutenir toutes à la fois; il y a tel de ces combats qui n'est pas sans plaisir, il est de douces victoires, de douces défaites qui font aimer l'existence, & pour lesquelles on sacrifie volontiers l'insipide paix des stoïciens, le tout est de sçavoir ménager ses forces, donner le change à un ennemi, ou l'amuser en combattant l'autre, mettre de l'ordre & de la suite dans ses opérations, enfin d'avoir le génie des campemens & des batailles; que si l'on n'a pas la force d'ame nécessaire pour concevoir, méditer, & exécuter une entreprise, il faut se ranger sous la bannière d'un plus courageux, se tenir à sa place, & attendre

l'ordre pour combattre ; car en ce monde il n'y a point de milieu entre obéir & commander. Notre principe appliqué aux diverses luttes que l'homme civilisé est obligé de soutenir, va nous fournir des moyens de nous donner le dessus du vent, & d'extraire le bonheur de nos défaites même ; mais il faut modifier ce principe & le déterminer en y joignant la plus importante des circonstances qui le varient ; ainsi modifié il enfantera une infinité d'applications utiles.

Non seulement un mouvement quelconque est toujours suivi du mouvement contraire ; mais le second en tems est d'autant plus fort & plus vif que celui qui l'a précédé étoit lui-même plus fort & plus vif, & que le passage de l'un à l'autre a été plus prompt & plus soudain. Cette règle s'applique à tous les phénomènes extérieurs, à toutes les qualités sensibles, aux sensations, aux sentimens, aux passions, aux opérations intellectuelles, en un mot à tous les mouvemens physiques & moraux dépendans ou indépendans de notre volonté ; elle doit donc s'appliquer aux états, aux rapports, & aux occupations de l'homme civilisé ; c'est ce que nous allons faire voir en parcourant rapidement un grand nombre de faits, & en passant alternativement du physique au moral, afin de nous assujettir nous-mêmes à la loi que nous exposons ; car le physique & le moral influant à chaque instant l'un sur l'autre,

en tout ſujet, on doit les faire marcher de front.

Preſſons le pas, car nous avons du chemin à faire; à une forte gelée ſuccéde ordinairement un dégel auſſi marqué; un hiver rigoureux eſt preſque toujours ſuivi d'un été dont les chaleurs ne ſont pas moins inſupportables; entre les tropiques, où les jours ſont à-peu-près égaux aux nuits, les nuits ſont beaucoup plus fraîches que ſous notre zône, & d'autant plus fraîches que les jours ſont plus chauds, ou du moins elles le paroiſſent, ce qui revient au même pour notre principe qui porte ſur les ſenſations comme ſur le reſte: allez paſſer l'hiver à Rome, vous ſerez auſſi incommodé du froid que ſi vous l'aviez paſſé à Paris.

Chaque jour, chaque mois, chaque année l'abaiſſement des eaux de la mer eſt proportionnel à leur élévation; ainſi, comme aux équinoxes, elles montent beaucoup plus que dans tout autre tems de l'année, elles baiſſent auſſi prodigieuſement.

Trempez vos mains dans la neige, quelques minutes après elles ſeront brûlantes, l'ardeur de la fièvre eſt d'autant plus grande que le friſſon qui a précédé a été plus long & plus marqué, & l'affaiſſement qui ſuit eſt auſſi proportionnel à cette chaleur; pour augmenter la chaleur naturelle il eſt bon de commencer la journée, à l'imitation de Franklin, en prenant un bain d'air, quelque froid qu'il faſſe;

pour la diminuer il faut se chauffer souvent & fortement ; voulez-vous jouir beaucoup, souffrez beaucoup *& vice versâ.*

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ; la tristesse, la crainte, la haine se font d'autant plus sentir qu'on s'est abandonné plus impétueusement à la joie, à l'amour & à l'espérance. Les poëtes ont bien connu cette succession des extrêmes opposés, au même degré, phénomène indiqué par ce proverbe, *les extrêmes se touchent ;* point de demi-passions dans les poëmes épiques, ni dans les tragédies ; partout des joies & des fureurs d'enfant ; une amante abusée, méprisée ou délaissée ne souhaite jamais moins que la mort de son amant. Le cœur humain se partage en quelque sorte en deux moitiés ; l'une bonne, l'autre mauvaise. D'un côté l'espérance, le desir marié avec l'espoir, l'admiration, l'amour du genre humain, l'amour des femmes physique & platonique, la générosité, la commisération, la gaieté, le patriotisme, & en général toute ardeur active sans haine. De l'autre la crainte, la haine, la tristesse, le dégoût, le mépris, l'envie, l'égoïsme, l'avarice, la dureté, l'ennui, l'éloignement pour l'action. Les passions de la dernière classe naissent de celles de la première qui leur répondent, & se prononcent d'autant mieux que celles de cette première ont été ou sont plus fortes. Mais on ne remonte pas toujours promptement des mauvaises aux bonnes ; cela n'ar-

rive que chez les gens vifs qui ne sont point encore dépravés par une longue habitude, & chez ceux en qui la force du naturel agit malgré l'éducation & l'opinion. Désormais pour abréger, j'appellerai les passions de la première classe, la bande de l'espérance, ou la bande de la droite, & celle de la seconde classe, la bande de la crainte, ou la bande de la gauche; mais, pour completter l'énumération, n'oublions pas de ranger la colère à la droite, vu que cette passion, sans être du nombre des bonnes, est produite par une cause analogue dont nous parlerons ci-après; & à la gauche la honte, la crainte & la pitié, non la pitié expansive, mais celle qui est jointe au repentir. Cette division est essentielle pour tous les arts, & pour toutes les circonstances où il s'agit d'exciter ou de calmer les passions.

Or, comme l'espèce de nos passions habituelles détermine l'espèce de nos pensées les plus fréquentes, les divers esprits se divisent naturellement en deux classes, dont l'une pleine d'espérance, d'activité & du sentiment de sa force, use librement de son droit de cité dans l'univers, le parcourt en tous sens sur l'aîle de l'imagination, sans crainte de s'égarer, rassemble des matériaux, les lie par l'analogie, & bâtit un édifice imposant que l'autre classe timide, réservée, envieuse, démolit lentement à l'aide des différences que le temps lui montre. Ces divers tours d'esprit tiennent à la diversité des tempéramens;

car, bien que la nature ait donné à tout homme de sentir la crainte & l'espérance alternativement, dans les uns l'espérance est la passion prédominante, dans les autres c'est la crainte. Voici des signes pour reconnoître dans laquelle des deux classes un inconnu doit être rangé, sans qu'il soit besoin de se jetter dans le labyrinthe des physiognomistes. Est-il question d'opinions à adopter, de projets à concevoir & à exécuter, d'établissemens à faire, vous verrez l'homme habituellement craintif, prodiguer les différences, les inconvéniens, les abus, les exceptions, & l'homme espérant chercher & trouver les analogies, les expédients, les remèdes, les principes. Le premier dit après coup, *je vous l'avois bien dit, vous n'avez pas voulu me croire; que ne faisiez-vous telle chose?* Le dernier fait entendre souvent ces mots: *je n'y avois pas pensé, on ne peut pas tout prévoir.* Ces deux classes ne s'entendent jamais, ne s'aiment point, & se cherchent pourtant, poussées par l'instinct qui nous donne le besoin de combattre; mais n'y a-t-il point de milieu, direz-vous? Je réponds que le milieu dans toutes les choses de ce monde est *acies novaculæ;* & si l'on me demande laquelle des deux classes il faut préférer dans les affaires, je répondrai qu'il faut tant qu'on peut les employer toutes deux, afin d'avoir le fort & le foible en chaque question, & qu'on ne passe à l'exécution, qu'après que les matières auront été bien débattues. Ce qui marque ainsi les dif-

férences dans l'état ſocial, c'eſt que chacun ſe jette trop dans le ſens de ſon naturel, à cauſe de l'oppoſition qu'il éprouve de la part des naturels contraires. Dans l'état d'iſolement, chaque homme auroit à meſure plus égale ces deux facultés; l'homme civiliſé a un genre, l'homme ſauvage n'en a pas. Je conſeillerai à tout homme qui ſe deſtine aux grandes choſes, d'exercer également ſes deux facultés, en luttant un peu contre ſon naturel, afin d'être un homme entier, & de ſe maintenir en équilibre. Ainſi le veut la nature qui fait tout vaciller; car, dans ſes loix, l'équilibre n'eſt pas l'immobilité, mais un mouvement ſemblable à celui d'une balance bien juſte & bien mobile; & quoique les vibrations ayent plus ou moins d'amplitude, les inégalités comptées de part & d'autre, tout ſupputé, les temps ſont égaux & tout eſt compenſé. *La nature & la fortune ſon iſochrones*, en vertu de la loi à laquelle les reſſorts, les cordes & les pendules ſont aſſujetties.

Le matin, dit le proverbe, *l'on fait de ſages projets, & le ſoir des ſottiſes*, ſottiſes d'autant plus lourdes que les projets du matin ont été plus magnifiques; à cet égard, le ſage Memnon eſt l'emblême de toute l'eſpèce humaine. Le proverbe eût pu ajouter qu'au printemps on fait ce qu'on défait l'hiver, que l'âge mûr rabat les fumées de la jeuneſſe, qu'un ſanguin & un mélancolique, un ivrogne & un buveur d'eau, ne peuvent guères être d'accord

ſur un même ſujet ; qu'enfin, dans la pointe de vin, & immédiatement après le repas, l'on dit & l'on fait de belles choſes qu'on contredit & qu'on détruit dans l'affaiſſement qui ſuccéde ; & en effet ces choſes, matin, printemps, jeuneſſe, tempérament ſanguin, pointe de vin, première époque de la digeſtion, ſont analogues ainſi que leurs contraires ; aux premières répond l'eſpérance & ſa ſuite, aux oppoſés la crainte & ſa bande. Le paſſage d'un ſentiment au ſentiment oppoſé nous fait aller & venir du pour au contre dans la même cauſe ou dans le même ſujet, & comme la conſtitution de l'homme le force de vaciller ſans ceſſe entre les ſentimens oppoſés, divers hommes dans le même temps, & & le même homme en différens temps, doivent flotter ſur chaque queſtion entre l'affirmative & la négative. Si l'on conſidére la diverſité des tempéramens, celle des états par où paſſe chacun de nous, qu'on ſuppute toutes les inégalités qui doivent réſulter de l'inſtabilité des circonſtances où nous ſommes placés, on trouvera qu'il ne doit point y avoir (comme il n'y a point en effet) d'opinion fixe, & que ce mot *vérité* exprime, non une choſe immuable, mais des relations mobiles comme les êtres auxquels on l'applique. Ce grand mot que chacun s'approprie, eſt une girouette qui tourne à tous vents, & ſe dirige à tous les points du cercle des opinions humaines.

Dans la solution d'une question, dans le choix d'un parti, ce qui nous détermine c'est le sentiment que nous éprouvons au moment que nous cessons de délibérer. Soit que nos réflexions ou que le sentiment pur nous décide, c'est toujours la prépondérance d'un espoir sur une crainte, ou d'une crainte sur un espoir qui a le privilége de la décision, sans en avoir l'honneur. Ce n'est pas que chacun de nous n'abonde en belles raisons pour prouver après coup qu'il a pris le parti le plus sage, & qu'il ne le fasse accroire aux autres, & souvent à lui-même. Malheureusement il n'en est rien; s'il ne tenoit qu'à réfléchir & à compter les raisons de part & d'autre, nous péserions pendant l'éternité, avant que la balance cessât de vaciller. Ecoutez deux hommes d'esprit disputant sur une question, vous verrez l'un prouver le pour & l'autre le contre, cent fois de suite dans un quart-d'heure; vous les verrez descendre peu-à-peu en zig-zag, & se perdre dans le progrès à l'infini, ensorte que le dernier qui parle a toujours raison. Observez-vous, si vous êtes vif & fécond, vous vous surprendrez soutenant, renversant & relevant votre projet cent fois de suite dans une minute. Ce n'est donc que quand un des deux sentimens contraires, dont la lutte nous fait délibérer, vient à l'emporter de beaucoup sur l'autre, que la balance trébuche, & qu'on se détermine. Laissons la passion dire gravement; voilà les raisons qui m'ont dé-

terminée, il n'en sera pas moins vrai qu'en tout pays *les bonnes raisons sont les raisons qui plaisent les dernières, & que les vérités reçues ne sont en dernière analyse que les sentimens communs.*

Eclairé par ces observations souvent répétées, je me suis quelquefois amusé à faire passer un homme irrésolu d'une contraire à l'autre, en excitant chez lui, tantôt la crainte, tantôt l'espérance, par l'exhibition alternative des expédients & des inconvéniens, tous pris dans sa passion dominante. Mais pour ne point abuser de mes connoissances par ce jeu cruel, je le faisois prendre pied dans le parti qui convenoit le mieux à son naturel, à ses habitudes & à sa position, c. a. d. dans celui qui devoit lui plaire le plus long-temps.

Vaciller, changer de sentimens, d'opinions & d'attitude, est un besoin de notre espèce; il est pourtant un degré au-délà duquel l'altérnation est pénible. Faut-il opter entre deux inconvéniens qui heurtent également la passion dominante, & même entre deux choses qui la flattent, on est bercé fort désagréablement. Je connois un degré encore pire, c'est celui où le parti le plus sûr, étant bien & même trop visible, la particule *on* détend de le prendre, sous peine de passer pour prudent. Être bercé entre deux passions violentes & opposées, c'est une rude escarpolette menée par deux nègres vigoureux. Est-on de sang froid, n'est-on que curieux, pese-t-on pour

un autre ? Il ſemble qu'un enfant vous berce ; doit-on imprimer ? cela va juſqu'aux délices.

On reproche aux perſonnes d'un eſprit étendu & fécond d'être irréſolues, de délibérer à l'Eſpagnole, & d'être inépuiſables en expédients, en courage & en activité, à l'inſtant précis où l'occaſion vient d'échaper ; nous en avons montré les raiſons ; l'homme dont on parle, avec les qualités qu'on lui ſuppoſe, doit être ſenſible, & paſſer rapidement de l'eſpérance à la crainte ; il inventera fort vîte dans les deux ſens oppoſés, fera de la tête un chemin prodigieux, & n'avancera pas d'un pouce, ſemblable au vaiſſeau qui, pouſſé par un vent contraire, va louvoyant & forçant de voiles, fait un chemin immenſe à droite & à gauche, & ſe trouve, au bout d'un mois, revenu au point d'où il étoit parti. Toutes ces méditations avant coup n'avançent pas les affaires. La première choſe pour agir c'eſt d'avoir ou de ſe faire un cœur ferme par les moyens que j'ai indiqués ; la ſeconde eſt de ne pas s'embarraſſer de faire un volume d'expédients dans ſon lit, mais d'inventer ſur le lieu même ; la troiſième c'eſt de ne jamais perdre de vue les vérités ſuivantes : il ne faut pas marcher de côté comme une crabe, ni à reculons comme l'écreviſſe, mais donner comme le poiſſon de petits coups de queue vifs & fréquents à droite & à gauche, & avancer par la diagonale ; ou ſi l'on n'eſt pas né vif, tâcher de devenir l'écouteur

teur des gens d'esprit, se tenir immobile en veillant la lame, & attendre qu'un flot vous pousse. La même nécessité qui fait naître des loix tant d'abus, & convertit les meilleures choses en poisons qui infectent tout, fait éclorre, des mesures les plus sages, des inconvéniens qui rendent tous les préparatifs inutiles. Hélas, il n'est que trop vrai: *De la loi naît l'abus, de la règle l'exception ; de l'expédient l'inconvénient, du bien naît le mal. Mais aussi d'un inconvénient on peut toujours extraire un nouvel expédient, d'un abus un remède, d'une exception une autre règle, & d'un mal quelque bien.* Notre malheur vient de ce que nous voulons tout en tout ; n'oublions donc pas qu'en toutes choses les opposés naissent l'un de l'autre, qu'on ne peut en aucun projet, en aucun établissement, mettre tous les avantages d'un côté, qu'après avoir pesé les deux sommes, il faut choisir celle qui plaît le plus, en acceptant les inconvéniens, & prenant le mal avec le bien. Cela est désespérant ; mais cela est. Ainsi laissons-là nos projets de sagesse parfaite, & contentons-nous d'être sages par-ci par-là, & vigilans à épier l'occasion. Car, dans l'exécution, le tout est de bien saisir le point de milieu entre l'expédient & l'inconvenient, & de passer avant que celui-ci arrive. Il faut imiter en cela la conduite d'une armée obligée de défiler par un passage étroit, sous la vue & le canon de l'ennemi. Dès qu'une volée est partie, une poignée

de soldats passe en courant, & les autres se tiennent coi; vient une seconde volée, une autre poignée passe, & ainsi de suite. La plupart des hommes n'ont point de volonté constante, au lieu de s'opposer à vous par un effort continu, ils vous battent par volées, comme l'ignorant ennemi dont je viens de parler. Que, si celui-ci calculant mieux, faisoit feu continuel, malheur à ceux qui seroient obligés & pressés de défiler. Au moral, il en est de même; ambitieux, point de giboulées, faites pleuvoir sans cesse des inconvéniens sur un ennemi timide, indolent, ou sur l'autre ambitieux qui ne va que par secousses, vous l'aurez bientôt lassé & ôté de votre chemin.

O hommes de peu de foi, jusques à quand faudra-t-il vous dire qu'on peut aller à son but par les deux contraires? eh quoi, n'ai-je pas coupé le cœur humain en deux parties presqu'égales, le ventricule droit pour l'inquiétude, la crainte, la vanité l'envie; le ventricule gauche pour le courage, l'affection, l'espérance, l'orgueil actif; voulez-vous des expédiens? mettez-vous sur le côté gauche; voulez-vous des inconvéniens? mettez-vous sur le côté droit, le proverbe vous le dit; dans bien des cas l'extrême audace est l'extrême prudence; l'homme prudent passe tard & sans être apperçu, l'audacieux passe vîte & sans qu'on ose le voir, cela revient presqu'au même; mais où l'audace est d'un mer-

veilleux effet, c'eſt après une longue crainte ſimulée, telle étoit la principale reſſource de Céſar; cependant il faut diſtinguer avec ſoin les hommes & leurs momens ; avez-vous affaire à un homme timidement difficultueux, ou envieux, avancez & paſſez par deſſus; à un petit téméraire, cédez, laiſſez-le triompher & revenez ſur lui, ainſi faiſoit le Romain ; mais où rencontrer aujourd'hui un homme qui ſçache comme lui élever un mur d'airain entre ſes affaires & ſes plaiſirs, & le franchir ſans peine aux heures qu'il s'étoit preſcrites ? lui ſeul, ſouple & ambi-dextre, ſçut faire ſervir ſes affaires à ſes plaiſirs, & ſes plaiſirs à ſes affaires, les faire marcher de front, & courir à ſon but, monté ſur l'ambition & la volupté ; lui ſeul ſçut calquer ſon plan, ſes moyens, & ſon genre de vie ſur le tempérament qu'il avoit reçu de la nature & ſur les hommes auxquels il avoit affaire, bander le reſſort de ſon naturel en ſe jettant en ſens contraire; puis, après avoir accumulé ſes forces par cette contrainte momentanée, ſuivre la pente de ſon génie, & revenir à ſon naturel avec cette rapidité qui entraîne ou renverſe tout.

Mais pourquoi chercher Céſar ? nous autres ſolitaires nous allons toujours mandiant des exemples à l'antiquité, & entant Rome ſur Paris; tirons nos modèles de Paris même, les exemples indigenes ſont les meilleurs, & ne craignons pas d'ennuier les

lecteurs en leur parlant des moyens d'arriver à leurs fins. Une multitude innombrable veut entrer dans une salle de spectacle; la porte est étroite, tout s'engorge, un homme svelte & ardent se porte vers la gauche, pousse, pousse & est repoussé: dégoûté de cette première tentative, il se jette sur la droite en faisant le tour, & s'éloignant de la porte, recommence à pousser & ne réussit pas mieux; il revient à la gauche; mais à chaque fois qu'il change de côté il recule, & après bien des efforts il se trouve beaucoup plus loin de son but qu'auparavant. Un homme plus carré, moins vif, & capable de supporter ces petits chocs latéraux auxquels l'autre est si sensible, se tient dans le milieu des deux files, se laisse doucement aller à leurs impulsions obliquement opposées, & est lancé dans la salle comme un noyau; ô mes amis, il faut deux rames pour faire avancer le bateau de nos frêles espérances, avec une on ne fait que tourner sur place & suer à pure perte. Le vent de la fortune souffle par bouffées; tantôt elle envoye les biens & les maux un à un, tantôt elle les fait tomber comme la grêle; elle vous maltraite, espérez; elle vous favorise, ne vous réjouissez qu'à demi, les inconvéniens ne sont pas loin; vient-il une pluie d'inconvéniens, laissez patiemment tomber l'ondée; est-elle tombée, passez, passez vîte.

Mais c'est sur-tout en politique que la loi d'al-

ternation montre ſon influence, & que l'oubli de cette loi ſe fait cruellement ſentir ; dans les Républiques on la voit peinte comme dans un tableau mouvant, le prétendu citoyen qui adore ſa patrie, déteſte pourtant très-cordialement ſes chers concitoyens dont la ſomme fait la patrie, du moins ſi on s'en rapporte aux paroles & aux actions, & ne les ſouffre que quand l'ennemi eſt à ſes portes; ainſi deux frères qu'un procès à ſuivre uniſſoit étroitement, ſe déſuniſſent quand, le procès gagné, il s'agit de faire les partages; ainſi, quand on eſt parvenu à écarter tous ſes rivaux, on s'amuſe, pour paſſer le tems, à quereller ſa maitreſſe. Le régime démocratique fait ſortir les caractères & prononce fortement les contraſtes; car l'eſprit de parti & l'émulation que nourriſſent les deux factions qui partagent la République exalte les ames, éloigne les extrêmes, renforce tous les ſymptômes de la fièvre qui s'eſt attachée à des corps robuſtes. Ariſtide & Thémiſtocle, Périclès & Cimon, Caton l'ancien & Scipion, Céſar & Caton d'Utique, étoient certes à une plus grande diſtance que nos petits pendans de Cour.

Dans la monarchie, quoique tous les caractères s'éffacent en ſe modelant ſur un ſeul, la loi ne laiſſe pas de percer à travers l'uniformité, & celui qui la ſent y eſt bien fort; par exemple, un Roi ſe voit-il attaqué avec reſpect par deux courtiſans,

deux factions, un peuple & un sénat à la fois, fait fort bien de couper ces ligues en deux; *Qui nescit dividere, nescit regnare*, c'étoit l'axiôme favori d'un méchant homme qui n'a pas laissé de nous faire du bien en abattant quelques têtes de pavot; que le prince balotte ceux qui l'entourent & les fasse alterner en luttant, qu'il mette la main, sans que personne s'en apperçoive, sous le bassin de la balance, & la fasse pencher alternativement des deux côtés pour l'un & pour l'autre, il régnera sur des égaux en doublant ses forces; c'est encore là un très-bon moyen pour sçavoir la vérité; Roi, avez-vous besoin d'éclairer un fait, questionnez deux hommes opposés, de familles qui se détestent, l'un le matin, l'autre le soir, vous sçaurez la vérité; si vous soupçonnez qu'ils veuillent se réunir, ne manquez pas de dire à chacun d'eux du bien de son concurrent, en l'absence de ce dernier, & s'ils se réunissent, je n'entends rien au cœur humain.

Sans être Roi on peut être ambitieux & se faire Roi d'un petit état enclavé dans un grand; pour cela il faut d'abord renoncer au bonheur en se défaisant de sa conscience, puis avoir à sa portée deux hommes-machines qu'on mette aux prises, non en les désobligeant, mais en obligeant alternativement l'un plus que l'autre soit de fait, soit de paroles, ce qui coûte encore moins; ils cherchent à se surpasser l'un l'autre en vous

ſervant, vous vous éleverez d'un mouvement continu porté tour à tour par les deux émules qui ſe relayeront pour ce ſervice.

L'Adminiſtrateur qui ſçait unir en ſoi les deux extrêmes, porte de bonne grace le péſant fardeau qui lui eſt impoſé, & le ſent à peine; ferme & ſouple à la fois il gouverne gaiement une nation gaie, manie les rênes en ſe jouant, conſerve dans un honnête enjouement ſa tranquillité d'ame, & conduit avec dextérité à un meilleur état, les enfans dont le bonheur lui eſt confié, tandis qu'un parvenu ébloui d'abord par une élévation où ſe profuſions l'ont porté, s'agite, ſe déſeſpère, & pleure comme une femme au moindre mot qui égratigne ſon mince honneur; ainſi, tandis que le foible Enée tremble & pleure à la vue de ſes vaiſſeaux échoués, au lieu de les ſecourir; le Monarque de l'Océan, tranquillement aſſis ſur ſon char, promène lentement ſes regards ſur toute l'étendue de ſon vaſte empire, voit la ſurface des eaux ſoulevée par la tempête, & contemple le déſordre dans un ſilence majeſtueux; un léger nuage trouble la ſérénité de ſon front, ſon œil s'arme d'une douce fierté; il parle, & d'un mot fait taire les vents, calme les flots irrités, & rend le ſoleil aux habitans des mers; puis armé du trident, court de rocher en rocher, & d'un bras puiſſant ſoulève ſans

peine les Troyens & leurs vaiſſeaux gliſſant légèrement ſur la plaine liquide.

Dans toute les parties de l'état politique & de l'état civil, les troupes d'hommes ſe partagent naturellement en deux factions; *la neutralité eſt impoſſible ſur la terre.* Eliſabeth, Sully, Henry IV, l'Abbé de Saint-Pierre, Rouſſeau connoiſſoient bien peu la nature de l'homme & des choſes, quand ils rêvoient un projet de paix perpétuelle, & s'arrêtoient à ce rêve; hommes honnêtes, mais aveugles, levez les yeux & voyez ces deux armées qui ſe livrent un éternel combat dans les vaſtes champs de l'air; voyez à la ſurface la lutte perpétuelle de la force & de la ruſe; tout eſt en guerre autour de vous, & vous voulez que l'homme ſoit en paix; replongez donc l'Univers dans le cahos, & reformez-le ſur un nouveau plan; vœux impuiſſans d'une ame élevée, vous ne ſerez jamais accomplis! mais poſons que les dix-neuf princes dont ils compoſoient la ligue Européane, euſſent pu s'entendre un ſeul jour, & former un corps uni envers & contre tous, à la première querelle ſurvenue entre deux membres, au lieu de cet arbitrage pacifique ſur lequel vous comptiez, vous euſſiez vu cette grande ligue s'ouvrir en deux, & la moitié de l'Europe armée contre l'autre, obéir à la loi inflexible qui diviſe tout, & force les êtres à combattre.

Telle eſt la nature des choſes, Solon la connût mieux, quand il ſtatua que tout citoyen qui, dans une émeute, ne prendroit point de parti, ſeroit noté d'infamie. J'ai trouvé autrefois cette loi des plus abſurdes; ſuppoſons, me diſois-je, que les deux partis euſſent tort, & que je m'en apperçuſſe, ſerois-je obligé en conſcience d'en épouſer un? En y repenſant j'ai reconnu que je me trompois. L'égalité de tort eſt impoſſible, un des deux extrêmes eſt néceſſairement du côté de la vérité, c. a. d. de l'utilité préſente ou future; & s'il pèche, c'eſt par excès. Que ſi le milieu vaut mieux, jettez-vous dans le parti qui en eſt le plus près, & tirez-le en ſens contraire, afin qu'il s'en approche encore; de plus, où eſt le milieu entre deux troupes unies par des conventions? Quelle eſt la volonté générale d'un état dont les membres veulent les deux contraires? Ce milieu politique eſt une crête étroite où ſe réfugient les lâches qui veulent ſe débarraſſer de tout le fardeau, ou d'ambitieux hypocrites qui veulent tout mettre en leur main. Mais quel profond égoïſme, quel génie ne faut-il pas pour s'y maintenir? Il n'y a qu'un Céſar qui ait ſçu prendre un homme de chaque main, & battre l'un avec l'autre.

Dans les petits corps, il eſt encore plus difficile de garder une exacte neutralité, à moins d'une ſupériorité reconnue; un particulier qui voudroit ſe maintenir neutre entre ſes égaux, ſeroit bientôt

pénétré; après les avoir balottés il feroit balotté à fon tour par les deux partis, & à la fin renverfé.

Nos Tribunaux ne font qu'une efpèce de boutique qui répond à ce qu'on appelle dans les ports de mer le poids du Roi; j'y entrevois un Magiftrat chargé de faire pencher la balance de la juftrce alternativement des deux côtés, de péfer chaque fait, chaque preuve, chaque témoignage, chaque raifon, & d'énoncer les deux fommes. Cela ne me furprend pas; je ne vois là qu'une loi naturelle obfervée; mais ce qui m'étonne, c'eft que ce Magiftrat ofe s'arrêter, & que le Juge ofe décider. Pauvres humains, à quel fort êtes-vous réfervés! Vous ne voyez donc pas qu'on joue à croix ou pile pour décider de votre fortune, de votre honneur, de votre liberté & de votre vie. Mais je me trompe, votre aveuglement fait compenfation.

Dans la famille dont les membres fe touchent de près, la loi fe fait fentir à chaque inftant. D'abord, les contraftes fe cherchent (comme l'a fort bien obfervé M. de S. Pierre). Le mari grand & fort fe trouve prefque toujours pourvu d'une femme petite & foible; & en effet elle a plus befoin de protection que toute autre, & la femme à voix mâle, au gefte énergique, à l'œil fixe & dur, protége volontiers le blondin petit, timide & doux qui prétend lui donner le bras. A mari dur, femme douce, à mari doux, femme impert.... Si le mari ne fait

ſentir qu'il y a une tête à la maiſon, il n'y en aura point du tout, ou plutôt il y en aura trop; or, le gouvernement appartient à celui que la nature a fait fort, courageux, & conſtant. Si le pere qui a deux enfans ne ſait pas les faire alterner, en diſtribuant ſes faveurs à l'un & à l'autre tour à tour, l'enfant qui a eu des confitures à ſon goûter, ſera un jour déteſté de celui qui n'en a pas eu. Maris, pauvres maris, voulez-vous être long-temps aimés & reſpectés de vos femmes, refuſez leur une grace ſur deux, & ainſi de ſuite; cela n'eſt pas galant, mais une loi inflexible l'ordonne ainſi; & puis les femmes n'ont-elle pas le même droit?

Dans le même ſexe, les contraſtes ſe cherchent auſſi, à moins que par des circonſtances particulières ils n'ayent le même but, & n'y tendent par les mêmes moyens. L'homme courageux cherche l'homme timide, & *vice verſâ.* Le dernier a beſoin d'être protegé, l'autre a beſoin de protéger, & quelquefois auſſi de ſe délaſſer de ſon audace avec quelqu'un qui ne l'exerce pas, car il eſt fatigant d'être toujours hardi. L'homme vif & prompt cherche l'homme tardif & lent; le bilieux & le phlegmatique, le mélancolique & le ſanguin, ſe réuniſſent volontiers; ces oppoſés ſont l'un pour l'autre un remède phyſique & moral, les naturels ardens trouvent dans leurs contraires ce calme qui leur eſt ſalutaire, & les phlegmatiques dans les leurs cette vie qui leur man-

que. Entre deux amis, & dans toute société composée de deux personnes ou de deux ligues, il faut, pour qu'elle subsiste & qu'elle soit agréable, qu'on trouve d'un côté l'espérance & sa bande, de l'autre, la crainte & son cortége, afin qu'il y ait lutte & alternation, qu'un peu de choc fasse sentir à tous deux qu'ils sont deux.

La conversation a ses douceurs entre gens qui se cédent alternativement, & elle l'est autant qu'elle peut l'être, lorsque le nombre des défaites & des victoires est parfaitement égal; ensorte que chacun ait autant de fois tort que raison; soit que ceux qui parlent ayent tour à tour le dessus & le dessous; soit que ceux qui se taisent battent les parleurs *in petto*. De plus, dans chaque défaite, la politesse d'un contradicteur honnête offre une demi-victoire qui dédommage; mais encore faut-il combattre un peu? Y a-t-il rien de si fatigant que ces gens qui veulent l'emporter sur tout, si ce n'est ceux qui vous donnent toujours raison? Avez-vous affaire à un homme contredisant, vous lui ferez dire & faire tout ce qu'il vous plaira, en prenant le contraire de son opinion & de sa résolution. Il brûle de combattre, il aime à vaincre, à tyranniser; eh bien, il combattra, mais pour mon service; je l'enrôle en saisissant son foible. Hommes cédans ou contredisans, changez de défauts, sinon je fais de vous mes soldats. On n'aime point trop dans la société ces héros de constance ou de fer-

meté qu'on appelle gens à humeur égale, bons pour les affaires, ils sont nuls dans les plaisirs, si ce n'est dans les lieux où il est d'usage & du bon ton de s'ennuyer tout bas. Douze Epictetes feroient bailler toute la France. Dans ce charmant & vacillant pays, on aime les quatre saisons dans un caractère, & ses habitans ne sont aimés ou plutôt recherchés des autres nations qu'à cause de cet agréable défaut qui n'en est un que dans les affaires où il faut bien vaciller aussi, mais pas si vîte.

Que de petits combats, que de petites victoires, de petites défaites ennuyeuses dans ces cercles de gens qui se cherchent pour se dire, *j'ai*, *elle a*, *tu as*, *elle a*, &c. Et qu'avez-vous mes monotones amis? Beaucoup de peines sans doute à vous ennuyer. Mais laissons-les bailler, & poursuivons au fond d'un bosquet deux ames tendres qui savent briser les fers de l'opinion, pour s'aimer devant la nature & son Auteur. Avec toute la bonne foi du monde on cesse de s'aimer, & cela tout naturellement. Si l'amante se jette à la tête, si elle fait à tel homme dont elle ne sait pas au juste le degré de délicatesse, des avances qui n'en feroient pas pour d'autres, il fuit; fuit-elle, il revient, ils se dégoûtent bientôt l'un de l'autre, s'ils s'entendent trop bien. Les petites contradictions, les petites jalousies, les petits emportemens, les légères infidélités, & surtout la crainte d'être quitté, sont les alimens de

l'amour, & font durer cette douce guerre. L'amour est une passion printanière ; sans les giboulées, sans ces petits nuages qui passent, repassent & se dissipent, ce beau feu s'éteint ; il a besoin d'être attisé & tourmenté pour se conserver. Votre maîtresse est prête à vous échapper ; elle tourne déjà un regard curieux vers un nouveau venu ; fixez aussi quelqu'objet qui mérite attention ; elle est impérieuse ; si vous obéissez trop long-temps, bientôt elle se lassera de commander, & vous jettera de côté, comme un jeu de cartes usé pour en reprendre d'autres, les barre & les jetter encore. Un homme plus fin que vous commande & obéit, oblige & désoblige, console & désole. En Moscovie il faudroit tour à tour caresser & battre, tant la grande loi a de force en ce pays-là. Ceci n'est pas galant mais solide. Nous voulons les contradictoires, contentons-nous de vouloir les contraires, nous ne désirerons en cela que ce qui nous est à-la-fois nécessaire & possible. Ah! qu'une brouillerie bien amenée, bien ménagée, bien placée a de force en amour! Il est dur sans doute de maltraiter une femme bien aimée, mais qu'il est doux de la retenir dans ses fers, sur-tout quand on sait que la réconciliation est d'autant plus douce, que le plaisir de pardonner & d'être pardonné est d'autant plus savouré que les emportemens ont été plus vifs, à moins qu'ils ne fouillent dans la substance de l'amour-propre, & ne sentent trop le mépris ; en-

core pas toujours, car j'ai dit qu'à la grande colère ſuccéde toujours la honte, la pitié ou la crainte. Pour aller de l'amour à la haine ou à l'indifférence, ce n'eſt point par la colère qu'il faut paſſer, mais par la ſatieté, le dégoût & le mépris tranquille. Voilà pourquoi le grand Henri étoit ſi foible pour ſes amis & ſes maitreſſes; ce Prince généreux ne pouvoit ſupporter les tourmens d'un cœur qu'il avoit déſolé. Dans les ames telles que la ſienne, la colère n'a d'autres oppoſés que la honte & la pitié; dans les nôtres ajoutons la crainte, & ne rougiſſons pas.

Tous les jeux, comme le jeu d'amour, ne plaiſent long-temps qu'autant que la perte & le gain ſe balancent & ils plaiſent au plus haut degré poſſible, quand au bout d'un certain temps il y a parfaite égalité; ſi ce n'eſt peut-être qu'il faille que les plus avares gâgnent un peu; car pour que tout le monde s'amuſe, il faut que chacun donne un peu aux vices de ſes antagoniſtes. Quand on apprend que le grand Henri étoit mauvais joueur, on devine que ce grand Prince ne ſe mettoit à la table de jeu que pour combattre. Quand il perdoit il ſe croyoit encore aux plaines de Jarnac & de Moncontour, car il n'eſt pas poſſible d'imaginer qu'un Héros eût la baſſe cupidité d'un gueux enrichi, ou que dans les élémens de ce grand caractère, l'influence du gaſconiſme l'emportât ſur l'héroïſme.

Mais je m'apperçois que nous nous perdons dans une foule de petits rapports. Sortons de ce cercle étroit, passons du moral au physique pour alterner, & prenant un ton & un costume plus décent, disons avec Hypocrate & tous les grands Médecins, *Contraria contrariorum sunt medicamina.* En aucune science notre loi ne se trouve si bien prononcée que dans la médecine, & si bien énoncée qu'ici ; en effet opposer son régime & ses exercices corporels & spirituels au climat du pays qu'on habite, à sa situation, à la saison, à la température actuelle, à l'époque de la journée, à l'âge, enfin à l'état physique & moral où l'on se trouve, à moins que les choses extérieures étant opposées à notre constitution actuelle, sans excès toutefois, ne nous conviennent par cela même ; les opposer, dis-je, de peur que la qualité qui domine en nous venant à être accrue par notre manière de vivre, ne domine encore plus fort, & ne l'emporte au point de troubler l'équilibre, en jettant tout d'un côté, & détruisant l'alternation dont la nature nous a fait un besoin. Voilà le sommaire de la médecine ; si vous joignez à cela notre loi modifiée qui veut qu'on lutte avec d'autant plus de force contre une qualité ou un mouvement que cette qualité ou ce mouvement a plus de prépondérance ; si vous avertissez enfin que chaque qualité est un moyen pour faire naître sa contraire,

la

puisqu'en vertu de la loi, les contraires se succédent nécessairement, vous aurez en une seule maxime, non l'hygiène, non la médecine, mais toute la science humaine.

A chaque instant le physique & le moral sont en conflict; ainsi dans bien des cas on peut guérir une maladie quelconque en opposant, soit la cause morale à une maladie physique, soit la cause physique à une maladie morale, soit les deux causes à elles-mêmes. Deux drachmes de Bois-Robert guérissoient l'ame atroce du Cardinal de Richelieu, de cette noire mélancolie qui le rongeoit pour prix de tant de forfaits médités avec génie. Un calmant peut guérir d'un projet de vengeance, un cordial de la crainte, une saignée de la colère, de l'orgueil, des folles espérances, & de toutes ces chimères qui commencent par amuser & finissent par tourmenter.

En physique, nous trouvons ce principe qui range le nôtre de fort près; *la réaction est égale à l'action.* Newton l'a bien saisi dans tous les sujets dont il s'est occupé; nul doute que ce tranquille & profond génie ne l'eût pénétré en entier, s'il eût plus souvent tourné les yeux vers le but. Malheureusement il avoit trop de penchant à se perdre dans les Cieux ou dans des millions de petites expériences qui n'étoient que des répétitions de la même. L'homme, l'homme, Newton, voilà le seul être dont vous vous soyez à peine occupé. Cependant c'étoit lui qu'il

falloit d'abord étudier, puis comparer. Pour avoir suivi la marche contraire, ce grand homme a manqué les plus précieux résultats, & il donnoit au principe en question un autre sens que moi. Outre la supposition absurde d'une force attractive dans le soleil, il ne paroît pas qu'il se soit trop occupé de prouver que l'attraction agit selon les loix du mouvement composé que nous observons ici-bas dans les phénomènes d'impulsion. Cependant on auroit pu l'arrêter, en lui demandant une expérience qui le prouvât; au cas qu'il n'en ait point fait qui remplît cet objet, en voici une qui tend au même but, & dont je réponds, l'ayant répétée un grand nombre de fois.

Sur un pupitre dont le couvercle fait avec l'horison un angle d'environ 30 degrés, placez deux aimans, de manière que leurs pôles de différent nom se regardent, & que les deux lignes de leurs axes fassent entr'elles un angle de 70 degrés ou environ; tirez par la pensée une ligne qui coupe cet angle en deux parties égales, & mettez sur cette ligne une très-petite balle d'acier, approchez-là doucement, jusqu'à ce qu'elle soit dans la sphère composée d'attraction, ils l'attireront, & comme elle l'est à la fois par tous les deux, elle suivra une diagonale, & sera lancée derrière les deux aimans. Jusqu'ici je réponds de l'expérience, & mon objet est rempli; mais je doute de ce que je vais dire. J'avois

placé les pôles des deux aimans, très-près du bord du pupitre, & à chaque fois que la balle étoit attirée, elle tomboit par terre derrière les aimans, ce qui prouve qu'elle étoit lancée assez loin par leur action composée pour qu'ils cessassent de l'attirer. Si on trouve un moyen pour la ramener de ce point à celui d'où elle est partie, on aura une sorte de mouvement perpétuel; or cela est facile en avançant les aimans un peu plus vers le milieu du pupitre, & creusant une rainure demi-circulaire qui commence au point où elle cesse d'être en prise aux deux aimans, & qui finisse à celui où elle commence à en être attirée. Mais il faut que les aimans soient tellement élevés au-dessus du pupitre, & la rainure tellement inclinée, que la balle revenant à son point de départ ne se trouve jamais en prise à l'action des aimans, ce qui me paroît facile à faire, quoi que je ne l'aye pas fait, mes deux aimans étant trop foibles.

Revenons à l'homme; ayant bien saisi la loi dans l'espèce humaine, nous ne trouverons plus de métier, d'art, ni de science qui ne puisse tirer quelqu'utilité de l'indication de cette loi. D'abord, pour payer notre dette aux arts méchaniques & libéraux, nous avertirons ceux qui les professent que tout métier qui tient long-temps le corps ou une partie du corps dans la même position est très-mal sain, qu'il les conduira tôt ou tard à quelque maladie, & qu'ils doivent chercher avec la plus grande

activité quelques moyens pour faire les mêmes choses en changeant d'attitude. Ainsi, les jeunes gens qui ont à choisir dans les diverses professions, ou les parens qui choisissent pour eux, feront bien d'exclure celles où l'homme est stationnaire en tout ou en partie. Un autre avertissement qui sera mieux reçu, c'est que pour donner à un mouvement quelconque toute l'étendue, la force & la vîtesse, en un mot toute l'énergie dont il est susceptible, il faut faire auparavant le mouvement contraire & lui donner le plus d'amplitude, de force, & de vîtesse qu'on le peut sans blesser aucune partie; ainsi, au lieu de partir du point de zéro, ou d'équilibre de deux muscles antagonistes, il faut partir du maximum d'action du muscle opposé à celui qu'on veut faire agir; par exemple, veux-je serrer quelque chose avec la main, il est certain que si je tiens d'abord la main molle, je serrerai beaucoup moins fortement que si je commence par la redresser autant que je le puis.

A cet égard les oiseaux nous donnent des leçons dont nous ne sçavons pas profiter; quand ils veulent prendre leur essort, que font-ils? ils se baissent le ventre jusqu'à terre; & bandant leurs ressorts, s'élancent loin du terrein, afin de donner de l'aire à leurs aîles; la puce avant que de sauter fait la même chose, mais son avantage à elle, c'est la longueur relative de ses ressorts; quoi qu'il

en soit, on peut parier que de deux enfans destinés à être un jour des sauteurs ou des danseurs, & de force à peu près égale, celui qui sautera le plus haut après son noviciat est celui qui s'exerce à faire les plus grands pliés; cette habitude a plus d'un avantage; arrêtons-nous un peu à les chercher: comme ce phénomène tient à beaucoup d'autres, l'explication que nous en donnerons nous mettra probablement sur la voie de quelques autres.

Quand je tends l'antagoniste du muscle que je veux faire agir, non-seulement je bande le premier, mais, en passant le point d'équilibre, je bande aussi le dernier en le tirant au-delà; or, quand je viens ensuite à mouvoir celui-ci, je suis aidé par la force qui le ramène à l'état d'équilibre, j'ai de plus, & principalement, la force vitale qui agit comme à l'ordinaire, & qui agissant à la manière des ressorts, comme je le prouverai bientôt, revient avec une sorte de fureur dans les parties dont on l'a délogée brusquemect; ajoutons, pour compléter l'explication, une chose bonne à retenir, quoiqu'elle ne soit pas directement de notre sujet, c'est que l'*impetus* de la volonté fait beaucoup à la force d'un mouvement; si la crainte de ne pas réussir, de se blesser ou d'être vaincu, s'empare de l'homme en action, la force vitale se partage entre la région épigastrique où la crainte la retient, & les muscles qu'il faut employer, sans compter que le mouvement de

dehors en dedans qu'elle occasionne, diminue la force du mouvement contraire dont on a besoin pour agir; ainsi, pour donner à un mouvement toute l'énergie possible, il faut ajouter aux conditions dont j'ai parlé, un abandon plein & entier de la volonté; ce principe nous montre la raison des efforts prodigieux dont sont capables les hommes très-emportés & les maniaques, qui, n'ayant aucun degré de crainte, jettent en quelque sorte toute la vie dans les muscles qu'ils font agir; c'est ce que font voir aussi les mouvemens prodigieux des animaux qui luttent contre la mort, comme je l'ai observé à Saint-Domingue sur des nègres qu'on brûloit à petit feu. A cet égard, l'homme est placé par la nature entre ces deux extrêmes; s'il s'abandonne à toute l'impétuosité de son naturel, ses mouvemens ont toute la force possible, & pour peu qu'il puisse joindre son ennemi, il le terrasse sans peine; mais aussi, en perdant le jugement, il perd un moyen de régler & de diriger ses efforts, sans cette faculté, il est exposé à battre l'air à pure perte; d'un autre côté, l'homme qui conserve son jugement perd en force toute la partie nécessaire pour animer le cerveau qui opère; de plus, il y a tout à parier que celui qui a en tête un ennemi furieux & s'amuse à réfléchir, n'est pas exempt de crainte, ce qui fait perdre plus de force encore, & la célérité de son adversaire peut être

telle que son jugement lui devienne inutile; mais aussi en conservant une vue nette, il a tout à la fois l'avantage de pouvoir rendre inutile toute la force de son ennemi, en esquivant ses coups, de choisir les endroits foibles, de ménager ses forces, & de soutenir le combat plus longtems, ainsi il y a compensation.

La meilleure manière de se délasser d'une fatigue excessive, est de faire pendant quelque temps un exercice le plus opposé possible à celui qu'on vient de faire, avant de se reposer tout-à-fait. Dans plusieurs de nos provinces, les paysans, après avoir travaillé baissés toute la journée, se délassent le soir en dansant. Les Lascars de l'Inde rament des jours entiers à la voix d'un patron qui chante en mesure. Les gens de guerre, sur-tout l'infanterie, se fatiguent beaucoup moins en marchant que les autres hommes. L'égalité, la mesure adoucit toutes les fatigues, soit que l'ame recréée par le sentiment d'un rapport qu'elle saisit sans peine, ce qui fait diversion, reste plus long-temps *alaigre*, soit que tout notre être tende à l'alternation isochrone, comme je le soupçonne; car, l'homme étant tout symétrique, quant à la figure, il est probable que rien ne lui convient mieux que la symétrie des mouvemens.

S'agit-il de sauter, je conseillerois de prendre son élan d'un peu loin, comme on le fait, de courir

les jarrets fort pliés, & la tête en arrière, & de la renverser doucement en avant, à l'instant où l'on bande les extenseurs des jambes & des cuisses, afin d'aider l'action de ces muscles, en jettant le centre de gravité en avant, à quoi on peut joindre le mouvement alternatif des bras. J'ai remarqué que parmi les écoliers, les meilleurs sauteurs & les meilleurs coureurs, guidés par l'instinct, s'y prenoient à peu-près ainsi. On voit que notre principe est la base de ces préceptes; mais je ne sache pas que personne ait encore expliqué en quoi un élan pris de loin aidoit un saut, en voici la raison. 1°. Un peu de course échauffe le corps, & produit ce mouvement du centre à la circonférence, sans lequel les extrêmités n'ont jamais de force. 2°. Le travail des jambes & des jarrets qui précéde & prépare le saut, ramène & fixe dans les parties la force vitale, qui sans cela ne s'y porteroit que foiblement & partiellement. La danse n'est que l'observation continuelle de notre loi. On retrouve le mouvement alternatif dans les attitudes, dans les situations, les mouvemens & les combinaisons qu'elle prescrit, mais sur-tout dans sa règle fondamentale. Plier & relever, étendre & fléchir, est le principe général de cet exercice comme de tous les autres. Les maîtres font d'abord faire de grands pliés, habitude qui fortifie singulièrement le jarret, & qui procure un autre avantage, savoir

de donner de l'amplitude aux mouvemens. C'eſt par le même principe qu'un maître d'écriture fait faire des exercices à ſes écoliers, afin d'étendre l'action des muſcles, & de retrouver le parallélisme; dans la danſe, on relève, & l'on tend mal ſi l'on ne s'eſt pas habitué à bien plier.

A la lutte, l'obſervation de notre règle donne un avantage prodigieux. J'ai connu un homme de taille moyenne, dont la force priſe en total n'avoit rien d'extraordinaire, mais qui avoit les bras très-forts, il ſe ſervoit ainſi de ſon avantage; quand il étoit près de ſon adverſaire, il ouvroit & étendoit les bras exceſſivement, & courant à lui, il l'embraſſoit par les flancs, & le ſerroit ſi fortement qu'il l'obligeoit ſur-le-champ à demander quartier.

Dans l'eſcrime, notre principe ſert de plus d'une manière. Mais n'oublions pas que dans ce noble métier, la règle la plus générale eſt de toujours donner & de ne jamais recevoir, principe que tout le monde admet, mais que peu de gens pratiquent faute de détails. Joignez-y cet axiôme que Moliere a oublié, & ſans lequel il eſt impoſſible de faire des progrès marqués dans cet art; il y a préciſément autant de coups reçus que de donnés, ce qui forme une équation dont les deux membres ſont parfaitement égaux, comme ils doivent l'être. Parlons ſérieuſement. J'ai connu des maîtres (de province s'entend), qui croyoient donner une excellente garde, en

conſeillant de tenir le bras droit preſqu'étendu ; mauvaiſe poſition, donnons-en une meilleure. Allons, Monſieur, le bras droit un peu plié, & couvrant le teton, le bras gauche élevé & recourbé, le corps ſur la hanche gauche, & les deux jarrêts pliés, le gauche plus que le droit. Partez, redreſſez le bras droit en hauſſant le poignet, baiſſez le bras gauche en l'étendant fortement, & bandez-moi la jambe gauche comme un reſſort, que cela puiſſe porter ſon homme, l'œil à plomb ſur le pied droit. Eh bien, l'homme, eſt-il mort? Non, j'ai la botte. Tant mieux, une autre fois vous écouterez ce qu'on vous dit; vous avez la botte, dites-vous, cela m'étonne ; car vous vous avez pratiqué un grand principe de quatre manières à la fois, & de plus, à la vîteſſe du corps qui ſe jettoit en avant, vous avez joint celle du bras qui ſe redreſſe, ce qui vous fait deux vîteſſes bout à bout; il ne manque plus qu'un peu de pratique. Allez, Monſieur, ſoyez ſage, n'oubliez pas notre principe, & ſi en l'obſervant il vous arrive d'être tué, n'en dites rien (1).

Si on ne s'habitue de bonne heure à donner en nageant beaucoup d'amplitude à ſes mouvemens,

(1) On n'exigera pas ſans doute, que je parle gravement de cet Art, je ne pouvois cependant me diſpenſer d'en dire quelque choſe, afin d'y appliquer notre principe.

on ne va qu'à coups précipités, on se lasse beaucoup en avançant peu.

Pour ne point se lasser en marchant, il faut plier beaucoup le jarret, le tendre sans effort, laisser tomber le pied bien à plat, en tenant la tête un peu en avant, & en faisant de petits mouvemens de gauche à droite, d'avant en arrière, de haut en bas, & *vice versâ*.

Mais, ce qui est essentiel dans tous les exercices du corps, c'est de ne pas trop faire attention au membre qui est en action. Dès qu'après s'être gêné quelque temps, on a acquis l'habitude des bonnes positions, il faut se laisser aller, & en quelque sorte ne se point sentir du tout. Cette attention excessive d'un homme vain & timide à mesurer & à calculer tous ses mouvemens, y met de la roideur, & de plus elle l'empêche de profiter de tous ces petits conseils de l'instinct qui nous fait chercher, sans que nous nous en appercevions, les situations & les mouvemens les plus commodes; les grands maîtres en chaque Art sont ceux à qui un sentiment fin donne le plus fréquemment & le plus rapidement de ces conseils, & qui sûrs d'eux-mêmes, les pratiquent en n'y faisant qu'une demi-attention; en un mot, soyez un pendule oscillant librement, comme tous les êtres qui ne reçoivent point de leçons. En tout exercice du corps ou de l'esprit, l'air gauche vient de ce qu'on pense trop à

soi ; joignez de près un de ces hommes qui n'ont ni bras ni jambes devant ceux qui ont sur eux un ascendant marqué, & mettez-le à son aise, vous le trouverez toujours impérieux, s'il est votre supérieur par les talens, & envieux s'il est votre inférieur. Pour exécuter avec aisance & dextérité, il faut d'abord se recueillir & penser à soi, afin de se bien poser en commençant, (car les exercices du corps ont aussi leurs exordes), puis se laisser aller en s'occupant des autres & s'oubliant soi-même ; rien n'a tant de grace, dans un début, qu'une légère timidité qui vient se fondre peu à peu dans une noble assurance ; elle témoigne qu'on a le sentiment de la dignité du spectateur & de la sienne ; or, c'est l'expression continue de ce double sentiment, c'est cet heureux mélange de modestie fière & de timide orgueil qui fait les grands succès.

Dans l'état de société où nous sommes, il est bon de donner de l'amplitude aux mouvemens moraux comme aux mouvemens physiques ; la nécessité de vivre ensemble nous obligeant de marier en quelque sorte nos tempéramens, il faut bien que chacun mette du sien dans l'effort que tous font pour se rapprocher, que les plus robustes cherchent la souplesse, & les plus foibles, la vigueur ; sans quoi les plus forts enflés du sentiment de leur force s'éloignent pour briller & dominer, & les

plus foibles s'amolliſſant encore, les extrêmes ſe perdront tout-à-fait de vue, & ne pourront jamais alterner enſemble. Hommes foibles de tête ou de cœur, habituez-vous donc de bonne heure à donner une certaine extenſion à vos ſenſations, à vos ſentimens & à vos idées, afin d'entendre quelque choſe à ce que vous jugez; accoutumez-vous à la fois aux vacillations lentes & aux bruſques, pour vous familiariſer avec les extrêmes, ou renonçant à vos prétentions, tâchez de perfectionner la théorie de l'envie.

Par un acte de volonté poſitif, l'on peut impunément ſe livrer à des excès qui ſeroient nuiſibles, ſi l'on y étoit forcé par devoir ou par néceſſité; le corps humain a d'immenſes reſſources inconnues au vulgaire, il n'eſt rien qu'on ne puiſſe endurer par des actes de volonté lentement & graduellement accumulées; l'homme foible & mol eſt toujours ſurpris, au lieu que celui qui s'eſt préparé de longue main en s'eſſayant ſur les extrêmes, eſt toujours prêt à l'heure de l'occaſion; la foibleſſe du phyſique eſt une mauvaiſe excuſe, dans bien des cas elle eſt un moyen pour ſupporter les grands changemens; de plus, ſi vous êtes deſtiné à commander, vous pouvez vous faire de votre foibleſſe apparente un moyen pour encourager le matelot ou le ſoldat robuſte; c'étoit une des reſſources de Céſar.

Du besoin inné que l'homme a d'alterner en passant d'un état à l'état opposé, dérive la régle qui veut que dans les Arts-Libéraux & dans tous les exercices de l'esprit, pensée, parole, écrit, l'on fasse contraster le fonds & la forme, le principal & l'accessoire; or, en vertu de notre loi, plus les contrastes sont prononcés, & plus ils se succèdent rapidement, plus l'effet est marqué, prompt & certain; cette règle regarde à la fois les sensations, les sentimens, les idées, en un mot tous les objets des Arts & des Sciences.

Ainsi, pour tirer tout le parti possible de ses facultés intellectuelles, il faut, dans l'observation, les souvenirs, les comparaisons, les compositions & les dépouillemens, faire en sorte que les opposés se succèdent, car des objets, des images & des signes contrastés se gravent bien plus aisément & bien plus profondément dans la mémoire; il est aussi plus facile de les comparer & de les combiner, parce que l'attention, fille du sentiment, se soutient sur des choses contrastantes, & s'use sur des objets trop semblables; voilà pourquoi les Mathématiques paroissent si difficiles à apprendre aux jeunes gens, à toutes les personnes qui ont le goût des Arts, mais sur-tout aux personnes attaquées de la maladie nerveuse, parce qu'habituées à se bercer entre des sentimens opposés, elles ne trouvent point ces contrastes

qui leur ſont néceſſaires dans une ſcience qui ne fait travailler que la tête, & ne remue jamais le cœur; il ſuit auſſi delà que cette ſcience eſt très-nuiſible à la ſanté, vérité écrite ſur le viſage de ceux qui la profeſſent; car, pour que l'homme ſoit ſain, il faut que la vie ſe-promène dans ſes divers foyers; or, les Mathématiques, en la concentrant dans le cerveau, produiſent dans les autres parties une ſorte de ſtagnation, & arrêtent cette circulation ſi néceſſaire à notre bien-être.

Pour bien décrire un état quelconque, il eſt avantageux de ſe trouver dans l'état oppoſé, & de s'y trouver trop long-temps, parce qu'alors le deſir deſſine & colorie fortement les objets dont on eſt privé, augmente l'énergie des mouvemens, & anime toute la compoſition. Jamais Salomon n'eût été capable d'écrire l'Héloïſe.

Les écrits ne ſont beaux que lorſqu'ils ſont nourris d'oppoſitions, dans le fond des ſujets, dans les images, les mouvemens, le ton, la proſodie, & la meſure. On ne s'eſt guères occupé de cette règle, que dans la poéſie & les arts analogues; mais c'eſt un abus, ſinon un oubli, de ne point l'étendre à tous les genres. On peut bien, ſans faire tort à la vérité, placer des contraſtes dans toutes les compoſitions, puiſqu'ils ſe trouvent par-tout dans la nature, & ſur-tout dans le cœur de l'homme.

Un orateur veut-il ébranler puissamment son auditoire, qu'il passe brusquement d'un opposé à l'autre; par exemple, est-il question de faire naître des craintes & de dégoûter d'un projet; qu'il commence par en présenter tous les avantages, & fasse naître des espérances excessives, & qu'au moment où il voit l'auditeur revenir de cette première chaleur, il présente sous le nom d'avantages des inconvéniens très-réels, passe rapidement aux inconvéniens manifestes, & les peigne de fortes couleurs, il le refroidira beaucoup plus que s'il eût commencé par les désavantages.

Regle générale, si l'on veut exciter fortement une passion de la bande de l'espérance ou de celle de la crainte, il faut commencer par exciter une passion de la bande contraire, & faire en sorte qu'elles tendent toutes deux au même but; on réussira mieux en s'y prenant ainsi qu'en éveillant simplement la passion dont on a immédiatement besoin, puisque chaque passion fait naître & sortir sa contraire. Nul orateur n'a mieux connu cette ressource que Ciceron. Dans l'oraison *pro Milone*, il place tous les mouvemens propres à faire naître la pitié pour Milon, après ceux qui devoient exciter l'indignation contre Clodius; dans celle *pro Ligario*, il réveille l'orgueil du vainqueur par un magnifique exposé de la plus belle de ses victoires, & excite sa colère contre Tubéron l'accusateur; or, jamais l'homme n'est plus

près

près de la clémence que quand il a le sentiment de sa dignité ; jamais il n'est plus près de la pitié que lorsqu'il est en colère. Une autre vue de Ciceron en rappellant à César la bataille de Pharsale, étoit de faire succéder aux mouvemens d'orgueil certaines craintes pour lui-même, & des réflexions sur l'instabilité de la fortune que la nature place toujours à côté. Dans l'oraison *pro Murena*, Ciceron craignant que la vertu de Caton ne fît préjugé contre son client, a soin d'en faire lui-même le plus pompeux éloge ; puis sachant bien que l'envie & le blâme naissent de l'admiration, & qu'on aime à mépriser ce qu'on vient d'admirer, il ridiculise indirectement Caton, en jettant le ridicule sur la secte des Stoïciens dont ce dernier suivoit les opinions. Mais le plus grand de tous les prestiges oratoires & le sommaire de l'art de se faire valoir est ceci. Enflez-vous devant l'auditeur, faites-vous grand à ses yeux, vous exciterez probablement l'envie dans son cœur ; à l'instant où vous verrez ses lèvres bordées d'un rire sardonique, baissez doucement le pavillon & entonnez son éloge, vous le verrez s'épanouir peu-à-peu, & il finira par croire à la grandeur de celui qui s'avoue son second, & en effet il est doux d'être Capitaine d'un grand Lieutenant. Allez être ainsi le second d'un grand nombre de personnes, le second de tant de gens sera le premier ; mais, peut-être pour

être capable de faire ainsi le second, faut-il être en effet le premier ?

Avez-vous besoin de publier une idée qu'il est dangéreux d'énoncer soi-même ? allez trouver un babillard contredisant, ils ne sont pas rares ; faites tomber peu-à-peu la conversation sur le sujet qui vous intéresse : après avoir mis l'homme en train de contredire en le contredisant lui-même, énoncez sous forme d'objection une idée voisine de celle que vous voulez faire naître, & combattez - la, il y a tout à parier que l'interlocuteur trouvera de lui - même l'idée en question, & comme je l'ai supposé bavard il sera vain & la fera courir.

Il n'est pas plus difficile de mettre des contrastes dans le ton, l'expression, le mouvement, la mesure & la prosodie, que d'en mettre dans le fond des sujets ; nous tenons la loi universelle, nous la sentons dans l'homme, nous devons donc en tirer tout ce qu'il nous plait ; le ton dépend du sentiment qu'on éprouve, & des habitudes qu'on a contractées ; or, comme les sentimens opposés se succèdent dans tout homme qui s'abandonne à l'impulsion du naturel, il s'en suit qu'il doit naturellement contraster son ton & son expression. Le mouvement est aussi donné par la passion qu'on éprouve, ainsi que la mesure ; mais il y a dans toutes ces choses une partie qui demande de l'art, & qui dépend d'une

longue obſervation de l'homme & de la langue qu'on a en main : quelques écrivains ont penſé que la Langue Françoiſe étoit dépourvue de proſodie ; pour moi ; je penſe qu'on peut toujours, en quelque ſujet que ce ſoit, donner à ſon ſtyle, un mouvement, une meſure, & une proſodie analogues au ſujet que l'on traite ; le mouvement, (je ne parle ici que du méchaniſme des mots) dépend de l'accumulation des breves ou des longues, la meſure dépend de la coupe des phraſes, de leur longueur, de celle des mots & de leur ſon.

Quant à l'harmonie imitative, cherchons-en les élémens. Tous les ſons & les bruits ſont l'effet d'un choc, ou d'une preſſion avec frottement ; or, les ſons & les bruits produits par les diverſes eſpèces de chocs & de frottemens ſont, pour la plupart, analogues aux ſons des conſonnes, voyelles, & diphtongues dont ſe compoſent les mots qui, dans notre Langue, expriment ces chocs & ces frottemens. Il y a plus, ſi l'on conſidère attentivement le jeu des organes d'un homme qui articule très-diſtinctement, on s'appercevra que, dans la prononciation des mots qui ont conſervé leur forme & leur acception primitive, les parties de la bouche s'approchent ou s'éloignent, ſe frappent ou ſe frottent à-peu-près comme les corps dont il veut rappeller & déſigner le bruit ou ſimplement le mouvement ; enſorte que notre bouche montre les bruits & les

mouvemens dont ils font l'effet à l'oreille de l'auditeur, comme nos mains, nos pieds, & notre visage montrent à l'œil du spectateur la figure, la situation, la distance, & le mouvement des corps. Or, comme le desir d'imiter, dérivé de notre foiblesse & de notre sociabilité, est un desir d'instinct dans notre espèce, instinct si puissant qu'il force souvent l'homme d'esprit à imiter le sot qu'il méprise; non-seulement la faculté de parler est naturelle à l'homme, comme celles de marcher, de chasser, de caresser, de battre, &c.; quoique la première soit plus long-tems à se développer, mais toute Langue dans son enfance ne doit être qu'une pure harmonie imitative. Si chaque homme sçavoit s'observer & s'imiter, s'il n'étoit élève que de lui-même, instruit par le besoin, il apprendroit peu-à-peu à désigner clairement & briévement les objets naturels, à l'aide de signes figurés ou sonores qui retraceroient nettement les sensations par lesquelles il acquiert la connoissance de ces objets; chaque homme imprimant à l'idiôme commun son caractère individuel, il auroit une Langue comme un caractère à lui, & cette Langue native & sensible peindroit à la fois son naturel & ses habitudes; nous perdons ce précieux avantage avec notre forme originelle dans les mains qui nous pétrissent & nous contournent dès la naissance; avides ou lâches nous prenons la figure & la couleur de ceux qui nous séduisent ou

nous intimident; à mesure que l'homme se civilise, la Langue imitative s'enfuit avec les caractères & la vertu, & fait place à la Langue servile & conventionnelle que le vice éclairé figure & polit; enfin, nous devenons confus, prolixes, & faux en imitant, non la nature, mais ceux qui ne l'imitent pas, qui l'imitent mal, ou qui n'imitent que des monstres puissans; tout boite, balbutie ou vacille à l'imitation du Prince boiteux, bégue, ou vacillant; voilà comment les Langues & les Arts se corrompent en s'éloignant de leur source, & la décadence est d'autant plus prompte qu'on marche plus rapidement vers le Despotisme; il suffit pour s'en convaincre, de comparer la langue d'Amyot avec celle que nous parlons aujourd'hui; les Langues Républicaines ont dans leur génie une teinte de fierté, d'originalité qu'on chercheroit en vain dans celles des Monarchies. Qui oseroit, par exemple, préférer à la précision & à la rapidité du latin notre idiôme traînant & nos longues circonlocutions; il ne seroit pas trop difficile à qui sçauroit déterminer les rapports que je viens d'indiquer, de compter l'âge politique d'un peuple par les mots primitifs qu'il auroit conservés à une époque donnée.

Cependant, à travers le jargon barbare introduit par les philosophes & les gens du monde, on ne laisse pas de découvrir de précieux restes de cette langue imitative que nous avons perdue, que nous redemandons après nous l'être ôtée nous-mêmes,

& en repouſſant ceux qui veulent nous la rendre; & pour peu que je remontraſſe cette foule de mots primitifs que nos précieux, & non précieuſes, nous ont laiſſés, il ſeroit démontré pour le public comme il l'eſt pour moi que nous avons encore les élémens d'une harmonie imitative, il ne manqueroit plus que des hommes qui la ſentiſſent, & oſaſſent en tirer parti. Le plus grand obſtacle que les littérateurs éprouvent à cet égard, vient de l'obſtination de ces puriſtes qui s'oppoſent à l'introduction des termes techniques dans le ſtyle ſoutenu; on nous dit pour raiſon qu'il ne ſont pas nobles; que ſignifie ce mot *noble*? Il eſt ſynonime de riche & de puiſſant; la langue noble chez nous eſt la langue des riches, des courtiſans & en général des oiſifs; c'eſt donc le vil amour de l'or & de la puiſſance qui a décidé de la nobleſſe ou de la baſſeſſe des expreſſions; j'appellerois, moi, expreſſion noble, toute expreſſion dont l'uſage ſent la vertu, car ces jugemens doivent avoir pour baſe, non les facultés, mais les ſentimens que l'emploi des termes ſuppoſe dans ceux qui en font uſage.

Il y a déja dans la langue polie une infinité de termes techniques réputés nobles, qui ſont préciſément de la même claſſe, & du même ordre que ceux qu'on rebute aujourd'hui; quel eſt donc le motif qui fait réprouver ces derniers? Le non uſage; eh bien! ſervez-vous-en, vous créérez vous-même cet uſage,

car après tout le reproche de néologisme qui ne sort pas de votre bouche, s'est appliqué au moins une fois à tous les anciens mots que vous employez pour exprimer ce reproche; il est utile au progrès des langues & des peuples qu'il y ait de tems à autres des génies fiers qui ne daignent pas se contenter de ces petites & vieilles raisons des puristes, & qui se vouent au blâme en enrichissant leur langue; la seule condition qu'on doive exiger d'eux, c'est que les termes qu'ils introduisent soient tirés de choses que toute la société connoisse, qu'ils aient un rapport d'analogie ou d'opposition avec d'autres termes reçus, & une harmonie convenable aux choses qu'ils sont destinés à rappeller; mais je ne cesserai de répéter qu'il y a de la lâcheté à dédaigner les mots dont le peuple se sert, quand le Dictionnaire de la Langue noble ne fournit point d'équivalent; dans les sujets où il ne s'agit que de plaire, choisissez, puisque là il s'agit de ramper, de servir & de vendre, il est juste d'employer le langage de ceux qui payent; mais en philosophie où il est question de vérité, d'utilité, & de l'alliance des sciences avec les métiers, il faut populariser la vérité en appuyant sur des sentimens nobles les expressions familières au peuple, donner place dans nos livres au citoyen laborieux comme il nous en donne une dans sa grange ou dans son attelier; en un mot, ne rien rejetter de ce qui en peignant bien, rap-

proche toutes les classes de la société, par la communauté de langage.

A l'aide de cette hardiesse raisonnable, & contenue par un goût sévère quant aux mœurs, nous contrasterons tant qu'il nous plaira le mouvement, la mesure & la prosodie, comme on le peut faire dans la Musique; des périodes composées de membres & d'incidentes dont la longueur aille en augmentant, de mots longs où les spondées soient fréquens, nous donneront le méchanisme du style nombreux, sonore, & majestueux; des périodes moins étendues & composées d'incidentes courtes, & de mots courts aussi, où les syllabes brèves soient très-fréquentes, nous donneront le style bref, sec & rapide; en suivant l'analogie nous aurons tous les autres; l'habitude de composer jointe à un sentiment exquis, fait qu'on meuble peu-à-peu sa mémoire de petites règles semblables, & qu'on repousse machinalement tout ce qui les choque; mais pour abréger il faut faire pour les mouvemens physiques les plus communs ce que font les poëtes pour la mesure des vers, se les mettre dans l'oreille de très-bonne heure; après un travail de cette espèce, on sera tout surpris dans ses momens de facilité de voir les mots propres & imitatifs accourir; & se placer d'eux mêmes, comme si on avoit mis des jours entiers à les choisir & à les ordonner; heureux celui qui prit cette peine dès sa jeunesse; ses écrits seront une musique par-

lante, il sçaura se faire écouter par la seule puissance des mots, & maîtriser par l'harmonie ceux qui n'ont point d'oreille pour la pensée.

Ces réflexions sur l'origine & l'utilité de l'harmonie imitative ne signifient pas qu'on doive imiter servilement toutes sortes de sons ou de bruits; premièrement nous ne le pourrions pas, car bien que les mouvemens de l'organe de la voix soient fort analogues à ceux qu'ils représentent, il ne laisse pas d'y avoir de la différence entre l'effet des premiers & celui des derniers; l'humidité & la mollesse de la matière animale rend les sons articulés moins secs, moins durs, moins aigres, moins éclatans que ceux qui naissent du choc des corps brutes, & les premiers sont encore adoucis par les inflexions & les gradations dont un sentiment exercé nous donne l'habitude. En second lieu, quand l'imitation pourroit être exacte en certains cas, il ne faudroit pas abuser de cette possibilité; peindre à l'oreille sans l'offenser est le véritable but de l'harmonie imitative qui doit être une imitation harmonieuse; l'éloquence & la poésie qui employent ce genre d'agrémens sont l'imitation, non de la nature en général, mais seulement de la belle nature ou de la nature embellie, & la déclamation qui leur est propre est un milieu entre la monotonie du discours ordinaire, une sorte de récitatif qui a une modulation moins figurée, & des tenues

moins longues que le chant proprement dit; ainsi le vrai sens de la règle est que les sons imitatifs doivent seulement s'approcher assez de ceux qu'ils représentent pour les rappeller, & tenir dans leur classe la même place que ces derniers dans la leur. Cette règle s'applique à la Littérature, à la Musique & même à tous les Arts agréables; car, ce que nous venons de dire des sons, on peut le dire des formes, des couleurs, & de toutes les autres qualités sensibles.

J'entends murmurer un faiseur d'objections: toutes ces règles, me dit-on, sont inutiles; elles ne donnent pas le génie, & quiconque a reçu cette divine faculté s'en passe ou les créé lui-même, à mesure qu'il en a besoin, & en courant. Sans doute, mais on m'avouera bien que ces prétendus génies, enfans de la nature, écrivent mieux à trente ans qu'à dix, & apprennent un peu plus vîte en réfléchissant sur l'art, qu'en roulant une barique de sucre, ou en pêchant de la morue. L'habitude est donc un élément du génie, & si on lui montroit de bonne heure ce qu'il découvrira plus tard, on lui épargneroit de la peine & du temps. Il est des sentimens fugitifs qui conseillent très-bien une fois, mais qui ne revenant plus, ne conseillent que cette fois-là. Que si un observateur fixoit de pareils sentimens, il rendroit service à celui qui les a éprouvés. Il est aussi de petites règles inventées par le purisme &

l'envie, qu'on féme comme des épines fur le chemin des originaux, de petites règles puifées dans les vices où l'infenfibilité de ceux qui jugent ce que d'autres font. Celles-là naiffent aujourd'hui, & meurent demain avec les pédants qui les ont établies. Mais des règles extraites de la fubftance de l'homme & des chofes, des règles qui ne font que des loix éternelles adaptées aux temps & aux lieux; celles-là il faut les refpecter, & quiconque les enfreint eft condamné à fe furvivre.

Le génie entrevoit ces grandes règles dans fes momens de chaleur & d'infpiration; il les obferve par hafard, & quelquefois à fon infçu; mais s'il les voyoit plus nettement, il les obferveroit quand il lui plairoit; nous n'en douterons point, fi nous remarquons ce qui fe paffe dans notre intérieur. L'homme pouffé & guidé par une paffion forte, foit naturelle, foit factice, a une très-grande fagacité & un reffort prodigieux; il fait bien alors, il fait fans effort, & fouvent malgré lui les chofes les plus difficiles. Or, fi revenant fur ces opérations rapides & involontaires, & remarquant après coup les caufes de fes bons & mauvais fuccès, il tient un compte exact de fes fouvenirs fur un régiftre partagé en deux colonnes, l'une pour les obftacles, l'autre pour les moyens; fi enfin, par la réitération expreffe des meilleurs actes, il fait fe faire contracter les meilleurs habitudes, il aura un avantage marqué fur fes

émules, car il fera de sang froid, & à tous momens ce que d'autres ne font que dans la passion & dans des momens choisis ; le tout est de savoir se couper en deux à propos, démêler en soi les deux hommes, & leur distribuer le travail. Le génie de l'invention embrase & soulève, celui de la méthode refroidit & attère. Eh bien, quand le premier vous inspire, dégagez vos pieds des entraves de l'autre, s'il se taît, prenez la règle & le compas ; allez aujourd'hui reconnoître la route pour y courir demain ; faites dans vos momens de tiédeur ce que le hommes tiédes font toute leur vie. Ainsi, armé de règles naturalisées & d'inspirations réfléchies, tour à tour Voltaire & Fréron, de soi-même, d'un vol rapide & sûr, on parcourt les trois régions appuyé sur ses deux génies.

Mais voyons si nous ne pourrions pas faire nous-mêmes ce que nous conseillons, & montrer par le fait qu'on peut donner au style le mouvement qu'on veut en choisissant parmi les mouvemens physiques. Prenons l'exemple dans le genre polémiques le plus analogue à ce chapitre où tout est en bataille. J'ai souvent remarqué que des Philosophes du second ordre, pour infirmer un systême, séparoient les expériences & les observations sur lesquelles ce systême étoit établi, les attaquoient une à une, & parvenoient ainsi à le ruiner, au moins en apparence. Cette marche assez commode, ressemble beaucoup

à la manière dont les Anglois s'y prirent pour nous pousser au commencement de la bataille de Fontenoi. Les ennemis marchoient à nous entre deux villages qui rétrécissant le champ de bataille ne leur permettoient pas de se développer sur un grand front. On ne croyoit pas qu'ils songeassent à une action dans une position aussi désavantageuse, & l'on n'étoit pas prêt à les recevoir ; mais tout-à-coup ils s'avancerent en se serrant, & formant une colonne étroite & profonde, d'où partoit un feu terrible & continuel ; le Général François surpris par cette manœuvre, n'eut pas le tems de faire ses dispositions ; cependant pour amuser l'ennemi, il envoyoit successivement des détachemens de deux ou trois régimens que l'Anglois foudroyoit l'un après l'autre & renversoit sur le corps de réserve, en s'avançant toujours & gagnant du terrein ; c'en étoit fait de l'armée Françoise, si une cavalerie composée de cette noblesse, qui ne sçait pas toujours vaincre, mais qui sçait toujours mourir, ne se fût hâtée de couvrir son chef dont elle fut en tout tems la dernière ressource. Animée par la présence du Prince bien-aimé, elle marche gaiement aux Anglois, soutenue par quelques pièces de canon dirigées vers un même point, fait un trou dans la colonne, se loge dans le vuide & en un clin d'œil éparpille ce monceau d'hommes auxquels il sembloit que rien ne pût résister.

Dans les combats littéraires, il faut ſuivre à la fois ces deux ordres de bataille ; a-t-on en tête un adverſaire jaloux d'occuper un grand terrein & de le couvrir d'idées clair-ſemées, il faut marcher à l'ennemi bien ſerré, ſe former en colonne épaiſſe & s'avancer en faiſant feu roulant, attaquer tous ces petits corps trop éloignés pour pouvoir ſe ſoutenir, les battre en détail, ſe mettre entre deux pour les empêcher de ſe rejoindre, & pourſuivre chaudement après la défaite ; a-t-on affaire à une colonne, il faut ſe ſervir de ſa cavalerie, faire marcher ſes idées avec rapidité pour compenſer la maſſe par la vîteſſe, porter toutes ſes forces vers un ſeul endroit, ne point lâcher priſe qu'on n'ait entamé & fait le trou, le reſte ſera facile à défaire, tous ces corps maſſifs & peſans n'ont de force que dans leur enſemble ; ſe ſentent-ils entamés, à l'inſtant tout le reſte tremble, fuit & ſe diſſipe.

Que ſi l'on ſe voit forcé de batailler avec des plaiſans ou des furieux, il faut ſe bien couvrir, placer devant ſoi ſes chevaux-de-friſe, réſerver ſon feu & mâcher la balle (dans la défenſe tout eſt permis) mais le beau eſt de ſçavoir varier à propos tous ſes mouvemens, garder bien ſes diſtances, s'étendre, ſe reſſerrer, s'avancer en coin pour enfoncer l'ennemi, marcher en croiſſant pour l'envelopper ; enfin ſe faire une armée d'idées mobile & ſouple qui, comme celle de Sertorius, ſçache ſe

débander & se rallier en un instant, harceler l'ennemi sans relâche, & changer continuellement la défense en attaque.

Quand les hommes armés de toutes pièces, sçavoient combattre de pied ferme, envisager l'ennemi sans audace & sans crainte, l'attendre à leur poste & y mourir, la force des armées étoit dans leur masse; depuis qu'on est un peu moins curieux de ces sortes de jeux, & plus pressé de finir la partie, le principe de la tactique a changé, la force est dans la vîtesse; aujourd'hui le vainqueur est celui qui tire le plus de coups de fusils dans une minute, & qui sçait prendre l'avantage du poste; il en est de même dans la tactique littéraire; dans le siècle du bon sens, les hommes instruits par une longue expérience, moins pressés de se faire valoir, attendoient l'âge de maturité, & certains de leurs forces, mettoient plus d'ordre dans leur marche, plus de calme dans leurs idées, plus de phlegme dans leur ton, & de repos dans leur style; ils marchoient lentement à l'ennemi en gardant leurs rangs, & chacun choisissant le sien l'écrasoit d'un coup de massue; mais aujourd'hui que la fièvre du plaisir & de la vanité embrase tout, que des enfans veulent faire des leçons à leurs peres & à leurs maîtres, qu'on commence par écrire & qu'on finit par étudier; il faut brusquer les affaires, attaquer pour se défendre, mettre

le feu par-tout avant que l'ennemi se présente; aujourd'hui le vainqueur est celui qui jette à la tête le plus d'idées dans un tems donné, saisit le mieux ses foibles, s'hérisse de pointes, l'attaque à la fois en flanc, en tête & en queue, & s'il résiste encore, tire à mitrailles, fait tomber sur lui une grêle de sarcasmes, fait jouer sous ses pieds vingt mines à la fois, & ne prend point de repos qu'il ne l'ait massacré & enterré du même coup. Nous sommes à l'heure du singulier ; que faire à cette époque pour être utile aux hommes ? S'accommoder à leur tempérament, relever par une sausse piquante, un mêts que leur estomach débile ne peut plus digérer seul ; au point où nous sommes, les plus fous ne sont pas ceux qui donnent à leurs idées le vernis de la singularité, & mêlent à leur sagesse un grain de folie apparente en opposant leur personne, leurs opinions, & leurs écrits à tout ce qui les entoure.

On sera peut-être surpris de l'analogie de cette bataille d'idées avec les batailles d'hommes qui précédent ; on auroit tort de l'être, ces choses se ressemblent parfaitement ; ce sont les mêmes passions, les mêmes facultés qui arrangent des hommes machines & qui combinent des idées ; un systême est un composé ; une armée en est un autre, & comme l'homme les fait tous deux, il faut bien qu'ils ayent du rapport ; il y a plus, quand une image est parfaitement

faitement juste, elle n'est pas seulement une image, mais l'exposé d'un fait analogue à celui qu'elle est destinée à éclaircir, & très-souvent aussi l'indication de la cause ou de l'effet; en sorte que les Poëtes épiques & tragiques, & les littérateurs de toute espèce sont souvent à leur insçu de très-grands Physiciens; tant la nature nous sert bien, quand dégagés des entraves de l'opinion, nous nous laissons aller à son impulsion; mais cette vérité paroîtra plus claire à la vue de la Table que je donne dans le troisième Chapitre; je me contenterai de conclure, ce qui est de mon objet, qu'il est toujours facile de faire contraster toutes les parties du style, en profitant des contrastes que la nature séme à chaque pas.

Voltaire a dit quelque part, que l'adjectif étoit le plus grand ennemi du substantif, pour peu qu'on lise avec attention son Poëme de la Henriade & quelques-unes de ses Tragédies, on se hâte de convenir que l'observation est juste; mais ce qu'il faut ajouter, c'est que ni lui, ni son critique des Fontaines qui a beaucoup blâmé l'antithèse, n'ont senti que cette figure, lorsqu'elle porte sur l'idée & non sur le mot, est donnée par la nature même; il est une manière d'accoupler un adjectif avec un substantif, & un adverbe avec un verbe ou un adjectif, dont il résulte un contraste, & qui épar-

gne une phrase toute entière, en indiquant un phénomène moral sans l'énoncer; cette méthode favorise aussi le rapprochement des idées en plaçant l'apparent à côté du réel, la passion qui se montre avec celle qui l'a précédée ou qui va suivre, le futur & le passé à côté du présent; par exemple, si je dis d'un bravache, *sa timide audace*, *il bravoit timidement*, *il étoit timidement audacieux*, je mets en regard deux opposés qui naissent l'un de l'autre, & se succèdent presque toujours dans les mêmes hommes; c'est beaucoup faire que de peindre en un seul mot le passage rapide d'un extrême à l'autre, cette manière d'opposer les expressions donne une précision & une vérité merveilleuse au style, & c'est pour n'avoir pas senti le voisinage, l'existence successive ou simultanée des extrêmes, que des littérateurs peu philosophes ont si fort proscrit l'antithèse; cependant nous conviendrons volontiers qu'il ne faut pas trop multiplier cette espèce de figures, quoiqu'il y ait par-tout des raisons de les employer, à moins qu'on n'ait le talent de la varier à l'infini, ce qui me paroît possible.

La succession rapide des opposés dans chaque homme est une raison solide pour varier le style en en contrastant les divers élémens, quand on parle à un homme seul; que doit-ce être en parlant au

public qui n'eſt qu'un aſſemblage de combinaiſons (1) plus ou moins nombreuſes, d'être contraſtés ? Ce n'eſt pas qu'un homme d'une complexion matte qui chante toujours ſur le même ton ne puiſſe être admiré quelque tems d'un peuple léger & frivole par cela ſeul qu'il eſt ennuyeux, que ne diſant rien qui intéreſſe l'homme de près, ſes phraſes ne s'appliquent à rien, & ne tourmentent point les conſciences, & comme on ne le lit jamais, on ne lui trouve point de défaut ; il ſuffira qu'il mette en tête de ſes livres quelques belles pages ſuivies d'une profonde obſcurité & armées d'un vuide ſur lequel il n'y a point de priſe ; il ſuffira qu'il tourne dans un petit nombre d'idées empruntées des anciens, & mal entendues, pour que le vulgaire des lettrés s'écrie, qu'il eſt grand ! qu'il eſt profond cet homme que je n'entends pas ! voyez comme il ſoutient bien ſon ton dédaigneux, comme la lumière eſt toujours égale dans ſes livres, comme il ſe maintient bien dans ſon plan, même quand il s'eſt trompé : ô aveugles ! qui louez les défauts oppoſés aux vôtres, & qui par la même raiſon les blâ-

(1) Je ſoupçonne que le mot *combiner* a été forgé par de grands hommes qui avoient très-bien ſenti que tous les compoſés étoient formés d'êtres & de mouvemens oppoſés, aſſemblés deux à deux, & en effet ce mot, dérivé du latin, ſignifie, à proprement parler, joindre deux à deux, accoupler.

merez bientôt; eſt-il toujours midi ? ſommes-nous toujours en été ? tout le genre humain eſt-il mûr ? n'y a-t-il que des phlegmatiques ? mangeons-nous toujours les mêmes choſes ? Eh bien ! découvrez-vous enfin le but de la nature ? & ne verrez-vous la lumière qu'à l'inſtant que le flambeau vous brûlera les yeux ? que vous appelliez majeſté une péſanteur à laquelle votre exceſſive mobilité ne peut atteindre ; que vous donniez le nom de génie à l'aveuglement qui ne voit pas que tout ſe tient, qui diſpoſe régulièrement ſes matériaux en tronquant les ſujets ; qu'un homme vous diſe, pour avoir du génie, il faut n'avoir qu'un ton, qu'une couleur, qu'un mouvement, qu'une manière d'ennuier ; or, pour acquérir cette ſublime uniformité, il eſt bon d'avoir reçu de la nature une complexion froide, & de n'écrire que dans les momens où l'on eſt diſpoſé de la même manière ; de plus, j'ai ces qualités, je le dis ſans m'en appercevoir, donc j'ai du génie, car j'avois oublié d'avertir qu'il ſuffiſoit de le dire pour en avoir ; que ſignifient toutes ces règles & votre facilité à vous en payer ? que chaque homme tire ſa règle de lui-même, que le vulgaire eſt fait pour obéir à ceux qui ne le craignent pas, & pour ſe traîner à genoux ſur les traces de quiconque lui parle du même ton que ſes maîtres réels, qu'enfin un écrivain ambitieux fera toujours ſecte quand il n'aura

que des défauts faciles à imiter; moi, je dirois à cet homme, n'écris donc que pour des hommes de ta complexion, & pour ceux qui, comme toi, se donnent un caractère à certaines heures; pour nous qui avons toujours l'œil sur ce mouvement de navette auquel tous les êtres sont assujettis, nous substituerons à ces règles étroites une maxime plus grande, plus vraie, & plus convenable, à l'humanité; *quand on parle au public on parle à tous les climats, à toutes les saisons, à toutes les nations, à tous les tempéramens, à tous les caractères, à tous les âges, à toutes les heuree du jour, à toutes les conditions*; si l'on n'a, comme les Apôtres, le don de parler toutes les Langues à la fois, on ne se fera jamais entendre au congrés de l'espèce humaine; les écrits variés sont comme le feu de la Saint-Jean, chacun peut en emporter de quoi allumer sa lampe; dans l'étude de la nature, dans la recherche de la vérité, chassez les passions de votre cœur, planez sur l'immensité des choses; mais quand il s'agit de persuader le vrai après l'avoir trouvé, rabaissez votre vol, descendez de ces hauteurs où un vil orgueil vous retient, faites-vous petit & mobile s'il le faut, en faveur de vos égaux; car si vous êtes grand par le génie, ils le sont, eux, par un travail dont vous ne pouvez vous passer; ainsi conmme l'effet des livres dépend de la disposition du lecteur, disposition qui varie perpétuellement,

je conseillerois à un écrivain de ne point se prescrire d'heure pour travailler, afin de se trouver, en composant, dans des dispositions différentes & même opposées; tout livre écrit autrement, ment contre la nature & la vérité des choses; quant à ceux qui persistent dans leur amour fanatique pour l'uniformité, devant, d'après ma règle, m'occuper aussi d'eux, je vais leur indiquer une marche à l'aide de laquelle ils assouviront leur ambition; mettez sous vos yeux un livre monotone & calmant par l'ennui qu'il cause, un livre en un mot de votre modèle, lisez-le avec attention, admirez, baillez, & écrivez, vous ne serez pas loin du genre.

Jeune débutant, entends-je dire, vous cherchez aussi à prendre vos avantages; il ne faut pas dire: ma phrase est bonne, ajoutoit l'ami généreux qui m'a tiré de l'obscurité; cette observation est vraie à quelques égards, à d'autres elle est fausse, & sans la mépriser je vais y répondre, car elle ne s'ajuste pas à tous les hommes; d'abord je dis que la plupart des membres du public ne sont pas en état de juger les Ecrivains d'une certaine portée, à moins que ceux-ci ne les mettent un peu sur la voie, & cela par une raison assez plausible qui est que le but & les ressources d'un Art ne sont jamais bien connus que de ceux qui mettent la main à l'œuvre; de plus, quand on a mis en sa main presque

toutes les ressources des grands maîtres, en plagiant, non leurs livres, mais celui de la nature; quand, après avoir puisé dans la recherche des loix universelles, l'art de trouver & d'énoncer la vérité, on se sent maître de choisir entre toutes les manières, si l'on a fait un choix, on peut dire les raisons de sa préférence; quant à moi, je choisis tous les tons & tous les styles faute de mieux; après avoir dit les raisons générales de mon choix, il me reste à en exposer les raisons particulières, je les adresse au peuple François pour n'y plus revenir; ô mobile collection des hommes les plus mobiles de l'Univers, devois-je m'attendre que vous cesseriez d'aimer la variété, au moment que je commencerois à écrire! êtes-vous las de plaire à l'Europe entière par cette aimable qualité qui n'en exclut pas de plus solides? Je tiens de vous la vie, l'aliment, l'asyle, la liberté de faire la volonté d'autrui, & la sécurité du lièvre; tant que j'aurai de la jeunesse à votre service, je m'approprierai, aux dépens de ma gloire future, quelques-uns de vos travers, afin de vous mieux servir; je ne dois rien à la postérité qui n'a rien fait pour moi, & qui n'existera peut-être jamais; permettez-moi de vous dire ce que Phocion disoit aux Athéniens, vous êtes bienheureux que je vous connoisse; permettez-moi de causer tour à tour avec chacun de vous, permettez-moi de vous res-

sembler malgré vous ; peu - à - peu je m'éléverai à ces hauteurs où je n'aime que trop à me perdre ; plus tard je tâcherai de donner à mes discours ce caractère de grandeur & de majesté qui ne sied qu'à l'âge & aux longs services.

On trouvera peut-être que je me suis trop arrêté sur les détails de mon métier, il seroit à souhaiter que chacun en fît autant, ou au moins ne parlât que de ce qui lui est familier ; car s'il y a de l'ennui à gagner avec des gens qui parlent toujours de leur profession, on éprouve un sentiment encore plus désagréable dans la conversation de gens qui parlent de ce qu'ils ignorent; d'ailleurs, n'avons-nous pas dit que tous les principes étoient communs à tous les Arts ? on peut donc appliquer ceux que je viens d'exposer à toutes les façons dont les hommes se communiquent leurs idées & leurs sentimens, & principalement à la conversation; mais, direz-vous, la lecture est une occupation réfléchie , on y met plus de tems ; cela est vrai : cependant, comme l'homme qui écoutoit ne change pas de nature en lisant, je dis qu'à l'exception du degré de vîtesse dans la succession des idées, la règle tient par-tout, & qu'il faut faire alterner le lecteur comme l'auditeur ; remarquez bien qu'en tout ceci, je suis de l'avis de presque tous les anciens, & de celui du sévère Boileau ; avec cette

différence que je montre la raison de cette règle dans une loi universelle, éternelle, & inflexible.

Dans l'Histoire, les contrastes font un effet merveilleux; les caractères opposés, placés en regard, & faisant pendant l'un à l'autre, ne s'en dessinent & ne s'en prononcent que mieux; les événemens contrastans se font sortir en tranchant l'un sur l'autre; mêmes beautés dans l'opposition des temps, des lieux, & des nations; celui qui a le mieux senti cela, est le grand, le sublime Tacite; voyez comme il se plaît à opposer le caractère de Germanicus à celui de Tibere, les mœurs de ce tems-là aux mœurs antiques, les Romains aux Germains, la guerre à la paix, comme il change de formes avec les hommes & les choses; mais le passage, où il a le mieux observé la règle, est celui où il décrit l'empoisonnement de Britannicus, & la féroce tranquillité de Néron, n'en rapportons que ce qui tend directement à notre but. « Le poison parcourt si rapidement tous ses membres, que la respiration & la voix lui manquent à la fois; tout frémit autour de lui; les plus imprudens fuyent; mais ceux qui pénétroient plus avant restent immobiles, les yeux fixés sur Néron; pour lui, négligemment couché, & ayant l'air d'ignorer tout, il dit tranquillement, *ce n'est qu'une attaque de mal caduc, il y est sujet depuis l'enfance, le sentiment lui reviendra bientôt, qu'on l'emporte;* mais Agrip-

pine eut beau composer son visage, sa consternation perça malgré elle, & l'on en vit assez pour juger qu'elle étoit aussi innocente du complot qu'Octavie sœur de Britannicus; en effet, elle se voyoit enlever sa derniere ressource, & pressentoit assez par ce premier forfait, le parricide dont elle étoit menacée; pour Octavie, encore dans un âge tendre, elle savoit dejà dissimuler sa douleur, sa tendresse, & toutes ses affections. Ainsi, après un court silence on s'abandonna de nouveau à la joie du festin ». Ce dernier contraste est horrible; or, rien de si facile à un Historien que de trouver des contrastes, la nature, comme je l'ai dejà dit, affecte en quelque sorte de les faire naître l'un près de l'autre, il semble même que leur nombre soit la moitié de celui des êtres; malgré tous les efforts de l'éducation pour mouler tous les naturels sur la même forme, en exaltant la vanité & l'envie, elle augmente souvent les différences naturelles, & marque l'opposition des caractères; deux Emules prétendant aux mêmes choses, c. a. d. au premier rang dans leur classe, prennent à dessein des routes presque contraires; la justice d'Aristide étoit un peu fille de l'avidité & de l'esprit dominant de Thémistocle; si César n'eût pas existé du tems de Caton, la vertu de celui-ci eût été moins âpre, &c.

Dans les Romans, genre de composition dont le plaisir est ordinairement le but principal, & presque

toujours l'unique effet, quand ils ſont bons, c'eſt cette viciſſitude continuelle d'événemens & de ſentimens exceſſifs, contraſtés, & ſe relayant rapidement, qui attache ſi fort le lecteur, en le balottant vigoureuſement d'une paſſion à l'autre; on a remarqué avec raiſon que l'hiſtoire de deux amans qui réuſſiroient toujours, ſeroit la choſe du monde la plus ennuyeuſe, & que ce qui ſuit leur mariage, intéreſſe fort peu de gens; en effet, le lecteur éveillé, tant que les amans ſont malheureux, les conduit froidement au lit nuptial, chante en baillant leur Epithalame, & s'endort avant eux.

Le poëme d'Homere n'eſt ſi beau que parce que tout y eſt en bataille; animaux, hommes, dieux, élémens, tout y combat; ce grand homme qui connoiſſoit ſi bien la nature, obſerve continuellement la loi de l'alternation & des contraſtes; quoi de plus beau que ces détails de la vie champêtre & pacifique peints ſur le bouclier d'Achille, en oppoſition avec les combats repréſentés dans la partie oppoſée, & avec le naturel même du héros qui portoit ce bouclier! comme on ſoupire après la paix & la vie paſtorale au ſortir de ce champ de bataille où les Grecs & les Troyens inſultoient aux vaincus mordant la pouſſière! Le Poëte veut-il peindre le ſecond de ſes héros, on reconnoît encore, dans la vigueur des contraſtes marqués à grands traits, cette touche mâle & fière qui étonne & hu-

milie notre foibleſſe : « Comme le Dieu des combats, marchant à pas de géant vers les lieux où le noir poiſon de la diſcorde infecte les cœurs, court ſouffler le feu qu'elle allume, & animer les guerrier; tel Ajax développe ſes membres vaſtes & nerveux, & ſe leve entre les Grecs, joyeux de la faveur du ſort, & brûlant de combattre; ſes armes d'airain & de fer luiſant, jettent un éclair terrible qui remplit toute la plaine, & s'élance juſqu'aux cieux; le bras gauche couvert d'un bouclier formé de ſept cuirs épais, recouverts d'une lame d'airain, & grand comme une tour, il fend les rangs, s'avance fièrement entre les deux armées, & marche à grands pas, branlant une lance énorme, & ſouriant d'un air qui inſpire aux Grecs la joie & la confiance, & glace d'effroi les Troyens; Hector lui-même eſt étonné, ſon grand cœur palpite de crainte; un froid ſubit parcourt ſes veines, il pâlit; mais il n'étoit plus poſſible de reculer; c'étoit lui qui avoit porté le défi; déja les deux guerriers ſe ſont joints, &c. ». C'eſt ainſi qu'il faut peindre.

Virgile ne connoiſſoit pas moins bien la règle dérivée de notre loi, quoiqu'il n'eût pas l'art de prononcer auſſi fortement les oppoſitions, ce qui tenoit à la douceur de ſon caractère. Dans le premier livre de l'Enéide, nous trouvons le contraſte de la tempête avec la rencontre de Vénus au bord de la mer,

Dixit & avertens roseâ cervice refulsit;
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem,
Spiravere: pedes vestis defluxit ad imos,
Et vera incessu patuit Dea . . . . .

L'allégresse active des Tyriens fondant la ville de Carthage, contraste aussi avec l'état d'anxiété, où se trouvent Enée & ses compagnons:

Miratur molem Æneas, mapalia quondam;
Miratur portas, strepitumque & strata viarum
. . . .
O fortunati quorum jam mœnia surgunt
Æneas ait, & fastigia suspicit urbis.

Ce dernier morceau forme une longue & belle opposition avec le sac de Troye décrit dans le second chant; mais le plus beau de tous les contrastes est lorsqu'après avoir combattu plusieurs fois avec les Grecs, Enée sort de la ville portant ou traînant après lui tous les objets chers à son cœur; ce passage du fracas des armes & d'un combat cent fois renouvellé par le désespoir, au silence terrible qui règne aux portes de Troyes; ce passage de l'incendie aux ténebres, de la mêlée à la solitude, de la férocité à la tendresse, glace d'effroi le héros, le poëte & le lecteur.

Ergo age care pater, cervici imponere nostræ;
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit

. . . .

Succedoque oneri, dextræ se parvus Julus
Implicat, sequiturque patrem non passibus æquis;
Pone subit conjux, ferimur per opaca locorum;
Et me quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum & pariter comitique, onerique timentem.

Quelle aimable timidité! que cette situation est intéressante, après les horreurs décrites peu auparavant! j'ose dire qu'aucun poëme ancien ni moderne n'en contient une qui soit comparable à celle-là; tous les sentimens qui peuvent remuer une ame tendre, & religieuse, les rapports simples & primitifs, en un mot, tous les grands intérêts de l'espèce humaine s'y trouvent rassemblés, & rangés autour du héros; Enée abandonnant sa patrie, accompagné de sa femme, de son fils, de son pere, & de ses dieux tutélaires, semble marcher & s'enfuir avec toutes les vertus morales.

La Tragédie ne vit que de contrastes comme tous les autres genres dont l'objet principal est d'émouvoir fortement; & l'émotion qu'elle produit augmente en proportion du nombre, de l'espèce, de la vi-

gueur, de la proximité, & de l'accroiſſement rapide des oppoſitions dans les actes, les ſcènes, les ſituations, le dialogue & les perſonnages. On dit que le but de cet art eſt de mener à la pitié par la terreur ; cette maxime eſt fauſſe, & ceux qui la donnent pour règle ont mal obſervé le cœur humain ; la terreur n'eſt point du tout le chemin de la pitié, mais bien celui de la haine ; c'eſt par la colère, l'indignation & le deſir de la vengeance qu'il faut faire paſſer le ſpectateur pour le mener plus ſûrement à la pitié, car ces paſſions ſe ſuccèdent naturellement en nous, & ſans ceſſe nous balançons de l'une à l'autre en dépit de notre ſageſſe étudiée. Dans Phedre on voit Théſée paſſer de l'amour de la vengeance à la pitié pour un fils trop-tôt ſacrifié au dépit d'une Marâtre ; dans Mérope on voit ſuccéder à la premiere paſſion la pitié renforcée par l'amour maternel, la plus vive, la plus durable & la plus naturelle de toutes les pitiés ; cette ſituation eſt une des plus belles du Théâtre, & tout ſpectateur ſenſible ſe mettant aiſément à la place des perſonnages, ces mêmes paſſions doivent auſſi ſe ſuccéder en lui, il doit s'épanouir, & ſe reſſerrer en eux & avec eux ; mais comme il affectionne toujours quelque perſonnage plus que les autres, l'effet que l'Auteur s'eſt propoſé manque ſouvent, parce que, trop plein de ſa compoſition, il oublie le ſpectateur, en ſe mettant toujours ſur la

ſcène, & jamais dans le parterre ; il eſt utile d'éveiller, & de nourrir la pitié chez une Nation que la vanité a flétrie & deſſéchée, ce ſentiment eſt la ſource la plus pure des vertus humaines ; ſi l'on vouloit lui donner toute l'énergie poſſible, ce ne ſeroit pas ſur la ſcène qu'il faudroit le faire ſuccéder à la colère, mais dans le cœur du ſpectateur ; or on n'y parviendroit qu'en arrangeant les ſcènes, de manière que le ſpectateur crut d'abord coupables les perſonnages contre leſquels la vengeance doit s'exercer, & qu'enſuite ils paruſſent innnocens contre les premières apparences ; nous gémiſſons avec Théſée, mais en même tems nous ſommes indignés contre ce père barbare qui ſe hâte ſi fort d'en croire une belle-mère dont la haine pour ſon fils eſt connue ; que ſi le ſpectateur, par une diſpoſition différente, eût fait le vœu avec ce héros, alors cette pitié mêlée de remords qu'éprouve Théſée & qui doit faire partie du but moral de la pièce, paſſeroit dans le cœur du premier, & de plus ce ſeroit une expérience faite ſur lui-même, qui l'engageroit à ſe garder des jugemens précipités.

Dans le Comique, tenez le ſpectateur ſérieux avant que d'amener la ſituation & le dialogue qui doivent faire rire, & marquez fortement les diſparates, le contraſte ſera triple, & l'effet plus certain. J'ai dit du mal de Molière, parce qu'il n'a fait

fait que des comédies, ce qui me paroît bien peu pour un si grand homme; c'est parce que je l'admire, que je le gourmande, & personne n'estime plus sincèrement que moi le talent dont il a fait preuve dans son mauvais genre: dans Harpagon, la scène du père avare & de l'enfant prodigue me paroît un chef-d'œuvre; elle réunit toutes les qualités qu'on peut desirer, comique de situation, comique de dialogue, vérité dans le tableau, & justesse dans la moralité; on y trouve une belle observation & une grande leçon; car dans le monde l'enfant prodigue est presque toujours fils du père avare; la haine d'un fils voluptueux pour le vice de son père qui l'empêche de satisfaire des passions que la privation aiguise, jette ce fils dans le vice contraire; il eût été à souhaiter que la règle des vingt-quatre heures permit d'y mettre en action cette maxime non moins vraie: à jeunesse prodigue succède vieillesse avare; cet étourdi qui prodiguoit si aisément le bien d'autrui, deviendra moins généreux, quand l'âge & la misère auront refroidi sa générosité; laissez-le se ruiner, & sentir ce qu'un écu coûte à gagner, & vous le verrez retenir, serrer, pincer ce métal, qu'il lâchoit si aisément avant de l'avoir acquis à la sueur de son front; quoiqu'il en soit, si toutes les pièces de Molière étoient aussi instructives que son Harpagon, il n'y auroit que du bien à dire du genre & de l'artiste

malheureusement la plûpart de ses comédies sont sans but, en ont un mauvais, ou ne roulent que sur de petits rapports auxquels il donne trop d'importance; il n'est pas question de rire à tort à travers, sans se soucier si à ces éclats puériles ne succèderont pas les pleurs & les grincemens de dents; il faut que le spectateur rie en s'instruisant & sans se dépraver, que les Comédiens contenus & guidés par les Auteurs respectent la loi gravée sur leur toile. Molière, déserteur des Sciences, avoit le tour d'esprit commun à tous ceux qui, rebutés par les Muses sévères, se vengent de leurs mépris en les décriant par-tout, & se consolent dans le sein de Muses plus faciles. Le monde entier ne devoit lui paroître qu'un assemblage & une succession non interrompue de scènes comiques; or on ne peut se dissimuler qu'il n'y a qu'une dure insensibilité, que la mauvaise humeur de la probité timide, une malignité inépuisable, une certaine enfance d'esprit, ou, enfin, le dépit d'une ame foible qui se sent déchue, qui puisse faire envisager le spectacle des maux trop réels de l'homme comme un sujet de ridicule; jamais ame tendre n'aura longtems ce tour d'esprit; elle conservera un noble enjouement dans ses propres malheurs, afin de s'en distraire; mais elle tiendra des pleurs en réserve pour l'infortune de ses semblables; ainsi doit être composé quiconque se mêle d'éclairer les

autres; tout eſt mêlé ici-bas, nul homme n'eſt invulnérable, il y a des ſujets de rire & de pleurer, ni Démocrite, ni Héraclite, mais tous les deux, & ſans excès. Molière, dit-on, étoit ſombre & mélancolique, il faiſoit rire les autres, & rioit peu pour ſon propre compte, inconſéquence qu'on obſerve fréquemment dans la ſociété: examinez ſoigneuſement les hommes de ce tempérament que le malheur a aigris au lieu de les attendrir, vous les verrez tous hériſſés de petites difficultés, épineux, décourageans, envieux, railleurs, preſque tous juges indolents & rigoureux des actions & des productions de leurs frères. Molière gémiſſoit en ſecret de l'indifférence & de l'ingratitude de ſon épouſe; eh quoi vil hiſtrion! ſi le libertinage de ta femme eſt un mal à tes yeux, l'infidélité de la mienne eſt-elle riſible? quoi tu pleures ſur tes maux & tu ris ſur les miens; quel homme es-tu? Analyſons les caractères, & marquons les différences; ſi un homme eſt ferme & juſte, il regardera d'un œil ſec les misères communes, & y remédiera ſans bruit; s'il a le cœur tendre & foible, il pleurera ſur nos maux en les ſoulageant, & nous ſervira doublement; s'il hait, il en rira; hommes triſtement gais vous voilà peints; telles ſont les diſtinctions qu'il faut faire, avant de perfectionner un art dont le vrai but & les principaux moyens ſont encore inconnus.

On a dit qu'il étoit difficile de faire rire longtems; cela doit être, car le rire n'est qu'une convulsion; or, les convulsions ne peuvent avoir qu'une certaine durée; soutenir sur ses bras une enclume de trois cens pendant une heure, & faire durer les grimaces d'une fausse joie pendant cinq actes, sont deux choses également difficiles & par la même raison; aussi le principe que j'ai donné, ne regarde-t-il que certains sentimens marqués & fugitifs; on peut dire à l'homme trop longtems & trop souvent comique; *mais je ne rirai plus, si tu me fais trop rire*, & de plus je te mépriserai; car un instinct sûr & universel nous fait abaisser un regard dédaigneux sur les Tabarins & réserver notre vénération pour ceux qui, comme Young & Rousseau déplorent avec noblesse les misères de la condition humaine; d'ailleurs comment faire rire constamment des gens dont les uns ne veulent pas rire, ou ne rire que de leur crû, & les autres, la balance toujours en main, pésent gravement des quolibets, veulent qu'on les fasse rire d'une certaine manière, & pourtant qu'on varie beaucoup, souhaits contradictoires qui rentrent bien dans la loi des contrastes, mais qui n'en sont pas pour cela plus aisés à satisfaire. Qu'il soit difficile de faire rire longtems, il n'y a pas grand mal à cela, sur-tout parmi nous; cet esprit ricanneur & insouciant, dont

on se targue ici, couvre trop souvent une féroce insensibilité, & exclut des vertus plus aimables que nous ferions mieux de conserver ; ces mouvemens convulsifs qu'on cherche à exalter à tout propos, ne sont utiles, philosophiquement & médicalement parlant, qu'aux pituiteux, & aux mélancoliques outrés, c. a. d. à ceux qui ne sentent qu'à force de machines, & aux méchans qui ne croyent ni au bonheur ni à la vertu ; ainsi nous leur laisserons cette triste ressource, pour nous occuper de genres plus sains & plus honnêtes.

En tout genre de littérature, je conseillerois à un écrivain qui a composé quelque morceau dont il est un peu amoureux, de le placer près d'un morceau choisi dans les parties opposées du même genre & presqu'ennuyeux ; c'est de tous les moyens de le faire valoir le plus puissant & le plus certain ; Racine trop souvent, trop longtems, & trop continuement beau, plaît toujours & ne ravit presque jamais ; Corneille moins parfait est grand à la fois de sa grandeur & de ses imperfections ; qui peut oublier ses beaux vers achetés par tant de mauvais ; Shakespéar est sublime, d'abord parce qu'il est sublime & puis parce qu'il est quelquefois bas, rien de plus amusant qu'un ennuyeux qui cesse un instant d'être lui-même.

Que seroit la peinture sans les oppositions ? on en trouve, ou du moins on en doit trouver dans les

personnages, les grouppes, les attitudes, le dessin & le coloris. Voulez-vous donner du relief à une tempête; peignez sur un coin du tableau des gens, travaillant tranquillement dans la campagne, dont les uns, atterrés par l'avidité, s'inquiètent peu de ce qui se passe près d'eux, & dont les autres regardent le vaisseau battu par la tempête d'un air à demi distrait, où se peignent à la fois un commencement de pitié & le sentiment de leur sécurité; la vie présente une infinité de situations contrastantes dont le concours varié est capable de produire toutes les passions, & dont les Peintres de *genre* devroient bien tirer parti; il n'y a point d'événement réjouissant qui n'afflige quelqu'un, ni d'événement affligeant pour l'un qui n'épanouisse le cœur à l'autre; que de collections de tableaux où l'on ne trouve qu'une passion, qu'une expression, qu'une tête; Peintre qui me lisez, qu'est-ce que ces cols penchés, ces joues pendantes, ces lèvres arquées & ces visages piteux dans la joie? faites danser les visages avec les corps.

Mais de tous les Arts, la musique est sans contredit celui qui ébranle le plus fortement nos corps & nos ames; dans les autres il faut un peu de connoissance & une sorte de consentement pour être remué; ils nous émeuvent par les idées qu'ils rappellent, & les passions liées à ces idées qu'ils réveillent en même tems; mais la musique nous

ébranle malgré nous, & par une impreſſion preſque toute méchanique; c'eſt dans cet Art que la loi des contraſtes ſe montre le plus manifeſtement & qu'ils ont le plus grand effet; oppoſition dans les morceaux qui ſe ſuccèdent, & dans les parties d'un même morceau; oppoſition dans le mode, le ton, le mouvement, la meſure, l'expreſſion; ſans ceſſe le Muſicien paſſe du *fortè* au *piano*, du long au bref, du vif au lent, du grave à l'aigu, & revient en ſens contraire, ſoit dans l'enſemble d'un morceau, ſoit dans les parties d'une meſure, ſouvent même il y a un contraſte dans chaque tems; rien ne relève les accords comme les diſſonances; après le criaillement, & le gringrin des violons d'un orcheſtre, qui s'accordent, quelle ſenſation produit le premier coup d'archet, lorſque toutes les parties ſont bien juſtes, & partent enſemble? j'ai vu des modernes douter de l'impreſſion que le Muſicien Thimotée produiſoit ſur Alexandre; ce doute ne fait guères d'honneur à leur ſenſibilité, ou au talent de nos Artiſtes; n'avons-nous pas des airs guerriers qui inſpirent une ardeur martiale? où eſt le lâche qui, entendant la marche de Caſtor, ne ſent pas l'envie de combattre? nous avons beaucoup d'airs qui attriſtent involontairement, & d'autres qui nous égaient malgré nous; or, ſi la muſique peut animer le courage, & exciter la joie & la triſteſſe, pourquoi n'excitera-t-elle pas toute autre paſſion? Je

monde eſt plein de gens dont toute l'incrédulité ſe réduit à ceci, *ce que je ne puis doit être impoſſible*, mais voici un fait qui montre dans ſon maximum le pouvoir de la muſique, quand notre loi y eſt bien obſervée.

« Un Muſicien qui jouoit du luth à Veniſe, ſe vantoit de priver en jouant de ſon inſtrument, les auditeurs de l'uſage de l'entendement; le Doge curieux d'en faire l'eſſai ſur lui-même, l'envoya quérir, & lui ordonna d'employer ſon art en ſa préſence: après avoir joué quelque tems avec toute la perfection poſſible, & au grand étonnement des auditeurs, il commença à la fin un ton lugubre, à deſſein, autant qu'il lui étoit poſſible, de jetter le Doge dans un accès de mélancolie, & immédiatement après, il entonna un air gai, pour le diſpoſer à rire & à danſer; puis, voyant les fronts ſe dérider, il revint au premier & alterna quelque tems de l'un à l'autre; déja plus d'un ſénateur partoit de la main & du pied, déja le Doge jetté hors des gonds ſe ſentoit prêt à danſer lui-même; pour éviter le ſcandale, il ordonna au Muſicien de ceſſer, & le congédia »; mais je ſuis bien bon de m'amuſer à montrer le pouvoir de cet art; les animaux n'y ſont-ils pas ſenſibles? quel eſt le Muſicien un peu à ſon aiſe à qui il n'eſt pas arrivé de voir les arraignées filer ſur ſon violon? la fable d'Orphée pourroit bien être une hiſtoire.

Que de réflexions fait naître le trait que je viens de citer; outre l'effet de l'opposition, on y voit l'utilité des préludes en Musique & des exordes qui sont les préludes de la rhétorique; jamais vous ne parviendrez à inspirer un sentiment quelconque, si vous ne commencez par préparer l'auditeur en le tirant d'abord de ce qui l'occupoit, & l'amenant à ce qui vous intéresse; or pour cela il faut déloger le sentiment des parties qui chez lui étoient en action, & le loger dans celles qu'on veut remuer, à l'aide de choses analogues, sans être tout-à-fait semblables, à celles qu'on a en vue, & préparées par un contraste; une autre réflexion qui se présente, c'est qu'à la longue tous les Arts produisent le même effet que notre Musicien; le Peintre, le Musicien, le Poëte, ne passent pas pour avoir un bon sens fort robuste; cela tient à notre loi; aussi la règle que je donne n'est-elle bonne qu'à faire des fous & des malades, ou si l'on aime mieux l'expression d'usage, des gens très-passionnés; car tout homme sur qui un autre peut influer à son gré, doit-il passer pour un être sain au physique & au moral? ainsi il est inutile de me faire ici une objection qui se présente naturellement; on verra dans le chapitre suivant la manière de ménager les contrastes, sans nuire à ceux qu'on veut remuer.

Le croiroit-on, la règle de luxe qui veut que la couleur de notre veste tranche sur celle de notre

habit, afin qu'elle la faſſe ſortir, tient à la loi des pendules & au ſyſtême de l'univers; cela eſt cependant vrai; c'eſt toujours la même loi de l'alternation qui ordonne que vous me faſſiez paſſer d'une ſenſation à ſon oppoſée, en récompenſe de la peine que je prend de conſidérer cette parure que vous étalez à mes yeux; il n'eſt pas juſqu'à l'art de la cuiſine où je ne la voie obſervée; pourquoi mettez-vous du ſucre dans votre café? parce qu'il fait tantôt jour & tantôt nuit; il y a auſſi du clair-obſcur dans cette propoſition, elle eſt lumineuſe comme le jour & la nuit; patience, elle deviendra plus claire, & peut-être en découvrirez-vous le ſens, avant que je le montre; au reſte, ſi nous pouvons ainſi nous élever d'un ſaut, du plus petit fait aux loix univerſelles, qu'avons-nous beſoin de cette gradation d'axiomes, dont Bacon, ſes maîtres, & ſes diſciples nous ont fait une règle? le grand mouvement d'oſcillation qui coupe en quelque ſorte le monde inférieur en deux parties, ſe ſubdiviſe en un nombre infini de petits mouvemens ſemblables; une loi univerſelle atteint les plus petits corps comme les plus grands, elle doit ſe montrer, ou au moins agir à notre inſçu dans toutes les parties d'un effet compoſé; qu'eſt-il donc beſoin d'échelle pour y atteindre? cela eſt ſi vrai, que les molécules qui nagent dans ce fluide d'où nous tirons notre origine corporelle, ont deux mouvemens de balance-

ment qui montrent la loi que nous exposons, aussi bien que l'homme tout entier, arrivé à son point de maximum.

Terminons ces observations par quelques résultats moraux qui en sont des conséquences prochaines & directes, & qu'il est bon d'avoir sans cesse sous la vue, pour tirer quelque parti de la vie.

Le besoin de lutter se décèle dès notre enfance; à peine avons-nous la force de nous tenir sur nos pieds, que nous voulons faire l'essai de nos forces; combattre & vaincre, voilà notre premier & notre plus vif désir, quand l'appétit grossier est satisfait; désir qui se développe avec l'homme, & grandit en quelque sorte avec lui; il s'exalte & s'étend à mesure que, promenant autour de nous des regards curieux & inquiets, nous démêlons, comptons & toisons nos semblables; parvenu au plus haut dégré, il décroît comme la vie, diminue insensiblement, languit, s'éteint, & meurt avec nous: mais à chaque âge, un but, un prix, & des moyens différens; dans l'enfance des friandises, & des instrumens de jeu; au printems de la vie, une maîtresse, & la victoire sur nos émules, pour déposer la couronne à ses pieds; dans l'âge mûr, un poste honorable, une épouse, & des enfans pour retenir cette vie qui nous échape; enfin, quand l'hiver de la vieillesse a glacé notre cœur, de l'or & du repos.

C'eſt ainſi que ſe transforme aux diverſes époques de la vie, ce déſir que la nature mêla dans notre ſubſtance avec l'amour du repos qui doit le balancer. Des peres & des inſtituteurs inſenſés, contrarient cet inſtinct puiſſant, pour nous rendre immobiles & nous fixer ſur des formules que nous n'entendrons ou n'employerons jamais; d'autres le développent trop tôt, nous font ſucer l'envie avec le lait, & en ouvrant les yeux, nous ne découvrons plus que des ennemis. La gymnaſtique des anciens alloit mieux au but de la nature; en donnant à l'adreſſe ſa revanche ſur la force, elle aggrandiſſoit le champ que nous rétréciſſons, & empêchoit par la diverſité des genres, l'émulation qu'elle excitoit, de ſe tourner en envie.

Platon, voulant peindre ſes deux principaux diſciples, Ariſtote & Xénocrate, diſoit : le premier a beſoin de bride, & l'autre d'éperon. Ces deux Philoſophes ſont l'emblême de tous les couples d'enfans poſſibles, & même, ſi l'on examine avec attention les individus qui compoſent une famille très-nombreuſe, on les verra preſque toujours ainſi aſſemblés deux à deux, & contraſtés; rarement deux enfans nés de ſuite, ont des caractères analogues. Ainſi échauffer, piquer, & preſſer Xénocrate; refroidir, calmer, & rallentir Ariſtote, ces deux maximes contraires ſont les fondemens d'un ſyſtême

complet d'éducation ; toutes les autres en dérivent, se correspondent, & sont opposées symétriquement comme les branches d'un arbre ; il n'y a point de méthode unique, & convenable à tous les naturels ; mais tous les plans, tous les systêmes, pour être conformes à la réalité des choses, doivent se couper en deux, & former une double échelle, dont les traverses situées à la même hauteur, représentent les êtres opposés, quant à l'espèce, & analogues par le dégré, qui font pendant l'un avec l'autre en se contrastant. Cette idée bien approfondie fera sentir la valeur de ce que Rousseau a dit dans son Emile contre l'émulation, comme s'il n'étoit pas aussi nécessaire de l'exciter dans les naturels flégmatiques, lents & paresseux, qu'il est dangéreux de la nourrir dans les naturels bilieux, ardens & actifs.

Du germe de contradiction que la nature a caché dans notre substance, naît cette résistance qu'opposent les enfans à la volonté de leurs parens, quand il s'agit des premières études, ou du choix d'un état, & les parens l'augmentent encore en témoignant une préférence trop marquée pour telle ou telle chose que leur ignorance a choisie ; car ce que les enfans veulent le plus souvent & le plus fortement, c'est le contraire de ce que veulent ceux qui les entourent. Il seroit à souhaiter qu'on pût faire passer en revue devant eux les instrumens & les procédés des diverses professions, afin d'épier

leur goût naissant, & de profiter du tems où les organes encore tendres, se plient & s'accoutument aisément à ce qui doit faire l'occupation de leur vie entière; mais, outre que les enfans auroient envie de tout à la fois, & qu'ils ont plutôt des caprices qu'un goût décidé pour tout ce qui ne leur est pas actuellement nécessaire, ce moyen est impraticable dans les classes les plus pauvres & les plus nombreuses de la société, où l'on n'a ni le tems, ni le pouvoir d'en user. La question se réduit donc à tâcher de donner aux enfans le goût des seules choses qui soient à leur portée; or, rien de plus aisé; l'enfant, homme ou femme, jeune ou vieux, est singe & imitateur, mais ce qu'il imite le mieux, c'est ce qu'on lui défend : faites donc devant lui, avec un air d'application, fréquemment, & sans le regarder, les choses dont vous voulez lui donner le goût, il les fera bientôt mieux que vous. Principe général pour donner à un homme un desir quelconque, il faut lui montrer l'objet sans affectation, jusqu'à ce qu'il le remarque, puis le retirer, doucement s'il est facile, & brusquement s'il est obstiné.

En un mot, la vie entière n'est qu'un combat perpétuel où nous sommes tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; si elle étoit composée de deux sommes, l'une de victoires, l'autre de défaites, toutes deux parfaitement égales en intensité & en durée, qui se succédassent une à une, & qui ne suf-

ſent ni trop grandes, ni trop petites, nous ſerions auſſi parfaitement heureux que notre nature le comporte.

La plupart des hommes aiment trop la victoire; il n'eſt peut-être pas un de nous qui n'écraſât tout, & ne ſe mît au premier rang ſi rien ne lui réſiſtoit ; folie ; vouloir toujours être le premier, même par l'eſprit, c'eſt former des projets de vie inſipide, & ſe vouer au malheur ; car nous marchons entre ces deux extrêmes, l'envie ou l'ennui ; les victoires continuelles raſſaſient & privent de ces douces palpitations que produit la victoire dans un cœur généreux après des défaites multipliées ou une longue ſtagnation ; elles enfantent l'orgueil, la ſottiſe, l'opiniâtreté, & la ſolitude ; d'un autre côté, des défaites trop fréquentes, produiſent la vanité humiliée, l'aigreur, l'envie, la haine, en un mot, ce qui eſt encore pis.

Ainſi point de bonheur en ce monde, ſi on ne ſe montre capable de réſiſtance ; il ne faut habituer perſonne à tout obtenir de ſoi, mais accorder & refuſer alternativement à ſon plus intime ami, ſans quoi on laiſſe prendre ſur ſoi un aſcendant qu'on ne peut plus détruire que par des moyens violens; comptez que ſi l'on n'attend de vous aucune réſiſtance, vous ſerez bientôt mis ſous les pieds par les meilleurs hommes qu'un intérêt aveugle, & votre molleſſe auront rendus dominants; je ſçais qu'il y

a de brâves gens qui n'abusent jamais de la déférence continuelle qu'on a pour eux, mais je soupçonne qu'ils sont dans la lune, car je n'en ai point encore rencontrés de semblables sur cette planete, quoique je l'aie parcourue en tous sens; ainsi sur terre, résistez; loup, ou brebis, dit un proverbe, il n'y a pas de milieu; ce proverbe se trompe, j'en connois un, c'est d'être tous les deux; loup en apparence & brebis de fait; au-dedans, la douceur de la pulpe de la châtaigne, & à l'extérieur la rudesse de sa cosse; méchant au-déhors, afin d'être bon quand on le veut & sans équivoque; bon audedans, car sans cela il n'y a point de bonheur; or, comme il est assez difficile de se séparer ainsi de soi-même, le problême n'est pas facile à résoudre.

En toute espèce de combat, la meilleure maniere de se défendre, c'est d'attaquer; ne commencez pas, car il faut être juste; si on vous attaque aujourd'hui, endurez-le; mais demain attaquez. Le mouvement alternatif est singuliérement prononcé dans les deux espèces d'animaux les plus sociables; l'homme & le chien; *si tu avance, je recule; si tu recules, j'avance;* telle est la devise que tous les champions devroient porter sur leur écu, du moins ceux de la nature, & quoique l'opinion fasse déroger à la loi, & traîne à la bataille ses intrépides esclaves, on démêle encore à travers les élans où la froideur étudiée

étudiée de ceux qui obéiſſent au *quand dira-t-on*, des ſymptômes qui montrent que la grande loi a toute ſa force.

Gardez-vous de faire la chouette en aucun genre; & évitez avec ſoin d'être l'ami en ſecond d'un homme ſupérieur en rang, en fortune, ou en mérite; cela mene tôt ou tard à être envieux ou envié, mauvaiſe eſcarpolette où l'on balance du malheur d'autrui au ſien; c'eſt bien aſſez de la triſte néceſſité qui nous force à balancer pour notre propre compte du mal au bien phyſique.

Un excellent moyen pour ſe faire accorder une choſe qu'on a fort à cœur, c'eſt de s'en faire refuſer une dont on ne ſe ſoucie guères, & de la choiſir exprès dans le nombre de celles que vous ſçavez bien qu'on ne vous accordera pas; tant l'homme eſt peu fait pour dominer conſtamment ſon ſemblable, tant il y a de mauvaiſe honte en ce monde; où eſt celui qui ſe ſent capable de refuſer douze demandes de ſuite, ſans s'irriter contre l'importun qui les a faites, & ſans chercher à éviter celui qu'il a rebuté?

Un aſſez bon móyen encore pour obtenir facilement d'un homme foible, c'eſt de choiſir le moment où il vient d'avoir quelque tort avec vous; il n'oſera vous refuſer, à moins qu'il ne vous croie incapable de réſiſtance.

Voulez-vous que les journées coulent doucement;

commencez-les par ce qu'il y a de plus difficile en votre genre, dans les genres voisins, ou dans le genre oppofé au phyfique, au moral & à l'intellectuel; car *le moment de l'éveil donne le ton à toute la journée, pour la force du caractère, la vigueur du corps, la pénétration, l'étendue d'efprit & la manière de voir les chofes.*

Tout eft compenfé ici-bas; d'un côté la force & le courage, de l'autre la foibleffe & la rufe; d'un côté l'opulence & la fatiété, de l'autre, l'indigence & l'appétit; ici de la fcience avec un mauvais cœur, là un cœur excellent, avec une ignorance qui défole; & s'il arrive une feule fois que le génie & la bonté du cœur fe trouvent enfemble, la mauvaife fortune, les maladies, l'envie, le defpotifme fe jettent du côté oppofé, pefent, appuient, & ramènent l'équilibre. Talens, fageffe, conftance, tout cela eft admirable; mais vous aurez beau faire, vous ne pourrez toujours emplir que votre mefure; à un certain dégré, l'efprit de l'homme eft comme le tonneau des Danaïdes, ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; tout ce qu'on peut faire alors, c'eft d'améliorer la moitié qu'on a choifie, car la fomme n'augmentera pas. Ainfi, veut-on exceller dans un genre, il faut fe réfoudre à être furpaffé & prefque nul dans un grand nombre d'autres.

Voilà, je crois affez d'obfervations accumulées pour démontrer que notre loi eft univerfelle; celles

que j'ai pu omettre sont si analogues à celles dont j'ai parlé, qu'on y suppléera sans peine; actuellement occupons-nous des causes; or il faut bien se souvenir que par ce mot *cause* j'entends un corps en mouvement, il ne s'agit donc ici que de trouver quelque grand corps dont la force & les mouvemens répondent aux directions & aux dégrés de ceux que nous avons décrits.

Où trouver l'être qui a une si grande influence sur ce monde? où trouver un flambeau qui répande une vive lumière sur l'immense plage que nos prédécesseurs ont laissée dans une obscurité profonde? jeune homme qui portez un cœur sensible & une tête ardente, vous voilà méditant & vous épuisant pour le trouver, c'est trop tôt philosopher sans maître; la vérité pour vous est encore dans les yeux d'une amante, l'être que nous cherchons y brille, mais vous ne l'y cherchez pas; nous vous épargnerons de la peine, approchez : quelle heure est-il? — midi; — mettez-vous dans l'alignement de la méridienne, regardez vers le sud, & levez les yeux; — eh quoi, le soleil? — oui, le soleil, le Dieu de ce tourbillon, notre Dieu après Dieu; par lui vous pensez, par lui vous aimez, par lui vous vivez; comment pouvez-vous méconnoître le père des tendres desirs & des douces espérances, vous à qui il est encore donné de lire dans deux yeux timidement étincelans une douce victoire & une défaite

plus douce encore; pour moi, triste jouet des barbares humains, tombé, dès mon printems, en de profanes mains, & toujours succombant sous les coups de l'envie, j'ai vieilli sans goûter les douceurs de la vie; porté, jetté d'un monde à l'autre monde, & huit ans promené sur la terre & sur l'onde, cherchant des vérités, rare & stérile bien, j'en ai trouvé ; mais, loin du bien suprême, j'ai vécu seul, appuyé sur moi-même & sans trouver un cœur à l'unisson du mien; la saison d'aimer est passée, il n'est plus tems, le divin flambeau commence à s'éteindre pour moi; trop vieux pour aimer avec cette force qui double les sentimens, je n'ai plus de jeunesse que pour admirer; n'importe, la vérité est encore assez belle pour mériter nos seconds hommages, elle est de tout âge, c'est le seul bien qui me reste, ami, partageons-le; écoutez :

Je vivois dans la retraite depuis quelques années, cherchant le systême du monde avec une sorte de fureur & d'acharnement; j'avois beau tourmenter les phénomènes en tout sens, je n'embrassois que des ombres; flottant de principe en principe, de conjecture en conjecture, je ne sçavois à quoi attribuer ce balancemeut, cette vacillation perpétuelle des hommes & des choses; je m'étois bien apperçu que le froid m'anéantissoit en quelque sorte en m'ôtant le courage, l'imagination & les tendres

affections, & qu'une douce chaleur me rendoit le sentiment, la pensée & l'espérance; je soupçonnai d'abord que le feu étoit le principe de tous deux; j'avois observé aussi que mon corps & mon violon avoient en quelque sorte le même tempérament, qu'ils faisoient bien leurs fonctions dans les mêmes tems, dans les mêmes lieux, & qu'ils se désaccordoient ensemble; le corps humain, me disois-je, est donc un instrument à corde; mais je ne voyois pas trop quel rapport il pouvoit y avoir entre ces choses, corde, feu, sentiment & pensée.

Le 15 Janvier 1787, je passai la nuit à méditer, cherchant à lier cette immensité d'idées dont l'incohérence me donnoit la fièvre, lorsque par hasard je me rappelai cette expérience connue des physiciens, où les rayons du soleil réunis par une lentille, & jettés sur un ressort de montre, le mettent en vibration; à l'instant le rapprochement se fit, je m'écriai, *enfin je l'ai trouvé, le corps humain est un instrument à cordes dont le soleil est l'archet; c'est aussi un instrument à vent, le soufflet est composé de cordes comme les autres parties, & le feu met tout en jeu*; cette analogie fut un coup d'éclair qui pénétra d'une vive lumière l'obscure sphère de mes idées; je me vis au centre d'un globe lumineux dont chaque point étoit une vérité parfaitement claire & distincte; de quelque côté que

je me tournasse, je voyois les applications se présenter en foule; dans une seule pensée, j'embrassai tout l'ensemble des phénomènes, & je sentis parfaitement l'unité du systême; ô vous, qui aimez la vérité & l'idolâtrez assez pour la chercher aux dépens de votre fortune, de votre liberté, de votre vie, & sçavez la goûter sans vous embarrasser de la propriété, partagez ma jouissance; eh, qu'est-ce qu'une jouissance quand elle n'est pas partagée?

Mais dans le moment, je crus recevoir un coup terrible dans la poitrine, ce diaphragme dont je ne connoissois l'existence & les fonctions que par oui dire, se tendit convulsivement, je respirois à peine; déja le sentiment commençoit à m'abandonner, j'allois mourir, si, faisant un dernier effort, je ne me fusse levé tout-à-coup & secoué fortement, ce qui me fit revenir; à ces symptômes je reconnus l'affection nerveuse; le fort de l'attaque passé, il me resta un tremblement universel qui ne me laissa plus douter de la cruelle maladie dont j'étois atteint; ce coup de tête, me dis-je, te coûte trente années de vie, qu'importe? ce que j'éprouve vérifie mon principe, *tout vibre, tout oscille, tout balance, tout combat, tout est alternativement vainqueur & vaincu*; dès que je puis faire présent aux hommes de quelques grandes pensées, faire un corps indivisible de tant d'observations éparses, & leur montrer le soleil de vérité, j'ai assez vécu *non om-*

mis moriar ; si cette vie est tout, elle n'est rien ; si, comme je l'espère, il est pour l'homme simple, franc & persécuté, une retraite au-delà du tombeau, courons-y ; quelle plus belle fin, que de mourir martyre de la vérité & de l'utilité publique.

Après ce premier mouvement d'expansion & d'enthousiasme, mes apperçus m'échappérent, il ne me resta que la proposition fondamentale avec quelques analogies semées de loin en loin ; mais c'en étoit assez pour retrouver le tout ; je méditai donc sur de nouveaux frais, & quand je fus arrivé au simple, au trivial, je tombai dans ces proverbes si rebattus, *tout fait la navette, les extrêmes se touchent* ; proverbes qui existent sous différentes formes dans tous les arts, dans tous les métiers, dans toutes les sciences, dans toutes les bouches, qui font le tour du monde depuis des siècles en balançant du Nord au Sud, & de l'Est à l'Ouest ; proverbes que chaque homme voit dans les choses qui lui sont bien familières & que personne n'a encore vus dans toutes.

Mais, si, occupés de remonter aux causes, & nous livrant à notre imagination, nous nous élançons à la circonférence, & tournons vers les cieux : nous allons tomber dans la doctrine des deux principes ; l'un du chaud & du bien, l'autre du froid & du mal, Oromaze & Arimanes, Dieu & le Dia-

ble. Zoroaſtre & Manès frappés de quelques cas particuliers de notre loi, ſe hâterent de généraliſer; & firent d'un axiôme de phyſique, un dogme religieux; ils imaginèrent deux puiſſances, deux êtres antipathiques, deux ennemis implacables poſſédant chacun une moitié de la ſouveraine puiſſance & tous les êtres qui compoſent l'univers, partagés en deux grandes ligues, & ſe livrant dans les vaſtes champs de l'eſpace, d'éternelles batailles ſous ces deux chefs, dont l'un diviſe, décompoſe, diſſout, détruit, inſpire la crainte, la haine & le crime, & cherche à replonger l'univers dans le chaos, tandis que l'autre réunit, compoſe, engendre, édifie, inſpire l'eſpérance, l'amour & la vertu, & maintient l'ordre dans l'univers; à certaines époques fort éloignées, ajoutoient-ils, mais déterminées dans l'étendue des ſiècles, l'un des deux l'emporte tout-à-fait ſur l'autre; quand le mauvais génie a le deſſus, les élemens ſe confondent & le cahos renaît; quand le bon eſt vainqueur, tout s'arrange, & l'harmonie eſt rétablie.

Ce ſyſtême eſt affreux; car s'il y a deux principes, l'un du bien, l'autre du mal, égaux en puiſſance, c'eſt une néceſſité qu'ils aient tour-à-tour le deſſus, & que le mal ſuccède au bien; les bons & les méchans faiſant également partie de l'ordre total, ne ſont que des phénomènes du mouvement

qu'on ne doit ni louer ni blâmer ; il n'y a ni coupables ni innocens, ni mérite, ni démérite, tout est réglé par des loix inflexibles ; la somme des biens est égale à celle des maux ; le bien & le mal sont des chimètes inventées par un despotisme ingénieux ; enfin tout est nécessité ; nous ne serons jamais mieux ; nous sommes bien malheureux, & le premier de nos malheurs, c'est d'être nés ; quelle horrible idée !

Heureusement ce que nous sentons en nous suffit pour que nous reconnoissions un être qui pése le bien & le mal, & nous maintient dans l'équilibre, si nous écoutons ses avis ; en un mot, une puissance moyenne, une volonté intelligente qui maintient l'équilibre en nous, comme la volonté infiniment puissante & intelligente, maintient l'harmonie dans l'univers, avec cette différence, que notre volonté, effet composé du naturel & de l'habitude, étant susceptible de plus & de moins, s'accroît & se fortifie à mesure que notre intelligence découvre nos ennemis intérieurs & extérieurs, & qu'elle s'exerce à combattre en faveur du bon principe contre le mauvais ; au lieu que l'être qui régit le *Tout*, *sent*, *pense*, *veut & agit* par un seul acte, qui a son effet dans l'immensité & dans l'éternité ; ceux mêmes qui admettent un bon & un mauvais génie, qui nous conseillent tour-à-tour, sont obligés d'admettre aussi un être moyen ; car qu'est-ce que ce *moi* dif-

férent des deux genies qu'ils cherchent tous deux à dominer; de plus n'y a-t-il pas eu des Philosophes qui, pendant une vie assez longue, se sont maintenus dans une constante égalité d'ame, à un très-petit nombre de foiblesses près, en écoutant cet instinct moral qui nous parle à voix basse dans la retraite & le silence? il n'est pas un de nous qui ne se rappelle que dans certains momens, il a été maître de lui, & que dans d'autres il étoit l'esclave de l'amour ou de la haine; il y a donc un équilibre possible entre les vaines terreurs & les folles espérances, & s'il l'est, il y a aussi une puissance, une faculté moyenne qui le maintient; or, cette faculté, je l'appelle faculté de juger & de vouloir, ou *ame*, comme j'appelle *Dieu*, l'être qui maintient dans l'univers l'équilibre & l'harmonie; s'il n'y avoit point en nous autre chose que les deux forces contraires dont je vais décrire l'action, comment pourrois-je les observer, vous en parler, & vous indiquer le moyen de s'en servir pour atteindre au but? Mais laissons ces questions à discuter aux Théologiens, & renfermons-nous dans celle qui est plus directement de notre objet.

Si envisageant la question du côté physique, nous nous livrons encore à notre imagination, nous allons extravaguer avec Empédocles & Parménide; quand on a une fois vû une loi se graduer dans ses effets, & se montrer dans toutes les divisions &

ſubdiviſions de la matière, du tems, & du lieu, il eſt bien difficile d'en reſter là, & de ne pas étendre aux êtres dont on ſoupçonne l'exiſtence, ce qu'on a vu dans ceux qu'on a obſervés; qu'en coûteroit-il en effet de regarder le tourbillon ſolaire, & toutes les planètes, comme un point par rapport à l'immenſe concavité où nous ſemblons être, de les unir par la penſée avec les étoiles, & d'en faire un tout diviſé en deux parties, qui balancent & ſe combattent dans les déſerts de l'eſpace? que dis-je, rien ne nous empêcheroit encore de regarder cette ſphère comme un point & de .... mais, arrêtons-nous, & ſçachons maintenir nos obſervations & nos conjectures dans la ſphère aſſez grande encore, entre l'infiniment grand & l'infiniment petit, dont la nature a déterminé le diamètre en ne nous donnant des ſens que d'une certaine portée; avec de la ſobriété, nous ne ſerons jamais admirés, mais plus certainement utiles, & plus longtems eſtimés.

Comme j'ai promis au lecteur de le faire paſſer ſur ma trace, de le faire ſe tromper & ſe détromper avec moi, je vais lui expoſer les mauvais raiſonnemens que je fis d'abord; les yeux fixés ſur le ſoleil & éblouis par ſa lumière, je le pris pour le dieu qui anime tout ici-bas; ſa préſence & ſon abſence me paroiſſoient ſuffire à expliquer le mouvement alternatif auquel ſe réduiſent tous les phé-

nomènes que nous obſervons de près ; cette conjecture n'étoit pas ſans quelque vraiſemblance, car tous les mouvemens de nos machines ſe réduiſent à deux, le mouvement circulaire & le mouvement de vat-&-vient, tous les autres n'en ſont que des combinaiſons, ou des variations ; de plus, ces deux mouvemens naiſſent par tout l'un de l'autre ; par exemple dans la montre, dans toutes les horloges, le mouvement alternatif naît du mouvement circulaire & le règle ; dens les moulins à ſcier du bois ou de la pierre ; dans les moulins à tan, à papier, à fil de fer, à ſoufflet, à planer le cuivre, même génération ; c'eſt toujours une roue qui produit le mouvement de vat-&-vient ; dans d'autres machines telles que la manivelle & la meule du rémouleur, c'eſt tout le contraire, un mouvement alternatif y engendre un mouvement circulaire, toujours dans le même ſens, à l'aide d'un levier coudé ; cela n'eſt pas étonnant, car dans un cercle qui fait ſa révolution, les deux extrêmités d'un diamètre quelconque ſe meuvent en ſens contraire, en ſorte que, ſi elles frappent un corps plus long que ce diamètre, & perpendiculaire à l'axe du cercle, elles chaſſeront une extrêmité de ce corps dans un ſens, & l'autre dans le ſens oppoſé.

Par exemple, imaginons devant nous un arbre vertical, garni de deux lanternes & tournant ſur un pivot ; une roue de champ dont l'axe eſt ho-

risontal, & qui ne porte des dents que sur la moitié de sa circonférence, engrène alternativement dans ces deux lanternes; l'arbre de cette roue porte à une de ses extrêmités un quarré auquel s'ajuste une manivelle; actuellement supposons que la moitié de cette roue, qui est dentée, soit toute entière à gauche; en sorte que la dernière dent placée tout en haut, touche la lanterne supérieure; si je tourne la manivelle de gauche à droite, la roue de champ fera tourner aussi cette lanterne de gauche à droite par rapport à nous, & lui fera faire un nombre de tours égal au quotient du nombre des dents de la roue divisé par le nombre des aîles ou fuseaux de cette lanterne; le demi-tour fait, & la dernière dent de la roue quittant la lanterne supérieure, la première commence à engréner dans la lanterne inférieure, & si nous faisons faire l'autre demi-tour à la roue, la lanterne d'en bas fera de droite à gauche un nombre de tours proportionnel aussi au nombre de dents respectif; ainsi, concluois-je, un mouvement circulaire toujours dans le même sens, enfante naturellement un mouvement alternatif, ne fût-ce que dans l'air qui entoure la machine, & comme l'homme ne peut rien faire qu'en imitant la nature, du moins quant aux mouvemens les plus simples, il doit y avoir entre les voies de celle-ci & les moyens humains beaucoup d'analogie; il y a donc tout à parier que tous ces mouvemens de vat-&-vient que

nous voyons font engendrés par le mouvement circulaire du soleil & des autres astres, ou *vice versâ.*

Il y avoit du vrai dans ce raisonnement; en effet, l'homme n'a pu partir pour inventer des machines que des mouvemens qu'il observoit en lui ou hors de lui; or, en lui le mouvement alternatif du cœur & de la poitrine produit & entretient le mouvement circulaire du sang, & sans ce dernier les deux autres ne peuvent subsister; hors de lui il trouve bien des phénomènes semblables; cependant l'exemple étoit mal choisi & la disparité est frappante, car dans la grande machine, où est la roue dentée, où sont les lanternes, la manivelle, & surtout la main qui la fait tourner?

Mécontent de cette première idée (1), je passai

(1) En méditant cette idée que j'ai rejettée, je n'ai pas laissé d'en tirer d'abord une réduction de tous les mouvemens méchaniques à deux élémens, réduction qu'il est bon d'avoir sous les yeux, quand on s'adonne à cette science, afin de n'être pas embarrassé par cette multitude apparente de mouvemens que présentent les diverses machines. 1° J'en vais tirer une application qu'il ne faut pas non plus négliger; je suppose que la roue dont je parlois tout-à-l'heure ait cent dents disposées, de manière qu'il n'y ait jamais que cinq dents de suite, puis cinq autres dents suivies d'un autre vuide, & ainsi de suite; l'espace occupé par les vuides est toujours égal à l'espace garni de dents, & chaque espace vuide est diamétralement opposé à un espace

à une autre un peu plus raisonnable; supposons disois-je, qu'un corps qui décrit une circonférence de cercle dans laquelle sont renfermés différens corps, ait une action, soit attractive, soit répulsive; il produira dans ces corps un mouvement de va-&-vient; car en passant de l'extrêmité d'un diamè-

---

garni de dents; la roue étant présentée à l'arbre qui porte deux lanternes garnies chacune de cinq fuseaux engrénera alternativement dans ces deux lanternes; quand cinq dents de la roue chassent les cinq fuseaux de la lanterne supérieure, la manivelle tournant à droite, la lanterne inférieure ne fait point obstacle au mouvement, parce qu'alors elle n'a qu'un vuide devant elle, & la lanterne supérieure fait un tour entier de gauche à droite; mais les cinq dents d'en-haut étant passées, le vuide d'en-bas le sera aussi, & cinq dents de la roue engrénant dans la lanterne inférieure, la feront tourner de droite à gauche, mouvement auquel la lanterne supérieure ne fera point non plus obstacle, parce que ses dents tomberont dans un espace vuide sur la roue; quand cette roue aura fait le tour entier, l'arbre qui porte les deux lanternes aura fait dix tours à droite, & dix tours à gauche; nous obtiendrons le même effet en plaçant un arbre qui porte une seule lanterne entre deux roues de champ ayant un aissieu commun; mais dentées de manière que cinq dents sur l'une répondent à un vuide sur l'autre, *& vice versâ*; nous aurons, dis-je, le même effet, & cela par la même raison; car, au lieu d'avoir un cylindre chassé en deux sens contraires par deux parties diamétralement opposées d'une même roue, nous aurons un cylindre ou plutôt un cercle frappé par deux parties opposées, & par

tre à l'extrêmité opposée, il agira sur la partie des corps placés dans l'alignement de ce diamètre, opposée à celle sur laquelle il agissoit d'abord; imaginons, par exemple, un cercle sur les rayons duquel soient disposés des tubes pareils à ceux des thermomètres dont les boules soient placées dans

---

conséquent chassé en deux sens contraires par les parties semblables de deux roues qui se regardent.

Actuellement, si, au lieu de cinq dents de suite & d'un vuide égal, nous mettons alternativement une dent & un vuide, nous aurons cinquante allées & cinquante retours de l'arbre qui porte les lanternes, & si, supprimant sur chaque lanterne trois fuseaux devenus inutiles, nous plaçons sur la tête de l'arbre un balancier avec un ressort spiral, nous aurons une sorte d'échappement, & au cas qu'on ne puisse remédier aux inconvéniens que j'y vois, en mettant simplement un volant sur la tête de l'arbre, on aura toujours un modérateur pour toutes les machines dont le mouvement, sans exiger une précision rigoureuse, demande une certaine uniformité.

Ce n'est pas tout; rétablissons la lanterne comme auparavant, en lui rendant les trois fuseaux que nous lui avons ôtés, faisons-lui faire le tour entier, & plaçons sur la tête de l'arbre, une autre lanterne qui engréne dans une lame dentée, taillée par dessous en queue d'aronde, & guidée par une coulisse de même figure, cette lame aura un mouvement de vat-&-vient, l'on pourra y ajuster une scie, une lime, une rape, en un mot, toute espèce d'outil destiné à être mû d'un mouvement alternatif, & l'on trouvera toujours bien le moyen de faire

la

la circonférence du cercle, & dont les orifices aboutissent à un réservoir commun fermé exactement & plein d'esprit de vin; chacun de ces tubes en con-

---

presser contre ces outils les corps qu'ils doivent entamer, à l'aide de poids ou de ressorts dont l'action aille en croissant à mesure que l'outil entre.

Que si, au lieu d'une manivelle, nous ménageons à l'extrêmité de l'arbre qui porte la roue, un rouleau ou partie ronde sur laquelle s'enroule une corde avec un poids, nous aurons un mouvement circulaire continu, & combinant les dents des deux roues avec celle de la lanterne, de manière que cette lanterne fasse trois tours à droite & trois tours à gauche alternativement, nous aurons un tour simple. Enfin, si, prolongeant l'arbre de la lanterne, nous plaçons sur son extrêmité une vis qui engréne dans un écrou portant à sa circonférence extérieure une vis qui entre dans un autre écrou bien solidement fixé, nous aurons un arbre qui ira & viendra en décrivant une hélice, ce qui nous fera un tour à vis.

Je me suis un peu arrêté à ces détails pour montrer : 1°. Ce que je disois plus haut, que toutes les machines se réduisent au mouvement circulaire, au mouvement alternatif, & à des combinaisons de ces deux mouvemens. 2°. Qu'il n'est point d'erreur dont on ne puisse tirer quelqu'utilité, car en combattant ces erreurs on trouve des vérités, & en étendant celles-ci on a des applications; enfin, rien ne fortifie autant l'imagination que de rêver à des machines; comme en ce genre, les erreurs coûtent cher, on y acquiert l'habitude de se représenter les objets avec exactitude & de juger de sang-froid.

tient aussi un peu, & le reste de leur capacité est plein d'air ainsi que les boules; actuellement faisons tourner lentement un ou plusieurs charbons allumés autour & très-près de ces tubes; qu'arrivera-t-il ? à mesure que le charbon s'approchera de chaque boule, l'air qu'elle contient se dilatera, chassera devant lui la liqueur, elle refluera dans les autres tubes, mais sur-tout vers la partie opposée où l'air n'étant point dilaté par la chaleur occupe moins d'espace; quand le charbon sera placé à l'opposite, l'effet semblable aura lieu en sens contraire, la liqueur reviendra au lieu d'où elle étoit partie, & même au-delà; or, ce que je dis d'un tube, il faut le dire de tous, nous aurons donc plusieurs mouvemens alternatifs qui se succéderont suivant les points auxquels les charbons répondront.

Actuellement, au lieu d'un cercle imaginons des tubes disposés de manière que les centres de leurs boules soient tous dans la surface d'une sphère, que l'orifice de chaque tube aboutisse de même à un réservoir plein desprit de vin, placé au centre & fermé exactement, & supposons que les charbons décrivent lentement autour de cette sphère, une spirale semblable à celle que le soleil paroît décrire annuellement autour de la terre, on aura une infinité de mouvemens de vat-&-vient; en un mot, des phénomènes fort analogues à ce qui se passe dans notre atmosphère & à la surface de la

terre. Nous voici un peu plus près de la vérité, mais n'allons pas tirer de cette similitude une induction semblable à celle que certains Auteurs tiroient pour les vents de l'accord de leurs variations avec le mouvement du soleil; ils prétendoient qu'il suffisoit de sa présence & de son absence pour en rendre raison; la présence de l'astre, voilà bien une cause, mais son absence n'en est point une, & si une force opposée n'agit en sens contraire pour ramener les choses à leur premier état, lorsque le soleil disparoîtra, elles resteront à-peu-près dans l'état où il les a laissées jusqu'à ce qu'il reparoisse; il ne serviroit de rien de dire que l'air dilaté par la chaleur revient sur lui-même, & se condense en vertu de son ressort, dès que la chaleur a cessée; car alors il faudroit dire ce que c'est que ce ressort; de quelque côté qu'on se tourne, il n'est pas possible d'expliquer le flux & reflux des êtres, sans admettre deux forces opposées agissant perpétuellement & alternativement, l'une expansive & répulsive, qui agit du centre à la circonférence, l'autre contractive & attractive qui agit de la circonférence au centre; sans ces deux forces on n'explique rien, avec ces deux forces on explique presque tout.

Le mouvement de vat-&-vient proprement dit n'est qu'un cas particulier de ces deux mouvemens; car, si, supposant deux hommes qui agissent dans une sphère suivant toutes les directions possibles,

on les considère dans un seul rayon, on aura ce mouvement alternatif; celui-ci est à l'autre ce que la partie est au tout.

Les deux forces se cèdent & se surmontent alternativement dans des tems plus ou moins longs qui dépendent de la quantité & de la direction actuelle & respective du mouvement, ainsi que de la quantité de la matière sur laquelle elles agissent, de son état, & de toutes les autres circonstances qui opèrent toute la variété des phénomènes.

Il faut bien se garder de confondre notre principe avec cet axiôme de Newton, si connu des Physiciens, *la réaction est égale à l'action;* voici en quoi ils différent: suivant Newton & l'expérience, un corps qui tire, pousse, attire, ou repousse un autre corps, est tiré, poussé, attiré ou repoussé par celui sur lequel il agit avec une force égale & contraire à la sienne; par exemple, si je pousse une pierre avec la main, cette pierre pousse ma main avec une force égale à celle que j'employe contre elle; un cheval qui tire une charrette est tiré par cette charrette avec un effort égal au sien; la preuve de cela, c'est que, si ce cheval, après avoir donné un coup de collier, cesse tout à coup d'agir, il est forcé de reculer & de revenir vers la charrette; si un homme placé dans un bateau, au milieu d'un étang, tire à l'aide d'une corde un autre bateau aussi pesant que le sien, y compris son propre poids; lorsque les deux

bateaux se toucheront ils auront parcouru des espaces égaux. Quand un corps en choque un autre, la quantité de mouvemens que le corps choquant communique au corps choqué, est d'autant plus grande, que ce dernier ayant plus de masse, lui oppose plus de résistance, en vertu de sa force d'inertie; il en est de même des attractions & des répulsions qui sont toutes réciproques; en un mot, aucune puissance ne peut agir sans point d'appui, & le point d'appui réagit contre la puissance qui le tire ou le presse avec une force égale à celle de la traction ou de la pression; voilà ce que pensoit Newton : pour moi, je pense que toute action n'est pas seulement accompagnée d'une réaction, ou action en sens contraire, mais qu'elle est encore suivie d'une seconde réaction après que le mouvement initial a cessé; je donnerai pour exemple tout ce qui a précédé, & tout ce qui va suivre. La réaction Newtonienne qui est un obstacle au mouvement est contemporaine de l'action; la nôtre, postérieure en tems à l'action, est un mouvement actuel & positif; qui a pour cause la perpétuité, l'universalité, & l'équilibre des deux forces qui animent le monde.

Bien des gens à qui ces mots de force attractive & répulsive feront de la peine, prétendront que j'introduis des qualités occultes, que je ne fais que payer de mots, en me tirant d'affaire avec deux épithètes, & dire de vieilles choses en termes

nouveaux. Entendons-nous, l'homme n'a point reçu d'instrument propre à découvrir des causes proprement dites, des principes de mouvement ; tout ce qu'il peut faire c'est de sentir l'action des forces réelles, de l'observer en lui-même, de la deviner dans les autres êtres en y reconnoissant des mouvemens semblables aux siens ; en un mot, comme tous les phénomènes extérieurs ne sont que des apparences, les opérations les plus sûres de notre entendement se réduisent à ce qui suit : observer lentement les diverses apparences, les comparer sous toutes les faces possibles ; saisir ce qu'elles ont de commun ; réunir ces choses communes en un faisceau ; enfin, donner à cette masse d'apparences analogues un nom général & collectif qui les contienne implicitement, & les indique sans les spécifier, afin de les déposer dans la mémoire sous un très-petit volume, & de les retrouver une à une, quand on en aura besoin.

A quoi donc, dira-t-on, peut-être utile le travail des Métaphysiciens, s'il se réduit à inventer un terme abstrait, voilà notre dictionnaire augmenté d'un mot, mais la science n'en est pas plus avancée ; à quoi ? à empêcher que la variété des êtres & des mouvemens ne vous éblouisse en montrant la ressemblance de composés & de phénomènes crûs entièrement différens ; à faire voir qu'une infinité de faits qui vous embarrassent ne sont au fond que le même, que ce ne sont que des combinaisons

inconnues de choses toutes connues; enfin, que tous les phénomnèes sont semblablement dissemblables.

Continuons donc à considérer notre objet d'une vue générale, & commençons par bien déterminer notre supposition en récapitulant ce que nous avons dit; je dis donc que j'admets comme causes secondes les principes inconnus de deux mouvemens par lesquels toutes les parties de la matière tendent sans cesse à s'approcher ou à s'éloigner, à s'unir ou à se séparer, & par lesquels la nature tend d'un côté à la dissolution & à l'unité, de l'autre à la composition & à la variété; je sens en moi-même & je vois par-tout ces deux mouvemens se combattre, se céder & se surmonter alternativement; mais, comme je sens aussi en moi-même une volonté intelligente qui empêche l'un de surmonter l'autre tout-à-fait, & que par les signes je vois la même chose dans mes semblables; entraîné par la force de l'analogie, j'admets une cause première, une puissance éternelle, immense par son action, souverainement intelligente qui domine les deux causes secondes, donne la victoire à l'une & à l'autre alternativement, & maintient par ce moyen l'équilibre & l'harmonie dans l'Univers; cette cause première je l'appelle *dieu ou nature*, (le nom n'y fait rien); la puissance moyenne qui agit en moi, je l'appelle *ame*, voilà mon premier axiome de physique, & mon premier article de foi; axiome auquel

je tiens d'autant plus que je vois en tout tems & en tout lieu, cette puissance moyenne dans toutes les combinaisons d'êtres vivans; aucun tout animé ne peut subsister long-tems sans elle, elle est en quelque sorte, l'intermède des deux agens contraires, le *sol* dans l'octave du monde entier & dans toutes les petites octaves inférieures.

Je soupçonne que les deux forces peuvent agir également sur toutes les parties de la matière, suivant l'état où elles se trouvent, & qu'à proprement parler il n'y a qu'une seule espèce de corps; à cet égard nos dénominations nous font illusion; qu'est-ce que ces mots d'élémens & d'espèces, les entendrons-nous bien? au fond ce ne sont que des noms différens donnés aux mêmes parties de la matière apperçues en différens états, en différens tems, en différens lieux, en différente quantité, diversement arrangées & combinées; nous avons donné des noms différens aux divers apperçus de nos sens, & distinguant encore des différences & des degrés dans les apperçus de chaque sens, nous avons imaginé des noms pour les désigner sans nous embarrasser si nous ne donnions pas par hasard plusieurs noms aux mêmes êtres vus sous différentes faces; cependant nous ne pouvons ignorer que des corps imperceptibles pour un sens & perceptibles pour l'autre, deviennent par une légère variation dans les circonstances, perceptibles pour le premier & impercep-

tibles pour le second ; nous voyons que les mêmes corps passent sans cesse de l'état de fluidité à celui de solidité, qu'il n'en est point, quelque dur qu'il soit, qui, usé & subtilisé par le tems, n'aille à son tour flotter dans l'atmosphère ; nous-mêmes qui parlons fûmes autrefois un fluide, & bientôt ne serons plus qu'une poussière que le vent emportera ; or, ce que je trouve de mal en ceci n'est pas que nous ayons inventé beaucoup de mots pour désigner nos divers apperçus, à cet égard une nomenclature étendue & variée est très-commode, mais la faute continuelle que nous faisons c'est de traduire ces mots, *j'ai vu différemment*, en ceux-ci, *ces choses sont différentes*, sans compter qu'en donnant un nom à chaque combinaison de circonstances, on s'expose à rendre les Langues infinies.

Une chose qui porte à croire que la diversité apparente des êtres & des mouvemens dépend de celle des circonstances, c'est l'observation des différences que met dans les propriétés sensibles, la seule diversité de grandeur & de figure, elle va dans bien des cas jusqu'à produire des mouvemens opposés ; nous disons pour avoir vu de grands corps s'attirer réciproquement que l'attraction est une propriété universelle ; mais, comme nous les voyons également se repousser dans d'autres circonstances, disons donc aussi que la répulsion est une propriété

universelle, & que ces deux forces agissent sur la matière, suivant l'état où elles la trouvent & celui où elles se trouvent elles-mêmes ; car l'une de ces deux forces ne peut agir constamment sans l'autre, & elle cesseroit d'agir par cela même qu'elle auroit trop agi.

Un morceau d'or un peu gros parcourt en tombant pendant une seconde 15 pieds de France ou environ ; une feuille d'or amincie sous le marteau du batteur tombe beaucoup plus lentement, donc l'attraction dépend de la figure & de la qualité ; à cela vous vous hâtez de répondre, la masse étant petite, & la surface très-grande, l'augmentation successive de vîtesse qui naît de la pésanteur dont l'action est graduellement accumulée sur le même corps en plusieurs momens égaux, accroissement qui suit celui du tems, est bientôt anéantie par la résistance de l'air qui croît comme le quarré de la vîtesse, progression beaucoup plus rapide ; ainsi la feuille d'or arrivée de bonne heure au mouvement uniforme, ne tombe plus qu'en vertu de la vîtesse acquise dans les premiers instans de sa chûte ; ce n'est là qu'un phénomène de la force d'inertie luttante contre la force de pésanteur ; soit ; mais les circonstances sont ici la figure & la quantité ; amincissons encore la feuille de métal, & centuplons sa surface, le poids restant le même, elle tombera

encore plus lentement; si nous poussons plus loin la supposition, elle sera stationnaire; enfin, il est probable qu'après être arrivée au point de minimum, elle ira en sens contraire; ce phénomène étant universel, il y a tout à parier qu'il auroit lieu ici comme par tout ailleurs; ce qui jette les Physiciens dans le progrès à l'infini, c'est l'opinion où ils sont que les êtres & les mouvemens, allant toujours dans le même sens, croissent ou décroissent sans terme; mais si tout va d'un minimum à un maximum, & revient sur ses pas, nous voilà sauvés du progrès, le grand écueil de la Physique; que si on me demande lequel des deux mouvemens a eu lieu le premier, je répondrai que cette question ne nous regarde pas, qu'elle est inutile, & qu'il nous suffit pour le présent de sçavoir qu'après un mouvement quelconque le mouvement contraire a toujours lieu tôt ou tard; cette réflexion que notre sujet amenoit nécessairement est un trait de lumière; cependant, comme le fait n'est pas concluant, & que mon induction paroît contenir une pétition de principe, passons à une autre expérience.

Au foyer de la lentille de Tschirnausen, l'or fume & s'exhale en vapeurs; il n'est plus ici question de chûte ralentie, mais d'élévation; or, que voyons-nous dans cette expérience? les rayons du soleil comme efficient, rendus plus actifs par leur réunion, & l'or prodigieusement subdivisé, se por-

tant de bas en haut ; ne jugeons point du tout, ou si l'instinct nous y force, ne tirons du moins que des conséquences immédiates d'observations communes & réitérées sur les mouvemens, leurs directions & leurs degrés ; or, en voyant l'eau & les fluides se sublimer, le diamant le plus dur s'évaporer, le mercure & l'or même se volatiliser, à mesure qu'ils se subtilisent ; enfin tant de corps qui furent pesants & le seront encore, s'élever dans l'atmosphère, & y flotter ; n'est-on pas fondé à en tirer cette induction ; la fixité & la volatilité nê sont que des apparences passagères, des qualités fugitives de la matière, qu'elle perd ou recouvre suivant les circonstances ; & en généralisant, beaucoup de propriétés ne subsistent à un certain degré, grand nombre de mouvemens ne conservent une certaine direction que dans une certaine quantité de matière, figurée d'une certaine manière ; la subdivision est un des plus puissants moyens que la nature employe pour arracher les corps à la force de pesanteur, & les livrer à cette force qui chasse à la circonférence, & dont l'action se fait sentir à chaque instant.

Remarquez que par ce mot de pesanteur, je n'entends qu'une relation ; en disant que les corps réduits à un certain degré de ténuité deviennent moins pesans, je veux dire que cette ténuité donne de la prépondérance à la force expansive, ce qui

n'empêche pas que l'autre force ne les détermine encore un peu; il y a plus, je soupçonne que les deux forces ne sont jamais anéanties dans aucune partie de la matière, qu'elles cessent seulement d'être sensibles, quand leur intensité est diminuée jusqu'à un certain degré; enfin, que sans ce degré subsistant dans celle qui est surmontée, ni l'une ni l'autre ne pourroit plus agir.

Bien des phénomènes nouvellement observés portent à croire que l'air n'est pas une espèce de corps particuliere, un élément, mais un composé de tous les corps réduits en poudre invisible & impalpable; ce grand nombre de fluides transparens & élastiques, comme l'air atmosphérique, qu'on a extraits des différens mixtes & mêlés en différentes proportions au fluide que nous respirons, ne sont-ils pas bien propres à confirmer ce soupçon? quant à l'air déphlogistiqué, on peut prédire qu'avec d'autres manipulations on le décomposera également; en attendant on peut conjecturer que ce n'est, en grande partie, qu'une eau subtilisée; en effet, ne le voyons-nous pas perdre son ressort en entier dans la composition des corps & le reprendre en s'en dégageant? or qu'est-ce que le ressort, sinon l'effet de l'équilibre entre les deux forces, comme il sera prouvé ci-après; on a comprimé l'air, dit-on, au point de lui donner une densité presque double de celle de l'eau, & cepen-

dant il eſt toujours reſté *air*; il n'étoit pas plus viſible, pas plus palpable qu'auparavant; mais, 1°. Je dis qu'on n'en ſçait rien; car l'air comprimé étoit néceſſairement renfermé dans des vaiſſeaux très-épais & très opaques où l'œil ni la main ne pouvoient atteindre. 2°. La compreſſion n'eſt pas le moyen que la nature employe pour faire changer un corps d'état, ou plutôt d'apparence, les plus grandes tranſmutations paroiſſent s'opérer par un nouvel arrangement des plus petites molécules priſes une à une; ce qui le prouve, c'eſt que dans nos petites opérations nous faiſons ſur les corps broyés & atténués, ce que nous ne pouvons faire ſur ces corps aggrégés en grande maſſe.

L'eau n'eſt que l'état moyen de la matière entre l'état de ſolidité & l'état aërien où celui de fluidité complette; par la facilité avec laquelle elle s'attache à certains corps & les pénètre, on voit que la force attractive y réſide encore à un certain degré; par les phénomènes qu'elle préſente dans l'état de vapeur, on voit que ſa force attractive eſt preſqu'entièrement détruite; or l'état de vapeur eſt bien près de l'état aërien; que ſi la vapeur eſt plus expanſible que l'air, c'eſt que l'état vaporeux étant auſſi une ſorte de milieu entre l'état aqueux & l'état aërien, la vapeur qui étoit d'abord eau, devenue air, eſt beaucoup plus près qu'auparavant du maximum de ſon expanſibilité. L'eau devient

un solide, quand la force attractive devient prédominante par l'affoibliſſement de la puiſſance oppoſée ; ainſi diminuez la force contractive de la matière, vous aurez de l'eau, diminuez-la encore en augmentant toujours la force expanſive, vous aurez de la vapeur, & enfin de l'air. Une chaleur continue fait diſparoître toute l'humidité dans l'atmoſphère, quoiqu'il n'y ait point de vent ; les vapeurs ſubtiliſées, devenues ſeches, & élevées juſqu'à la moyenne région de l'air où il fait toujours froid, ſe condenſent de nouveau, la vapeur & enfin l'eau reparoît. Les différens états de la matière dépendent donc de deux progreſſions, l'une croiſſanre, l'autre décroiſſante, qui ſuivent elles-mêmes l'augmentation & la diminution de la chaleur.

Les anciens ont remarqué qu'il y avoit grand rapport entre ces choſes froid & humidité, chaleur & ſéchereſſe.

Mais, direz-vous, dans les grandes gelées il fait ſec comme dans les grandes chaleurs, voilà le même effet produit par deux forces oppoſées ; comment cela ſe fait-il ? Je réponds que c'eſt ce qui confirme le mieux la bonté de notre théorie ; n'avons-nous pas dit que l'état aqueux étoit l'état moyen de la matière ; la grande chaleur en diviſant, atténuant & décompoſant les corps aérifie tout ; le grand froid en rapprochant les molécules diſperſées, ſolidifie

avec le ſoleil paroiſſent & diſparoiſſent régulièrement certains phénomènes qui nous intéreſſent immédiatement, nous l'appellerons cauſe de ces effets, en prenant le mot cauſe dans le ſens dont nous ſommes convenus.

En diſant que le ſoleil eſt la cauſe principale des phénomènes d'expanſion que nous voyons ici-bas, nous ne prétendons pas nier l'exiſtence d'un feu central qui nous paroît aſſez bien prouvé; mais nous faiſant une loi de ne parler que de ce qui eſt viſible à la ſurface de la terre, nous nous occuperons preſqu'uniquement de la cauſe qui influe le plus manifeſtement ſur les phénomènes; il eſt bon d'obſerver auſſi que les particules du feu, ou plutôt les molécules de la matière dans l'état d'ignition, logées & retenues entre celles que la force attractive met par ſa prépondérance dans l'état de ſolidité, y produiſent ſoit en la préſence, ſoit en l'abſence du ſoleil, des mouvemens alternatifs qui ne ſuivent pas exactement le cours de cet aſtre; cependant, comme ils lui ſont ſubordonnés dans leur accroiſſement & leur diminution, nous ne laiſſerons pas de les rapporter & de les comparer à ceux qu'il produit immédiatement, vu qu'ils ſuivent la même loi.

Réſumons ces conjectures, & préſentons-les en maſſe. Pourquoi tous les corps ne ſont-ils pas dans

l'état de pouffière ? pourquoi ne forment-ils pas un folide fphérique infiniment dur & unique ? à ces deux queftions je ferois tenté d'oppofer deux *je ne fçais* bien tranchans ; mais je vois perpétuellement l'action de deux forces, dont l'une fépare les parties de la matière, & l'autre les unit ; je dis donc que ces deux forces exiftent, de plus, comme ces phénomènes augmentent ou diminuent, felon que le Soleil s'éloignant ou s'approchant de nous, rend fon action fupérieure ou inférieure à celle de la force attractive qui réfide dans toutes les parties de la matière ; je dis que la caufe principale de ces phénomènes eft le Soleil, & de même que la révolution annuelle fe divife en faifons, en mois, en jours, en heures, & même en minutes, parce que les nuages en couvrant le Soleil, produifent en quelque forte, un hiver, une nuit momentanée ; de même auffi le grand mouvement de vat-&-vient qui a lieu d'un folftice à l'autre, fe divife en une infinité de mouvemens de vat-&-vient, qui ont lieu d'une faifon, d'une température, d'une journée, d'une heure, d'une minute, d'une fenfation, d'un fentiment, d'une idée à l'autre ; à quoi il faut ajouter que les foyers dont nous nous approchons ou nous éloignons peuvent être confidérés comme autant de foleils particuliers dont l'action fe combine avec celle du grand Soleil.

Il faut s'habituer à regarder ces choſes comme analogues, attraction & froid, chaleur & répulſion; quand nous dirons déſormais que le chaud & le froid, le ſec & l'humide produiſent tel effet, nous ne donnerons point comme les anciens une ſorte de réalité aux idées que ces mots expriment, cela ſignifiera ſeulement, que lorſque nous éprouvons telle ſenſation, nous éprouvons telle autre ſenſation en même tems; or certes j'ai le droit de parler ainſi.

A Dieu ne plaiſe que nous regardions comme des fables tout ce qu'on a dit ſur l'influence de la Lune, ce n'eſt pas pour rien que cette planète ſuit la nôtre autour du Soleil, & qu'elle relaye cet aſtre pendant la nuit; les Médecins, les Payſans, & les Marins, c. a. d. les ſeuls hommes qui obſervent, ont égard à l'âge de la Lune, ayant reconnu qu'elle a une action marquée ſur les animaux, ſur les plantes & ſur les météores; mais il faudroit bien diſtinguer les obſervations des contes de vieille; par exemple nous hâterons-nous de croire que la Lune mange les pierres les plus dures, qu'elle déforme les traits de l'imprudent qui dort le viſage expoſé à ſa lumière, que de petites taches répandues ſur certaines pierres, ſuivent ſon cours très-exactement? nous ferons mieux de nous amuſer de ce dernier conte, & d'obſerver ſur les deux autres, que les corps expoſés à l'action de la Lune, le ſont auſſi

au Soleil, à la pluie, au ferein, caufes plus probables de certains effets; j'ajouterois avec un peu plus de confiance qu'il y a quelqu'analogie entre ces deux chofes, lueur pâle & humidité; mais en attendant que j'aie plus de certitude en cela, contenrons-nous de regarder le Soleil comme caufe majeure & dominante.

Après avoir pofé la pierre fondamentale de notre fyftème, & indiqué les précautions à prendre dans la recherche des caufes, nous allons parcourir les différentes claffes de phénomènes, & nous fervir du principe pour en rendre raifon, en faifant fuivre les explications par des applications, afin que la théorie & la pratique fe relayent fans ceffe, & s'éclairent mutuellement. Mais, comme le fujet eft immenfe, & toujours le même, pour éviter les longueurs & les répétitions, nous reprendrons les faits par maffes, laiffant au lecteur le plaifir de trouver lui-même les détails, & de les particularifer pour fon ufage.

Pendant l'hiver, la nature en quelque forte engourdie par le froid, tend à l'aggrégation des corps, elle les refferre, augmente leur denfité, leur folidité, leur maffe même, ou du moins celle de la terre, en verfant dans les interftices que l'Été a formés, l'air, l'eau, & les divers principes dont ces deux fluides font les véhicules; au Printems la force expanfive acquiert peu-à-peu la fupériorité fur fon

opposée ; elle dilate les corps, les étend & les ramifie à l'aide de la souplesse que leur donne l'humidité dont ils sont imbibés ; l'Été elle les dévéloppe encore plus, & les conduit au point de maturité, en attirant à la circonférence les sucs qui étoient ramassés au centre, & en les faisant circuler plus rapidement ; enfin, elle desseche tous les corps, la terre se fendille, tous les sucs s'exhalent, une partie s'aërifie, & l'Automne la nature reprend, à l'aide des vents, ses matériaux qu'elle reversera une seconde fois pour les reprendre encore, mais dans d'autres lieux ; car elle ne veut pas que la même terre reproduise aussitôt ce qu'elle vient de produire ; il y a, comme nous l'avons dit, entre le maximum du chaud & du froid, cette analogie frappante que tous deux font disparoître l'humidité & augmentent la dureté des corps, avec cette différence, que le froid concentre l'humidité dans les corps, & que la chaleur la leur fait perdre ; mais tous deux détruisent les corps organisés ; tant il est vrai que l'organisation dépend de cet état moyen du corps qui est la mollesse, état qui est à la fois effet & cause de l'équilibre des deux forces.

Les vents ont une trop grande influence sur tous les corps placés à la surface de la terre, ils influent trop sur les sensations, les sentimens, les idées & les actions de l'homme, soit par eux-mêmes, soit par les changemens qu'ils causent dans la tempéra-

ture, soit enfin par les principes qu'ils charient de l'atmosphère, dans nos vaisseaux, pour que nous oublions d'en parler; un grand nombre de Philosophes ont traité cette partie de la physique; mais comme peu d'entr'eux avoient observé en personne, on ne sera peut-être pas fâché de voir leurs conjectures vérifiées par l'expérience, & leurs opinions d'accord avec les miennes; j'ai vu moi-même une partie des choses qu'ils ont devinées & quelque chose de plus; ainsi je vais exposer tout ce que je puis sçavoir sur cette matière, mais sommairement.

Voyons d'abord quelles sont les différentes causes des vents. 1°. L'eau fluide ou glacée; on a remarqué qu'il souffloit presque toujours des vents assez violens, des lieux où il y a des glaces qui se fondent, & en effet il règne ordinairement un vent d'Est à l'Equinoxe du Printems; or, c'est vers ce tems-là que les glaces des Alpes & celles des pays situés au Nord ou au Nord-d'Est de nos contrées commencent à se fondre; par la même raison, l'Aquilon se fait presque toujours sentir vers le solstice d'Été, tems vers lequel les glaces de la mer du Nord se fondent. On aura aussi remarqué ce grand vent d'Ouest qui souffle à l'Equinoxe d'Automne, vent que les Marins appellent le coup de vent de la Saint-François, lorsqu'il est assez violent pour mériter le nom de tempête, vent qui amène si promptement nos vaisseaux de Terre-Neuve, & qui abat

les feuilles dans nos contrées; j'ai observé en traversant cette immense armée de glaces qui défendent l'approche de l'Isle de Terre-Neuve, pendant tout l'Hiver jusqu'aux mois d'Avril & de Mai, & qu'on nomme *la Banquise*, que, lorsqu'on se trouve sous le vent des plus hautes glaces, le vent regnant en passant par-dessus devient plus froid & plus pésant; en France le vent qui règne le plus constamment souffle de la partie du Sud Ouêst; or, nous avons la mer Atlantique dans cette direction. Des lacs, des étangs, des rivières, il vient toujours un léger souffle, *aura levis*, soit que l'eau se convertisse en air, comme je le pense avec presque tous les anciens, ou que la fraîcheur & l'humidité qu'acquiert l'air en passant sur l'eau, fasse sentir un vent foible qu'on ne sentiroit pas sans cela.

2°. La Lune est un corps trop grós & trop voisin de nous pour ne pas influer sur les mouvemens de notre atmosphère, soit par attraction, soit par impulsion; mais je crois qu'il ne faut pas lui attribuer les vents qui ont quelque régularité & beaucoup de durée.

3°. Les expériences de M. Hales, prouvent qu'il n'y a point de corps dont il ne se dégage de l'air, quand il se décompose, soit au feu, soit en subissant une fermentation quelconque; & d'après ces résultats, cet air est en si grand volume qu'il est

bien propre à produire du vent en augmentant la quantité de l'air atmosphérique ; non seulement cet effet doit avoir lieu à la surface de la terre, mais dans le corps même de l'atmosphère ; on voit quelquefois de petits nuages s'élever rapidement sur l'horison, envoyer des bouffées qui font chavirer les vaisseaux, & se fondre tout-à-coup dans l'air ; si on me dit qu'ils ne font que s'y dissoudre, je demanderai ce qu'on entend par se dissoudre.

4°. Il est évident que les moindres variations dans la chaleur, l'humidité, & la pésanteur de l'atmosphère, doivent produire des vents ; nous nous arrêterons plus bas à la première de ces causes, la deuxième paroît très-puissante ; on sçait que la vapeur de l'eau se dilate beaucoup plus que l'air même, ce qui doit troubler le calme de l'atmosphère ; la troisième n'est pas moins évidente, l'équilibre doit être rompu, lorque l'air atmosphérique devient plus pésant ; car l'air dense doit toujours se porter vers les lieux où ce fluide est plus rare, selon la loi à laquelle sont assujettis tous les fluides élastiques ; à moins que la chaleur en dilatant l'air dans le lieu où il est plus rare, ne lui donne un ressort égal à celui qui naît de sa densité seule.

5°. Le mouvement diurne de la terre peut aussi produire certains vents, & il n'est guères possible de ne pas le regarder comme une des causes des vents alisés,

Nord Est & Sud Est qui regnent entre les Tropiques.

6°. Le Soleil, ou encore mieux la force expansive est la principale cause des vents, & il s'en éleve, toutes les fois qu'elle devient inférieure ou supérieure à la force attractive; toutes les autres causes, en y regardant d'un peu près, se réduisent à celle-là, & comme la seconde de ces deux causes est en quelque sorte immobile, tandis que l'autre circule autour de nous, parlons de celle qui en passant d'une partie à l'autre, cause les inégalités que nous voyons entr'elles.

Ce qui rend la théorie des vents très-difficile à établir, c'est ce grand nombre de causes secondaires dont nous venons de parler, ainsi que la fluidité de l'air qui le rend susceptible des moindres impressions, & l'hétérogénéité, au moins apparente de ce grand nombre de fluides qui y nagent, & qui, peut-être le composent; c'est en quelque sorte un second Océan flottant sur l'autre, lequel reçoit dans son sein tous les principes des mixtes décomposés, les roule de climats en climats, de plage en plage, les balotte du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest; sans cesse il reçoit de la terre & lui rend ce qu'il en a reçu, mais dans d'autres tems & dans d'autres lieux; or, qui peut nombrer & mesurer toutes les fermentations que peuvent subir, toutes les qualités que peuvent acquérir, tant de principes différens, & les effets qui résultent de leurs diverses métamor-

phoses ? il est facile de dire en gros quelle est, ou plutôt quelles sont les causes des vents ; mais il est presqu'impossible d'assigner celle de tel ou tel vent en particulier ; il en est pourtant dans le nombre qui reviennent à certains tems de l'année, à certaines heures du jour, en certains lieux, & comme leurs retours coincident à-peu-près avec les époques du cours de certaines causes manifestes & puissantes, on peut sans inconvénient les attribuer à ces causes, ou au moins regarder ces causes comme des signes ; mais les légères variations seront toujours inexplicables, par ce qu'elles tiennent à des causes moins puissantes, moins sensibles, en plus grand nombre, & dont les mouvemens inquiets de l'espèce humaine font partie.

Le Soleil est la première & la plus puissante de ces causes, son action domine & couvre en quelque sorte celle des autres ; ainsi nous nous contenterons de celle-là, nous allons la voir se soutenir dans l'explication des phénomènes les plus marqués ; or, dans ces explications il ne faut pas oublier une considération importante, sçavoir, que l'équilibre de l'atmosphère peut être rompu, soit lorsque les deux grandes forces ne sont plus en même rapport dans les mêmes lieux, soit lorsque l'une des deux ou toutes les deux agissent inégalement dans des lieux voisins.

Ainsi. 1°. On sçait qu'il règne entre les Tropi-

ques un vent d'Eſt qui dure toute l'année, & n'eſt guères interrompu que par des orages un peu violens; ce vent ne ſouffle pas préciſément de l'Eſt; au Nord de la ligne, il eſt Nord-Eſt, au Sud, il eſt Sud-Eſt; près de l'Equateur, il n'eſt pas à beaucoup près ſi régulier à cauſe des orages continuels de cette partie & des continents qui bornent la mer Atlantique, mais à quelques dégrés au Nord & au Sud, il eſt beaucoup plus régulier & plus conſtant, ſur-tout dans l'Océan pacifique où il a un cours plus libre; ce vent ne laiſſe pas d'éprouver quelques variations; quand le Soleil décrit les ſignes ſeptentrionaux, le vent aliſé Nord-Eſt s'approche de l'Eſt, & l'aliſé Sud-Eſt, tient davantage du Sud. Dans les ſignes méridionaux, au contraire, l'aliſé Sud-Eſt s'approche de l'Eſt, & l'aliſé Nord-Eſt tient plus du Nord; on remarque qu'il fait beaucoup plus froid dans l'hémiſphère auſtral, que dans l'hémiſphère boréal par les dégrés de latitude correſpondants; or, toutes ces choſes s'expliquent aiſément dans notre ſuppoſition.

Le Soleil tournant d'Orient en Occident, à cauſe du mouvement de la terre en ſens contraire, répond ſucceſſivement à différens points de la Zône Torride; il raréfie l'air dans les régions qui répondent à ſon rayon perpendiculaire; mais, à meſure qu'il avance vers l'Occident, cet air raréfié ſe condenſe, en vertu de la force attractive qui réagit; il doit

donc se faire un reflux en tout sens de l'air des autres parties vers le lieu que le Soleil vient de quitter; or, le maximum de la force attractive est aux environs du Pôle-Nord & du Pôle-Sud, à cause du grand éloignement où le Soleil est toujours de ces parties, & la force expansive agit en courant de l'Est à l'Ouest; on peut donc représenter les directions que suivent les diverses colonnes d'air atmosphérique en se jettant dans le vuide, par trois lignes, l'une du Nord au Sud, l'autre du Sud au Nord, & la troisième de l'Est à l'Ouest; ainsi au Nord de l'Equateur, l'air prendra une direction moyenne entre le Nord & l'Est, & le vent sera Nord-Est; au Sud, par la même raison, il sera Sud-Est près de l'Equateur; ce vent ne peut être bien régulier, car les deux alisés qui font angle envoyent à la fois & chargent vers la ligne tous les nuages qui se rencontrent dans leur direction, ce qui doit y engendrer beaucoup d'orages, & les vents irréguliers qui s'ensuivent; quand le soleil est au Nord de l'Equateur, la force expansive s'approche de son opposée & en diminue l'intensité; de plus l'air soumis à l'action de la première se trouve plus près de la puissance qui le meut, & cette action doit être plus marquée, tant par cette raison que par l'autre; or, selon les loix du mouvement composé, la direction moyenne s'approche d'autant plus de celle d'une des puissances composantes, que cette dernière est

plus grande par rapport à l'autre ; ainſi par les deux raiſons ci-deſſus, quand le ſoleil eſt au Nord de l'Equateur, la direction du vent aliſé Nord-Eſt doit s'approcher de l'Eſt, & comme la force expanſive s'éloigne du Pôle-Sud, par la raiſon des contraires, la direction du vent aliſé Sud-Eſt, doit s'approcher du Sud; il faut faire le même raiſonnement pour le tems où le ſoleil décrit les ſignes méridionaux; il fait beaucoup plus froid dans l'hémiſphère auſtral que dans le nôtre ſous les latitudes de même nom; car, outre que l'Océan auſtral eſt immenſe, dans l'hiver de la partie auſtrale le ſoleil eſt à la fois plus éloigné de la terre, & plus oblique par rapport aux terres de cet hémiſphère; au lieu que dans l'hiver de la partie boréale, le ſoleil plus oblique eſt beaucoup plus proche du globe terreſtre; ainſi, dans l'hiver de l'hémiſphère boréal, il n'y a qu'une cauſe de froid, au lieu qu'il y en a deux dans l'hiver de l'hémiſphère auſtral; dans toutes les ſaiſons & ſurtout en été, on remarque que par un tems calme les nuages les plus élevés ont un petit mouvement d'Orient en Occident, ce qui vient du mouvement apparent du ſoleil, cauſé par la révolution diurne de la terre; or ce vent eſt, comme il doit l'être, moins ſenſible dans les diverſes régions, à proportion qu'elles s'éloignent davantage de l'Equateur, parce qu'alors le mouvement de cette partie

de la terre eſt moins rapide, & le lieu plus éloigné de celui où le ſoleil agit ſuivant une direction perpendiculaire.

Le long des côtes de l'Amérique méridionale, dans les mers de l'Inde & de la Chine, il y a des vents anniverſaires & périodiques dont la ceſſation & le retour ſuivent aſſez exactement le cours du ſoleil; mais, comme les cauſes ſe combinent ici en grand nombre, il nous ſuffit d'indiquer la principale; paſſons aux autres phénomènes.

Dans les Continens & dans les Iſles ſituées entre les Tropiques, on obſerve chaque jour deux vents oppoſés, l'un de terre, l'autre de mer, auxquels on donne le nom de *Briſes ;* ces vents ſoufflent aſſez régulièrement toute l'année, excepté dans le tems de l'hivernage qui eſt dans le fait l'été de ces pays-là, tems où le ſoleil dardant à plomb ſes rayons, cauſe de fréquents orages qui troublent tout. Choiſiſſons l'iſle de Saint-Domingue où j'ai fait ces obſervations en perſonne, pendant un ſéjour de 6 mois au Cap François; vers 10 heures du matin s'élève la briſe de dehors, elle augmente par degrés, & à 2 ou 3 heures après midi elle eſt dans ſa plus grande force; vers 6 à 7 heures du ſoir elle tombe, & un calme lui ſuccède; puis commence la briſe de terre qui dure toute la nuit, mais elle eſt plus foible que l'autre; le matin ſur les 7 a 8 heures, elle tombe à ſon tour, & il y a encore un autre calme plus

marqué que celui du ſoir; enfin, la briſe de dehors reprend comme la veille & ainſi de ſuite; cherchons la raiſon de ces phénomènes. L'action du ſoleil eſt à-peu-près la même, quant aux rayons directs, ſur l'iſle & ſur la mer dont elle eſt entourée, mais la ſurface de la terre réfléchiſſant les rayons de cet aſtre, ſuivant toutes les directions imaginables, elle peut être regardée, tant dans ſes grandes que dans ſes petites parties, comme composée d'une infinité de miroirs concaves & de miroirs plans dont un grand nombre renvoyent les rayons du ſoleil vers les mêmes points, ce qui en augmente prodigieuſement l'effet; il n'en eſt pas de même à la ſurface de la mer dont l'eau étant mobile & tranſparente ne produit pas des réflexions auſſi efficaces, ſans compter que cette eau humecte l'air qui s'appuie deſſus, & produit du vent, comme nous l'avons dit; l'action du ſoleil eſt donc plus puiſſante ſur la terre, & par conſéquent elle doit beaucoup plus raréfier l'air terreſtre que l'air marin; or, le premier après s'être raréfié dans les lieux qui ſont le plus en priſe aux rayons du ſoleil, ſe condenſe à meſure que cet aſtre les quitte, & l'air marin refluant pour remplir le vuide, produit la briſe de dehors qui doit avoir ſa plus grande force aux heures de la plus grande chaleur, c'eſt-à-dire, à deux ou trois heures après midi : un raiſonnement ſemblable & en ſens contraire rendra raiſon de la briſe de

terre & de ses progressions; la brise de dehors est plus forte que l'autre, parce que la cause qui la produit concourt avec celle qui produit le vent alisé Nord-Est, au lieu que la cause du vent de terre lutte avec celle du vent général; il doit aussi y avoir deux calmes aux heures où les causes devenues égales se font équilibre.

Il ne paroît pas facile de rendre raison des vents variables; mais un grand nombre de leurs circonstances dépendent visiblement de l'action réciproque des deux grandes forces: 1°. dans nos contrées, quoique le vent souffle de tous les points de l'horison, le plus souvent ils suivent une direction qui approche de la méridienne, & ils s'arrêtent peu dans l'alignement de l'Est à l'Ouest; on n'en sera point étonné, si l'on considère que notre Zône étant située entre le maximum de la force attractive qui est au Pôle-Nord & celui de la force expansive qui est sous la Zône Torride; la lutte des deux forces doit produire dans l'atmosphère de nos contrées, un mouvement alternatif dans un plan situé à-peu-près Nord & Sud, & suivant que l'une des deux forces l'emportera sur l'autre, le vent soufflera du Nord ou du Sud; il est plus souvent Sud-Ouest, parceque la mer Atlantique est de ce côté une cause de plus qui concourt avec la force expansive; 2°. en général les vents sont plus forts au printems & en automne, qu'en hiver & en été; ils sont aussi plus

& par des raiſons analogues, plus forts le matin & le ſoir qu'à midi & à minuit; car, de même que la Zône tempérée, *milieu local* entre la Zône glaciale & la Zône torride, eſt le champ de bataille principal des deux forces; le printems & l'automne, le matin & le ſoir, *milieux temporaux* entre les extrêmes de chaud & de froid, de lumière & d'obſcurité, ſont les époques de leurs combats; tout eſt commun entre le tems & le lieu qui ne ſont que des rapports de notre ſens intime aux objets & aux mouvemens extérieurs. Dans les ſaiſons extrêmes, l'une des deux cauſes l'emportant viſiblement ſur l'autre, le mouvement alternatif ne peut être ni auſſi marqué, ni auſſi fréquent. Les vents ſont auſſi plus forts l'hiver que l'été, parce qu'il y a dans la première de ces deux ſaiſons deux cauſes de vent, de plus que dans l'autre; l'eau eſt en plus grande quantité, & elle paſſe continuellement de l'état de fluidité à celui de ſolidité *& vice verſâ;* enfin, on ne doit pas être étonné que le vent ſoit plus fort en automne qu'au printems, & le ſoir que le matin; car, le ſoir & en automne, la force dont le foyer eſt le plus près de nous va en augmentant, tandis qu'elle va en diminuant au printems & le matin; ſans compter que la denſité & l'humidité de l'air vont auſſi en augmentant dans le premier cas & en diminuant dans le ſecond; il fait calme dans les gelées & dans les chaleurs exceſſives, parce que

l'une des deux forces devenant tout-à-fait prépondérante, il doit y avoir d'abord un mouvement très-violent dans l'atmosphère, puis un repos.

On aura peut-être trouvé des cercles vicieux dans mes explications ; mais ce seroit bien peu connoître la nature des choses & la marche de l'esprit humain, que de regarder cela comme un défaut. Nous avons dit & montré que les opposés se succédoient toujours, & naissoient en quelque sorte l'un de l'autre ; il fait froid aujourd'hui, parce qu'il faisoit chaud il y a quelque tems, & il faisoit chaud alors, parce qu'il avoit fait froid auparavant ; ces mots, *parce que*, *puisque*, *car*, que j'emploie comme causatifs, signifient seulement l'antériorité d'un phénomène, & en effet une cause n'est jamais pour nous qu'un phénomène antérieur, un signe, & rien de plus ; tout en ce monde est réciproquement effet & cause, comme je l'ai prouvé ; voilà pourquoi l'instinct nous pousse si souvent à faire ce que nous appellons des cercles vicieux ; ainsi ce genre de raisonnement n'est pas seulement bon, mais le meilleur de tous, & le seul qu'on puisse & qu'on doive faire en physique, quand il est question de rendre raison des phénomènes les plus généraux : on nous donne des règles de syllogisme, on nous fait voir que nous avons observé ou violé ces règles ; & l'on ne voit pas qu'on se trompe d'autant mieux qu'on les observe plus exactement. Prouver, c'est

faire éprouver; démontrer, c'eſt montrer les corps en les comparant ſelon le tems, le lieu, le mouvement, & toutes leurs qualités ſenſibles; voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Mais un phénomène qui montre bien clairement que le ſoleil eſt au moins la principale cauſe des vents, & fait ſoupçonner que les autres n'en ſont que des cauſes ſecondes qu'il s'aſſocie quelquefois, ou plutôt que toutes ne ſont que la même, tantôt manifeſte, tantôt maſquée par quelques circonſtances qu'on prend pour des cauſes, ce ſont les phénomènes ſuivans: pendant le jour le ſoleil attire ordinairement à lui un vent même violent, & principalement le ſoir; par exemple, ſi dans la matinée il règne un vent un peu fort du Sud ou du Sud Sud-Oueſt, à meſure que le ſoleil s'avance vers l'Oueſt, le vent ſaute peu-à-peu de pluſieurs rhumbs, & ſemble ſuivre le cours de cet aſtre; quand il eſt couché, il revient à ſon premier rhumb; j'ai obſervé cela ſur terre comme ſur mer; quand le vent tourne ainſi avec le ſoleil, les Marins diſent qu'il fait le bon tour; car alors les deux cauſes concourant, le vent ſouffle aſſez régulièrement & ſuit en augmentant de force une progreſſion aſſez facile à ſaiſir; mais quand il tourne en ſens contraire du ſoleil, c'eſt-à-dire, de droite à gauche, ce qu'ils appellent un mauvais tour, c'eſt un mauvais ſigne; car alors la cauſe générale venant à lutter

avec la cause locale, & ces deux causes l'emportant l'une sur l'autre tour à tour, le vent ne souffle plus que par bouffées, par ondes, par vagues; il varie à chaque instant, ce qui force à manœuvrer sans cesse & tient les Marins dans une perpétuelle inquiétude; le pis est, quand une des causes vient à surmonter l'autre entièrement, ou quand l'une cessant tout-à-coup d'agir, l'autre agit seule; dans ce cas, le vent saute cap pour cap, c'est-à-dire, de la pouppe à la proue, colle les voiles contre le mât, empêche de les amener, & fait chavirer un vaisseau, s'il est foible de côté, ou manœuvré trop lentement. Ces sautes sont, avec les trombes, effets de causes analogues, vu que le dernier phénomène ne va guères sans l'autre, les deux plus terribles fléaux des navigateurs; mais il est facile de se garantir du premier avec de la vigilance; regardez fréquemment en avant & en haut; car si vous voyez l'horizon se noircir pardevant & les nuages monter de cette partie, soit vîte, soit lentement, il y a tout à parier qu'il règne là un autre vent qui les pousse, & qu'il va bientôt succéder au vent régnant dans le lieu où l'on se trouve; que si l'on voit au-dessus de soi des nuages stationnaires ou allans en sens contraire du vent régnant, il faut encore se tenir en veille; car il peut arriver que le vent d'en haut descende assez bas pour lutter avec celui qui souffle dans les voiles, au lieu de glisser dessus comme il

faisoit auparavant, & qu'au moment où il l'emportera, la saute ait lieu. Le petit vent qui souffle de la partie de l'Est au lever du soleil pendant l'été prouve aussi que cet astre est la cause la plus ordinaire & la plus régulière des vents.

Ne diroit-on pas, en nous entendant raisonner ainsi sur les vents, que nous supposons l'air atmosphérique enfermé dans une espèce de concavité dont les parois l'empêchent de s'étendre au-delà d'une certaine région ? il suffit pour résoudre cette difficulté de se rappeller ce que nous disions plus haut ; les particules de la matière devenues *air* par leur extrême subdivision, ne perdent pas pour cela toute leur pésanteur ; or, ce reste de pésanteur les retenant à une petite distance de la surface de la terre, fait à-peu-près le même effet que la concavité sphérique, ainsi notre théorie n'est point ébranlée par l'objection ; ils resteroit à parler des pronostics dont la connoissance peut servir à prévoir, & à prédire l'espèce, le nombre, la force, la durée, & la direction des vents ; nous avons un peu entamé ce sujet en indiquant les causes & sur-tout la principale ; car cette cause ayant un cours connu, on peut prédire que dans tel tems elle aura tel effet ; nous y reviendrons dans les chapitres suivans.

Que dirai-je des Marées ? Il n'est pas un Physicien qui n'ait fait sur ce sujet un systême bon ou mauvais ; la Lune & le Soleil, suivant le second

d'entr'eux, attirent les eaux de l'Océan, tantôt conjointement, tantôt séparément, & de ces deux actions réunies, séparées, opposées, résultent toutes les variations périodiques des Marées; un autre qui a commencé par dire beaucoup de mal des sciences avant de prouver qu'il les ignoroit, suppose une coupole de glace à chaque pôle, veut que les Marées soient l'effet de la fonte de ces glaces, & prétend les expliquer toutes à l'aide de cette hypothèse; un autre encore imagine des gouffres par où les eaux de la mer sont absorbées dans un tems, & revomies dans un autre; je n'approuve ni ne rejette aucune de ces explications, il n'y en a pas une qui ne mérite attention; mais je voudrois bien voir des Physiciens qui n'eussent point de cause favorite, & sçussent les réunir; pourquoi ne pas faire entrer comme cause d'un effet aussi composé, la dilatation produite par l'action du Soleil? il n'est pas possible de croire que cet effet soit absolument nul; ne voyons-nous pas les eaux de l'Océan entrer perpétuellement dans la Méditerranée par le Détroit de Gibraltar? dirons-nous avec le Naturaliste des Dames & des Messieurs qui leur ressemblent, que ce phénomène est l'effet de la fonte des glaces dont les Alpes sont couverts? non, tâchons de dire quelque chose de plus raisonnable; l'évaporation des eaux est beaucoup plus grande & plus prompte sur la Méditerranée que sur la partie de l'Océan qui est au Nord du Détroit; ainsi les

eaux, pour se remettre au niveau, doivent couler sans interruption de l'Océan dans la Méditerranée; or, cet effet ayant lieu là, doit aussi avoir lieu ailleurs; que les systématiques se chargent du reste; en un mot ne négligeons aucune cause, ne méprisons aucune circonstance; car bien que tous les phénomènes puissent être ramenés à l'action des deux forces opposées, il n'en est pas moins vrai que leur action dépend beaucoup de la disposition des matières sur lesquelles elles agissent, disposition qui dépend aussi de la proportion des deux forces & de l'intensité de chacune.

Qu'est-ce qu'un Volcan, & quelle est la cause de ses éruptions? y a-t-il un feu central? la terre est-elle une masse solide imprégnée des rayons du Soleil qui pénètrent dans ses entrailles, & vont entretenir le feu qui est au centre? fut-elle autrefois de verre? n'est-ce qu'un Soleil encrouté? est-ce un gros aiman revêtu d'une couche végétale, & doit-elle périr par le feu? quelle étoit la nouvelle du jour, il y a aujourd'hui trente mille ans? il faut faire ces questions à Héraclite, à M. de Buffon & à leurs semblables, à qui la nature a probablement donné sur cela des renseignemens qu'elle nous a refusés; pour nous dont l'objet est toujours l'utilité actuelle & future, pour nous qui tenons toujours l'œil ouvert à la fois sur les observations, les principes, & les applications, nous laisserons ces puérilités à d'au-

tres, nous hâtant d'arriver à l'homme, en paſſant par les objets qui le touchent de plus près.

La mort apparente des minéraux eſt l'effet durable de la victoire complète d'un principe ſur l'autre, & de la mauvaiſe diſpoſition de la matière, pour les mettre & les maintenir en équilibre. La vie des êtres organiſés, & principalement des animaux, eſt donc l'effet momentané des victoires alternatives & modérées des deux puiſſances oppoſées; tant que l'une n'eſt pas trop, trop ſouvent, ou trop longtems ſupérieure à l'autre, l'équilibre ſubſiſte, & l'animal vit; or, cet équilibre dépend à la fois de la configuration des parties, & d'une certaine gradation de denſité, de conſiſtance, & de mouvement dans leur aſſemblage; car l'animal, comme la planète, raſſemble en lui tous les dégrés compris entre les extrêmes de la matière & du mouvement. Mais lorſque l'un ou l'autre des deux principes vient à l'emporter tout-à-fait, l'animal meurt, ſe diſſout, & rend aux trois grands réſervoirs les molécules qu'il avoit attirées & retenues quelque-tems dans ſa ſphère d'activité. Le trop & le trop peu, ſoit dans la quantité & les qualités de la matière, ſoit dans la vîteſſe avec laquelle s'exécutent les fonctions les plus eſſentielles, mènent également à la mort. Quand la force contractive l'emporte un peu, l'animal attire à lui les ſubſtances les plus analogues à la ſienne, les broie, les digère, les transforme, & ſe les aſſi-

mile entiérement ; si la force expansive est un peu supérieure, il expulse les matières superflues, ou celles qui lui seroient nuisibles par un trop long séjour, & s'en débarrasse par différentes voies. Ce qu'il y a d'admirable dans l'animal, c'est le rapport, la réciprocité, l'harmonie qui règne entre toutes les parties pour la structure, les fonctions & le but, mais sur-tout entre les cinq organes ou appareils principaux, sçavoir, ceux de la digestion, de la circulation, de la respiration, de la génération, & de la réflexion ; tous sont situés à-peu-près dans la ligne verticale qui fait le milieu du corps ; tous ont une porte pour recevoir & une autre pour rendre ; tous s'échauffent & se refroidissent, se tendent & se détendent, s'emplissent & se vuident ensemble ; ils jouissent & souffrent en commun, sont sujets aux mêmes appétits, aux mêmes répugnances, aux mêmes passions, aux mêmes maladies ; ils semblent se dérober & se renvoyer perpétuellement le mouvement & la vie. La matrice n'est-elle pas un véritable estomach, commun au mâle & à la femelle, où s'acheve une digestion un peu lente & commencée dans les deux autres, où un double chyle plus animalisé se ramifie, se durcit par dégrés, se figure, se développe comme le chyle élaboré dans les secondes voies ? or, ce que je dis de ces organes principaux, il faut le dire de tous les autres qui n'en sont que des diminutifs & des prolongemens ; car, si le mouvement des premiers

ne se propageoit jusqu'aux extrêmités, & en tout sens, en vain seroient-ils continuellement en action, les molécules qui ont vieilli ne seroient point expulsées & remplacées par d'autres, le corps ne pourroit se renouveller en entier. Ainsi toutes les fonctions animales se réduisent à ces deux, l'assimilation & l'excrétion; elles s'opèrent par des mouvemens opposés, alternatifs, semblables entr'eux, & à ceux que le soleil luttant contre la puissance contraire produit dans tous les autres corps, avec cette différence, que les premiers sont plus vifs, plus égaux & mieux balancés; enfin le résultat uniforme de ces mouvemens, tous analogues, tous réciproques, est la sensibilité qui constitue l'individu, & en vertu de laquelle l'animal est un, & séparé de la masse des corps brutes; or, de même que le plus grand nombre d'êtres sensibles est à la surface du globe, les êtres sensibles le sont plus à la surface que dans leur intérieur; ce qui prouve encore que la sensibilité dépend, en grande partie, de l'action du soleil.

Les végétaux présentent aussi un grand nombre de phénomènes qui ne sont que des cas particuliers du mouvement alternatif & des preuves de l'action réciproque des deux forces; les sentimens sont partagés sur la circulation de la sève; mais on ne peut pas douter, en voyant les plantes se faner & se flétrir en présence du soleil, & recouvrer leur

vigueur en son absence, qu'il n'y ait dans la sève un mouvement de va & - vient, semblable à celui qu'on observe dans l'homme du matin, au soir, & du soir au lendemain matin; l'ascension & la descension de la sève s'explique fort bien en combinant la propriété des tubes capillaires avec notre principe; on conçoit en effet que la plante s'échauffant peu-à-peu de haut en bas, la chaleur écarte insensiblement les fibres ligneuses qui forment, à l'aide des interstices qu'elles laissent entre elles, des tubes tortueux & fort étroits, & que la dilatation allant de haut en bas, ils deviennent de moins en moins capillaires dans le même sens; mais comme la partie la plus étroite des tubes attire toujours la liqueur plus fort que les autres, la sève doit se réfugier peu-à-peu vers le pied de la plante & descendre enfin dans la racine, ce qui, joint avec le mouvement du centre à la circonférence qui chasse l'humidité de ses pores, doit la dessécher & lui donner cet air flasque que nous lui voyons dans le jour; il faut faire, pour la nuit, le raisonnement semblablement contraire.

Nous expliquerons par le même moyen l'élévation & la chûte des vapeurs qui a si fort inquiété de tout tems les Physiciens, parce qu'ils se sont obstinés à croire la pesanteur une qualité résidente au même degré dans toutes les parties de la matière en quelqu'état qu'elles fussent; on peut regar-

der la suite contiguë des pores de l'air comme autant de tubes capillaires & sinueux dont la longueur s'étend depuis la région froide de l'atmosphère jusqu'à la surface de la terre, & dont le diamètre va toujours en augmentant de haut en bas pendant le jour, & de bas en haut pendant la nuit; d'où il suit que les vapeurs doivent s'élever du matin au soir & retomber du soir au matin, ce qui est conforme à l'expérience; encore ne serions-nous pas réduits à cette ressource, si nous admettions une fois que les particules des corps deviennent moins pesantes, lorsqu'elles sont arrivées à un certain degré de ténuité; car alors on pourra dire qu'une chaleur moyenne les subtilise médiocrement & les élève entre la région froide de l'air & la terre; le soir, la force opposée les condense & les épaissit, elles recouvrent leur pesanteur, & retombent; que si la chaleur augmente jusqu'à un certain degré, les vapeurs très-subtilisées s'élèvent fort haut, & quelquefois jusqu'à la région froide où elles se condensent pendant le jour même, & les orages se forment; aussi peut-on dire, quand il fait très-chaud, il pleuvra bientôt, tant il est vrai que la nature a placé tous les êtres organisés entre le maximum des deux forces, soit dans le sens du Nord au Sud, soit du centre à la circonférence, afin d'entretenir perpétuellement le mouvement de vat-&-vient qui leur est propre.

Les animaux ayant une infinité de choses communes avec l'homme, & ne différant guères de lui, que du plus au moins, quant au physique, pour ne point tomber dans des répétitions inévitables, nous exposerons en parlant de l'homme seul, & ces choses communes à tous les êtres vivants, & ce que notre espèce a de particulier. Lorsque nous disions que l'homme n'étoit à bien des égards qu'un instrument à cordes dont le feu étoit l'archet, on aura pris cela pour un paradoxe, j'espère en faire à force d'observations une vérité triviale ; le sentiment, la pensée, & la force de volonté au moins actuelle, sont proportionnels au degré de chaleur que nous éprouvons, la fibre ayant le même degré d'humidité & de ressort, & toutes les autres circonstances étant les mêmes ; depuis le voyageur à demi glacé sur le sommet des Alpes jusqu'à l'infortuné qu'on brûloit dans des tems de ferveur & d'ignorance pour avoir entendu autrement que d'autres ce que personne n'entendoit, le sentiment & la vie suivent une progression croissante jusqu'au point où le corps est dissous & l'animal détruit. Nous ne connoissons dans la nature que le feu dont l'action croisse en se propageant, malgré la résistance des milieux & les frottemens, & dont les effets ne soient nullement proportionnels à la quantité de mouvement du premier moteur ; ce qui prouve bien que ce n'est pas une espèce de matière particulière,

un élément, mais une force toujours subsistante dont l'action n'est qu'assoupie par la supériorité de son opposée, lorsque celle-ci a trouvé une matière dans l'état de mollesse convenable, action qui s'éveille en croissant dès qu'une cause occasionnelle lève les obstacles qui l'empêchoient de s'exercer; or, rien de plus analogue que ces phénomènes à ceux qu'on observe dans les animaux.

A midi juste, les rayons du soleil réunis à l'aide d'une lentille, tombent sur une traînée de poudre, le feu se communique à la charge d'un canon, & produit une explosion qui ébranle 100000 diaphragmes, & étourdit une ville entière. L'image d'un homme, d'une femme, d'un mot, tombe dans la tête d'un homme foible, & y met le feu; cet homme fulmine, de sa bouche part un mot qui, transmis par des traînées d'hommes, va mettre le feu par-tout, & l'Univers est troublé; cependant l'homme foible se couche & dort tranquillement, tandis que le mouvement qu'il a imprimé se propage en croissant; ces phénomènes sont fort analogues; la tête d'un Despote Asiatique, qui vouloit & ne veut plus, ne ressemble pas mal à la chambre d'un canon, & l'idée qui l'embrâse, à l'allumette qui fait sauter une ville entière & s'éteint un moment après.

Parmi les mouvemens & les gestes de l'homme il en est de naturels & d'acquis; par les premiers que l'instinct seul nous enseigne, l'homme tend à se

conſerver, à jouir, & à ſe propager, par les autres dont l'éducation nous donne l'habitude, nous ne faiſons le plus ſouvent que répéter les leçons de nos maîtres, & démontrer à qui pourroit en douter que nous ſommes de vraies machines; celui qui nous indiqueroit un moyen sûr pour diſtinguer ces deux eſpèces de mouvemens, nous donneroit une grande clef.

Il eſt certain que quand on parle de la cauſe première, d'eſpérance, de ce qui eſt noble, grand & digne de l'homme, la tête & l'œil s'élèvent, &, ſi le bras ſe met en mouvement, c'eſt pour ſe diriger vers la région céleſte; ſeroit-ce là un de ces mouvemens d'inſtinct par leſquels l'animal, ſans étude, ſans maître, tend vers les objets qu'il doit rechercher? ou n'eſt-ce qu'un geſte d'habitude qui vient de ce que, dès notre enfance, on a imprimé dans notre cerveau l'image d'un beau vieillard aſſis au haut de l'Empirée, ſouriant à nos petites vertus, & s'irritant puérilement de ces crimes qui ne peuvent arriver juſqu'à lui? je l'ignore, tout ce que je ſçais, c'eſt qu'ayant travaillé longues années à me défaire de toutes les leçons de mes maîtres, quand dilaté par la force expanſive & ſoulevé par l'eſpérance qu'elle fait naître, je médite ou je parle ſur les grands intérêts de l'homme, je me ſurprends encore levant la tête, les yeux & les mains, & montrant du doigt la voûte étoilée; en réfléchiſſant ſur ce fait & ſur d'autres que je publierai bientôt,

j'ai soupçonné que ce pouvoit bien être une impulsion du principe qui nous anime, qui dirige ma pensée & mon doigt vers la circonférence, vers la région du feu, d'autant plus que dans ces élans si agréables, le corps est sensiblement plus chaud que dans tout autre cas; quoiqu'il en soit, voilà de quoi réfléchir, je n'ajouterai pas, voilà de quoi faire un livre, car je sçais ce que me répondroit la dédaigneuse incapacité.

Tous les alimens, tous les exercices, toutes les choses qui augmentent la chaleur naturelle, l'apparition du soleil, l'approche du feu rendent les passions plus vives & la pensée plus rapide; en un mot, elles augmentent la vie de l'homme, & en multiplient les actes dans un tems donné.

Là, où se porte la chaleur dans le corps humain, le mouvement & la vie augmentent *& vice versâ;* méditez beaucoup, votre tête s'échauffe; mangez beaucoup, l'estomach s'échauffe, & dans ces deux cas, les autres parties se refroidissent. Travaillez, marchez, agissez des bras & des jambes, c'est l'effet contraire. Nous avons telle ou telle passion, telle ou telle idée, selon le degré de chaleur qui fait vibrer les fibres des parties du corps qui sont le siége des passions & des idées.

Le feu bien ménagé peut tout sur le corps humain, on l'emploie quelquefois en médecine, on en faisoit autrefois un usage beaucoup plus fréquent;

quent ; mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'on n'ait pas recours plus ſouvent à un remède ſi ſimple, ſi peu diſpendieux, & qu'on trouve par-tout ; pour moi je ne doute point que, ſi l'on chauffoit des parties paralyſées en obſervant une certaine gradation, on ne parvînt à leur rendre le mouvement & la ſenſibilité, & ſi l'on en doute, voici un fait qui rendra cette conjecture probable.

« M. Colſon, Seigneur de Vyaixne-la-Ville, près Sainte-Menehould, avoit un fils qui à l'âge de trois ans & demi n'avoit encore ni parlé ni marché ; ce père, après avoit épuiſé en vain la ſcience des Médecins de ce canton, ſe reſſouvint d'avoir oui dire que le ſoleil avoit de grandes vertus, c'eſt pourquoi, eſpérant que cet aſtre pourroit ſoulager cet enfant par ſa chaleur, il l'y fit expoſer aſſis & le dos tourné, pendant 15 jours conſécutifs, vers la fin de Juillet & au commencement d'Août ; cet enfant ſua beaucoup durant ce tems, commença au bout de huit jours à bredouiller & à remuer les jambes ; enfin, il recouvra entièrement l'uſage de la parole ».

Ce trait rappelle la ſtatue de Memnon qui s'animoit en quelque ſorte aux rayons du ſoleil levant, & rendoit des ſons harmonieux ; cette ſtatue n'étoit ſuivant toute apparence qu'un emblème exprimant d'une manière couverte & myſtérieuſe l'opinion que j'ai adoptée d'après mon expérience,

& que des Philosophes timides ou ambitieux vouloient mettre hors de la portée du vulgaire.

Au printems, lorsqu'on passe tout-à-coup de l'ombre au soleil, on éternue presque toujours, tous les hommes sont alors dans le cas de la statue; l'enfant naissant éternue aussi, ce n'est pas seulement un effet de l'air frais & dense dont il n'a pas encore ressenti l'impression, & qui agace fortement ses fibres; c'est encore parce que l'air frais qui se porte de tous côtés vers l'enfant, souffle en quelque manière le feu vital, & augmente son action, comme le feu caché sous la cendre étincelle de nouveau quand on vient à le découvrir; on voit les vieillards, & même les jeunes gens, les paresseux Espagnols, les convalescens, mais sur-tout les pituiteux, & certains animaux aussi, chercher le soleil au printems; c'est l'instinct qui les y porte; or, *l'instinct est un grand médecin.*

Guidé par celui là, je me suis souvent guéri d'un rhume de cerveau gagné dans une vie méditative & sédentaire, en m'exposant par degrés aux rayons d'un soleil assez chaud, la face tournée vers cet astre; la chaleur rend plus fluide la pituite que le froid avoit coagulée, la fibre se sèche & prend plus de ton & de ressort, & de ces deux effets résulte une excrétion plus facile & plus prompte.

On a réussi autrefois à guérir de l'apoplexie à l'aide d'une poële de fer presque brûlante appliquée

ſur l'occiput du malade; on ne feroit pas mal d'employer ce dernier moyen pour les noyés quand on a épuiſé toutes les autres reſſources. J'ai peine à croire que le ſoleil ne puiſſe rien ſur l'épilepſie, la migraine, &c. Il n'eſt guères probable que l'aſtre auquel nous devons la vie ne puiſſe rien pour notre ſanté; je ne doute point qu'en s'expoſant ſouvent à ſes rayons on ne parvînt à changer ſes facultés intellectuelles, ſon caractère & même ſon tempérament; l'action du ſoleil a la propriété d'exalter la bile & de la faire prédominer ſur la pituite, c'eſt ce qu'on obſerve tous les étés, & ce qu'ont pu éprouver ceux qui, comme moi s'y étant trop expoſés, ont gagné des maladies de bile; or que de cas où la bile n'a pas aſſez d'action, dans un pituiteux ſur-tout?

Je ſuis fâché de n'avoir pas un plus grand nombre de faits ſemblables à ceux que j'ai cités plus haut, à préſenter ici pour appuyer mon opinion, mais c'eſt la faute de notre indolence & de notre timidité s'il n'y en a pas davantage; quoiqu'il en ſoit, j'en ai dit aſſez pour donner à penſer aux Médecins, & leur montrer une route nouvelle dans l'art de guérir qu'ils ne pratiquent pas aſſez.

Je vais quitter cet ordre, ce ton & ce ſtyle didactiques qui inſultent à votre intelligence, mais qui en récompenſe conduit sûrement & directement l'Auteur à une ſtatue & le Lecteur à l'ennui; toujours de l'ordre, jamais d'ordre; voilà deux excès

qu'il faut également éviter, car, si le second jette dans la confusion & l'obscurité, l'affectation d'ordre ennuie, or rien de si obscur que ce qui est ennuyeux; de plus, n'ai-je pas dit que notre loi étoit universelle? nous devons donc, quelque marche que nous suivions, être toujours dans notre sujet, & notre découverte dispense de l'ordre pour toujours; que si malgré d'aussi fortes raisons, on insistoit en disant, la distribution qu'on vous demande n'est pas pour vous, mais pour vos disciples, je réponds, où voulez-vous que je place ce qui est par-tout? Nous allons donc passer de l'ordre au désordre en imitant l'ouvrière qui travaille en nous & autour de nous; comme elle, je vais semer les germes à pleines mains; les uns seront étouffés, les autres développés, mais j'entrevois ce que la plupart deviendront, ils seront méprisés sortant de ma main & honorés sortant d'une autre, peu importe; quelque soit notre destinée en ce monde, ne laissons pas de fournir courageusement notre carrière, & sur-tout de revenir à notre sujet. Quand donc j'aurai laissé travailler l'entendement du lecteur, je comparerai les faits & les idées, je les combinerai, & je présenterai les résultats pratiques; un peu de gaieté aussi, car depuis long-tems la crainte des jugemens humains, en nous jettant hors de notre naturel, nous rend froids, pesans & réguliers.

Pour aller plus vîte, prouvons à la fois ces quatre

choses, qui ne sont que des variations de la même, par des faits biens observés. 1°. Que la vie animale n'est que l'effet ou plutôt l'assemblage d'un grand nombre de vibrations, de mouvemens de vat-&-vient, tant dans les solides que dans les fluides; 2°. Que le Soleil & en général le feu est le principe de nos mouvemens; 3°. Qu'il n'y a rien de si analogue que les phénomènes vitaux & ceux de l'électricité; 4°. Que les phénomènes du ressort sont aussi fort analogues à ce qui se passe dans le corps humain, & que ce sont probablement des effets des deux mêmes causes, sçavoir, la force attractive, & la force expansive.

La force virale & la chaleur ne fait que se promener d'une partie du corps à l'autre, & en tous sens; il seroit à souhaiter que chaque jour elle mît tour-à-tour en mouvement tous les organes intérieurs & extérieurs, avec quelque préférence pour les viscères où s'opèrent les fonctions principales.

Dans toutes les passions fortes on éprouve un frémissement, & dans la maladie nerveuse les vibrations se rendent quelquefois sensibles d'une manière effrayante; on s'apperçoit de certaines fonctions dont un homme sain ne se doute guère par le passage apide de la chaleur, d'un viscère à l'autre, & du dedans au dehors, ou *vice versâ*; un observateur en cet état seroit un homme bien précieux pour un

homme éclairé ; or, celui qui parle ici eſt à la foi le malade & le médecin.

Les nutritions & les ſécrétions s'opèrent viſiblement par deux forces, l'une qui agit du centre à la circonférence, & l'autre en ſens contraire ; ce ſont là les deux phénomènes les plus connus dans les êtres vivans ; la première de ces deux forces eſt celle qui débarraſſe le corps des particules qui pourroient prendre des qualités nuiſibles par un trop long ſéjour, l'autre aſſimile à notre ſubſtance, les molécules alimentaires, & les loge dans les places que viennent de quitter les vieilles molécules ; on ne voit point agir ces deux forces, mais on ſent le produit de leurs opérations, quand on ſe porte bien, & les opérations même, lorſqu'on eſt malade.

Dans l'état de ſanté, les paſſions, qui ſont en quelque ſorte de petites maladies momentanées, comme les maladies ſont de longues paſſions que la nature employe comme moyens pour une fin analogue, rendent très-ſenſibles les deux mouvemens oppoſés qui s'exécutent toujours, même dans les momens de calme & d'équilibre, mais d'une manière moins marquée ; le mouvement du centre à la circonférence, qui eſt ordinairement accompagné de chaleur, produit & accompagne l'eſpérance, l'amour, la joie, l'orgueil, la colère, & toutes ces paſſions que j'ai appellées la bande de la droite ;

le mouvement contraire, qui va rarement sans un sentiment de froid, produit ou suit la crainte & sa bande; il ne faut jamais oublier que tous les phénomènes du corps humain comme ceux du reste de l'Univers sont réciproques, & se produisent l'un l'autre; telle passion produit tel mouvement, & le même mouvement fait naître la passion qui le produit dans un autre cas.

Cette sueur qu'on éprouve après la concentration & le froid de la crainte, montre bien le jeu de la force expansive dont l'action succède à celle de son opposée; la sueur est sensible alors, parce que le mouvement du dehors au dedans acquiert plus d'énergie en succédant à son contraire; par la même raison les grandes sueurs refroidissent; il n'y a pas jusqu'aux corps inanimés, du moins les fluides en qui l'évaporation ne cause un refroidissement; on sçait qu'en couvrant une bouteille pleine de vin d'un linge mouillé, & en faisant évaporer l'eau de ce linge le plus promptement possible, soit à l'aide d'un courant d'air dirigé dessus, ou en balançant rapidement la bouteille, on rafraîchit singulièrement le vin qu'elle contient.

D'après ce que nous avons dit plus haut, on ne doit pas être surpris qu'à l'approche du soleil, ou du feu, le matin, au printems, dans la pointe de vin, on soit affecté de sentimens agréables, & que le contraire arrive dans les cas opposés; car

tous les phénomènes ne sont que des effets variés, alternatifs, & combinés des deux mouvemens.

De la promptitude avec laquelle les deux mouvemens opposés se succèdent dans les personnes dont le genre nerveux est affecté, vient leur sensibilité prodigieuse, ainsi que la foiblesse & la mobilité de leur caractère; il suffit que par un beau tems un nuage épais cache le soleil; qu'il y ait équivoque dans un mot, un coup d'œil, un geste adressé à leur foiblesse, pour qu'ils passent de l'espérance à la crainte, de la joie à la tristesse; les meilleurs remèdes à cette maladie sont d'abord la connoissance même de la maladie, puis la fatigue & le danger, dont l'habitude rend le corps & l'ame insensibles à la fois aux vicissitudes de la température & aux intempéries sociales; enfin celui qui se sçait malade peut balancer le pouvoir d'une vive sensibilité, en opposant les idées aux sentimens; car, bien que dans un homme qui se laisse aller, l'imagination & les passions s'éveillent mutuellement, dans un homme qui se retient à l'aide de la réflexion, le sentiment & la pensée sont contrepoids & remèdes l'un par rapport à l'autre; il n'y a donc, pour les êtres qui n'ont pas les nerfs & le cœur forts, qu'un moyen d'avoir un caractère, c'est de réfléchir beaucoup.

Une preuve que la sensibilité & les autres phénomènes vitaux dépendent de la loi à laquelle les

resſorts & les pendules ſont aſſujettis, c'eſt que les petits hommes & en général les petits animaux ſont, à égale chaleur naturelle, plus vifs que les grands, & leur pouls bat d'autant plus vîte qu'ils ſont plus petits (1), de même qu'un pendule, une corde, & un reſſort font d'autant plus de vibrations dans un tems donné, qu'ils ſont plus courts, toutes choſes égales d'ailleurs.

La nature oppoſe preſque par-tout le reſſort de l'air à ſa peſanteur, tant dans le corps humain que dans les lieux fermés, comme elle oppoſe partout les attractions aux répulſions.

Quoi de plus ſemblable à la nutrition & à l'excrétion animale que les attractions & les répulſions des corps actuellement électriques; l'électricité affecte le genre nerveux de la même manière que la maladie nerveuſe; il y a beaucoup d'analogie entre la commotion qui ſe fait ſentir dans l'expérience de Leyde, & la ſenſation qu'on éprouve dans le fort de l'attaque de nerfs; c'eſt de part & d'autre un coup dans la poitrine & dans les coudes.

(1) C'eſt dommage qu'on ne puiſſe faire cette épreuve ſur une puce ; cela reculeroit fort loin le maximum ; cet animal, comme tous ceux de ſa taille, a reçu de la nature un avantage qui compenſe bien ſa foibleſſe, c'eſt ſa vivacité; car c'eſt une loi aſſez générale que, là où il s'agit de ſaut, de reſſort, de percuſſion, à force égale, la viteſſe vaut mieux que la maſſe.

De même que les couſſins contre leſquels appuye le plateau électrique en tournant, ſont en quelque ſorte l'archet qui met les parties du verre en vibration, & produiſent ce mouvement alternatif par lequel la matière eſt chaſſée & reçue; de même, quand on frotte les diverſes parties du corps humain, les deux mouvemens d'aſſimilation & d'excrétion augmentent ainſi que la chaleur dans ces parties; le ſang y court, elles ſe tuméfient, elles vivent plus ſenſiblement, & à la longue elles ſe nourriſſent davantage.

Quand je me frotte les bras & les jambes après une longue méditation, afin de diminuer le ſpaſme qu'elle occaſionne, en rappellant la chaleur & le mouvement aux extrêmités, j'éprouve dans ces membres une fatigue ſemblable à celle que je ſens, lorſque je m'électriſe ſans ménagement à l'aide d'un plateau & de ſon conducteur; ces frictions me donnent auſſi plus d'appétit, plus d'idées, plus de ſenſibilité qu'à l'ordinaire; en un mot elles augmentent l'énergie des deux mouvemens vitaux, comme l'électricité communiquée.

Un ouvrier ſe réchauffe & ſe ranime pendant l'hiver en ſe battant le corps avec les mains; on ſent de la chaleur au viſage, & à toute autre partie, lorſqu'elle a été long-tems expoſée à un vent violent, ou à un air froid & ſec. Enfin, tout nous porte à croire que les ſenſations, les ſentimens &

les idées ne ſont que le produit, varié par quelques circonſtances, d'un mouvement alternatif fort ſemblable à celui que préſentent les phénomènes de l'électricité; en effet, ſoit qu'on ſente, ou qu'on penſe vivement, on éprouve un frémiſſement, un tremblement aſſez marqué; par ce phénomène obſervé dans le maximum du ſentiment & de la penſée, il eſt aiſé de deviner ce qui ſe paſſe dans les moindres degrés. Un ſeul ſens bien examiné peut nous mettre à portée de juger de tous les autres; car les ſenſations de différens ordres, mais analogues par le degré, pouvant, comme l'expérience nous l'apprend, faire naître des ſentimens & des idées de même eſpèce, par le mouvement tranſmis aux organes intérieurs, & aucun organe n'étant affecté, que tous les autres ne le ſoient plus ou moins dans le même tems, il faut bien qu'il y ait quelque choſe de commun dans toutes ces manières de ſentir auxquelles nous donnons des noms différens; or, ſi nous conſidérons avec attention la production des ſons, nous trouvons qu'ils ſont l'effet d'un mouvement d'ondulation, d'oſcillation, de tremblement imprimé au corps ſonore, & tranſmis à l'organe par le moyen de l'air intermédiaire. Le verre, la plus électrique de toutes les matières, eſt auſſi celle dont les ſons font la plus forte impreſſion ſur nous, témoin l'effet prodigieux de l'har-

moniga. Les tems les plus favorables à l'électricité sont aussi ceux où les mouvemens vitaux s'exécutent le mieux, & où l'animal a le plus d'énergie; pendant une belle gelée, les sens ont plus de perspicacité, le cœur est plus fort, la tête est plus ferme, & les symptômes de la maladie nerveuse sont plus marqués; au contraire, lorsque nos fibres sont amollies & relâchées par l'humidité de l'atmosphère, le cœur est mol, la tête est foible, le sentiment est obtus, l'animal a moins de vie, & les nerfs nous laissent plus tranquilles. On sçait que l'air humide fait l'office de conducteur, & dépouille les corps de leur électricité; ne diroit-on pas que l'homme a besoin d'être isolé par l'air sec, & que l'air humide soutire son électricité & sa vie?

De ces faits qui se présentent en foule & semblent sortir les uns des autres, il résulte que l'animal, & sur-tout l'homme, n'est qu'une machine habituellement électrique, qu'un corps idio-électrique comme le verre, dont l'électricité est produite, entretenue, augmentée par la chaleur, le frottement, la percussion & l'air en mouvement; il en résulte aussi que rien n'est plus nuisible au corps que le froid humide & un long repos, ce qui est conforme à l'expérience. Les métaux qui, de toutes les matières que nous connoissons, se trouvent être les moins electrisables par frottement, le deviennent

quand un feu violent, après avoir détruit leur malléabilité en séparant leurs molécules, & en les disposant dans un autre ordre, les réduit à l'état de verre; nouvelle preuve que leur état de mort dépend d'une cause fort analogue à celle du peu de disposition qu'ils ont à s'électriser par frottement; sçavoir, la grande prépondérance de la force contractive sur son opposée. Outre les analogies que nous trouvons entre ces choses, ressort, électricité, vie, il ne faut point oublier le rapport qui se montre ici entre la transparence & la vertu électique; grand nombre de corps deviennent électriques en devenant transparents, & beaucoup d'autres deviennent transparents en devenant électiques.

L'homme qui a le genre nerveux affecté est un animal trop animal, une machine trop électrique, où les attractions & les répulsions sont trop fréquentes; à cette alternative continuelle de chaleur brûlante & de froid glacial, de désirs furieux & d'aversions outrées, de haine & d'amour, de crainte & d'espérance, de joie & de tristesse, où flotte l'infortuné atteint de cette cruelle maladie, qui ne reconnoît pas la présence & l'action continuelle des deux forces opposées; c'est dans l'homme qui vit *trop*, qu'il faut chercher *comment* l'homme vit; je le disois plus haut, la cause de chaque effet se manifeste dans son maximum sur lequel les sens ont plus de prise, & l'analogie la montre encore dans les degrés

imperceptibles. Mais, comme la maladie nerveuse vient ordinairement de l'excès des plaisirs sensuels & intellectuels, des longues inquiétudes, des secousses physiques & morales, en général, de l'abus qu'on a fait de sa sensibilité en l'exerçant trop, il faut chercher le remède dans les contraires; sçavoir, les exercices du corps modérés, & gradués pour la force & la vîtesse; les alimens calmans; les sentimens rafraîchissans, tels que l'amour tranquille & mathématique, les craintes légères, l'ennui même puisé dans des sociétés monotones, depuis l'imbécille *ex-professo* jusqu'à l'homme de bon sens inclusivement; enfin, cette précieuse & douce indolence, présent des Dieux, fruit tardif de la saine Philosophie, qui efface tous les soucis en tirant mollement le rideau entre le passé & le présent, baille sur la satyre comme sur l'éloge, & s'endort au bruit perçant des sifflets.

Quand on dit que les discours d'une personne vive, qu'un livre chaudement écrit, comme ceux de Rousseau, électrisent l'homme sensible, on croit parler au figuré, mais on parle au propre. Sans toutes les simagrées de Mesmer, un homme ardent peut électriser un homme froid par sa seule présence, sans le vouloir, & même gratis. Je n'ai pas dit *magnétiser*; car à quoi bon rajeunir de vieilles observations par des mots qui ne sont encore nouveaux que pour les ignorans? L'action réci-

proque de tous les êtres a été entrevue, il y a plus de 3000 ans ; ces Physiciens du dernier siècle tant méprisés des opérateurs de celui-ci la soupçonnoient aussi ; le père Schott dit dans un de ses ouvrages dont je ne me rappelle pas le titre : « *Qualitatem illam, quâ res quædam se mutuò alliciunt, quædam verò se pellunt, Kirchèrus vocat MAGNETISMUM rerum, nimirum per analogiam ad magneticam vim operationesque magnetis, quem scimus nunc attrahere, nunc repellere magnetem & ferrum. Talem magnetismum agnoscit in rebus omnibus, astris, mineralibus, plantis, animalibus, ipsisque elementis, &c.* » Pour peu qu'on sçache ce que Gilbert, Bacon & Képler avoient dit de l'attraction universelle, l'histoire de cette pomme qui donna, vous dit-on, à l'Anglois Newton l'idée de son systême, ne paroît plus qu'un petit conte qui ne feroit guère d'honneur à ce grand homme, s'il en étoit l'inventeur. *Toutes les grandes vérités sont dans le monde*, disoit Paschal, en parlant du péché originel; ce qu'il a pressenti; on le verra prouvé dans ce Livre par le fait.

Nous sommes nés trop tard, ô ambitieux, les grands principes ont été saisis par les fondateurs des sociétés; c'est à cette découverte qu'ils ont dû cet ascendant prodigieux qu'ils eurent sur des sauvages; ces aînés de l'espèce humaine ont usé du droit de *primo occupanti*; l'honneur des premiers

apperçus leur appartient ; le champ philoſophique eſt partagé, il y a long-tems, comme la ſurface de la terre; le génie, comme la vertu ſe trouve étranger dans ſa propre patrie; les richeſſes, les honneurs, &, ce qui eſt au-deſſus de tout, l'immortalité ſont le lot de celui qui naît ici & non là. Enfant de la douleur & de la patience, tu auras beau faire, ſi la nature jette en moule un grand homme un peu avant l'heure où tu dois paſſer, tu paſſeras en vain; te fût-il tout-à-fait inconnu, fûſſes-tu capable d'être ſon maître, tu ne ſeras jamais pris que pour ſon diſciple. Les hommes aiment à croire que l'homme qu'ils voyent, qu'ils touchent, eſt plus petit que celui qui a diſparu. Les grands hommes & les bons livres ſe ſont multipliés; cet art qui les rend contemporains, les rend communs; qu'eſt-ce qu'un de plus ? il ne ſera pas apperçu dans la foule. Tout a ſa meſure en ce monde; celle de l'admiration publique eſt comblée; vois ce corps phantaſtique pour lequel tu travailles, raſſaſié de chef-d'œuvres, & blaſé par l'abondance, un malade opulent n'eſt pas plus dégoûté à la vue d'une table magnifiquement ſervie, il n'y a que l'envie qui ne perde jamais l'appétit. Quoi ! tu doutes encore, je vois l'eſpoir briller dans tes yeux; lis donc ma triſte expérience, & réfléchis. Ce livre eſt ſorti tout entier & tout fait de mon cerveau; dans les ſix mois de méditation, où

où l'œil fixé sur une seule idée, je la voyois s'enfler peu à peu, & enfanter le système du monde, j'avois une corde tendue au milieu de la tête, trois indigestions par jour, presque point de sommeil; & dans les courts instans où mon corps se reposoit malgré moi, j'étois fréquemment éveillé par un bruit terrible semblable à celui d'un cable qui se rompt, ou par ma propre voix qui me crioit: *avance, malheureux, paye ta dette, ou meurs.* Entouré d'ennemis, persécuté sourdement, manquant de tout, refroidi pour ce public composé d'honnêtes gens tièdes & de méchans actifs, j'ai tenu ferme, & j'ai fini; tant de patience méritoit peut-être un prix, n'est-il pas vrai? eh bien, non; à peine ai-je eu achevé mon livre que le hazard, aidé peut-être par l'envie, m'en a jetté d'autres, un à un, où j'ai vu que je n'avois fait, en plusieurs endroits, que *réinventer* des choses connues, il y a plusieurs siècles, & qu'il ne me resteroit avec mes apperçus nouveaux, que la détermination des idées, & l'intuition du tout. Il est une puissance maligne qui épie les ambitieux, & se plaît à faire échouer tous leurs desseins; jamais, non jamais le bonheur ne sortira d'un projet de vanité, & quiconque veut s'élever au dessus de ses semblables, même par des talens acquis avec peine, en sera puni tôt ou tard. Vérité, vertu, bonheur, style même, ces quatre choses dont le concours forment le grand

prix, font attachées à l'amour du genre humain & de la douce égalité, ou plutôt elles ne font que cet amour même qui subit, en changeant d'objet, diverses métamorphoses; laissons donc là nos projets ambitieux dont le succès n'aboutiroit qu'à nous faire haïr de nos égaux tout prêts à nous aimer, & au lieu de les forcer à nous admirer, multiplions, étendons ce sentiment précieux, en admirant, & les grands hommes, & le spectacle de la nature, chef-d'œuvre éternel, toujours le même, toujours nouveau, & dont la vue ne rassasie jamais.

Les hommes aiment tout ce qui sent l'antique & la mort; ils aiment tout ce qui, longtems éloigné d'eux par le tems & le lieu, tombe tout-à-coup dans leurs mains: eh bien! s'il en coûte si peu pour les satisfaire, faisons la bien vieille; faisons la chinoise, tartare, iroquoise s'il le faut, & en attendant certains mensonges encore plus obligeans, disons avec les observateurs du dernier siècle, qu'un homme espérant & *alaigre* (1) par tempérament, est ha-

(1) Je forge ce mot, parce qu'il manque à la Langue, il a vieilli quoiqu'il eût mérité de rajeunir. Le mot *gaieté* ne répond point du tout au mot *alacritas* des Latins qui ne signifioit pas cette gaieté oiseuse qui s'évapore en chansons, en calambours, & en mouvemens inutiles; mais la gaieté active, celle d'un ouvrier qui chante en travail-

bituellement électrique, *en plus*, & qu'un homme froid, timide, envieux, indolent l'est *en moins*. Le Lecteur me soupçonnera ici de tomber dans des rêveries; qu'il prenne garde de tomber lui-même dans le songe de la vanité qui contredit en niant ce qu'elle n'a pas encore observé, ou ce qu'elle ne peut expliquer; voyons les faits. J'ai éprouvé cent fois, qu'en la présence d'un mélancolique, mais sur-tout d'un mélancolique à grandes prétentions, & par conséquent envieux, je perdois peu-à-peu de mon feu naturel, & restois très-affaissé lorsqu'il me quittoit; des gens de ce tempérament m'ont dit qu'ils avoient toujours éprouvé avec moi l'effet contraire, j'en appelle à mes amis, & je leur demande si jamais aucun d'eux s'est senti refoidi & découragé en me quittant; le fait est que, comme tous ceux qui ont un but facile à atteindre à force de tems, un sentiment habituel de contentement & d'espoir me tient fidèle compagnie; je n'ai jamais été triste cinq

lant. Ce mot n'est pas François, dira-ton, je réponds qu'il le fût du tems d'Amiot, & qu'il l'est encore, puisque je me fais entendre en l'employant, après en avoir bien déterminé la signification; l'usage fondé sur la raison est respectable, mais l'usage capricieux qui appauvrit une Langue en en chassant des mots nécessaires, n'est que la voix des sots, il ne faut point l'écouter.

minutes étant ſeul ; je ſue auſſi continuellement, quelque froid qu'il faſſe ; ce qui prouve que chez moi le mouvement expanſif eſt très-fort & l'emporte ſur l'autre ; l'eſtomach eſt pareſſeux & l'aſſimilation fort lente ; auſſi n'ai-je fait que maigrir depuis vingt ans ; l'équilibre étant rompu, on peut prédire qu'avec ma belle expanſion je n'irai pas loin, ce qui importe peu au fond de notre ſujet.

Eh quoi ! n'entend-je pas dire, voudriez-vous nous perſuader que la confiance paſſe comme la peſte d'un homme à un autre ; c'eſt la volubilité de votre langue, & la vivacité de votre geſte qui ranime vos auditeurs ; c'eſt dans vos yeux étincellans qu'ils puiſent ce feu qu'ils emportent : examinons.

Les maladies ſe communiquent ; trop de faits le prouvent, à chaque maladie ſont attachés des ſentimens & des idées d'une eſpèce particulière qui ſont communs à tous les hommes affectés de cette maladie ; la ſanté ſe communique auſſi par la cohabitation, je ne parle point de la précaution que prit David de ſe tenir entre deux jeunes perſonnes pour humer en Roi leur jeuneſſe & leur vie ; nous avons des faits beaucoup plus certains & plus récens ; or, ſi un homme, par ſa ſeule préſence, peut nous faire participer à ſon état phyſique, les ſentimens & les idées dépendant beaucoup de cet état, il doit auſſi nous les communiquer ; vous convenez

que la confiance peut entrer par les yeux & les oreilles à l'aide du geste & de la parole; pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle entre aussi par la peau? Qu'est-ce que ces mots & ces gestes qui inspirent de la confiance? Des mouvemens qui frappent les yeux & les oreilles; de qui parlent-ils? d'un être que le feu anime, c'est toujours là qu'il en faut revenir; la quantité de mouvement nécessaire pour réveiller des idées agréables par l'impression produite sur l'œil & l'oreille n'est pas fort grande, & l'effet en est prodigieux; quelle machine au monde peut être comparée pour la force à un mot bien placé; sorti de la bouche d'un Général il met en mouvement une armée & tout son bagage; n'y a-t-il qu'un coup de poing & l'acte de la génération qui ayent le privilège de réveiller des idées? timides & voluptueux, nous n'observons que ce qui intéresse nos passions favorites; si vous étiez physicien, vous sçauriez qu'on peut faire naître des idées de la même espèce à l'aide des cinq sens également; que si le tact paroît plus obtus que les autres sens, c'est qu'on fait moins d'attention à ses impressions, parce qu'il est continuellement affecté, & qu'on ne tient compte que des plus fortes, sans soupçonner jusqu'à quel point la continuité, la fréquence, & l'universalité d'une impression peut compenser la force d'une autre. Les sueurs abondantes que causent quelques maladies prouvent que la

force qui chasse les humeurs du centre à la circonférence est plus grande qu'on ne le croit; la facilité avec laquelle un homme qui craint ou qui a froid, absorbe les miasmes répandus dans l'air, montre que celle qui agit de dehors en dedans n'est pas moindre; on sçait aussi par expérience que les hommes hardis & confians sont moins exposés aux contagions que les autres; ces vérités ne sont plus aujourd'hui des paradoxes, & reunies à ce grand nombre d'expériences qu'on a faites sur l'électricité de la matière vivante ou morte, elles font soupçonner que la force expansive s'étend assez audelà de la peau pour affecter les corps voisins d'une manière analogue à celle des corps où est le foyer de cette force.

Notre opinion commence à paroître probable; mais tout cela est encore trop vague, prenons en main l'instrument universel pour déterminer & résoudre la question; or, si nous en ôtons les élémens qui ne doivent point y entrer; sçavoir la parole, le son de voix, le mouvement des yeux, l'air du visage, le geste, ses mouvemens involontaires; en un mot, tous les signes naturels & conventionnels qui peuvent réveiller des sentimens ou des idées, en manifestant les nôtres, nous aurons encore les odeurs, l'air, & quelques objets du tact qui agissant imperceptiblement, & n'étant sensibles que par l'effet total de leurs impressions accumulées, ne

peuvent rien signifier, élémens analogues à ceux que nous supprimons, & suffisans. En effet, 1°. les idées & les passions actuelles d'un homme influent sur sa constitution, & principalement sur ses humeurs, *& vice versâ*; des qualités de celles-ci dépendent celles de l'air que deux hommes habitant le même lieu respirent en commun; car les particules excrémenticielles qui s'exhalent par les trois transpirations, venant de tous les fluides à la fois, doivent avoir des qualités peu différentes & varier avec eux; or, d'un côté, une odeur cadavéreuse & nauséabonde influe visiblement sur le physique & le moral; elle produit le dégoût, l'abattement, l'aversion, la haine même, & il faut bien que les idées s'en sentent; de plus, ces odeurs sont plus ou moins mauvaises, selon le tempérament actuel des corps d'où elles s'exhalent; par exemple, un homme d'une complexion humide & froide dont les humeurs se portent naturellement vers le bas, & chez qui elles séjournent davantage, à cause de la lenteur des fonctions, sent ordinairement plus mauvais qu'un homme sec & ardent, tant par les raisons précédentes, qu'à cause du degré de sa chaleur naturelle, plus approchant de celui qui occasionne ou favorise la putréfaction : d'un autre côté, l'air humide & infecté par les exhalaisons animales, détériore la constitution de ceux qui le respirent; mais, outre les

ravages qu'il fait dans l'intérieur, il amollit tout le ſyſtême de la peau, relâche les fibres, & par contre-coup affoiblit le cœur & l'eſtomach, rend la tête plus foible & plus mobile; enfin, amollit & efféminé l'homme tout entier, d'où réſulte encore un changement dans le moral. 2°. Une perſonne qui vient me trouver chez moi, en échauffant mon air, m'échauffe moi-même; pour peu que l'air demeurât pur, cet accroiſſement de chaleur feroit naître en moi l'eſpérance, l'affection, la confiance & les idées analogues; mais, comme l'air ſe corrompt en même tems qu'il s'échaufle, la ſeconde cauſe peut, ſelon les cas, concourir ou lutter avec les deux autres; ſi l'air eſt échauffé avant d'être infecté, nous aurons les bons ſentimens & les bonnes idées; s'il eſt plutôt infecté qu'échauffé, le moral en ſouffrira.

Ainſi toutes les fois qu'un homme reſte longtems enfermé avec un autre, il influe en bien ou en mal ſur ſon phyſique & ſur ſon moral; il y a plus, comme les cauſes que nous avons réſervées, après notre excluſion, n'agiſſent qu'à la manière de celles que nous avons ſupprimées, ſçavoir en modifiant les deux mouvemens contraires dont l'alternation compoſe la double exiſtence de l'homme, il s'enſuit que nous ne devions pas plus ſupprimer les dernières que les premières.

J'en ai dit aſſez pour faire ſoupçonner que les cinq eſpèces de ſenſations, les ſentimens & les idées ne ſont que des modes de l'électricité qui n'eſt elle-même qu'un mode du mouvement alternatif. En reſterons-nous là ? non; avançons. Je compare en cet inſtant les plus curieuſes expériences qui aient été faites depuis 40 ans ſur l'électricité, avec les phénomènes moraux les plus connus, & je trouve que l'analogie ſe ſoutient par-tout. Cet apperçu un peu hardi, dont nous ferons uſage quelque jour, auroit ſans doute beſoin d'être appuyé de quelques exemples; j'y renonce, le champ eſt trop étroit; dès qu'une idée bien approfondie, ſe trouve vraie, j'ai ſoin de l'étendre en faiſant le tour, & de la reverſer ſur toute la ſcience humaine; ſans ceſſe mon œil ſe porte ſur toutes les parties de cet immenſe ſujet, de chaque point je vois le tout; or, comment faire entrer ces milliers de tableaux dans un ſeul ? la choſe étant impoſſible, il faut bien que le lecteur daigne y ſuppléer en vérifiant lui-même les faits que je ne puis qu'indiquer.

Un animal vivant perd bien plus de ſon poids dans un tems donné, que s'il étoit mort, effet qui montre évidemment l'action puiſſante & continuelle de la force expanſive dans les corps vivans; quand ceux qui ont beaucoup de vie laiſſent paſſer l'heure du repas, ils ſentent que la bile & la pituite courent à l'eſtomach. Ce viſcère toujours en action tire ſans

cesse du dehors, & distribue aux membres l'aliment qu'il tient d'eux; mais, si, ceux-ci restant dans l'inertie ne lui rapportent rien, il reprend ce qu'il a donné, le digère de nouveau, & le renvoye dans la circulation; or, de ces alimens deux fois digérés, une partie s'assimile encore, & l'autre est expulsée; telle est la cause du prompt affoiblissement qui résulte d'un jeûne prolongé imprudemment. Semblable aux républiques, l'homme-animal a tellement besoin de combattre quelque chose d'étranger à lui & d'exhaler son feu, que s'il lui manque des alimens, il tourne son activité contre son individu, travaille sur sa propre substance, & se mange en quelque sorte lui-même; politiques, saisissez l'analogie, le corps social ne peut vivre long-tems sans une alternation de pertes & de réparations (1).

---

(1) La guerre est donc nécessaire, triste vérité! mais c'en est une; les maux sont partie de notre bonheur, en nous le faisant sentir; à quoi sert ceci ou cela, dit l'insensé, & quand on a satisfait à ses éternelles questions, il croit vous rendre muet en vous disant: vous m'avouerez bien au moins que la mouche, la puce, la punaise ne servent à rien, ne voyant pas que ce sont autant d'aiguillons vivans destinés à nous réveiller, en agaçant nos fibres par de fréquentes piquures, dans une saison où tout nous fait tendre à un repos qui nous feroit funeste.

Les diverses portions du feu, disions-nous plus haut, logées & retenues en divers lieux par l'autre force, produisent les mêmes effets que le soleil; nous eussions dû ajouter que tout ce qui peut, aussi bien que la matière dans l'état d'ignition, irriter la fibre humaine, & faire naître les sentimens expansifs, depuis le plus foible mouvement de pitié jusqu'à la colère d'Attila, peut être regardé comme représentant cet astre en petit; en ce sens, un verre de vin, un cordial quelconque, la pierre à cautère, un coup de fouet, un soufflet, un ami vivifiant, une maîtresse chérie dont la vue force le misantrope à s'épanouir; un bon mets, une odeur suave, une couleur éclatante, un air guerrier, ou amoroso, une bourse de louis, un mot flatteur ou insultant, une page de l'Héloïse, un tableau de Buffon, que sçais-je, une pointe, un calambour, un quolibet, toutes ces choses sont autant de soleils par rapport à nous; car tous les êtres n'étant pour l'homme que des variétés de sentiment, toutes les causes petites ou grandes qui produisent en lui les divers degrés du mouvement expansif avec les idées & les sentimens qui y sont attachés, peuvent être assimilées à l'astre qui roule majestueusement autour de la planète, ranime tous les êtres sensibles, & ressuscite avec les siècles toutes les molécules de la surface.

A bien des égards, les animaux & sur-tout les hommes sont autant de petits astres qui rayonnent

en tout ſens, les uns plus, les autres moins, ſoit que par l'eſpérance & l'orgueil ils brillent d'une lumière propre, ſoit que par la vanité ils ne réfléchiſſent qu'une lumière pâle & empruntée; aſtres qui font leurs révolutions dans des tems plus ou moins longs, dans des eſpaces plus ou moins grands, ſoit qu'ils tournent généreuſement autour d'eux-mêmes, ou qu'ils tournent en eſclaves autour d'un maître; aſtres qui vont & reviennent ſans ceſſe du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, ſe couchent & ſe lèvent machinalement, ſe couvrent ſouvent de taches, s'éteignent enfin, s'éclipſent à jamais, & ſont relayés par d'autres qui diſparoîtront de même.

La femme comparée à l'homme eſt une eſpèce de lune ſujette à bien des inégalités, dont aucun Aſtronome n'a encore ſçu tenir un compte exact; tous deux ont leurs circulations, leurs périodes, leurs alternations & leurs progreſſions; tantôt ils frémiſſent à l'uniſſon de l'Univers, tantôt à l'uniſſon l'un de l'autre; mais plus ſouvent ils ſe déſaccordent doublement; il entre de tout dans leur compoſition; ce ſont en quelque manière deux petits mondes abrégés, de petites planètes circulant ſur la grande, où l'on obſerve en petit les phénomènes qui ſe montrent en grand dans l'enſemble; en ſorte que quelques Philoſophes, frappés de la force de l'analogie, en vinrent juſqu'à regarder chaque ani-

mal comme un petit monde, & le monde comme un grand animal qui sçait bien ce qu'il fait, & dont tous les mouvemens se communiquent à nous; or, quoique le sentiment semble mettre une différence bien spécifique entre l'animal & la planète, comme il est l'effet de la forme & de quelques autres qualités fugitives, il y a encore entre ces choses assez de rapport, pour qu'il puisse résulter de leur comparaison des vérités utiles; mais ce qui fonde l'analogie, c'est la sujétion commune à l'action des deux forces qui, en s'exerçant à la fois sur le monde entier, & sur ces petits *touts* qui en sont partie, & que nous appellons animaux, doit produire des phénomènes fort analogues.

Si l'on médite bien l'influence que la lune a sur les météores aqueux, sur la mer & sur les cavités du corps humain, influence reconnue par Hypocrate, le dieu de la Médecine, & que ne voyent ni les aveugles, ni les littérateurs-physiciens, l'on en conclura que si l'homme & la femme considérés en eux-mêmes sont de petits soleils, comparés l'un à l'autre ils peuvent être regardés comme le soleil & la lune. De ces deux astres sensibles l'un tient toute sa force de l'autre, & ne peut que réfléchir foiblement ses rayons. Tantôt en conjonction, tantôt en opposition, ils doivent régner tour à tour comme les astres dont ils sont l'image, l'un le jour, l'autre la nuit, l'un dans les affaires, l'autre dans

les plaisirs; tous deux doivent penser, agir, aimer & plaire; mais l'homme doit faire métier de penser & d'agir, la femme d'aimer & de plaire, afin qu'il y ait un cœur & une tête à la maison; si l'homme en s'éveillant prenoit courageusement le sceptre, achevoit sa révolution d'un pas égal & ferme, éclairant & échauffant fortement sa maison, & remettoit au coucher du soleil entre les mains de son épouse ce sceptre qui appartient à tous deux, en lui disant: prends, chère compagne, ton heure est venue, règne sur nos plaisirs, la famille seroit réglée sur le système du monde, & la petite société seroit bien ordonnée; mais, d'un côté, l'homme impérieux veut prolonger son despotisme au-delà des heures du travail, & l'étendre sur les momens où tant d'avantages donnés par la nature à la femme prouvent trop à son tyran qu'il doit, pour son propre bonheur, se laisser doucement dominer à certaines heures; de l'autre, la femme, non moins despotique, voudroit luire & régner sur la journée même, elle oublie que sa foiblesse la condamne à se renfermer daus une orbite moins vaste, & à tourner autour de la planète principale; elle oublie hélas! elle oublie trop qu'elle ne doit régner qu'au soleil couché, & luire que dans les ténèbres. Ainsi, que la femme se lève avec la lune, & se couche avec elle; qu'elle se contente d'échauffer & de refroidir tour à tour la planète dont elle n'est que le satellite, & tout n'en ira que

mieux, car le désordre commence toujours par elle.

Mais laissons ces gentillesses à ceux qui les aiment; en examinant & comparant les deux sexes, on trouve que leur différence la plus marquée consiste en ce que l'homme est dans son tout plus chaud, plus sec, plus dense & plus solide, & que la femme est plus froide, plus humide, plus spongieuse & plus molle; l'homme est d'autant plus homme qu'il a plus de ces premières qualités, & qu'il les posséde à un plus haut degré; la femme est d'autant plus femme qu'elle a en plus grand nombre & en plus grande mesure les qualités de la dernière espèce; certains hommes vus de près, ne sont par leur timidité & leur mollesse que des femmes à qui la nature semble avoir attaché par distraction le sexe masculin. Bien des femmes par la hardiesse, l'énergie des mouvemens, & leurs autres qualités masculines ne sont que des hommes qui engendrent à la manière des femmes; les premiers ne sont hommes & les dernières femmes que dans certaines minutes dont la somme comparée à la durée de la vie n'est presque rien; en sorte que, dans un grand nombre d'individus, un sexe empiéte sur l'autre; si le sexe étoit tout dans l'espèce raisonnable, si la société humaine n'étoit qu'un haras où la multiplication fût l'unique but, on eût eu raison de prendre, comme on l'a fait, la figure &

les fonctions des parties de la génération pour ligne de démarcation entre les deux sexes, & de régler leur état civil sur les différences de cette espèce; mais, dans l'état présent des choses, le sexe est-il tout? je sçais qu'il est pour beaucoup dans nos projets, nos actions & nos réflexions, qu'il est en quelque sorte le foyer vers lequel tout converge; cependant, chez le peuple, & dans toutes les classes un peu affamées, l'estomach, foyer principal, dérobe à l'autre une partie des rayons, & l'emporteroit encore plus dans un meilleur état; pour juger des choses selon la fin naturelle & politique, il faudroit compter & mesurer à part la somme des mouvemens physiques & moraux de chaque individu, & les sommes formées, les comparer; alors seulement on pourroit dire qui est homme de la femme au teint more-doré, à voix mâle, au geste énergique, à l'œil fixe & dur, ou du blondin, blanc comme neige, doux & timide, qui me dit en baissant les yeux, *je suis son mari.*

Il y a plus, que chacun de nous s'anatomise avec soin, nous reconnoîtrons que nous sommes presque tous androgynes, femmes jusqu'ici, hommes jusques là; hommes en dedans, femmes au dehors, femmes en haut, hommes en bas & *vice versâ.* Que d'hommes robustes ont le cœur d'une poule & la voix d'une femme, tant il est vrai que le physique n'est pas tout, à moins qu'il ne soit tout d'un côté;

que

que j'ai vu d'hommes & sur-tout d'Anglois avoir le teint blanc, la peau lisse, fine & transparente comme des demoiselles, & porter avec cela un cœur féroce, oser tout, & se montrer capables de battre le plus fort d'entre vous; c'est l'éducation, le régime, la société, l'habitude qui nous rend ainsi mi-partis; à l'instinct qui nous guideroit plus sûrement, on substitue des pédants qui ne connoissent rien de mieux que de s'enter eux-mêmes sur leurs élèves, & de peupler le monde de petits vieillards qui radotent avant l'âge de raison; delà ces disparates & cette bigarrure qu'on remarque dans tous les caractères; point d'harmonie, point d'unité; aucun de nous n'est à sa place, l'homme pleure, la femme gronde, & tandis que des Hercules dorment, filent ou tremblent aux pieds d'une Laïs, des sylphes battent nos ennemis ou découvrent le systême du monde.

Alexandre, César, & le Chevalier de Tourville, Jean Bar même qui après tout n'étoit qu'un grand blondin à yeux bleus, avoient tous quatre quelque chose de féminin. Leur histoire accouplée aux faits précédens, prouve combien l'habitude & le feu d'une tête échauffée par des modèles ou des préjugés peuvent augmenter la force d'un homme originairement foible; beaucoup de chaleur naturelle, un corps dense & massif, une éducation mâle, vous aurez un caractère très-marqué; ôtez la densité &

la maſſe, & mettez un modèle, vous aurez à-peu-près le même produit pour le caractère, un peu moins de force d'ame, mais plus de talent.

Les femmes ont les mouvemens cauſés par les deux forces, beaucoup plus vifs & plus foibles que les hommes; chez elles la fineſſe du tiſſu compenſe en partie le défaut de chaleur; une femme n'eſt à bien des égards qu'un homme qui a les nerfs continuellement attaqués; du moins ces deux ſortes d'êtres ſe reſſemblent-ils beaucoup au moral; ce qui me fait ſoupçonner que la maladie nerveuſe a ſon ſiège dans la lymphe; ainſi les femmes doivent, comme leurs analogues, manger moins & plus ſouvent, & ſe nourrir d'alimens faciles à digérer, la conſiſtance de l'homme fait que le principe vital peut chez lui ſe concentrer plus longtems dans les mêmes parties ſans danger pour la machine, il eſt ſenſible pour moins de choſes différentes, il l'eſt plus longtems & plus conſtamment pour les mêmes par cela ſeul qu'il l'eſt moins pour chacune; la raiſon de ces differences, eſt que, dans l'homme la denſité & la maſſe, qualités propres à la force attractive étant plus grandes, la force oppoſée éprouve de plus grands obſtacles au mouvement.

En général le ſentiment me paroît d'autant plus fin & plus exquis, & les opérations du cerveau d'autant plus rapides, que la fibre eſt plus courte, plus menue, plus rare, plus sèche, & plus tendue

actuellement, & que le degré de chaleur dans les viscères est plus grand, en deçà toutefois du degré où le spasme a lieu; on doit peu s'en étonner, car le feu étant reconnu comme principe des mouvemens corporels qui accompagnent le sentiment & la pensée, ces deux propriétés doivent avoir une intensité proportionnelle à l'intensité de la force motrice & à la mesure des qualités, dont le concours rend un corps propre au mouvement de vibration; or les mêmes qualités subsistant dans le même degré, la mobilité augmente encore à proportion que les humeurs s'exaltent; quand la bile ou la lymphe s'épaississent en séjournant dans les vaisseaux, elles deviennent âcres & irritent prodigieusement les fibres, effet qui naît assez souvent d'une grande chaleur, & qui l'augmente encore. La plupart des Médecins & des Philosophes ne distinguent point assez l'irritabilité de la fibre qui dépend de son état, de celle qui vient des qualités des humeurs; souvent la fibre est irritée sans être très-irritable, mais seulement parce que la cause irritante a beaucoup d'intensité; la première espèce d'irritabilité est propre aux femmes & aux hommes qui leur ressemblent; la seconde l'est aux hommes & aux femmes qui ont la fibre dense & épaisse.

La lymphe exaltée produit les affections nerveuses, l'épilepsie & les maladies analogues; la bile exal-

tée produit la fièvre, & un grand nombre de maladies inflammatoires, comme je le prouverai par la suite; le soleil produit, augmente & exalte le sang & la bile, la lune a beaucoup d'influence sur la lymphe, aussi le premier astre est-il coordonné au foie & au cœur, & l'autre à la tête dans les deux sexes, & à la matrice dans les femmes dont les infirmités périodiques sont une sorte de marée; j'ai de fortes raisons pour croire que la lune augmente dans les femmes le mouvement de haut en bas qui est propre aux êtres froids & humides, & que dans les vieillards, les Gens-de-Lettres, les lunatiques & en général tous les sujets chez qui la chaleur & la vie se concentre dans la tête, elle augmente le mouvement de bas en haut; voilà pourquoi les anciens appelloient la lune le mauvais génie; ils sçavoient que les individus qui ne vivent que de la tête ont naturellement le cœur sec, & sont moins remués par les passions qui naissent avec le mouvement du centre à la circonférence, telles que la générosité, la commisération, &c. —

Aux premières qualités de la fibre que nous avons dénombrées répondent la sensibilité, la sagacité, l'esprit & (en y ajoutant l'humidité), la timidité. Aux qualités contraires, y compris l'humidité, répondent la lenteur, la stupidité, la timidité, &c. . . . . Au degré moyen de ces qualités

répondent le jugement, le courage tranquille & ſes analogues. Ces diverſes cauſes mêlées avec les cauſes phyſiques extérieures & les cauſes morales en différent nombre & en différens degrés, produiſent des combinaiſons qui ſe varient à l'infini : il eſt impoſſible d'en faire l'énumération exacte, on ne peut juger de ces choſes qu'en maſſe & par les ſignes, ce qui n'eſt pas difficile ; quelques-unes de ces cauſes naiſſent l'une de l'autre, ſe multiplient & ſe fortifient réciproquement, & toutes enſemble dépendent de la proportion des deux forces. Des qualités précédentes, les unes concourent, les autres luttent naturellement, à cauſe de l'analogie & de l'oppoſition ; mais fort ſouvent les qualités de la même claſſe ſe combattent, ce qui complique encore le problême. Pour avoir une qualité à un degré très-marqué, il faut jetter du même côté toutes celles qui lui ſont analogues, autant que cela peut dépendre de nous ; c'eſt le moyen d'exceller, de ſe porter fort mal & de mourir de bonne heure après s'être fait beaucoup admirer & déteſter. Pour vivre long-tems, être heureux, aimant & aimé, il faut mêler toutes les qualités, balancer les oppoſés par le nombre ou le degré, & empêcher que rien ne domine trop.

En ce monde, & en toute queſtion, il faut opter ; choiſiſſez ce que vous aimez le mieux ; ſi vous prenez ceci, laiſſez cela, car il vous eſt im-

possible de tout avoir à la fois; invention & jugement, ces deux facultés sont à certains égards opposées, naissent l'une de l'autre, & semblent se relayer; vous aurez beau faire, vous ne les aurez jamais toutes deux ensemble au plus haut degré; la grande fécondité d'invention est une vraie maladie du cerveau, & même de tout l'individu; c'est une véritable folie, fille des passions ou de la foiblesse physique; cette folie est l'état où les facultés de rappeller & de combiner font le plus rapidement leurs opérations; mais, comme elles ne travaillent alors que pour le compte du sentiment présent, il faut attendre pour juger du produit, que cette grande concentration de la force vitale dans les sièges de ces facultés ait cessé, que la chaleur soit diminuée, & qu'on soit arrivé à la tiédeur & au calme où la faculté de comparer travaille avec sûreté. La chaleur, comme l'on voit, donne la grande invention; l'air pur, frais, & médiocrement dense, ainsi que l'eau claire & limpide qui a des effets analogues, rendent le jugement; on donne encore de l'énergie à cette dernière faculté par un exercice modéré, & à l'aide d'un livre ou d'un homme ennuyeux.

Pour avoir l'ame libre, disoit un médecin, il faut avoir le ventre libre; de tous les ustensiles domestiques, le plus utile pour un philosophe ardent, c'est une seringue, elle appaise ce grand feu d'imagination.

qui tue le corps & le jugement; avec cette arme on peut combattre ses passions & ses erreurs ; mais ce remède n'est à l'usage que des personnes exaltées, soit par de longues & fréquentes méditations, soit par la douleur physique ou morale; il nuiroit aux tempéramens froids & humides qui ont la fibre lâche; ces détails sont peu pittoresques, certes ils ne sont pas nobles, & peut-être seront-ils méprisés d'un lecteur délicat & superficiel; un pareil mépris lui feroit peu d'honneur, rien n'est bas de ce qui peut être utile aux hommes. Helvétius se fût bien trouvé de dédaigner un peu moins la profession de son père, la Médecine est au moins les trois quarts de la morale; ce grand homme avoit entrevu le pouvoir de l'éducation & de l'habitude, il a très-bien manié le petit nombre d'élémens qu'il avoit pu saisir ; mais, s'il eût sçu ce que je vais dire, il se fût tenu bien plus fier de son paradoxe, & ne l'eût pas mieux prouvé.

On peut, en exaltant une humeur chez un homme quelconque, changer avec le tems sa complexion; par exemple, en exaltant sa bile, soit par les moyens moraux, comme en excitant & nourrissant chez lui l'émulation, & en piquant fréquemment sa vanité, soit en le nourrissant d'alimens qui forment beaucoup de bile, en le faisant vivre dans un pays très-chaud, & s'occuper de violens exercices au soleil,

faire d'un pituiteux un bilieux, & changer par conséquent son naturel, c'est-à-dire, sa propension à faire une chose plutôt qu'une autre; mais il n'en est pas moins vrai que s'il reprend son premier régime, vous verrez revenir le tempérament originel & le naturel. Cette disposition que chacun apporte en naissant dépend à la fois du mélange, de la qualité, de la quantité des humeurs & de leur proportion, il dépend aussi de l'état des solides, & ces choses dépendent l'une de l'autre; quand l'homme est arrivé à un certain âge, on pourra changer fort aisément ses humeurs; mais les viscères, les glandes, les solides, en un mot, conservant leur première disposition, on ne pourra changer son caractère qu'en le rendant malade, ce qui réussiroit également, mais seroit un véritable empoisonnement.

Ainsi, s'agit-il de la destination d'un homme, du choix de son genre de vie, du bonheur de sa vie entière, cherchez le naturel? est-il question de le faire agir promptement, étudiez ses habitudes, mais s'il n'est question que de le déterminer dans un cas particulier, laissez-là le naturel & l'habitude; au lieu de chercher son caractère, donnez-lui-en un; or, si vous sçavez fixer les yeux sur ce qui vient de passer, & sur ce qui viendra, vous y démêlerez les moyens de le faire; faut-il que je le répéte, jettez-le tout d'un côté, à moins qu'il ne

me ressemble ; car ces yeux qui ont tant veillé pour vous, ne se ferment jamais, ô hommes aveugles & distraits !

Il y a quatre principales sortes de volonté forte, sçavoir, 1°. celle des hommes qui n'ont qu'un foible degré de chaleur naturelle, & dont la fibre est longue, épaisse, massive & humide ; les hommes ainsi constitués se maintiennent dans leur première résolution, comme un poids fort lourd reste aisément à sa place, parce qu'ils ont de la peine à se traîner d'un projet à l'autre ; on fait l'honneur à ces gens là de les appeller constants, mais c'est plutôt pésanteur, *torpet inutile pondus* ; 2°. la fibre épaisse & compacte avec un degré de chaleur assez fort donne les grands caractères, ces volontés puissantes qui font les grands biens & les grands maux ; 3°. le degré moyen en tout, fait l'homme sage & vraiment constant qui se maintient dans sa résolution, parce qu'il ne l'a prise qu'après avoir examiné long-tems & de sang-froid le rapport des choses à lui-même & aux autres ; la quatrième espèce de volonté est celle qui tient à une imagination exaltée, à la répétition des mêmes images, qui a lieu, lorsque la force vitale concentrée opiniâtrément dans certaines parties, fait toujours jouer les mêmes fibres seules ou avec d'autres ; celle-ci est une véritable maladie, une manie à laquelle on fait trop d'honneur en l'appellant constance ; on ne peut pas

dire que celui qui veut ainsi soit libre, quoiqu'il paroisse ne suivre que sa volonté, au mépris de celle des autres ; au fond, qu'importe de faire les mêmes actions, au son de certains mots qui circulent dans la société depuis des siècles, ou d'être esclave du mouvement obstiné d'une fibre, c'est toujours l'être, & ce dernier genre de servitude est pire que l'autre; car, être libre, c'est faire sa volonté, ou celle des autres avec plaisir & en se portant bien; or, l'homme d'habitude en suivant les impressions d'un autre y gagneroit souvent; car cet autre en changeant de volonté & d'attitude, le feroit plus souvent alterner & changer de fibre.

Donnons un exemple; y a-t-il rien qui donne plus l'apparence d'une volonté forte que la rancune, & l'envie envieillie ? l'envie est fille de la bile & du sentiment de notre infériorité physique ou morale ; les deux pires espèces dans notre sexe ont pour sujet le courage & l'esprit; dans l'autre, la beauté, les graces, la parure, sont les avantages enviés; mais si ce sentiment est fréquent, les actes qu'il produit sont aussi fréquents, & les répétitions d'actes semblables bons ou mauvais nous font obtenir à bon marché un brevet de caractère. A nous entendre, le fou attaché dans sa loge avec une chaîne au col a de la tenue & de l'étoffe; or, si nous cherchons la cause physique, nous trouverons qu'il s'établit au moment d'une de ces offenses qui pé-

nètrent dans la ſubſtance de l'amour propre, ou du ſentiment vif de la ſupériorité d'autrui, offenſe non moins vive & plus continue, un mouvement réciproque entre le foyer qui forme & envoie la bile, & les fibres du cerveau qui ont été remuées au moment de l'inſulte naturelle ou accidentelle; ſi l'homme eſt robuſte ou ſanguin, s'il change de lieu, s'il eſt diſtrait par un grand nombre d'objets, en un mot, s'il a peu de mémoire, & s'il ſe ſent maître de ſe venger, l'envie ne jettera pas de profondes racines, il reviendra facilement & finira par oublier l'offenſe; mais ſuppoſons les qualités contraires; toutes les fois que la quantité ou l'âcreté de la bile ſera augmentée par des cauſes phyſiques ou morales, les fibres en queſtion ſeront ébranlées, la mémoire de l'offenſe ſera renouvellée, & l'imagination travaillera pour la vengeance; que s'il arrive qu'un mot, qu'un objet, ou la préſence de l'offenſeur réveille le ſouvenir, ou qu'enfin la réminiſcence ſoit ſpontanée, le mouvement commencera par le cerveau, ſe communiquera au foie, puis reviendra au cerveau, & l'homme foible ſongera encore à la vengeance; on peut appliquer ce raiſonnement à toutes les paſſions pénibles & agréables.

En examinant cette réciprocité d'influence & d'action des divers foyers de la vie, on doit voir la grande loi bien prononcée, & de plus remar-

également les loix générales dans le mouvement d'une mouche & dans le système entier de l'Univers. Méditez beaucoup sur les rapports communs des êtres, vous aurez de grandes idées, & votre cœur restera froid & sec, vous pourrez même écrire comme Séneque; mais qui persuaderez-vous? si, au lieu de vous partager ainsi en trois, vous sçavez vivre alternativement des trois manières, comme la nature le veut, vous serez parfait autant qu'homme peut l'être comme Ecrivain seulement; les sensations vous fourniront la matière première, on reconnoîtra aux petits détails caractéristiques, aux faits circonstanciés que vous étiez sur les lieux & que vous avez observé en personne, votre cerveau se chargera de trouver les analogies & de les assembler pour former le système; il donnera aussi les combinaisons neuves pour l'appliquer utilement; & ce cœur, ce cœur que vous n'aurez point laissé mourir, qui s'alimentera perpétuellement de la vie des autres, se chargera d'exprimer les grandes vérités, d'en faire de forts préjugés, puisque les hommes honteux d'être convaincus, veulent qu'on s'abaisse à les persuader, & n'adoptent la vérité que par une sorte de compassion, ou de tendresse fraternelle pour celui qui l'expose; instruit, dirigé, animé par vos trois facultés agissant de concert, vous aurez à la fois ce génie créateur qui féconde les riens de la vie, assouplit les loix éter-

nelles en les appliquant, donne à la vérité l'énergie, le ton de sagesse, les graces, la douceur, l'onction, & cette tranquille gaieté qui dissipe les vapeurs de la mélancolie; vous aurez cette vigueur progressive & insinuante qui guérit en cachant l'œuvre & la main du Médecin; & du tout bien tempéré & bien fondu, se formera ce génie à la fois tendre & ferme qui, à l'aide d'une abondante variété de moyens, plante d'une main sûre une vérité dans tous les cœurs, & l'y attache par cent mille racines; enfin, vous serez entier, vous serez un, vous serez homme en votre profession, car pour l'être il faut avoir cette triple vie.

Mais, où trouverons-nous tant de qualités réunies? Dans celui-là seul qui étant né sensible, & ayant long-tems souffert, n'aura plus d'autre manie que celle de chercher la vérité, & de la dire : ce n'est pas que cette manie ne soit comme les autres une infirmité; mais cette infirmité est respectable, elle est utile, elle est douce & peu dangereuse, quand on sçait l'étendre sur tout son être; pourvu que l'infirme se sente malade, qu'il sçache se placer, & que s'étant bien approfondi en différentes positions, il sçache se dire : ici j'aurai de la mémoire & de l'invention; là j'aurai du bon sens; ailleurs je serai foible & compatissant; dans ce bois je serai sensé, grave & religieux; dans ce parterre émaillé de fleurs, je sourirai avec la nature dans un silence délicieux,

je me coucherai ſur ſon ſein maternel, j'y ſavourerai à longs traits les doux fruits de ſon active tendreſſe, & m'endormirai dans cette paix voluptueuſe que le crime ne connût jamais, dans cette paix après laquelle nous ſoupirons tous, infortunés que nous ſommes, & qu'aucun de nous n'oſe ou ne peut aller chercher ; que ſi doucement éveillé par l'objet de mes longues & tranquilles affections, je me vois rappellé à la vie par un de ſes regards, je ſoupirerai avec elle, & lui dirai : non, il n'y a rien de beau que toi, le magnifique ſpectacle de la nature, & l'aimable ſérénité de la vertu; tout le reſte n'eſt que chimère, fièvre & ſupplice; reſtons ici; qu'avons-nous beſoin d'autre ſociété ? l'homme & la femme furent faits l'un pour l'autre, ils ſe ſuffiſent, ils ne ſont heureux que ſeuls, & l'œil profane d'un tiers trouble l'harmonie ſacrée que la nature établit entr'eux; l'homme adulte ne ſe doit naturellement qu'à ſa compagne, à ceux dont il tient l'exiſtence, & aux êtres qui vivent de ſa vie; la nature a mis la ſanction à ſes loix par les plaiſirs durables des ſens & du cœur; là où l'homme ſouffre conſtamment, il eſt déplacé, & ſon premier devoir alors c'eſt de ſe placer mieux. Que me dites-vous de cette foule d'étrangers qui portent le même nom que moi, que je n'ai jamais vus, auxquels le hazard m'a lié ſans mon conſentement, &, de ces chaînes que l'ambition & la crainte ont

tissues? la première patrie est la famille, la nature n'a point fait de citoyens, & si l'on en croit l'expérience de plusieurs âges, elle n'a point voulu qu'il y en eût; en vain, des ambitieux ont voulu relâcher les liens du sang par un mot appuyé de la force; en vain, ils surprennent l'homme à la mamelle, font ronfler ce mot sonore à son oreille à peine ouverte aux premiers sons, lui font épeller à force de coups des formules qui éternisent sa servitude, l'entourent d'un vain bruit dans l'âge des passions, se prévalent dans l'âge de maturité de la force de l'habitude, & à tout âge prêtent des mensonges à la divinité pour appuyer leur imposture, l'instinct semblable à un ressort revient contre toutes ces vaines institutions, chasse au loin un sentiment factice, & le prétendu citoyen ne sert, sous différens noms, que lui & les siens; une patrie qui ne seroit qu'une assemblée de frères, qu'une *famille de familles*, où tout seroit en commun, où, l'esprit du Christianisme animant tous les cœurs, chacun en se dépouillant avec joie pour la société se trouveroit riche du bien général, celle-là mériteroit notre adoration, celle-là mériteroit qu'on s'arrachât des bras d'une épouse pour voler au secours de ses autres enfans; mais non, au lieu de fondre l'esprit de la famille naturelle, dans la famille politique, chaque maison infectée de l'esprit diviseur qui sépare les corps & les nations ne présente qu'une assemblée

assemblée d'ennemis que la mauvaise honte ou l'intérêt maintient dans une apparente union; la loi élève un mur d'airain entre le père & le fils, le frère & le frère, l'époux & sa compagne; *ils s'aimeroient de par la nature, ils se haïssent de par la loi;* l'œil sec & fixé sur l'héritage, ils comptent tout bas les jours l'un de l'autre; au moindre danger la bouche témoigne une tendre inquiétude, & le cœur dit, *quand mourras-tu?* tel est le produit net de nos institutions. La propriété, la liberté, la sûreté, nous dit-on, voilà des biens que vous devez aux loix; je ne m'en suis pas encore apperçu, mais, quand elles me procureroient ces avantages, que m'auroient-elles donné? ce que la nature me donnoit sans condition, & sans tant d'appareil; sous son empire, il ne me falloit que de la patience & du courage pour combattre la faim & les animaux; parmi nous, il faut avoir à la fois, un cœur de fer pour résister aux maux que vous avez inventés, & un cœur sensible pour les soulager; mourir de faim en s'épuisant de travail, ou digérer une vile pâture dans une féroce insensibilité, point de milieu; cette douce alternative est la base & la récompense de ces devoirs que vous imposez. *Suum cuique*, le beau principe! C'est au moins un axiôme pour le fils du traitant, & pour la postérité de Cartouche; mais on m'avouera bien que ce n'est qu'une hypothèse un peu gratuite pour quiconque est né les mains

vuides, c'eſt-à-dire, pour le genre humain, à quelques oiſifs près; qu'il eſt facile à un homme ſenſible de ſe tranſporter par-tout, d'exiſter en tous lieux, d'entrer dans tous les corps dont il eſt entouré, d'y loger ſon ſens intime, afin de ſouffrir en eux & de mieux voir les remèdes à leurs maux, & qu'il eſt difficile de s'arracher au ſpectacle aimable de la ſimplicité primitive pour ſe reperdre dans cette multitude où nous voilà relégués; ce n'eſt cependant que par cette vue continuelle & alternative des deux états oppoſés, & de toutes les combinaiſons du dernier, que l'homme qui ſe deſtine à éclairer les autres, pourra varier la forme & la couleur de ſes penſées, diverſifier ſon individu, & ſe trouver par-tout à ſa place; eh bien donc, il ſe dira encore, dans un cercle d'hommes corrompus qui ſe jouent ingénieuſement de la miſère publique, incapables de partager cette tendre & douce mélancolie qu'excite & nourrit la vue des infirmités humaines, & le ſeul ſentiment raiſonnable dans cette vallée de douleur & d'incertitude, je rirai avec eux, mais en verſant des larmes de ſang; car ce rire inſenſé eſt un ſigne de mort; peut-être auſſi me ſaiſirai-je moi-même de l'arme terrible pour me donner ſur eux la ſeule priſe qu'ils ayent laiſſée. Enfin, le maniaque dont la folie eſt de vouloir corriger ſes ſemblables, certain par ſon expérience que l'homme eſt preſque

tout ce qu'il est, selon le tems, le lieu & les autres causes variables, distinguera soigneusement les espèces de sentimens & d'idées que lui donnent les diverses circonstances; afin d'avoir à son gré, & à toute heure, ceux dont il aura besoin; il fera de toutes les parties de son être physique un instrument souple & commode à l'usage de sa volonté; quelquefois même il prêtera l'oreille aux suggestions du mauvais principe, réveillera ces vices endormis au fond de son cœur, & les laissera parler tour à tour, afin de connoître leur style, leur accent, & leur physionomie, de les peindre au vif, & de les démasquer plus sûrement.

Après avoir laissé un instant jouer le cœur pour reposer la tête, rentrons encore une fois dans la Physique; patientez, nous approchons du but.

Ce balancement de nos facultés & ce passage alternatif de la vie, d'un foyer au foyer opposé, dans tous les sens possibles, me rappelle une des conjectures qui ont fait le plus de bruit dans ce siècle; certes, l'électricité positive & négative de M. Franklin, est un bel apperçu; ce génie simple & hardi qui sembloit né pour mettre les deux mondes en liberté, l'appliquant aux grandes & aux petites masses, à la matière brute, & aux êtres vivans, nous a donné un moyen pour nous garantir du tonnerre; cette application est belle, je l'ai louée, je ne m'en repens pas; mais qu'est-ce que cela?

fort peu, fur-tout pour celui qui ne craint pas ce fléau ; que fera-ce pour l'homme jufte & éclairé qui contemple ce grand phénomène comme le plus beau de tous les fpectacles, & comme la matière de fes triomphes ; & en effet cette flamme vive & rapide dont la blancheur effrayante aveugle l'être foible & timide, femble rallumer le flambeau du Génie éteint par la tyrannie, par le mépris ou l'indifférence, & tandis que cette baffe impofante qui gronde dans la profondeur des cieux jette la terreur dans l'ame des méchans, & glace d'effroi le tyran fur fon trône, l'homme de bien, calme, tranquille, réfigné, nourrit l'eftime de foi-même par le fentiment de fon intrépidité, contemple avec délices les grands jeux de la nature, fourit à fes fiers accents, & admire également fa marche augufte & contraftée, foit qu'elle gliffe doucement dans la paifible uniformité de fon cours ordinaire, foit que mettant aux prifes les deux puiffances auxquelles elle a partagé l'empire du monde, elle réveille les mortels affoupis en déployant dans un appareil terrible & majeftueux toute fa pompe & fa magnificence. Qui fçait même fi, dans ce malheureux état de chofes, toutes nos fublimes inventions n'augmentent pas les différences odieufes que l'inégalité a introduites entre le pauvre & le riche ? nos para-tonnerres ne mettent encore à l'abri que les oififs & les méchans ; tranquille au fond

de ſon palais, l'uſurpateur attire à lui & les productions de la nature & celles de nos cerveaux, promène un œil ſatisfait ſur ſa collection & dévore à loiſir les fruits de nos travaux, tandis que l'inventeur & le citoyen laborieux reſtent à la porte en butte aux fléaux naturels & politiques ; l'or paye tout, & ſur-tout la ſervitude ; à quoi me ſert votre Génie ſi je ne puis le ſoudoyer ? travaillez, épuiſez-vous, bientôt le riche, excité par ſes craintes même à nous dépouiller, tiendra de vous des deſirs nouveaux, & achetera toute la nature pour aſſurer ſa tranquillité. Je le répète, Franklin a gagné le premier hémiſtiche du vers qui eſt au bas de ſon portrait, mais il l'eût encore mieux mérité, ſi d'un trait de génie il eût ſervi toute l'eſpèce humaine, pauvres & riches ; les plus ſublimes inventions ſont celles qui, par leur ſimplicité, ſont d'un uſage commun ; nos vrais bienfaiteurs ſont ceux qui, à l'exemple de la mère commune, prodigues du néceſſaire, & avares de l'inutile, mettent hors de portée les objets de pure curioſité, & font tomber à bas prix la matière de notre bonheur.

J'ai montré que la grande loi du mouvement alternatif influoit perpétuellement ſur le phyſique & le moral de l'homme, & que l'électricité n'en étoit qu'un cas particulier ; quel progrès le Philoſophe Anglois n'eût-il pas fait faire à la Médecine & à la Morale, s'il eût tourné les yeux tout-à-

fuit de ce côté ? l'homme, l'homme, Physiciens vagabonds, voilà l'être qu'il faut étudier & que vous perdez trop souvent de vue ; un seul sentiment agréable qui a pris pied dans le cœur humain vaut mieux que cent mille expériences, comme celles des conjurés & du para-tonnerre.

Un Allemand, suivant une marche plus mystérieuse & plus intéressée, vient de vendre aux plus riches & probablement aux plus honnêtes de mes compatriotes une découverte dont les profanes doutent encore; les uns nient, les autres approuvent, moi, j'attends; autant que j'en puis juger par des ouï-dire, il tient quelque fait qui jetteroit une grande lumière sur ma théorie, mais je suis pauvre, & la vérité ne m'appartient pas plus que les faux biens qu'on se procure avec de l'or.

Si l'on vouloit m'initier aux mystères du Mesmérisme, je donnerois en échange à l'Adepte qui m'instruiroit, d'abord cette vérité : il ne faut pas vendre la vérité quand on peut la donner, & on le peut toujours quand on exerce une profession lucrative; que s'il y a du danger à la publier, la vente que vous en faites ne nous met pas en sûreté; car bien des gens aiment à ravoir leur argent, quand ils tiennent ce qu'ils ont payé; je leur donnerois aussi l'art de ranger leurs découvertes avec celui de les rendre vraisemblables en les approchant un peu plus du public; enfin je leur ferois

préſent de cette analogie qui mérite d'être approfondie & ſuivie. On ſçait qu'un moyen efficace pour augmenter la quantité & l'énergie de la matière électrique eſt, toutes choſes égales d'ailleurs, d'augmenter le volume, encore mieux la ſurface, mais principalement la longueur des conducteurs; enſorte qu'on peut prédire qu'un conducteur diviſé en un grand nombre de branches, ſubdiviſées elles-mêmes en un plus grand nombre d'autres, qui ſe réuniroient enfin en un ſeul terminé par une boule, donneroit de plus grands effets qu'un ſimple tuyau à la manière ordinaire; c'eſt par un méchaniſme fort analogue que s'éxécutent nos mouvemens forcés & volontaires. Le feu vital & électrique, mis en jeu par la percuſſion, le frottement, ou un autre feu, part des cinq organes des ſens, du cerveau, ou de la poitrine, parcourt avec la rapidité de l'éclair ces innombrables rameaux dont l'homme paroît preſque tout compoſé, ſe jette dans les paquets de fibres du muſcle ou des muſcles qu'on veut faire agir, les ébranle, les anime; enfin ſe reſſerrant, & ſe concentrant dans les tendons, il opère ces mouvemens qui nous étonnent; l'analogie eſt frappante, qu'une auſſi petite puiſſance que le ſon ou la figure d'un mot remue une auſſi grande maſſe que celle de notre corps, nous ne devons point en être ſurpris, ce n'eſt là qu'un cas particulier de la loi générale.

Continuons donc de faire ce que l'un des physiciens cités n'a pas fait, & ce que l'autre ne fait pas assez publiquement. Dans l'instant de l'attaque nerveuse, outre la commotion dont j'ai parlé, j'éprouvois un spasme, une tension fort incommode sans être très-douloureuse, dans la partie postérieure du cerveau; je perdois en grande partie la mémoire & l'imagination, mais la faculté de comparer s'exerçoit comme à l'ordinaire sur les objets sensibles, & sur le petit nombre de ceux que je pouvois me rappeller; ma vue se troubloit & je sentois une foiblesse dans les bras & dans les jambes; voulois-je recouvrer les deux autres facultés, & rendre aux extrêmités la force qu'elles avoient perdue, j'y réussissois en me chauffant un moment les pieds & la face, ou en fixant la vue sur une muraille blanche fortement éclairée par le soleil; des frictions aux bras & aux jambes, & en général toute sorte de mouvemens dans les parties éloignées de celle où étoit le spasme, produisoient le même effet; mais dès que je cessois, le spasme revenoit plus fort qu'auparavant, la vue étoit plus trouble, la mémoire & l'imagination opéroient moins bien, & les extrêmités étoient plus foibles que si je n'eusse rien fait; ce qui, pour le dire en passant, confirme encore notre loi.

Quelquefois je faisois lentement les mouvemens

dont je viens de parler, & à mesure que je les affoiblissois, la force vitale revenoit comme un ressort au lieu d'où elle avoit été tirée; on eût dit un long morceau de gomme élastique attaché par un bout à l'occiput, & par l'autre, divisé en plusieurs branches, aux pieds & aux mains, dont on eût détaché par dégrés l'extrêmité inférieure; les remèdes les plus convenables à cette maladie sont la conversation modérée, une promenade graduée de vîtesse, la dissipation, & en général tout ce qui attire la chaleur aux extrêmités & du dedans au dehors; par ces moyens la tête se dégage, le col redevient souple, & les extrêmités reprennent de la vigueur; vous aurez sans doute remarqué ces Poëtes, ces Méchaniciens & ces Algébristes qui marchent le nez au vent, la tête & le col roides, vous voyez la raison de leur contenance, elle n'est pas, comme vous le pensiez, affectée, mais forcée.

Tous ces faits bien examinés prouvent que les phénomènes du ressort, de la vie animale & de l'électricité sont fort analogues, & que tous ne sont que des effets très-manifestes de la force expansive en combat avec la force attractive; dans ces derniers, ne diroit-on pas voir un mal-adroit Batelier voulant faire remonter un bateau, & tirant la corde par sacades; le mal est la concentration de la force vitale dans une partie aux dépens des autres; le

remède eſt de l'en déloger peu-à-peu en la chaſſant doucement le plus loin poſſible de la partie affectée, & en tous ſens, par les moyens que je viens d'indiquer.

Une température quelconque, une attitude, un mouvement trop prolongés, des ſentimens, des ſenſations, des idées, un air, des alimens, des exercices, des ſociétés toujours les mêmes, ſont par cela ſeul nuiſibles à la ſanté & au bonheur de l'homme dont elle eſt le principal & peut-être l'unique élément; tant le changement & l'alternation ſont néceſſaires à ſon bien-être; j'ai remarqué ſur-tout que, quand une température quelqu'elle ſoit, dure trop long-tems, l'on ſent du mal-aiſe, de l'ennui, on ſe trouve au-deſſous de ſoi-même; en un mot, on ne ſe ſent pas ſi agréablement exiſter, n'eût-on aucune incommodité prononcée; dans ces momens d'affaiſſement, il prend envie de dire à la puiſſance inviſible : ô nature! péſante nature, tu dors, ſi tu veux que j'obéiſſe à tes loix, donne donc un coup de manivelle, ſois changeante à ton ordinaire, ou fais moi plus conſtant; mais la circonſtance où l'on ſent le plus vivement le dégoût de l'uniformité, c'eſt par ces tems froids, humides, & nébuleux qui cauſent tant de maladies dans nos climats, & maltraitent ſi fort les équipages de nos vaiſſeaux, lorſque, dans le voyage de la Chine, ils font, ſans relâche, la traverſée des Côtes de France

à l'Isle de Java, mais sur-tout en parcourant les douze cents lieues du Cap de Bonne-Espérance, au Détroit de la Sonde. Chez nous, & dans notre genre de vie, si, à l'impression méchanique de la température, se joint quelque cause morale, telle qu'un travail de tête ennuyeux & monotone, les mépris, l'infidélité, ou la trop grande familiarité d'une maîtresse, la perte d'un procès, une mortification, une crainte durable, les angoisses produites par ces causes réunies peuvent mener jusqu'au suicide; je vois avec plaisir le Gouvernement François fermer les yeux sur un acte que les causes physiques déterminent trop souvent, car quelles peines la société a-t elle droit d'infliger aux déplorables restes d'un honnête homme qui, après trente années de soumission aux loix, n'ayant pas reçu d'elle le bonheur qu'elle lui devoit, prend enfin le parti d'aller chercher ailleurs, au moins du repos? j'ai entendu traiter cet acte de lâcheté; quelle barbarie de poursuivre des malheureux au-delà du tombeau! remarquez bien ces hommes qui vous assassinent en vous ôtant tous vos amis, ce sont ceux-là mêmes qui ne vous permettent pas de mourir; à cent pieds sous terre, on n'est pas à l'abri de leur esprit détracteur & diffamant, ils séviroient contre la pierre insensible dont on vous couvre pour récompense de tant de travaux; une lâcheté? c'en est une sans doute, mais celle d'un homme courageux, celle d'un homme

qui méritoit de vivre, voilà un crime dont ne se rendent guères coupables ces gens, si févères pour les autres, & si doux pour eux-mêmes, qui craignent qu'on ne leur échappe. Le suicide est fils de l'ambition, de l'amour, ou de l'avarice entés sur un cœur sensible; le moyen de se préserver de cet horrible excès, est de nourrir son cœur de sentimens doux, & d'y laisser peu d'affections exclusives, elles sont mortelles dans l'état où nous sommes. La situation effrayante de l'homme de bien au milieu de tant de renards & de loups qui n'ont pas même l'humanité de piller avec des égards, peut bien lui inspirer quelquefois l'envie de quitter & les méchans, & les hommes foibles qui sourient de crainte aux pieds de l'injustice; mais s'il aime, s'il se sent aimé, ne fût-ce que de son chien, il reste & patiente; qui peut croire à une providence & perdre courage? or il en est une, je le sçais, je le sens, je l'ai éprouvé tant de fois; quand elle s'appésantit sur vous, quand à des maux cuisans succède une longue stagnation qui lasse & use votre patience, attendez, attendez encore, elle vous enverra bientôt un consolateur ou des consolations.

Les anciens croyoient aux jours heureux & malheureux, ils avoient raison; il est en effet des jours de ces deux espèces, il en est qui se ressemblent pour le bien & le mal à plus de vingt ans de distance; je viens de montrer les mauvais, voyons les

bons; n'avez-vous pas remarqué que, lorſqu'après quelques jours d'un tems de brouillard puant, froid & humide, l'aquilon où le zéphir balaye les nuages, & tirant en quelque ſorte le rideau, rend à toute la nature vivante ſon brillant coloris en lui rendant le ſoleil? il y a plus de gaieté, plus de ſérénité ſur les viſages, plus d'expanſion dans les cœurs; l'eſpérance, l'amour, la bienfaiſance active, la tendre humanité ſemblent reparoître avec le père de la vie; les hommes ſont plus doux, plus polis, plus maniables; les portiers ſont moins repouſſans; les payeurs de rentes vous montrent un air riant & ouvert; les grands écoutent ce qu'on leur dit, & y répondent quelquefois; les femmes boudent moins à ceux qu'elles veulent avoir (1), & careſſent un peu plus leurs faciles & heureux époux; tout ſe dilate, tout s'épanouit, les ames ſemblent voler à la rencontre l'une de l'autre, en un mot, il y a plus de

---

(1) La poſtérité eſt avertie que malgré le goût invincible que la nation Françoiſe a pour le changement de choſes, d'hommes, d'habits, de marche, de ton, de mots, de coëffure, & de miniſtres, elle a conſervé ſoigneuſement la ſignification de celui-ci, *avoir* ſignifie de notre tems, ſignifioit le ſiècle dernier, & ſignifiera probablement, tant que ce qu'il exprime ſignifiera quelque choſe, *cum dulci auxiliario, noſte concubiâ concumbere, non invito conjuge*; je

bonheur & de vertu dans la société; ainsi, pour peu que vos affaires puissent se remettre, je vous conseille de ne point traiter avec les hommes dans les mauvais jours, vous les trouverez fantasques, bourrus, rogues, insolens, *& colaphos elicientes*; que si l'affaire est délicate, qu'elle demande à être insinuée; gardez-là pour les jours de vertu; avez-vous, au contraire, des impertinences à dire, une assignation à envoyer, une femme à quitter, ou à morigéner, un livre à faire imprimer, un mémoire à arrêter, un homme à tuer? renvoyez moi cela aux jours de vice, c'est le tems des mauvaises affaires & des pas perdus; quand je disois, attendez pour sortir que l'ondée soit tombée, cela n'étoit pas moins vrai au propre qu'au figuré, comme toutes les images bien justes; les poëtes ne se doutent guères qu'en peignant les accessoires du bonheur, ils en montrent les causes; tel littérateur est à son insçu, & sans y entendre malice, un très-grand

---

me sers du Latin à cause de l'instabilité de notre Langue; on voit que ce terme, en passant de l'acception auxiliaire au sens actif, possessif & génitif, a respecté, en passant, l'analogie; comment, dit déja un de ces neveux que nous dérobons, le mot *avoir* signifie tout cela? oui, cher neveu, & quelque chose avec; — mais — allons, point de réplique, apprenez à respecter l'antiquité.

physicien, & tel physicien n'est, à grand bruit; & non moins innocemment, qu'un littérateur majestueusement vuide & sec.

Hommes de tous les tems & de tous les lieux, faites bien attention à ceci; la chaleur & l'humidité mêlées & combinées à parties presqu'égales, rendent les sentimens agréables, plus fréquents & plus continus, ils vous font danser en rond avec la bande joyeuse de l'espérance, le matin, au printems, après une jouissance modérée, dans l'adolescence, dans la pointe de vin, &c., froid & sécheresse, source de crainte, de haine, de mélancolie, d'envie, & de découragement; malheur aux infortunés que la nature a ainsi constitués, il leur est difficile d'échapper aux trois grandes passions; gens du tems, vous voilà en automne, c'est vers la chaleur & l'humidité qu'il faut tendre, en y joignant de l'air végétal & de la bonhommie.

Les sanguins qui sçavent se placer & vivre d'après les conseils de l'instinct, sont les hommes les plus heureux de ce monde; après eux, ce sont ceux qui, par le bienfait du hasard, ou à force de travailler sur eux-mêmes, se sont placés à ce degré moyen tant recommandé par les sages; car, n'étant qu'à la moitié de la distance des deux extrêmes, ils en sont plus près de ce milieu social que cherchent les hommes attroupés, & que le désir de se rendre supportables les uns aux autres leur a fait trouver

en bien des chofes; ces fages de commande font préfidens & juges nés du genre humain; vous ne les verrez pas inventer de grandes, de belles, ni de bonnes chofes, ce n'eft pas leur métier; en récompenfe ils jugent affez fainement de celles que les autres ont trouvées, ils iront même jufqu'à rechercher les inventeurs pour prendre avec eux des airs de fupériorité qui feront rire leurs protégés de ce rire inextinguible, le meilleur mêts de la table des dieux.

Au-deffus de tous font ces hommes rares qui, à force de fauter dans les extrêmes, ont acquis une certaine foupleffe phyfique & morale; ceux-là ont toujours du plaifir, parce que tous les extrêmes leur conviennent; ils rient, pleurent & fe taifent avec volupté; font-ils riches? ils n'en font pas plus fiers; font-ils pauvres? ils ne s'ennuyent pas, mais ils vivent peu, parce qu'ils vivent trop dans un tems donné.

Obfervez-vous avec foin, vous reconnoîtrez que le bonheur ou le malheur actuel de l'homme dépend de l'effet réfultant des deux forces qui fe combattent; quand une chaleur douce, une image, une idée, un mot, un fon, une odeur, une faveur, une peau fine & fatinée, imprime un mouvement de vibration à fes fibres, & les réveille doucement, les mouvemens du cœur prennent de l'amplitude & de la force, le fang & la chaleur s'étendent par degrés

degrés du centre à la circonférence ; l'homme jouissant est naturellement bon, il n'y a que les terreurs de l'injustice qui l'empêchent de l'être ; que s'il jouit sans inquiétude, il se dilate, se ramifie en quelque sorte, & s'étend sur les autres êtres, il se sent partie du tout, il est heureux parce qu'il est bien ordonné ; si le froid, une image, une idée attristante, la crainte, le remords, l'envie, le resserrent & le concentrent, il se replie en quelque sorte sur lui-même, & se sépare de tout ce qui existe, il voudroit n'être qu'un point mathématique auquel tout l'Univers tendît, & qui échappât à tous les yeux ; en un mot, il hait, & c'est tout dire.

Le bonheur est composé d'espérance, d'amour & de toutes les affections constamment douces, ce qui suppose qu'elles ne sont pas exclusives ; le malheur est composé de crainte, de haine, & de tous les sentimens concentrans, & par cela seul pénibles ; les premiers sont la vertu, car ils ne peuvent durer s'ils n'ont pour base une bonne conscience ; les derniers sont le vice ; le bonheur est donc dans la vertu, & le malheur dans le vice, quoiqu'il procure quelques jouissances passagères. Celui qui hait est bien près de nuire, celui qui aime n'est pas loin de faire du bien & de réparer ses fautes ; ainsi, c'est vers les affections douces qu'il faut tout diriger. La nature ayant donné à tous le même fond de sentimens, au degré & à la durée près, a mis chacun à

portée de s'approprier ces vérités en s'obſervant; que ſi quelques-uns paroiſſent par leur complexion avoir été placés plus près de la bonne route, & d'autres plus loin par la leur, elle a mis dans les premiers, à côté du germe de vertu, un germe de vice qui les oblige de ſe tenir en veille, & dans les derniers, à côté du germe de mal, d'immenſes facultés pour lutter contre le penchant; à cet égard tout eſt compenſé, comme je le prouverai par-tout; elle a donc fait aſſez pour le bonheur de tous, & de plus fait autant pour l'un que pour l'autre, voilà le ſommaire de la morale; tout le reſte n'eſt qu'outils à deux tranchans, que moyens ajoutés aux reſſources des trois paſſions qui déchirent la ſociété, & dont il ne faut ſe ſervir qu'aux dernières extrêmités.

Et la douleur phyſique, me dira-t-on, vous n'en parlez pas, toute la probité du monde n'empêche point d'avoir la goutte & le mal de dents; en 1776, nn homme de bien, enveloppé dans ſa vertu ſeule, eût été vêtu un peu à la légère; l'objection eſt fondée, ſur-tout pour un homme qui ſçait que le froid eſt une cauſe de haine & de méchanceté. Eh! qui ſent mieux la force de cette objection que celui à qui vous la faites? qui d'entre vous en ſouffrant plus que lui, acquit le droit de la lui faire? 1°. quoiqu'il y ait des maux inévitables pour la ſageſſe & la vertu, il ne s'enſuit pas qu'il ne faille chercher les moyens de ſe garantir de ceux qui ne le ſont

pas; c'eſt même une raiſon de plus pour le faire, & le plus grand nombre de nos maux eſt de la dernière eſpèce : les plus grands Médecins & les plus ſages Philoſophes, qui tous ſont Médecins, penſent unanimement que les mêmes ſentimens, & les mêmes idées qui font l'homme vertueux, font auſſi l'homme bien portant : de longues & douces eſpérances, des amis choiſis dont on ſçait encore extraire le meilleur, font une vie délicieuſe à un valétudinaire; mais la ſanté n'eſt rien ſans eſpérance & preſque rien ſans amis. Ces ſentimens expanſifs dont je me plais tant à parler, en même-tems qu'ils nous aident à ſupporter nos maux, en abrègent la durée; l'on peut même, à l'aide d'une volonté forte, aller juſqu'à guérir certaines incommodités, j'en ai fait l'épreuve; ce corps n'eſt qu'une machine que l'ame remue & gourmande à ſon gré; l'homme peut faire de lui tout ce qu'il veut, pourvu qu'il le veuille long-tems & énergiquement; à force de ſouffrir on ceſſe de le ſentir; l'habitude de méditer, & l'attention à tout autre travail diſtrait des plus grands maux. Ainſi, dans les plaiſirs, dans ces ſenſations agréables que nous éprouvons en ſatisfaiſant nos beſoins, & qui nous font continuer d'exiſter, *hoc age;* dans les maux, ayez toujours la tête ailleurs; voilà encore un des ſecrets du bonheur.

Ne croyez pas, ô mes amis! que je ſoutienne ici un vain paradoxe, je ne fais que rapporter mes

expériences, & montrer avec ſincérité ce que j'ai ſenti, j'ai acheté chèrement la faculté de penſer un peu plus vîte que ceux qui n'en font pas métier; combien de fois la fortune m'a-t-elle balotté de la maladie à la pauvreté, des dangers aux fatigues dans un métier pour lequel je n'étois point fait; des inſultes de mes inférieurs aux mépris de l'ignorance puiſſante, des malheurs de mes amis aux miens; cependant j'ai eu beau chercher, beau regarder ſur la terre, je n'ai point encore trouvé d'homme plus heureux que moi; j'en appelle ſur cela au témoignage de ceux qui m'ont connu; au moment même où je compoſe ce livre, le plus horrible de ma vie, moment où le gouffre de l'indigence s'ouvre devant moi, ſans preſque d'eſpoir de m'en tirer, parce que j'ai fait pour cela tout ce que je ſçavois faire, ſans argent, ſans crédit, mépriſé comme pauvre, oublié comme tel, entouré d'amis dont les maux doublent les miens; pourquoi ne ſuis-je pas exceſſivement malheureux? c'eſt que je ne me ſens point coupable, une conſcience me reſte, & cette conſcience eſt tout; j'oublie mes maux en travaillant à rendre l'eſpérance aux autres; à de légères inquiétudes, j'oppoſe les conſolations que j'envoye en tous lieux; en un mot, je me ſens bon, & ſi je ne puis faire le bien, au moins je le veux, & je crois l'avoir fait; il n'eſt point de poſition où l'on ne puiſſe ſe diſtraire par un équi-

valent de ce moyen ; tu t'épuises, ô infortuné, te voilà couvert de sueurs, hors d'haleine, harassé, rebuté d'une tâche longue & ennuyeuse, tu souffres ; il est dur en effet, avec une tête active & un cœur gros de sentimens élevés, de n'être toute sa vie que la machine d'autrui, que l'esclave d'un esclave ; eh bien, oublie toi, songe à cette mère, à cette épouse, à cette sœur qui vivent ou doivent vivre avec toi ; penses que ce travail si rebutant va leur procurer les douceurs de la vie, qu'en leur ménageant mille petites jouissances, tu les rendras heureuses, douces, bonnes, & longtems belles ; car la vertu vieillit lentement, & le visage qui la réfléchit est toujours beau ; caresse cette consolante pensée, & à la fin d'une longue journée, presses ces chers objets contre ton cœur, tes maux en seront plus légers.

La nature a des conseils tout prêts pour ses enfans, sans cesse elle instruit & console ceux qui l'écoutent & n'écoutent qu'elle ; elle ne parle qu'à ceux-là, l'ambition parle aux autres, & les trompe péniblement. Hommes petits & vains, feuilletez, pillez, tordez des sentimens & des idées qui ne peuvent se mouler dans votre conscience ; à quoi vous servira tout cet appareil, & qu'allez - vous nous apprendre que nous ne puissions observer nous-mêmes à moins de frais ? ce que vingt années d'une vanité active vous ont laissé ignorer, un

homme de bien le lit en une heure; il le trouve sans sortir de lui-même, l'apprend sans étude, & le redit avec la même facilité; d'un saut il franchit ces monts immenses & escarpés que votre foiblesse gravit à force de bras & d'années.

Voilà bien de l'orgueil, direz-vous, il prend envie de l'humilier; soit, mais ce n'est pas là le plus grand de nos maux, plût à Dieu que cette passion fût plus commune! parmi nous on ne trouve plus que de foibles traces de ce sentiment de la dignité de l'homme, qui imprime un caractère aux paroles & aux actions; on ne voit plus que les vanités s'entre-choquer, & c'est là notre misère, *car deux orgueils en grand se marient aisément; mais deux vanités mâles ou femelles ne s'accouplent jamais;* distinguons avec soin cet orgueil oisif & impuissant qui se réfugie dans ses dédains apparens contre l'estime qu'il est forcé d'accorder, & s'enfuit du mérite de ses amis; n'est-il pas un orgueil aimant, fondé sur le sentiment de son acquit, & sur le desir d'en faire part aux autres, qui les encourage à s'estimer eux-mêmes en cherchant leurs vertus? cet orgueil, ô hommes vains, est la source des grandes actions, de la vertu, du bonheur & du grand style; soyez donc orgueilleux au moins par intérêt & par vanité.

Voulez-vous contempler cette passion dans son second degré? voyez sur son tribunal ce Romain

qui dit à un armée victorieuse & mutinée, *ego Quirites*, & à l'aide de ce court exorde, fit croire à cinquante mille hommes qu'ils étoient trop heureux de conquérir le monde pour lui; que vous dit ce trait? qu'il n'est pas question de remuer tant de machines pour être grand & heureux, en effet notre première machine c'est nous-mêmes; d'un seul mot César se mettoit seul au milieu d'un monde d'ennemis, ce mot fut à peine prononcé qu'il fit d'une populace tumultueuse une armée de héros prêts à le suivre; mais le sens de ce mot, il le portoit en lui-même, sa grande ame se sentoit, & quiconque s'en connoîtra une pareille prononcera ce mot *Ego* sans rougir; actuellement ôtons au Romain son esprit dominant en lui laissant son génie, & donnons-lui un but plus noble, celui de se dévouer au service de tous les hommes & de mourir pour eux, vous aurez ce que vous avez déjà, le législateur des chrétiens; les petites prétentions, les petits objets, les petits comités empêchent d'aspirer aux grandes choses; pour conserver une certaine énergie il faut vivre & penser seul, mais sentir dans l'espèce entière.

La rapidité des passages, disions-nous plus haut, dépend de la rapidité avec laquelle le mouvement expansif & son opposé se succèdent, soit que ce mouvement s'exécute sphériquement, ou simplement dans une ligne droite; vous en voyez bien

la raison ; quand le sang se porte vers le cœur, il faut que l'homme meure, ou que ce viscère redoublant de force, le renvoye à la circonférence ; voilà pourquoi, au sentiment de la honte ou de la crainte, succède presque toujours celui de l'indignation, le dépit, la colère ; que si la colère allumée par les petites causes dont j'ai tant parlé, fait jaillir le sang vers les extrêmités, à moins que l'hémorragie n'ait lieu, il faut bien que le sang renvoyé par la peau, & en général par les parois des vaisseaux, revienne au cœur & aux autres parties qu'il a laissées vuides ; dirons-nous, en voyant un mouvement semblable dans l'Univers, que le monde a une peau qui renvoye les élémens, quand ils s'émancipent & veulent s'élancer au delà des limites prescrites ? non, mais nous nous souviendrons de cette puissance moyenne qui maintient l'équilibre dans le monde, en donnant tour à tour, la supériorité aux deux puissances ou forces qui en meuvent toutes les parties ; nous écouterons aussi cet être moyen qui parle en nous, & au lieu d'empêcher ces mouvemens opposés qui sont nécessaires à notre bien-être & à notre instruction, s'il arrive qu'ils ayent trop de vîtesse & d'amplitude, avec de l'attention sur nous-mêmes, & en observant les moyens fortuits qui les ont réprimés, nous prendrons l'habitude de les employer ; à cet égard le sentiment réfléchi est le seul maître.

Ce qu'il y a de meilleur dans l'estime de soi, c'est qu'elle rallentit un peu les mouvemens brusquement expansifs, que cause une vanité habituelle, & dont la grande fréquence cause à la longue des maladies. De toutes les causes de colère dans un homme civilisé, la plus puissante & la plus commune est la vanité humiliée; quand on veut m'offenser, disoit Descartes, je m'élève si haut qu'on ne peut plus m'atteindre, il n'est permis qu'à un grand homme de parler ainsi; mais tout le monde peut être sot, s'il lui plaît de l'être, la nature nous a donné à tous un germe fécond de sottise que nous sommes maîtres de développer; or, il vaut mieux être sot que malheureux.

Cependant, quelquefois une complexion ardente & bilieuse jointe à la force de l'habitude, donne à certains hommes le besoin de s'irriter de tems en tems, & sans ces mouvemens de colère la plupart des fonctions essentielles se feroient moins bien. Cherchons donc un moyen qui allie la santé de ceux à qui la colère est nécessaire, avec ce qu'ils doivent à la société; dirigeons le cours de ces sentimens nuisibles vers des lieux inhabités, & faisons qu'ils aillent se perdre sous la terre, comme les eaux sales & croupies dans une ville gouvernée par une sage police; entr'autres recettes que j'ai trouvées, en voici une pour ceux qui sont sujets à cette colère de réminiscence que les gens grossiers appellent *ran-*

cune ; écrivez une lettre fulminante à la perſonne dont vous êtes mécontent, mettez-y toute l'impétuoſité, tout le feu de votre tempérament; je vous réponds que vers la fin vous verrez votre ſtyle s'adoucir, & votre colère ſe calmer; puis jettez-la au feu, car c'eſt à cela qu'elle eſt deſtinée. Par ce facile moyen vous vous ſerez emporté comme votre ſanté le demande, & ſans nuire à perſonne; s'il vous reſte encore de l'émotion, écrivez-en une ſeconde, buvez un verre d'eau, jettez-vous de l'eau au viſage, regardez-vous dans un miroir, faites une grande courſe, prenez un lavement, &c. Quant à la lettre, ſi vous choiſiſſez cet expédient, il ne faut pas, en la commençant, retenir vôtre colère, car en la finiſſant vous vous irriteriez peu-à-peu; cette colère concentrée n'en deviendroit que plus impétueuſe, la fin de votre lettre s'en ſentiroit, & vous finiriez par l'envoyer; au lieu qu'en laiſſant votre bile ſe déborder tout d'un coup, la colère ira toujours en diminuant, ſoit que vous arriviez au calme, ou qu'elle ſoit remplacée par une de ſes trois oppoſées, honte, crainte, ou pitié; que ſi la perſonne qui vous irrite eſt préſente, ſouvenez-vous bien qu'une de ces trois paſſions va ſuccéder, & que vous ſerez vaincu honteuſement; ſi enfin, vous n'avez pas aſſez de force d'ame pour reſter calme, fâchez-vous le dernier, laiſſez s'emplir la coupe de votre colère, & verſez-la juſqu'à la dernière goutte ſur le lâche

qui veut, en vous prévenant, prendre l'aſcendant ſur vous.

La colère eſt tantôt l'effet d'une cauſe morale, tantôt celui d'une cauſe phyſique ; un mot, un coup-d'œil, un geſte mépriſant l'excite dans une ame foible, mais auſſi un miaſme, & toute autre cauſe qui produit en nous un certain mal-aiſe, nous y diſpoſe, & le moindre mot met le feu ; ainſi, on peut appaiſer cette paſſion, ſoit en oppoſant l'une à l'autre la cauſe phyſique & la cauſe morale, ſoit en oppoſant dans chaque genre de cauſes, les eſpèces contraires que nous avons indiquées ; mais, comme on n'a pas toujours là une ſeringue, un verre d'eau, du papier, des machines, en un mot, je préférerois la recette morale, elle eſt plus portative ; je conſeillerois donc à ceux qui ſont aſſez robuſtes d'ame & de corps pour ſupporter les grands paſſages ſans inconvénient ; de ſe faire un tableau effrayant, tableau qu'ils peuvent choiſir entre ceux qui, dans le ſecret de leurs conſciences, les épouvantent le plus ; mais, comme ce remède n'eſt bon que pour les imaginations vives & fortes, je vais en fournir un à ceux qui pourroient en manquer : Vous avez lu dans l'Hiſtoire d'Angleterre avec quelle intrépidité le Chancelier d'Henri VIII porta ſa tête ſur l'échaffaud ; ce n'eſt pas le tout de lire cela, il faut ſe le peindre ; repréſentez-vous le grand Morus poſant tranquillement ſa tête ſur le fatal billot ; la hache

tombe, & l'homme divin eſt coupé en deux ; à chaque contraction du cœur qui bat encore, le ſang jaillit à gros bouillons par les carotides, & inonde le bourreau qui ſourit avec complaiſance en s'applaudiſſant de ſon adreſſe ; voyez, homme foible, ce viſage où quelques ſecondes auparavant brilloit une douceur céleſte, grimaçant hideuſement, & glaçant d'effroi tous les ſpectateurs par ſes horribles *hiatus ;* êtes-vous encore irrité pour votre propre compte ? mettez votre tête à la place de celle de Morus, coupez-la par la penſée, &, à moins que vous ne ſoyez une bête féroce, vous vous ſentirez enfin un peu appaiſé. Vous qui aimez les femmes, vous qui déſolez trop ſouvent celles qui vous conſolent, peignez-vous l'odieux Mahomet ſecond tenant la tête de ſa bien-aimée par ſes longs cheveux ; voyez.- le tout dégouttant de ſon ſang, la montrer au Divan, & s'applaudit d'avoir égorgé celle dont le dernier ſoupir fut pour lui ; peignez-vous cela, & vous pardonnerez à une épouſe, à une maîtreſſe d'avoir été femme. Dans vos emportemens, ſouvenez-vous de ces tableaux & de celui qui vient de les tracer ; il vous regarde d'un œil fixe & mépriſant, & vous dit : enfant adulte, tu t'emportes, attends un peu, bientôt tu te laiſſeras fouetter par le premier faquin qui ſçaura te ſaiſir dans le bas de la colère.

Quant aux gens de mon métier & de tout métier

où l'on sèche de gloire, ils feront bien de tirer de leur arsenal même des armes contre la vanité irritée ; les Œuvres d'Young, d'Epictete, de Plutarque, de Buffon, remettent d'aplomb, & donnent de la base aux caractères sujets à vaciller, d'une petite passion à son opposée ; l'admiration, & l'ennui même sont encore d'excellens spécifiques ; quand une idée importune, une de ces idées dans lesquelles on se complaît ou se déplaît, & que l'on caresse en s'épuisant, me tourmente & me tient éveillé, sçavez-vous ce que je fais pour mettre fin à l'insomnie ? je prends un livre que vous devinez bien ; frappé de la majesté qui y règne, je m'écrie, que cela est grand ! je me calme, & je m'endors.

Quelquefois ce n'est pas à sa propre colère qu'on a affaire, mais à celle d'un ami, d'une connoissance, d'un homme enfin qu'on voit prêt à faire une sottise par dépit, il est beau de l'en empêcher ; or, rien de plus efficace pour cela que de le laisser jetter son feu, & de lui glacer le sang à l'aide de certaines descriptions ; que de gens, en ma vie, j'ai sauvés de leur propre fureur par cet invisible moyen !

Je ne me sens pas à l'abri des objections, j'en entends une qui mérite attention — tout cela est fort beau dans la théorie ; tranquillement assis, seul avec vous-même, vous imaginez tant qu'il vous plaît ; mais c'est de pratique qu'il s'agit ; croyez-vous qu'un homme bien irrité s'avise de penser à vous

& à vos tableaux ? s'il étoit en état de faire toutes ces réflexions, il ne feroit plus en colère, & n'auroit pas besoin de tout votre appareil — voyons; d'abord je suis certain que vous n'oublierez jamais ni mes tableaux, ni moi; car je connois le jeu des cœurs & des têtes; en voyant un autre s'irriter, vous penserez quelquefois à ma recette; dans vos moindres colères, ou quand vos grandes feront passées, vous y penserez encore, vous gagnerez peu-à-peu quelque chose sur la passion, & quoique nous ne puissions pas extirper la passion toute entière, nous en emporterons quelque chose; entre tout & rien, il y a bien des milieux; enfin, vous y mettrez du vôtre, & cette mise vaudra encore mieux que ce que vous tirerez de moi.

Quant à ce que disent quelques Philosophes, que le mieux pour un homme sujet à la colère, c'est d'éviter les personnes & les occasions qui la provoquent; cette maxime est aussi fausse que timide: 1°. Il n'est point d'homme assez isolé, pour n'avoir pas dans sa société d'affaires ou de plaisirs, de ces personnages intraitables avec qui il est si difficile de vivre; à moins de passer trente ans à trier ce qu'il y a de plus doux sur la terre, de le déterminer à s'enfuir dans un coin du monde & à s'y cacher avec vous, vos précautions me paroissent à-peu-près inutiles; de plus, j'ai remarqué que, plus on cherchoit à éviter les sujets d'irritation, plus ils s'achar-

noient à se rencontrer devant vous; or, quand, après avoir long-tems réussi à les éviter, on s'y heurte enfin, le contraste des choses douces auxquelles on s'est habitué avec les choses rudes auxquelles on est forcé de s'accoutumer, se fait sentir fort désagréablement, & c'est alors que la crainte ou la colère prennent pied dans notre cœur.

Vous aurez beau faire, l'homme qui court les rues de Paris, placé entre une voiture dont le cocher s'amuse à l'éclabousser ou à l'écraser, un étourdi ou un brutal qui le heurte de front, un porteur qui le choque par derrière, & une borne qui ne peut pas se ranger; ce parisien sera toujours l'image de l'homme en société; celui qui vit seul acquiert du mérite, & cette société qu'il fuyoit le vient trouver; ainsi, au lieu de faire dépendre notre moral du bon plaisir de la fortune, de chercher celui-ci ou celui-là, tirons notre caractère de notre propre fond, rendons-le portatif, afin de l'avoir toujours sous notre main, & faisons à la fois provision de souplesse & de fermeté; un brutal, un insolent arrive-t-il du Nord ou du Midi pour se placer sur votre chemin, & vous choquer de guet-à-pens; calculez, laissez tomber les riens, ne les soufflez pas, ne faites pas d'un atôme invisible un ballon qui attire tous les yeux; que si le choc a une certaine force, heurtez rudement le coquin, vous le verrez bientôt se flétrir; nous marchons ici entre la sagesse & un

terrible préjugé auquel un usage plus fort que toute raison oblige de céder quelquefois; c'est là le cas sur-tout de marcher en zig-zag au même but; point de milieu entre les deux extrêmes; en certains cas, tout ce qui sent la modération est pris pour crainte, & ne fait qu'aggraver le mal.

La colère n'est pas la seule passion que nous ayons à combattre; il est une foule de sentimens & d'images, dont l'inquiétude est l'effet ou la cause, qui vous assiégent, vous ébranlent, & vous jettent enfin hors des gonds; pour y remédier & conserver la tranquillité d'ame, il est bon de se faire des remontoirs moraux, d'avoir quelque maxime habituelle qui lutte en sens contraire; car il y a dans l'homme un poids naturel qui l'atterre, & si, de tems en tems il ne remonte par secousses, après une chûte lente & graduée, il est tout surpris, en mesurant des yeux la hauteur d'où il est tombé; rien ne déloge l'inquiétude, comme cette réflexion-ci : cette inquiétude à laquelle tu t'abandonne, empêchera-t-elle d'arriver le mal que tu crains ? non, & de plus elle t'ôtera la présence d'esprit nécessaire pour l'éviter ou pour y remédier; enfin, cette inquiétude est déjà un mal certain, & peut-être pire que celui que tu redoutes. Eh bien ! tranquillise-toi, laisse-toi aller par la douce pente du naturel à la vallée de l'indolence, couche-toi sur la pelouse qui est au bas, & rêve à loisir aux moyens de te tirer delà ;

que

que si la pente est roide, il te sera plus aisé de remonter du bas par un généreux effort que de t'arrêter au milieu; & puis le présent est autant de gagné.

J'ai entendu si souvent parler de morale, d'éviter les extrêmes, de chercher en tout le milieu; j'ai lu des théories où l'on proposoit un régime pour tous les tempéramens & tous les caractères; le fait est que tout cela est mal défini. Quand le naturel joue seul, tous les excès sont nécessairement quadruples; car, en vertu de l'équilibre des deux forces, & de l'élasticité de nos fibres, les opposés d'espèce & de dégré, se succédant nécessairement, un homme extrême outre toujours à droite & à gauche, en plus & en moins; prenons pour exemple la crainte & l'espérance, exemple qui renferme tous les cas possibles; celui qui se berce dans de folles espérances, est condamné à être bientôt bercé par des craintes aussi folles; si son tems se partageoit également, & en entier, entre ces deux extrêmes, il seroit aussi longtems heureux que malheureux, & à sa mort le produit total de sa vie seroit *zéro*; mais ses espérances souvent trompées se changent en craintes, & celles-ci prenant le dessus, il devient fort malheureux; d'un autre côté, on peut avoir des craintes & des espérances trop foibles, alors on est continuement ennuyé & malheureux, cette vie est la pire de toutes; des

espérances & des craintes modérées donnent le milieu qui, selon tant de gens, est le meilleur, c'est là un grand préjugé ; car ne peut-on pas avoir des espérances solides & continuelles, quand on a sçu leur donner de la base, & avec elles ce cortége d'affections agréables qui les suit toujours, avantage que paroît posséder celui qui s'occupe de la recherche de la vérité ou qui fait fonds sur les récompenses de l'autre vie; or, si cela est possible, comme mon expérience m'en a convaincu, il n'est pas vrai que, pour tous les hommes, la somme des biens soit égale à celle des maux. Dans tout ce qui est hors de nous, comme les causes secondes, & ce que nous appellons les coups de la fortune, il paroît y avoir à peu-près compensation; mais dans le sentiment qu'on en a, il y a de très-grandes inégalités ; & comme les sensations capables de nous affecter à un certain point, occupent une beaucoup moindre partie de notre vie que les sentimens, il paroît que l'homme bon & résigné doit avoir à cet égard un avantage très-considérable sur le méchant; voilà le bilan des passions, voyons celui des sensations, & les avantages de la vie modérée pour ceux à qui leur tempérament, leurs habitudes & leur position permettent de la suivre.

A une grande jouissance, à un sentiment très-agréable, succède nécessairement une douleur vive,

un dégoût très-marqué, ou tout au moins de l'affaissement & de l'ennui, ce qui est bien assez pour souffrir; car la puissance qui fait vibrer nos fibres n'a qu'une action limitée, & ces fibres elles-mêmes n'ont qu'une résistance déterminée; c'est donc une folie de jouir vivement & longtems, puisqu'il faut prendre aussi la mauvaise moitié qui succède au plaisir excessif, & de plus se résoudre à ne jouir presque plus par la suite; à un sentiment modérément agréable, succède un sentiment modérément désagréable, sçavoir la satiété, ce léger affaissement où nous voyons les animaux après le besoin satisfait, & qu'ils noyent dans le sommeil, ce qui le rend presque nul pour eux; or ce moment de repos, où la vie semble se porter dans l'intérieur, pour donner plus de vigueur aux fonctions principales que les mouvemens extérieurs affoiblissent en partageant l'action du principe vital; ce moment, dis-je, une conversation un peu animée par une dispute polie sur des intérêts éloignés, une tranquille rêverie, un travail modéré, & de notre choix le change encore en jouissance; ainsi un homme tempérant n'est malheureux qu'accidentellement, & par ces coups de la fortune assez rares, qui le privent des choses & des personnes nécessaires à la vie; encore le sera-t-il beaucoup moins que les hommes habitués à sentir vivement & perte & possession; de plus, lorsque ceux-ci se

désolent encore, l'autre est déja occupé du remède, ce qui a au moins l'avantage de les distraire; ainsi la somme des plaisirs sensuels l'emporte d'autant plus sur celle des peines, quant au nombre & à l'espèce que les vibrations sont plus égales, & que l'on est plus près de ce milieu que la nature nous montre, en nous punissant par la douleur d'avoir outre-passé l'appétit, & de ne pas faire le tour de notre être physique; or un sot qui auroit peu de prétentions à la renommée, se trouveroit, sans tant d'appareil, très-près de cette vie animale que Rousseau vantoit d'un ton & d'un style si propres à en dégoûter; aussi voyez quel ventre & quel air satisfait il a toujours à montrer en public; jamais d'indigestions, il rumine si longtems, & médite si profondément ses morceaux! jamais d'erreurs, à quoi penseroit-il? point de ridicule à craindre, il faudroit avoir des yeux; point de chûte à déplorer, toujours à terre, il ne tombe jamais; l'heureux mortel! cependant, comme un sot civilisé a toujours de grosses prétentions, qu'à ses sottes espérances, & à ses sottes jouissances succèdent de sottes craintes & de sots dégoûts, que d'ailleurs le travail, à moins que d'être excessif, ne peut remplir tous les vuides que les sensations laissent entr'elles, nous croyons que, dans la question du bonheur, le sens du problême se réduit à faire de soi; dans les sensations, un animal sans vanité; dans les sentimens

un homme espérant, aimant, doux, généreux, compatissant, & un peu orgueilleux, mais en secret; dans ses pensées, un observateur attentif au plaisir & distrait sur la douleur; enfin, dans tous ses mouvemens un homme ferme, actif, souple & adroit; reste à chercher une police où avec ces qualités il soit moralement certain de se procurer le nécessaire par un travail modéré, sans violer aucune loi; quant aux autres biens, tels que liberté, sûreté, &c.... Comme nulle police au monde ne les a encore donnés, toutes nos institutions n'aboutissant qu'à changer l'espèce des dangers & des maux, il sçaura bien se les procurer avec les qualités que je lui ai supposées.

Ces vérités ne s'appliquent pas à tous les hommes sans distinction; le régime des gens en santé ne convient pas aux malades, encore moins celui des hommes tout neufs à ceux qui n'ont plus de sens, ou qui en ont trop; à quoi bon donner des conseils qu'on est hors d'état d'entendre ou de suivre? aussi, quand je vois un homme vif & sensible disputer sur le souverain bien avec un homme lent & ventriloque, il me semble entendre agiter cette question : lequel vaut mieux, des marons ou des cerises, de l'hiver ou de l'été, du jour ou de la nuit? la réponse est *tous deux*, chaque chose est bonne en son tems & en son lieu, chaque chose

eſt bonne à quelqu'un, mais pas à tous en même-tems; vous avez tous deux raiſon, chacun dans votre ſens, & tort de diſputer, puiſqu'en première & en dernière inſtance tous ces procès ſont jugés à l'avantage des deux partis à la fois au tribunal du ſentiment; que s'il y avoit encore de la jeuneſſe, je dirois: homme froid, échauffez-vous, dûſſiez-vous ennuyer vos amis; homme ardent, calmez-vous, dûſſiez-vous périr d'ennui; mais quand tout a vieilli, quand tout eſt uſé, que faire? donnerez-vous des nerfs à celui qui n'en a plus? voilà ce qui rend impoſſible toute bonne police dans la génération actuelle; & Rouſſeau faiſoit ſagement, quand à l'exemple de Lycurgue, de Platon, & de Locke, il prenoit l'homme dès le ventre de ſa mère, pour rétablir une conſtitution dépravée par les excès de ſes parens; car les hommes ſains font & obſervent les bonnes loix, & il n'y a point de bonnes loix pour des hommes dont le phyſique eſt dépravé. Tout vice phyſique engendre naturellement des vices moraux, *& vice versâ*. D'une colline fort élevée, contemplez une grande ville; dans ce brouillard épais & croupiſſant, où elle eſt perpétuellement plongée, qui s'embaraſſe dans ce labyrinthe de rues antiques, & que le vent arrêté par mille obſtacles, entraîne ſi lentement, vous verrez l'image & la principale cauſe de la confuſion qui règne dans les ſentimens

& les idées de ses habitans. Nos Capitales sont de véritables hôpitaux où, les lèvres bordées d'un sourire forcé, des malades s'entregorgent poliment pour donner le change à leurs maux, où des politiques insensés inventent sans cesse des palliatifs qui augmentent la maladie en la flattant; ce ne sont pas des politiques qu'il nous faut, mais des médecins. Réformateurs, alignez nos rues, multipliez les places & les jardins publics; statuez sur l'eau, l'air, & les alimens; puis, nous verrons, si vos codes peuvent être bons à quelque chose.

Que de professions, aujourd'hui, où il est difficile de vivre sain! dans celles qui ne sont que des divisions de l'art de plaire, il est presqu'impossible de sauver sa constitution; les Artistes & les Philosophes qui se piquent de l'être, obligés de revêtir tour-à-tour toutes les passions dans leurs excès, & dans leurs brusques alternations, exaltent leur sensibilité, en augmentant l'amplitude & la vîtesse de leurs vibrations, sur-tout à une époque où, tant de beaux génies ayant saisi, & fait valoir tous les rapports essentiels & primitifs, ont préoccupé l'admiration du public, à une époque où ce public, rassasié de chef-d'œuvres & de grands hommes, repoussant tout ce qui veut s'illustrer, il faut être triple de ses prédécesseurs pour être estimé leur égal, se jetter tout d'un côté, & s'épuiser pour faire de soi un phénomène; mais bientôt le corps

s'affoiblit, l'homme s'efféminé, la constitution se déprave, &, peintres, musiciens, poëtes, orateurs, tous tombent enfin dans la maladie nerveuse & dans l'affection hypocondriaque. J.-J l'éprouva de bonne heure; lorsque dans l'exorde de son premier discours, il disoit: « quelque soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer »; un Médecin charitable eût pu lui dire à l'oreille, ami, continuez, ce sera l'hypocondrie, vous en avez déjà quelques symptômes; on admiroit son éloquence, & avec raison, mais on blâmoit ses inégalités, voilà en quoi on avoit tort; car, en vertu de notre loi, ces choses naissent l'une de l'autre, il faut les prendre ou les rejetter toutes deux à la fois; avec la sagesse & la santé des anciens, se traînoient leurs ennuyeux préambules; avec ce sel que nous prodiguons & qui vaut bien le sel attique, arrivent les cruelles infirmités. D'autres louoient Rousseau de se livrer uniquement au sentiment, & c'est là précisément ce qui le perdit; tour-à-tour esclave de l'admiration & du mépris, de l'amour & de la haine, il étoit force qu'il blâmât dans un écrit ce qu'il avoit approuvé dans un autre; ce n'est pas qu'il fût de mauvaise foi, ou qu'il se trompât; il n'y a pas chez lui une proposition qui, bien placée, ne se trouve vraie; son mal fut d'ignorer qu'il étoit malade, & d'être à son insçu l'esclave de son cœur qu'il laissoit jouer trop & trop tôt; sans cette ignorance, il eût mieux

ſpécifié, en quoi, juſqu'à quel degré, à qui, à quoi, où, & quand, chaque maxime étoit applicable.

Un orateur qui perſuade, a déjà tout fait; mais dans un philoſophe, il faut que la tête travaille la première, qu'il examine, qu'il compare long-tems d'un œil ſec & dans le calme, puis, la vérité une fois connue, qu'il arrête ſa penſée & charge ſon cœur de l'exprimer; mais, ſi le cœur joue le premier, nous aurons de l'éloquence à coup sûr, & la vérité, ſi le dez nous eſt favorable. L'écrivain trop ſenſible chante avec la Sirène ou aboye avec Scylla; il ſaute d'un excès à l'excès oppoſé, & ſe trouve à chaque excurſion plus loin que le vulgaire de ce milieu où une raiſon ſimple, pure & fraîche nous ramène d'un ton moyen, égal & ſoutenu. Orateur, écoute, ton cœur a deux moitiés, l'une bonne, l'autre mauvaiſe; laquelle nous donneras-tu? que m'importent tes goûts & tes dégoûts; ſi j'aime tandis que tu hais, & ſi je hais tandis que tu aimes, comment nous entendrons-nous? quand je te réſiſte, c'eſt à ta manière, & parce que tu n'as pas ſçu prendre mon heure.

Le cœur & l'imagination s'aſſocient pour nous tromper; réunis ils donnent l'aimable, le grand, le beau, le terrible, le ſurnaturel; mais ſi une raiſon calme ne ſe met entre deux en s'emparant des rênes, qu'aurons-nous? des modèles à perte de vue, des exemples qui nous déſoleront par leur

la distinction puérile des genres; d'un côté, des livres sublimes dont il ne sort pas une seule application; de l'autre des grimoires pratiques, arides, secs & repoussans; d'un côté, l'amusement stérile; de l'autre, l'ennuyeuse utilité. Depuis des siécles, l'Eloquence & la Poësie, courtisannes sçavamment corrompues, & dressées par le genie même, attirent à elles une jeunesse imprudente, à qui elles vendent cher leurs faveurs; & la Science, marbre inanimé; corps symétrique, régulier, mais sans vie, n'a point encore trouvé de Pygmalion; qu'on l'anime, & tous en vont devenir amoureux. Pourquoi ne pas réunir *le beau de sentiment au beau de raison*? ils sortent naturellement l'un de l'autre, & se font valoir réciproquement: Qu'est-ce qu'un livre? C'est un homme qui parle pour instruire, or, pour que cet homme paroisse sain & entier, il faut qu'on lui sente un cœur & une tête agissans de concert; car des troncs mutilés qui ne donnent signe de vie que par leurs convulsions, & des têtes parlantes, sont des monstres & non des hommes; l'homme persuadé avance en aveugle, l'homme convaincu n'avance pas; pour former des êtres à la fois actifs & clairvoyans, faisons toujours que les deux facultés marchent ensemble, se relayent en alternant, & se reposent l'une par l'autre; ce qui nous sera facile en contractant l'habitude de nous échauffer & de nous

refroidir à notre gré; ou, si nous n'avons pas assez de force d'ame pour disposer ainsi de nous-mêmes, profitons de l'alternation naturelle de chaud & de froid que nous sentons en nous; dans les momens de chaleur, cherchons les idées générales, & les vastes apperçus; dans les tems de tiédeur, limitons & déterminons nos idées; par cette méthode si facile à suivre, que l'instinct nous montre, que la paresse nous conseille, & dont l'ambition nous détourne en nous faisant manquer toutes les occasions, nous conserverons à la fois une raison saine, & une santé ferme au lecteur & à l'écrivain.

L'homme exalté qui ne connoît pas son état, & ne sçait pas en tirer parti, ne se conduira pas mieux dans le monde que dans ses livres; il exigera des autres hommes une perfection qu'ils ne peuvent sentir, & à laquelle il ne peut atteindre lui-même, quoiqu'il sçache la peindre dans les momens où il la sent; les riens lui paroîtront des monstres; on le verra s'irriter de la moindre offense, se hâter d'agir, & ameuter toute l'Europe pour un peu de négligence ou d'envie; au lieu que, s'il se fut bien connu, il se fut dit, en se faisant de bonne heure un plan de conduite, afin de n'être jamais surpris dans les cas imprévus: dans l'accès je me tiendrai coi, & n'avancerai que dans le calme; faisons-nous redire toutes les impertinences

qu'on débite fur notre compte, afin de nous durcir le tympan, & de nous former une complexion morale, forte & robufte; au fond qu'eft-ce que tous ces petits orages qui troublent la République des Lettres, & amufent celle des travailleurs? de petites intempéries littéraires, de petits phénomènes journaliers du monde philofophique, bons pour groffir mon recueil d'obfervations météorologiques, & completter l'hiftoire du cœur humain; changeons fouvent, quand il eft queftion de nous, notre rôle d'acteur en celui de fpectateur; fortons de nous-mêmes pour nous contempler en bataille contre l'envie & le ridicule, & le combat fini, reprenons gaiement la plume pour le décrire; voilà une médecine d'abord très-amère à la bouche, oui, bien amère, mais dont, à la longue, l'effet eft doux au cœur; voilà le moyen d'unir à une manie fublime, une ame indulgente & un caractère refpectable.

Dans les Sciences, les inconvéniens phyfiques & moraux font à-peu-près les mêmes que dans les Arts; les grands coups de tête, les coups de génie, ne fe font que dans ces momens de vive fenfibilité, où la vie concentrée au cerveau lui donne une dangereufe activité; en un mot, on n'a du génie & de l'efprit qu'aux dépens de fes jours. Quand on confidère l'efprit prophétique des mourans, & les infirmités continuelles des maîtres de

l'espèce humaine, il semble qu'il ne soit donné à l'homme de saisir la vérité qu'en rasant le tombeau.

Loi de compensation, loi de fer, dont la connoissance m'a coûté plus que la vie, que ton joug est pésant! que de pointes la nature enfonce dans le cœur sensible où elle plante le germe des grandes découvertes! que de maux pour un peu de science! je vois deux mots terribles écrits en tête du Code de l'Univers, *lis & meurs;* quelle condition! Mère des humains, n'as-tu donc rien de plus doux pour les plus soumis de tes enfans? s'ils cherchent tes loix, c'est pour s'y conformer, & dès qu'ils les ont trouvées, tu les mets hors d'état de t'obéir. Oh! si l'envie sçavoit à quel prix est acquise cette gloire qui l'importune, à l'instant ses cruelles armes lui tomberoient des mains, & elle répandroit elle-même quelques consolations sur une vie qu'elle rend si amère. Jeune audacieux, qu'un génie fier & indompté entraîne dans cette noble carrière que si peu d'hommes ont osé fournir, vous sentez-vous bien la force de suivre le régime effrayant que nous venons de prescrire? Non, eh bien! travaillez sur le plan qu'un autre a tracé; avancez lentement; vivez, jouissez de nos travaux & de nos souffrances même, si un naturel féroce vous fait goûter cette indigne volupté, mais laissez-nous penser & mourir en paix.

Que d'hommes voudroient à la fois jouir de tous les plaisirs, commander à toutes les générations, couvrir le globe de leur personne, vivre des siècles, & lire sans cesse au livre de vérité! Non, non, homme affamé de jours, d'honneurs, de puissance & de voluptés, cette fortune que tu adores en la croyant aveugle, distribue plus également les biens & les maux. D'une main elle tient la foiblesse, la pauvreté, la douleur, la patience, une vie courte, & l'immortel laurier; de l'autre, la force, les plaisirs, l'opulence, une vie longue & une mort éternelle, choisis. Si le phantôme de la mort t'épouvante; si la douleur, cette triste réalité, t'effraye, au lieu de t'instruire, ton nom ne sera point inscrit sur la liste peu nombreuse des enfans de la lumière; tu t'abîmeras dans le fleuve d'oubli avec cet innombrable & vil troupeau d'hommes sensuels, machines jouissantes, moules éphémères sans ame & sans vie, que la nature ne conserve un instant que pour perpétuer l'espèce. Quelle folie, dis-tu, d'échanger le doux frémissement du plaisir contre un vain bourdonnement qu'on méprise soi-même, & qu'on n'entendra pas; doux plaisirs, commodités de la vie, opulence, considération, vie longue & paisible, est-il pour la perte de ces avantages quelque véritable compensation? est-il nécessaire de s'en priver, pour acquérir des lumières & les communiquer? oui.

D'abord la pauvreté n'est un mal bien sensible que pour celui qui s'y voit tombé par sa faute ; l'habitude l'adoucit pour le plus grand nombre, elle est plus douce encore pour celui qui a embrassé cet état par choix ; l'homme qui a plus mérité qu'obtenu de la fortune, peut se faire de cet excédent de mérite un fonds inépuisable où il puise sans cesse pour se payer de ses propres mains. Il est dur sans doute, pour qui aime le bien avec passion, & connoît les moyens de l'opérer, de voir ces moyens échapper toujours de ses mains, de n'avoir au service des hommes que des conseils stériles, & toujours suspects quand l'exemple n'y met pas la sanction. Il est humiliant de se sentir supérieur aux autres hommes, & de se voir à chaque instant confondu avec eux par l'extérieur, dans les occasions mêmes, où il seroit utile qu'on en fût distingué ; semblable aux plus stupides animaux qu'un morceau d'étoffe attire ou met en fuite, l'homme civilisé n'apprécie son semblable & ne se prise lui-même que par son enveloppe, & à sa honte, son chien désigne par ses caresses, l'ami mal vêtu qu'il affecte de méconnoître ; tant il est vrai que notre œil s'adresse toujours à l'écorce, jamais à l'homme ; enfin, il est dangereux de porter un nom célèbre, sans avoir pour le défendre, cette puissance que donnent les richesses ; l'homme de lettres est une sorte de roi

sans

ſans gardes, qui occupe un trône diſputé par tous, celui de l'eſprit, que l'envie commune livre à l'envie de chacun, & qui ſert de but aux flèches d'un million de Parthes.

Voilà bien des déſavantages, mais ils ſont au moins compenſés. La pauvreté rehauſſe le mérite qu'elle couvre, & le fait ſortir en contraſtant avec lui; ne déparons pas la ſcience en la parant d'un luxe honteux, ſa modeſtie eſt le plus beau fleuron de ſa couronne; vois comme Newton brille dans ſes habits ſimples; oui, la ſimplicité eſt la véritable côquetterie du génie. Il eſt doux auſſi de jouir de ſa ſupériorité ſans équivoque; d'être certain qu'on ne doit les éloges, ni à ſon habit, ni à ſon nom, ni à ſon coffre-fort; il y a plus, j'oſe dire que tout homme né dans l'élévation, qui a un ſentiment fin de la vraie gloire, fâché du lot dont la fortune l'a favoriſé, & humilié de ſa grandeur, ſera ſouvent tenté de dire au pauvre ſon voiſin: ami, vends-moi ta pauvreté; j'ai trouvé ce ſentiment dans le cœur humain, & ce qui eſt plus doux encore, dans le cœur d'un ami. Qu'il y ait des humiliations attachées à la pauvreté, ce n'eſt qu'une raiſon de plus pour le philoſophe de donner l'exemple, en ſurnageant à cette mer d'injurieux préjugés, & en s'élevant au-deſſus de ſa fortune. De quel front un homme opulent oſeroit-il porter aux pieds du trône les plaintes d'une nation, & gémir au nom du

malheureux ? s'il ne l'eſt lui-même, ne s'expoſe-t-il pas à ce reproche ? que parles-tu de miſère & de pauvres, toi qui contribues à en augmenter le nombre ; vends ces inutiles ornemens, & ſçache en diſtribuer le prix, il y en aura quelques-uns de moins. Il faut que l'avocat du peuple ſoit peuple lui-même, pour donner du poids à ſes conſeils ; les pauvres ordinaires ſont en ſi grand nombre, qu'ils ſemblent nés pour l'être, car les choſes communes paroiſſent naturelles ; de plus, leur ame eſt tellement dégradée par leur état, qu'ils ne paroiſſent plus dignes d'en ſortir ; on avilit ce peuple, puis on dit, il eſt vil ; la compaſſion s'affoiblit en ſe partageant, & s'uſe à force de s'exercer ; elle s'endort aux cris plaintifs & répétés du malheureux, qui n'eſt qu'utile ſans être admirable ; il faut la miſère du génie pour la réveiller ; s'il oſe, après avoir fait ſes preuves, ſe faire jour juſqu'au trône, le maître commence à ſoupçonner qu'il occupe la place d'un autre, il rougit enfin, & la nation peut être écoutée.

Le riche ne voit pas le peuple d'aſſez près pour le connoître, & ſentir en lui ; gardé par ſon or, il n'eſt acceſſible qu'à l'impudence, à l'importunité, & aux lâches flatteurs qui le corrompent avec ſes propres deniers. Comparez le ſtyle d'un écrivain opulent avec celui d'un homme maltraité par la fortune, au premier coup-d'œil vous ſentirez que le premier ne peint que par oui dire ; il pourra

coudre assez bien quelques lambeaux de roman, & en enflant par la pensée quelques petits inconvéniens auxquels il a été exposé en courant, devinet à-peu-près de quoi il s'agit; mais sa vanité aura beau se tourmenter, elle ne fera que bégayer en notre faveur; à la régularité de ses compositions, à son style pur, correct, inanimé, on reconnoîtra l'enfant de l'art, l'ingénieux distributeur des pensées d'autrui; mais il n'aura jamais ces défauts de génie, dont l'à-propos désigne l'élève de la nature, qui font beautés dans le tout, & ressemblent à ceux qu'elle laisse dans tout ce qui sort de ses mains avec une ame & une vie; encore moins ce style tendre & onctueux, dernier cri de la nature souffrante chez l'homme courageux qui s'élève au-dessus de ses maux, & profite d'un moment de répit pour peindre ce qu'il vient de sentir. Il importe au peuple que sa cause ne soit défendue que par des hommes assujettis au sort commun, & qu'il voit marcher à côté de lui; elle le fera mieux & plus souvent. Grands de la terre, si quelqu'un de vous fut parvenu à séduire J.-J., quel coup de parti pour vous! nous eussions perdu ce grand homme, vous ne seriez pas si bien démasqués, & la nation dormiroit encore.

Un peu de faim semble aussi un ressort nécessaire aux Gens-de-Lettres; où est celui qui se sent une volonté assez ferme pour marcher constamment vers son but, sans y être jamais poussé par la

néceſſité ? l'homme naturellement pareſſeux ne s'éveille qu'au cri du beſoin ; heureux celui que la fortune a rapproché de l'état primitif, & dont l'activité eſt entretenue par un motif de plus. Il eſt vrai que les écrits des perſonnes mal-aiſées n'ont pas ordinairement la délicateſſe, le poli, le fondu qu'on trouve dans les ouvrages de ceux que le commerce du monde amollit un peu plus, & que leur propre blaſement rend plus difficiles ; en récompenſe, les premiers ont plus de verve, de naturel, & d'originalité ; plus preſſés d'écrire, placés plus loin du public, ils ſont enchaînés par moins de conſidérations, l'opinion leur parle plus tard, l'inſtinct pur conduit leur plume, & leur ſtyle plus libre a une certaine fierté qui peut plaire aux eſclaves ; cette demi-indignation, dont le ſentiment continu de l'injuſtice, fait contracter l'habitude, remue plus fortement ces ſourds à qui l'on parloit trop doucement, & en élevant la voix elle les tire enfin de leur létargie ; l'âpreté qu'elle donne au ſtyle ne vaudroit rien ſans doute pour parler à un homme ſeul, dans ce cas l'inſinuation eſt préférable ; mais, comme le public a le ſentiment plus obtus qu'un particulier, qu'il n'eſt point là, qu'il n'exiſte pas, le ſtyle bruyant & indigné vaut mieux pour parler aux hommes aſſemblés ; ainſi les inconvéniens attachés à la pauvreté ſont au moins compenſés par les talens qu'elle rend en échange,

& par tant d'autres avantages; je penserois même qu'un philosophe qui à force de travaux ou par des bienfaits, auroit cessé d'être pauvre, devroit pour le bien public, & le sien propre, recommencer à l'être.

La douleur a aussi ses compensations; quand elle est volontaire, c'est un mal léger, qui allége encore tous les maux accidentels; plaisir & douleur, ces choses sont opposées & réciproques; elles se relayent, & naissent l'une de l'autre; elles sont armes & prix, route & but, fin & moyen, l'une par rapport à l'autre : où vas-tu ? par où veux-tu finir ? par le plaisir ? commence donc par la douleur. Après tout, qu'est-ce que des maux auxquels on ne pense pas, que l'habitude empêche de sentir, & dont on sçait extraire les plus grands plaisirs ? l'homme timide qui, dans l'âge du courage & de la curiosité, n'osa jamais perdre son clocher de vue, ne donne point de sens au doux nom de patrie; il ne sçait pas ce qu'a de suave pour une ame sensible, la vue des lieux témoins des peines & des plaisirs de son enfance; jamais, en baisant le pavé de sa ville natale, après un voyage long & périlleux, il ne sentit son cœur palpiter, & n'y entendit ce cri de la nature, *ô dulcis patria te teneo*; l'infortuné qui n'a point parcouru, dès sa jeunesse, le champ immense & diversifié de la douleur, n'a pas non plus senti la douceur de vivre; c'est le passage fréquent du

sombre hiver de la douleur, du serrement de l'angoisse, & des tristes sentimens qui l'accompagnent, au printems qui la suit avec un cortège brillant de sentimens expansifs; c'est ce passage qui fait analyser & connoître l'existence; il faut s'être senti mille fois naître, mourir, & renaître, pour sçavoir ce que vaut une heure; sans cette expérience on ignore la vie humaine, & l'on n'est pas né pour en faire des leçons aux autres. L'homme doué d'un tempérament robuste s'endort dans une santé ferme & inaltérable, il devient impitoyable par ignorance & sans remords; il s'ennuye, s'agite, s'en prend à ceux qui l'entourent, & ne demande qu'à combattre; la guerre est trop souvent fille de l'ennui, qui dans tout les siècles força les hommes à s'entr'égorger pour tuer le tems.

L'attention est fille de la passion; pour inventer beaucoup, il faut souffrir beaucoup; la douleur est notre premier & notre dernier maître; c'est elle qui, le fouet en main, arrête les regards curieux & vagabonds de l'homme naissant, les fixe sur les objets, & le force à les examiner pour les reconnoître; aussi, dans les maisons opulentes doù la molle tendresse des mères chasse ce premier maître, en écartant des enfans tous les accidens instructifs, a-t-on soin de le remplacer par un triste personnage qui est en quelque sorte son représentant, avec cette différence, que sous celui-ci, on apprend le nom des objets, au lieu d'étudier

les objets mêmes ? Riches de ce monde qui croyez avoir reçu une éducation, & n'eûtes jamais d'autres maîtres qu'un pédant & l'ennui, que sçavez-vous ?

La perte d'une mince & fugitive volupté est assez réparée par une découverte utile. O vous qui aimez la vérité, dites-nous s'il est des plaisirs sensuels comparables à la jouissance que procure une pensée d'où jaillissent des torrens de lumière, & qui ajoute au plaisir actuel, pur, continu, la promesse de trente années de plaisir ? choisissez entre les plus vifs, & voyez s'il s'en trouve un qui puisse l'emporter sur le dernier ; sera-ce cette volupté furieuse qui ôte la raison, & la conscience de soi-même, dont on ne jouit qu'en rougissant ? plaisir douteux, pénible, inquiet, qu'on n'a pas le tems de savourer, & qu'on ne saisit qu'au moment qu'il échappe, est-ce bien un plaisir ? oui, mais fort court, nécessaire, respectable comme besoin, & comme moyen, mais nuisible, & méprisable comme but unique ; pourquoi asseoir sur des points imperceptibles les fondemens de notre bonheur ; que nous sommes dupes de nous-mêmes ! je lis dans ton intérieur, ô voluptueux, tu as beau vanter tes exploits, c'est moins le souvenir d'un passé réel ; que l'espoir d'un mieux chimérique, qui te fait ainsi voltiger d'objets en objets ; & puis quel vuide au delà ? en vain la vanité triom-

phante s'efforce de le remplir en se disant à la vue d'une amante humiliée, elle est à moi; il n'y a que le véritable amour qui le puisse, & cette passion ne vit que de sublimes pensées.

Certes, il est doux de lire dans les yeux d'un objet aimé la certitude de son bonheur; il est doux de le revoir après une longue absence; il est doux de le consoler après l'avoir désolé; mais combien dure ce frêle bonheur? taille élégante, contours voluptueux, teint frais & animé, œil vif & doux, sourire enchanteur, pudeur naïve, graces enfantines, divins accents de l'amour, santé, jeunesse, vigueur, souplesse, espoir, confiance, tendres épanchemens, douces illusions, tout cela passe comme l'éclair; la nature, avare de ces dons précieux, ne les donne qu'une fois, & semble ne les approcher de nous que pour les retirer aussi-tôt en nous laissant d'inutiles regrets; pourquoi donna-t-elle à un être aussi éphémère que l'homme ces idées de constance & cette soif de l'éternité? qu'il est court ce rêve délicieux! notre bonheur meurt long-tems avant nous. L'amour & la beauté périssent dans le sein de la volupté même. Semblable à l'astre dont les premiers rayons, lancés obliquement, en ranimant les êtres sensibles, rajeunissent toute la nature, mais dont les feux dardés à plomb, & trop long-tems, dessèchent, consument, & détruisent tout ce qui a vie, l'amant, doucement échauffé par les rayons d'un amour naiss-

ſant, les réfléchit ſur le tiède objet qui l'a fait naître, & l'amante, pénétrée de cette douce chaleur, prend une nouvelle vie, s'épanouit, ſe développe, s'embellit; mais ſi, brûlant de déſirs, & régorgeant de vie, il communique le feu qui le conſume, il détruit ces charmes qu'il adore en les dévorant, & tarit lui-même la ſource de ſa félicité. La beauté, roſe d'un jour, ſe flétrit ſous la main qui la cueille, & déjà la paſſion s'attiédit; les graces s'enfuyent à leur tour, & les amours s'envolent avec les déſirs; reſte le dégoût, le mépris, & la triſte indifférence, état pire que la mort; à moins qu'une ardente imagination, ou un ſouvenir compatiſſant, ne rendent à l'objet de nos vœux cette jeuneſſe qu'il a perdue; mais ce tems qui ôte chaque jour, à ton amante, une grace, à ton cœur, un déſir, ajoute ſans ceſſe aux charmes de la vérité; en la découvrant peu-à-peu, il dévoile en faveur de ceux qui l'aiment conſtamment, à chaque inſtant, une grace nouvelle; toujours fraîche, toujours belle, en vieilliſſant elle s'embellit encore & voit groſſir la troupe de ſes amants; jeune, elle ne plaiſoit qu'à la jeuneſſe; chargée d'années, elle compte dans tous les âges de nombreux adorateurs. Oſe donc comparer tes jouiſſances à celles de l'homme qui brûla pour elle dès ſes jeunes ans, & ſouffrit tant d'années avec courage pour en obtenir la poſſeſſion.

Enfin, une mort prématurée eſt peut-être un bien pour les penſeurs. En effet, on vit plus réellement en exiſtant beaucoup dans l'âge où l'on ſent le plus la vie, & en augmentant cette vie par la multiplication des grandes penſées, qu'en exiſtant foiblement dans l'âge, où l'on ne ſent plus que par la crainte de la mort & par les cruels avertiſſemens que donnent des infirmités déſormais ſans remède; quoi, tu ne renoncerois pas à la ſaiſon de l'avarice, de l'envie, de la défiance, de la haine, & des noirs ſoucis, pour tripler ton printems, & ta vie penſante? connois-tu bien cette vieilleſſe après laquelle tu ſoupires? non; l'horreur d'inſtinct qu'on éprouve à la vue d'un cadavre, fait deviner dès l'enfance cette mort qu'on ne ſentira jamais; on la devine parce qu'on la redoute; mais la vieilleſſe qu'on déſire, on ne la ſent point avant d'y arriver. La mort, a dit un philoſophe, n'eſt que la dernière fonction de la vie, fonction qu'on remplit d'autant mieux qu'on a plus de force, de tête & de cœur; tandis que le vieillard, rongé de maux, & avare d'un bien ſans valeur, frémit au moindre danger, ſe traîne à regret au bord du précipice où la nature le pouſſe, s'y accroche de ſes membres courbés & tremblans, & tombe enfin en pouſſant des cris plaintifs, le jeune homme plein de vie s'avance avec aſſurance, & ſaute dans l'abîme ſans héſiter; crois-moi, ne nous accoutumons pas trop

à un bien qu'il faut perdre avec tant de regrets. Ce moment si horrible pour l'homme qui se laisse surprendre, n'est pour celui qui l'attend, que l'heure du repos. Veux-tu quitter la vie sans regret? un pied sur cette terre & l'autre dans le tombeau, place entre la mort & toi le tableau d'une belle vie. Comme un bon père succombant sous le poids des années, & entouré, au lit de mort, de ses nombreux enfans en qui il va revivre, promène avec complaisance son œil presqu'éteint sur ces chers objets, jette sur eux un dernier regard où brille un tendre espoir, & s'endort doucement entre leurs bras; ainsi, le grand homme expirant à la fleur de ses ans, mais laissant derrière lui l'immortel héritage de ses actions & de ses pensées, prêt à renaître dans la mémoire des hommes pour ne plus mourir, & certain qu'il ne fait que changer de vie, voit sans crainte arriver cette mort qu'il attendoit, & ne la sent presque pas.

Cependant, après tant de travaux, de dangers, de souffrances, d'humiliations, mourir au moment où l'on commençoit à s'y habituer, & à jouir du fruit de sa patience, que cette condition est dure! n'importe, le sacrifice n'en est que plus beau; il faut se dévouer généreusement au service du genre humain; le bien de la grande patrie exige qu'il y ait de loin en loin de ces Léonidas contemplatifs qui marchent à une mort certaine pour encourager les

autres & leur applanir le chemin, qui, après avoir regardé autour d'eux & pesé la vie, se soient dit : ce n'est pas ici notre place, mourons ; mais, comme c'est une lâcheté de fuir sans rendre de combat, choisissons un poste périlleux, tenons-y ferme toujours en bataille contre l'hypocrisie, le seul mal incurable, & terminons cette vie par un lent suicide qui tourne au profit de nos semblables ; notre récompense, sera notre travail même, la douce consolation de voir les autres profiter des vérités dont nous n'avons pu faire usage nous mêmes, pour les avoir apprises trop tard ; enfin, ce plaisir si pur, si noble, si grand, de se voir, d'un point du tems & de l'espace, versant sur les nations & les siècles, les trésors de son cœur, & les richesses de sa pensée.

A Dieu ne plaise que je conseille à tous ce terrible régime, c'est celui des hommes qui veulent être extraordinaires, c'est-à-dire, extravaguer sagement, afin que leurs semblables qui prennent moins de matiére, raisonnent un peu mieux dans les sujets où ils se sont circonscrits. Les différences que la nature, l'éducation, la société, le rang, la profession, l'exercice, & toutes les circonstances possibles mettent entre les caractères, sont le principe, & le modèle de la diversité des régimes. Aussi, avant de prescrire celui qui convient à cette classe qui professe l'art de chercher, de trouver, d'enseigner la vérité, & de la laisser pratiquer par

d'autres, ai-je eu ſoin d'indiquer le régime propre aux hommes qui ne veulent que vivre, régime facile à connoître, facile à ſuivre, que l'inſtinct nous enſeigne par la double voix du plaiſir & de la douleur, & auquel chacun ſe conformeroit, ſans le cri importun de l'opinion, & le mauvais pli de l'habitude. Je reviendrai dans le Chapitre ſuivant ſur ces différens régimes, un peu plus ſur le premier que ſur le dernier, parce que les maladies phyſiques & morales cauſées par les Arts mal conſtitués & mal dirigés, attaquent principalement ceux qui les profeſſent.

Après une ſi longue traite, reprenons haleine un inſtant, & dans une courte récapitulation, voyons à la fois le but & l'objet de notre ouvrage, l'enſemble de notre plan, le chemin que nous avons fait, & l'eſpace qui nous reſte à parcourir.

J'avois d'abord réſolu de renfermer tout mon ſujet dans un ſeul Chapitre; à quoi bon, me diſois-je, diviſer ce qui eſt un? pourquoi dépecer la propoſition unique dont les variations compoſent le corps de cet Ouvrage? pourquoi mettre un mur ici plutôt que là, le champ n'eſt-il pas tout à nous? Cependant, comme un particulier, ayant acheté un grand terrein, le diviſe, & ſubdiviſe pour ſa commodité, à ſon exemple, nous avons décompoſé notre ſujet, afin que l'attention moins partagée en ſaiſit mieux les différentes parties.

Or, un homme judicieux à qui nous eussions parlé de notre ouvrage, n'eût pas manqué de nous faire les questions suivantes. Quel est le but de votre livre ? qu'est-ce que ce mouvement unique dont vous nous parlez ? quelles en sont les variations & les causes ? quels phénomènes physiques & moraux correspondent aux gradations de ce mouvement alternatif ? l'allée & le retour se ressemblent-ils ? enfin, quel est le but de ces oscillations éternelles ? aux trois premières questions, j'ai répondu : depuis long-tems, je m'efforçois de ramener toute la science humaine à un seul fait; j'ai senti d'abord qu'il falloit que ce fait fût un mouvement, car ce qu'il nous importe de sçavoir, ce sont les changemens qui se font en nous & hors de nous, & tout changement est le produit du mouvement; or, en considérant les individus, leurs parties, & les touts qu'ils composent par leur réunion réelle ou mentale, j'ai vu par-tout un mouvement d'oscillation, semblable à celui d'un pendule, d'une balance, ou d'un ressort spiral ; j'ai fait de ce mouvement l'objet de mon Livre, & montré que, le flux & reflux des élémens, les oppositions qu'on observe dans la matière vivante ou morte, l'état de guerre où se trouvent tous les êtres sensibles, les vacillations, les contradictions & les oppositions qu'on remarque dans un même homme, & d'homme à homme, principe & modèle des contrastes qui sont la base de

tous les Arts; enfin, cette compensation de biens & de maux qui rend le lot physique de chaque être vivant égal à celui de tous les autres; j'ai montré, dis-je, que tous ces phénomènes n'étoient que des cas particuliers du mouvement général; après quoi, passant aux explications, j'ai fait voir que le balancement universel avoit pour causes, d'un côté le soleil, & toutes les causes analogues qui le représentent en petit; de l'autre, cette force attractive, résidente dans toutes les parties de la matière, & reconnue par Gilbert, Bacon, Képler, Newton, & presque tous les Physiciens d'une certaine portée; puis, parcourant un assez grand nombre de propriétés physiques, crues différentes, j'ai fait voir qu'elles n'étoient au fond que la même; enfin, j'ai enseigné les moyens de se mettre & de se maintenir en équilibre avec le monde & avec soi-même, en opposant les unes des autres, les causes intérieures & extérieures. J'ai cru aussi devoir montrer aux hommes qui veulent fournir la même carrière que moi, les dangers auxquels ils s'exposent, & les sacrifices qu'il faut faire avant tout; mais en même-tems, j'ai tâché d'élever l'ame, & d'enfler le cœur à ceux qui sont déjà trop engagés dans la lice pour pouvoir reculer, en leur rappellant ces secrets dédommagemens qu'ils oublient trop, & en leur montrant du doigt l'immortel laurier sur la borne. Reste à répondre aux

trois dernières questions, elles feront le sujet des trois autres Chapitres.

Il eût été bien aisé de multiplier les divisions en tirant des lignes & en plaçant des titres entre mes paragraphes; mais j'ai affecté de prendre mon sujet par grandes masses, afin qu'il effrayât les ames étroites ou dépravées, & ne pût être embrassé que par des personnes douées d'une certaine étendue d'esprit, d'une ame honnête & d'un jugement droit, que par celles qui, d'un œil fortifié par une bonne conscience, peuvent, sans sourciller, fixer le soleil de vérité; une demi-lumière jettée dans les ténèbres où le méchant endurci va tâtonnant, ne fait qu'éclairer ses pas dans la route du crime; nous le laisserons dans l'obscurité. Au lieu de divisions apparentes, nominales, & conventionnelles, nous aurons des divisions réelles, fondées sur l'analyse des objets memes, & visibles pour les yeux exercés; enfin, nous remontrerons le tout dans une dernière récapitulation, afin de le considérer d'une seule vue. Telle est la foiblesse de l'entendement humain que pour lui faire bien voir une chose, il faut lui cacher toutes les autres, & ne lui montrer l'ensemble que quand toutes les parties lui sont devenues bien familières. La vérité est une sorte de monceau de faits dont la découverte graduée mine lentement la puissance du hasard, & dont la connoissance totale

tale renverseroit son empire à jamais. Semblable à l'active & patiente fourmi, le vrai Philosophe va & revient sans cesse du tas de la fortune au sien, grossissant peu-à-peu le dernier aux dépens du premier, puis il se repose pour contempler ses innocens larcins, & en jouir avec les autres membres de la république; marche d'autant plus judicieuse, que nous y sommes forcés par la nature qui procède ainsi, comme nous l'allons voir dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE II.

Des progressions ou gradations.

DANS l'Univers tout est en mouvement, aucun être n'est stationnaire; tout avance ou recule par degrés, la nature, dans ses opérations sur lesquelles elle laisse un voile épais que notre œil ne peut percer, marche par gradations finement nuancées à la perfection ou à la destruction de son ouvrage; elle avance insensiblement, tantôt ralentissant, tantôt pressant le pas, ajoute grain à grain, figure, développe, aggrandit peu-à-peu, s'arrête en quelque sorte au moment où elle est près de finir; enfin elle met la dernière main, & l'ouvrage est à sa perfection; ainsi se forment à notre insçu & sous nos yeux ces merveilles que notre impatiente main ne peut imiter; mais à peine l'œuvre est-elle achevée qu'elle commence à la détruire en repassant sur les traces qu'elle a parcourues; à force d'années elle use, mine, dégrade, pulvérise, liquéfie, décompose, dissout, jusqu'à ce que l'ensemble & la forme ayent péri, & reprend ses matériaux pour recommencer de nouveaux ouvrages; telle est sa marche la plus ordinaire, les siècles ne lui coûtent rien; cependant, quoique la composition soit toujours lente, la dissolution est quel-

quefois plus rapide, quand la force expansive accumulant son action sur un point de l'espace, enfonce à la fois cent mille coins dans un composé, & détruit en une minute l'œuvre de plusieurs âges.

Vita brevis, Ars longa; l'homme ne fait que passer, sa durée est si peu de chose dans l'étendue des siècles, qu'il manque du principal instrument dont il auroit besoin pour observer les compositions, le tems; ses foibles organes ne le servent pas mieux; en vain dans son active curiosité, tourne-t-il un mixte en tout sens, son œil n'en peut percer l'écorce, il ne fait, pour ainsi dire, que gratter & se dépiter à la surface; en vain, las de voir échouer tous ses efforts, met-il en sa main l'instrument terrible de la dissolution pour pénétrer dans l'intérieur des corps, dès qu'il arrive au centre, déjà le composé n'est plus, & le tout a péri; le feu est un moyen trop violent pour nous éclairer sur leur méchanisme secret, son action est trop prompte, & avec quelque ménagement que nous l'employions, il change cette structure que nous recherchons, & nous trompe en nous servant; d'ailleurs les vases dans lesquels nous renfermons les mixtes pour les soumettre à son action, sont autant de cribles qu'il pénètre dans tous les sens, & qu'il rend peut-être perméables aux corps qu'il divise & atténue; enfin, comment regarder comme un instrument à notre disposition ce qui dispose de nous-mêmes, &

comme un moyen d'obſervation ce qui maîtriſe l'obſervateur ? Nous ne pourrons donc jamais obſerver que par maſſes, que par ſommes, ce dont il eût fallu ſaiſir les moindres degrés dans un patient & long recueillemenent.

Ars longa, *vita brevis*; l'homme vit peu, mais l'eſpèce eſt éternelle. Si, les hommes s'entendant mieux, les nations & les ſiècles s'étoient ligués de bonne heure, pour étendre nos conquêtes ſur le haſard & les conſerver, ces philoſophes, qui les premiers portant un œil audacieux ſur le ſyſtême du monde, osèrent l'embraſſer dans leurs vaſtes conceptions, & l'expliquer aux mortels étonnés, n'euſſent pas travaillé en vain pour leurs ſucceſſeurs; cette maſſe précieuſe de vérités, groſſie par chaque nation & chaque ſiècle, eût pris un continuel accroiſſement en roulant vers nous; tandis que les générations s'abymoient, elle eût ſurnagé, & fidélement tranſmiſe de main en main, elle ſeroit enfin tombée dans les nôtres. Si du moins, éclairés par les fautes paſſées, & jaloux de réparer tant de pertes, les modernes prenoient, quoi qu'un peu tard, le parti de combiner leurs travaux en s'uniſſant de cœur & d'eſprit, on ne verroit pas la Science naître & mourir avec chaque homme; elle vivroit des âges entiers, mûriroit en vieilliſſant avec le monde, & ne trouveroit plus d'obſtacles à ſes progrès que dans ces révolutions de notre planète,

sur lesquelles nous n'avons point encore de prise. Par cette aimable harmonie, une longue & triple chaîne d'observateurs étroitement unis & se succédans sans interruption, s'étendroit sans peine sur l'immensité du tems & de l'espace; épiant la nature sans relâche, & toujours à côté d'elle, des yeux du corps ils saisiroient les grands traits de sa lente opération, perceroient avec l'œil du génie dans ces replis obscurs où elle se dérobe aux sens, rempliroient tous les vuides de l'observation par de hardis soupçons, fondés sur l'uniformité de sa marche, joindroient ainsi les deux termes extrêmes de sa gradation, & la feroient, en quelque sorte, se toucher par ses extrêmités.

Mais point d'union, point de concert, point de distribution dans les travaux, tous sont seuls; chacun veut être tout, chacun bâtit pour les yeux du vulgaire un systême du monde, & dans son cœur un vaste plan d'usurpation : depuis que des parleurs ont mérité une moitié de l'admiration publique & surpris l'autre, la parole est tout; des orateurs, esclaves des foiblesses publiques, fondent sur ces foiblesses mêmes l'édifice de leur renommée, & la multitude adore à leurs genoux ses vices embellis; on prône les disciples, on les chante en tous lieux, & le maître languit oublié, inconnu. Qu'un homme long-tems perdu dans la foule découvre dans son

commerce avec un Philosophe respecté des facultés qu'il ne se connoissoit pas; & qu'enhardi par cette découverte, il ose enfin prendre son essor, au lieu de cette estime qu'il attendoit sans la briguer; au lieu de ce sentiment plus doux pour ceux qui l'éprouvent que pour celui qui l'excite, il voit sur des visages abattus & flétris de honteuses traces de l'ambition qui ronge tous les cœurs; il les voit, gémit, & se retire en déplorant l'infirmité humaine. Plus de secours, plus d'encouragement à espérer pour les observateurs; tout se porte vers ceux qu'une longue étude de l'art de flatter met à portée d'acheter un vil métal par des éloges encore plus vils; de l'or, de l'encens, des femmes, voilà les seuls objets de nos désirs, le triple but de nos travaux, & les instrumens de notre ambition; la nature, la santé, la vertu, ne sont plus rien, & de tous les métiers, celui d'inventeur est le plus ridicule après celui d'homme de bien.

Q'arrive-t-il de cette indifférence du public pour les seuls hommes qui pouvoient l'éclairer? qu'ils renoncent au travail sage, patient & modeste qu'ils avoient entrepris, pour étudier l'art de prendre leurs avantages & se combattre les uns les autres; qu'au lieu d'étudier en silence le procédé paisible de la nature, de la suivre pas à pas à l'aide de tous les sens jusqu'à ce qu'elle leur échappe, afin de deviner

ce qu'elle commence ou achève dans son invisible attelier, & de donner du pied au systême politique, en fondant le bonheur des hommes réunis sur la base inébranlable des loix éternelles, ils morcèlent cette nature qu'ils n'ont vue qu'en courant, se saisissent de la montre brillante qu'elle pousse à la surface du globe, comme pour éveiller notre activité en attirant nos yeux, cherchent, trient encore, mettent à part quelques lambeaux éclatans qui flattent la cupidité du vulgaire, les étalent avec faste, & en reçoivent pour prix des honneurs & des titres dont ils rougissent au fond de leur cœur.

D'autres, enyvrés de la dangereuse vapeur d'une réputation naissante, dédaignent ces gradations qu'ils doivent à notre ignorance, & cette douce lumière que le génie à son aurore se plaît à répandre lentement de peur de blesser nos foibles yeux. Trop fiers de leurs facultés, & pressés de faire montre de leur vigueur, ils brillent & aveuglent comme l'éclair, puis vous laissent dans une obscurité profonde; s'élancer à perte de vue dans le vague des airs, ou se plonger dans l'abîme ténébreux de la métaphysique, point de milieu; que s'ils restent à la surface de notre sphère, au lieu de marcher d'un pas ferme, égal & soutenu, ils sautent par bonds immenses d'une vérité à l'autre, n'ayant rien plus à cœur que d'échapper à la multitude, & ne craignant rien tant que d'en être atteints; *A ton im-*

puissance reconnois ma supériorité, ainsi parle au fond de leur cœur, l'orgueil convulsif qui les lance d'un infini à l'autre. Aussi, le vulgaire, rebuté de ses vains efforts pour suivre ces maîtres de stature colossale, recule également effrayé de leur bruyante élévation & de leur obscure profondeur, il se tient sur son humble horizon, se tournant vers des champs moins vastes, mais plus à sa portée, s'y promène à son aise, glane çà & là quelques fleurs, & se réfugie dans les riens où il se sent quelque chose, toujours prêt à payer d'un juste mépris ceux qui l'ont méprisé. Tel est le prix ordinaire de cette fausse grandeur qu'affectent ceux qui ne sçavent pas se tenir dans la région moyenne, afin de contempler d'un seul point de vue les deux extrêmes de l'espèce humaine, & de répandre la lumière sur tous avec une parfaite égalité.

C'est votre faute, ô Philosophes sincères, mais ambitieux! si les connoissances profondes dont vous faites entre vous une sorte de monopole, circulent depuis tant de siècles dans un si étroit espace; ce public auquel vous parlez, étranger dans ces régions où vous aimez à vous perdre, & dont plusieurs années de voyages vous ont montré toutes les issues, ne peut vous suivre dans les routes que vous vous êtes frayées, si vous ne laissez derrière vous des guides qui le conduisent sur vos traces; placé trop loin de vous, il peut bien vous admirer s'il entend

prononcer votre nom, à caufe de la diftance même où vous êtes de lui; mais s'il ne peut vous atteindre & vous toucher, comment pourra-t-il vous aimer, & vous payer des fervices inconnus, en vous procurant les moyens de lui en rendre de plus grands? voulez-vous être véritablement utiles à vos femblables? renoncez de bonne heure à un vain fracas & à des éloges fans valeur; fçachez vous faire un fecond public compofé d'hommes, vos égaux par les facultés, & vos inférieurs dans votre genre; formez dans cette troupe choifie des difciples qui deviennent les maîtres de l'autre public, & apprennent de vous à infinuer au vulgaire ces vérités qu'il ne veut pas recevoir de votre main; ces difciples en feront d'autres, de proche en proche la fcience gagnera, elle fe fera jour fans effort, & imbibera doucement la maffe entière des nations. C'eft ainfi qu'il faut renouer la chaîne d'homme à homme, de peuple à peuple, de fiècle à fiècle, pour raffembler les membres épars de la fcience, les unir par les doux liens de l'amour & de l'admiration, & en former un corps immenfe, immortel, & vivant d'une feule vie, dont l'œil fans ceffe ouvert fur la nature la fuive à la trace, & la pourfuive dans les replis tortueux de ce labyrinthe où elle échappe aux hommes difperfés, dont toutes les parties, dans un mouvement harmonieux & perpétuel, fuivant

la mesure des corps célestes, travaillent de concert à imiter sa lente & infatigable activité.

Pour nous qui, en qualité d'hommes, payons aussi le tribut à la foiblesse humaine, en attendant que ce grand corps se forme, nous travaillerons dans le même esprit à exposer les vérités dont l'intelligence suprême a fait jusqu'ici la récompense de notre véracité intérieure; & comme nous n'avons rien à dire que le commun des hommes ne puisse entendre aisément, nous continuerons à lui parler sans interprète & dans sa propre langue, en choisissant nos exemples parmi les objets connus de tous, & sans nous embarrasser si notre style est noble ou roturier.

Nous avons dit dans le premier Chapitre que tous les êtres alloient & revenoient sans cesse d'une qualité à sa contraire, d'un mouvement, d'un état, à l'état & au mouvement opposés; ces qualités, ces états, ces mouvemens, ajoutions-nous, se succèdent nécessairement & naissent toujours les uns des autres; nous n'avons fait en cela qu'exprimer des apparences; mais, si nous jugeons de ce que la nature nous cache par ce qu'elle nous laisse voir, les opposés existent toujours ensemble; quand l'un croît, l'autre décroît, & dès que ce dernier commence à croître, l'autre décroît à son tour; mais, comme vers leur point de minimum, ils échappent

à notre vue, ils nous paroiſſent ſe ſuccéder; or, ces accroiſſemens & ces décroiſſemens, ces paſſages alternatifs du minimum au maximum, ſe rapportent tellement au cours du ſoleil, qu'il n'eſt guères poſſible de douter qu'il n'en ſoit la principale cauſe; il ſe peut que la lune & les autres aſtres y contribuent, nous ſommes déjà convenus que ce ſoupçon étoit très-fondé; cependant, comme nous n'avons point encore fait ſur ce ſujet d'aſſez grandes recherches, nous nous contenterons de ſuivre dans ſon cours annuel & diurne, la cauſe qui domine toutes les autres; conſidérons dans le Méridien la marche du ſoleil, allant & revenant d'un ſolſtice à l'autre, avec les effets qui en réſultent.

Au ſolſtice d'hiver, il commence à monter, mais ſi lentement que la différence d'un jour à l'autre eſt preſqu'inſenſible; peu-à-peu la vîteſſe de ſon aſcenſion s'accélère, les différences deviennent de plus en plus ſenſibles, & l'excès d'un jour à l'autre va toujours en augmentant juſqu'à un point de maximum qui eſt celui de l'équinoxe; de ce point l'excès va en diminuant, le ſoleil continuant toujours à monter; ſur la fin l'aſcenſion devient encore une fois inſenſible, l'aſtre ſemblant s'arrêter; enfin, il arrive au Tropique, le point de ſa plus grande élévation, & celui du ſolſtice d'été; puis il deſcend vers l'autre Tropique en repaſſant ſur les mêmes points, à des époques correſpondantes &

également éloignées des points extrêmes, par une dégradation semblable à la gradation qu'il suivoit en montant, & revient ainsi au point d'où il étoit parti ; voilà sa course annuelle. Passons au mouvement diurne, considéré, non dans un seul point, mais dans toute son étendue. Chaque jour, le soleil décrit un cercle apparent, qui fait partie d'une hélice dont toutes les spires, à la réserve d'une, sont coupées par l'horizon, en deux arcs inégaux, de manière que la partie visible est plus grande que la partie cachée, de l'équinoxe de printems, à celui d'automne, & que l'arc nocturne est plus grand que l'arc diurne, du dernier équinoxe au premier. La spire qui répond aux deux équinoxes, & que le soleil décrit deux fois, étant un grand cercle de la sphère, est coupée par l'horizon en deux parties égales, & ces deux jours là seulement, l'arc nocturne est égal à l'arc diurne. Les cercles que l'astre décrit vont en diminuant de jour en jour lorsqu'il va de l'Equateur aux Tropiques, & en augmentant lorsqu'il revient des Tropiques à l'Equateur. Dans les signes ascendans il s'avance en tournant vers le pôle boréal ; & dans les signes descendans il revient au pôle austral, en décrivant la même ligne, & en tournant dans le même sens : ainsi, la somme des apparences journalières, qui forme l'apparence totale ou annuelle, est une spirale parcourue deux fois, dont les parties élevées sur l'horizon, & visibles,

vont en croissant comme les hauteurs dans le Méridien, dont nous avons parlé, & dont ces hauteurs déterminent les intervalles.

Mais, comme les deux grandes forces qui font aller & revenir tous les corps fluides ou solides coordonnés à notre planète, dépendent, pour la mesure & la réciprocité de leur action, de la présence & de l'absence du soleil; de l'hiver à l'été, la force expansive surmonte peu-à-peu la force attractive résidente dans toutes les parties de la matière, dilatant, développant, & vivifiant par dégrés tous les êtres qui nagent dans l'atmosphère, & ceux que la pesanteur tient encore attachés à la surface du globe; & de l'été à l'hiver, la force attractive redevient à son tour supérieure à son opposée, en suivant la même gradation en sens contraire; elle concentre, resserre, refroidit, tue les êtres qui ne doivent vivre qu'une année, & diminue la vie des autres. Ces deux grands passages, ces deux grandes progressions contiennent, vu les trois cens soixante-cinq apparitions & disparitions journalières du soleil, le même nombre de passages & de progressions semblables, dont chacune, à cause des fréquentes variations de la température qui, en nous ôtant & nous rendant tour à tour, en tout ou en partie, la lumière & la chaleur de l'astre, retracent en petit les variations annuelles & diurnes, se subdivise encore en un nombre infini de petites

alternations de chaud & de froid, de lumière & d'obſcurité graduées ſemblablement, qui influent ſur tous les phénomènes phyſiques & moraux.

De ces gradations inſenſibles qu'on rencontre partout, de ce mouvement progreſſif qui ne nous attend pas, naiſſent des difficultés preſqu'inſurmontables pour l'obſervateur le plus exact & le plus vigilant; l'homme qui veut obſerver de près la nature reſſemble à l'inſenſé qui, ayant conſidéré un inſtant les eaux du Gange, viendroit nous rendre compte de ſon travail, en ces termes: j'ai examiné avec ſoin l'eau du fleuve qui eſt vis-à-vis tel endroit, elle a telle qualité; la plupart de nos énoncés ne valent guères mieux que celui-là; qu'en ſçais-tu, dirois-je à cet homme? de quel eau nous parles-tu? à quel degré eût-elle cette qualité? où, & quand l'eût-elle?

Les qualités & les mouvemens ſont éternels & immuables, les combinaiſons & les individus changent ſans ceſſe; l'homme a beau planter des piquets ſur les rives du tems pour meſurer les degrés d'élévation & d'abaiſſement de ſes eaux, ces eaux s'écoulent en vacillant; tous les êtres ſemblent paſſer tour-à-tour en revue vis-à-vis les mêmes points de l'eſpace, & ſe jouer en fuyant de notre curioſité, puis revenir ſur leurs pas, & en nous échappant encore, nous convaincre enfin de l'inutilité de nos pourſuites; il nous eſt accordé de les voir paſſer, mais

refusé de suivre à la fois tous leurs changemens; nous pouvons saisir quelques points, quelques grands intervalles dans leurs apparences & dans leur durée; mais nos sens & notre entendement n'opérant que par saccades, nous n'avons point de prise sur les dégrés voisins, ni sur la continuité de leur existence. Des méchaniciens plus inventifs que judicieux ont cherché de tout tems un mouvement perpétuel; cette machine est impossible en petit, l'homme éphémère ne peut produire que des œuvres qui commencent & finissent comme lui; les mouvemens existent sans lui, il n'en dispose point; les combiner, les unir, les séparer, les opposer, c'est tout ce qu'il peut faire; mais à quoi bon chercher à exécuter ce qui existe avant nous; la machine que nous demandons est faite, il y a long-tems; elle est vieille & ne s'use point; ouvrez les yeux, cette machine, c'est le monde, & le méchanicien en fait partie.

Tout change, fuit, nous échappe & nous échapperoit, fussions-nous immuables; que doit-ce être si l'observateur même subit plus de changemens & de variations qu'aucun des êtres qu'il considère; quoi de plus mobile que l'homme? nos sensations, nos sentimens, nos passions, nos idées, nos mouvemens forcés & volontaires, notre forme & notre quantité même, vont & reviennent sans cesse d'un

maximum à un minimum, passent de l'un à l'autre dans des tems plus ou moins longs, & le plus constant de nos sages n'est pas deux secondes de suite dans le même état. Quelques hommes à la fois sensés & inventifs, frappés de cette universelle & perpétuelle mobilité des hommes & des choses, conçurent que, les sentimens n'étant communs que dans leur espèce & ne présentant qu'inégalités dans leurs dégrés, les hommes ne s'entendroient jamais, s'ils n'avoient quelque mesure fixe, quelque terme moyen constant auquel on pût rapporter, & les extrêmes, & les dégrés fugitifs des affections communes; dans cet utile, dessein ils inventèrent des instrumens pour mesurer le poids, la figure, l'étendue & toutes les qualités qui varient.

Une mesure (1) est un sens immobile que l'homme s'est créé pour se maintenir contre le torrent de

(1) La toise, le pied, la coudée, toutes mesures tirées du corps hnmain & qui en représentent les différentes parties, peuvent être regardées comme la stature, le pied, & le coude de chaque nation; dans le physique ces fixations sont utiles, à cet égard l'on s'entend; mais quand de vieux rêveurs inventent des mesures morales auxquelles ils veûlent rapporter les hommes de toute complexion, de tout âge, de tous les siècles, de tous les jours, il me semble voir ce brigand de l'ancien tems, qui faisoit étendre les passans sur un lit, allongeant ceux qu'il jugeoit trop courts, & rognant ceux qu'il trouvoit trop longs; la

la variété, lutter contre cette orce qui l'entraîne sans cesse au delà de ce point fixe qu'il cherche, & couper cette progression ascendante & descendante que suivent tous les êtres; encore ces mesures n'ont-elles qu'une apparente immutabilité, le tems les change & les détruit comme tout le reste, ce qui empêchera toujours les divers âges d'hommes de se communiquer leurs observations, quand ils seroient disposés à le faire. La bibliothèque d'Alexandrie a été brûlée deux fois, nous regrettons cette perte avec raison; cependant à quoi nous eut servi ce monceau de livres, si la mesure commune n'eût été conservée? j'ai vu à Rome de ces mesures antiques que beaucoup de gens reçoivent pour telles, pour moi, je n'y crois pas, & je dis qu'elles sont inutiles en Physique; car, 1°. C'est folie de s'en rapporter là dessus à des Antiquaires qui sçavent à peine comparer des mots & des caractères. 2°. Qui m'assurera que les dimensions de tous les corps qui sont à la surface de la terre n'ont point changées toutes ensemble? ce qui mettroit de la différence dans leur densité & dans leurs autres qualités; différences qui ne seroient point proportionnelles dans les corps de différente espèce. 3°. Qui

cet homme est l'image exacte de ceux qui se mêlent de parler sur la morale & la politique, sans avoir étudié la Physique, & sur-tout la Médecine.

m'assurera encore que les deux forces sont toujours en même proportion, soit dans les sphères éloignées, soit dans la nôtre, & que les corps sont toujours également disposés à recevoir leur action; incertitude qui doit multiplier l'autre. Ainsi, tout étant variable de soi-même, les monumens antiques peuvent nous mettre sur la voie des expériences, mais ils ne peuvent nous les transmettre avec précision; l'on voit aussi combien peu l'on doit compter sur les magnifiques promesses des Mathématiciens, ce qu'ils mesurent le mieux, ce sont les abstractions; dans le monde réel ils n'ont, comme vous, que des à-peu-près; cependant comme leur tâtonnement est plus fin que le vôtre, gardez-vous de le trop mépriser, & sçachez plutôt en tirer parti pour faire quelques pas vers les deux infinis, mais sur-tout pour faire les parts plus égales & les dispositions plus justes, dans l'étroite sphère où nous sommes resserrés.

Ces phénomènes de l'atmosphère qui ont tant d'influence sur nous, ce flux & reflux des élémens qui cause en partie celui que nous sentons en nous-mêmes, ont leurs gradations; l'air ne devient pas tout-à-coup plus chaud ou plus froid, plus sec ou plus humide, plus pésant ou plus léger, ces passages ont leurs degrés faciles à observer; par exemple, on peut remarquer qu'un tems pluvieux succède ordinairement à un tems sec, d'une de ces

trois manières : 1°. Une légère teinte de blanc se mêle à l'azur du ciel, cette teinte se fonce de plus en plus, les vapeurs se rapprochent, les nuages commencent à paroître, ils se joignent au bout d'un jour ou deux, le ciel est en quelque sorte tout d'une pièce, & peu après la pluie vient. 2°. Quelquefois il se forme dans l'air de petits nuages qui ont l'air d'écailles, de floccons de laine, de barbes de chat ; ils sont d'abord très-élevés, peu-à-peu ils s'abaissent, se grossissent, s'unissent & forment de grandes masses ; long-tems suspendus, ils paroissent dans une sorte d'incertitude ; enfin, quelques gouttes d'eau échappées se font sentir, tout crève à la fois, & voilà de la pluie pour plusieurs heures, & quelquefois pour plusieurs jours ; dans ces deux cas, les vapeurs tombent à-peu-près dans le lieu où elles se sont formées ; je ne doute point que dans des tems de cette espèce, l'homme ne soit maître de faire tomber la pluie une ou deux heures plutôt qu'elle ne tombe naturellement ; un grand incendie, ou un grand feu, tels que celui des chaumes ou des bruyères, qu'on brûle dans les champs, deux armées de terre ou de mer qui se combattent, & en général tous ces grands mouvemens de notre espèce qui s'agite à la surface, produisent dans l'air une sorte de vuide momentané que les colonnes latérales se hâtent de remplir ; les vapeurs qui nagent dans l'atmosphère, tombent aussi dans ce vuide,

& font portées les unes contre les autres, foit par le choc qui naît de leur chûte, foit par la preffion du fluide ambiant qui eft plus denfe dans la région où elles tombent; les gouttelettes s'uniffent & forment des gouttes fenfibles, capables de vaincre la réfiftance de l'air, & la pluie doit s'enfuivre; du moins, cela me paroît devoir être ainfi (1). 3°. Après quelques jours de beau tems, on voit tout-à-coup s'élever à l'horizon de petits nuages marchant affez

(1) Combien de fois voyons-nous dans l'Hiftoire ancienne & moderne deux armées marchant en bataille l'une contre l'autre, forcées de fe féparer à caufe d'un orage ou d'une groffe pluie furvenue au moment de fe mêler; le lendemain elles marchent encore & la pluie de tomber comme la veille; le furlendemain même contre-tems. Ce n'eft pas qu'on ne voye fouvent, plufieurs jours de fuite, la pluie tomber aux mêmes heures, indépendamment des circonftances dont nous venons de parler, & alors il peut fe faire que les deux armées fe difpofant un jour à combattre à la même heure que la veille, ayent été expofées aux mêmes inconvéniens, fans y avoir contribué; ainfi la queftion fe réduit à fçavoir fi ces mouvemens périodiques de la nature viennent de ce que les grands corps d'hommes ont des heures réglées pour faire certaines chofes; fi ces mouvemens font la caufe & nos fottifes l'effet; ou enfin fi ces chofes n'ont aucune connexion; mon fentiment eft qu'elles influent l'une fur l'autre, en vertu de la loi de réciprocité; car nous fommes auffi la nature, nous qui faifons tant de bruit à la furface de la terre.

vîte, qui ſont ſuivis de nuages un peu plus gros, & de plus gros encore; le tems ſe couvre par degrés, & la pluie arrive enfin; dans ce dernier cas, les vapeurs paroiſſent s'être réunies en nuages viſibles dans l'endroit d'où ſouffle le vent. Le tems, en ſe remettant au beau, ſuit des gradations à-peu-près ſemblables; car, tantôt un vent de Nord ou d'Oueſt balaye lentement ces grands nuages qui couvrent tout l'horizon, tantôt le grand nuage ſe morcèle, le vent y faiſant des jours qui augmentent de plus en plus, peu-à-peu il s'éclaircit, les morceaux diminuent, s'écartent par degrés, & diſparoiſſent. Ordinairement le paſſage du tems ſerein au tems pluvieux eſt un tems variable; des nuages de différentes groſſeurs paſſent ſans diſcontinuer d'une extrêmité de l'horizon à l'autre; s'ils ſont élevés & médiocrement épais, le tems ſe ſoutient; s'ils ſont bas & fort épais, ils crêvent, mais la pluie ne dure pas; tels ſont les phénomènes les plus communs.

Il eſt quelquefois néceſſaire, ſouvent utile & toujours commode, de ſçavoir quel tems il fera à la fin de la journée qui commence, & même le lendemain; nos baromètres rempliſſent en partie cet objet, & ſuffiroient ſi l'on pouvoit les traîner partout avec ſoi; l'expérience vaut mieux, elle eſt plus portative; or, il n'eſt pas de profeſſion long-tems exercée, qui ne puiſſe fournir des ſignes pour ſaiſir les premiers termes de la gradation d'un paſ-

ſage, & prédire au moins la ſécherеſſe & l'humidité, avant qu'il y ait de nuages formés ou que les nuages ſe ſoient diſſipés. Les vapeurs qui flottent dans l'atmoſphère produiſent ou ceſſent de produire ſur le bois, les métaux, les pierres, le verre, en un mot, ſur toutes les matières employées dans les Arts, des effets très-connus de ceux qui les exercent; le feu, les plantes, les animaux, donnent encore des ſignes de la température prochaine; mais le meilleur de tous les inſtrumens météorologiques, c'eſt notre propre corps; chaque homme habitué à s'obſerver, eſt pour lui-même, tout à la fois, un thermomètre, un baromètre, & un hygromètre. Les variations que ſubiſſent continuellement dans leur quantité & leurs qualités, l'air, l'eau, & le feu dont nous ſommes compoſés & entourés, ſe font ſentir à nos fibres déliées & irritables; ſans ceſſe échauffées, ou refroidies, humectées, ou deſſéchées, touchées par un air plus denſe ou plus rare, elles ſe roidiſſent ou ſe relâchent; en ſorte que le Médecin qui combat pour nous les puiſſances qui nous maîtriſent, & s'efforce de nous maintenir en équilibre avec elles, ne ſeroit pas mal repréſenté par le Muſicien qui, en tournant quatre chevilles à droite & à gauche, tend & détend les cordes de ſon violon, pour le mettre ou le maintenir d'accord. Remarquez que les vieillards, les femmes, les valétudinaires, & en général les perſonnes d'un tempé-

rament très-foible, ont un instrument plus commode que celles dont le corps plus robuste est à l'épreuve des vicissitudes de la température. Ici comme partout ailleurs, une santé ferme est un elément de bonheur & un obstacle aux observations; malheureusement les moyens se trouvent souvent d'un côté, & l'attention de l'autre; la plupart des hommes distraits par leurs affaires, leurs plaisirs, leurs passions, ou leur ignorance, & incapables d'observer avec précision, ne veulent pas que d'autres puissent, en observant mieux qu'eux, saisir des degrés qui leur échappent; or, parmi ces incrédules, les plus coupables sont les plus délicats, puisque la nature les a servis avec prédilection.

Les animaux ont à cet égard un grand avantage sur nous; l'homme façonné par l'éducation, est tout pétri de sentimens étrangers & d'idées qui ne lui appartiennent pas plus; en lui enseignant la science d'autrui, on l'empêche d'en avoir une à lui; à mesure qu'il meuble sa mémoire d'articles de foi, il la vuide de ses propres expériences, car une idée en déloge une autre, & de plus, il acquiert l'habitude de ne point s'observer; les années se passent, l'enfant devient adulte, il vieillit sans que la douleur lui ait rien appris, & sous des cheveux blancs, il est encore tout étonné de souffrir; il sçait fort bien ce qu'ont senti, pensé & dit les anciens,

ſçait encore mieux ce que lui ordonnent de croire ceux qui l'effrayent & ceux qui le payent ; il connoît tout, hors deux choſes, la nature & lui-même. Enfin, tandis qu'empriſonné dans des vêtemens étroits, & dans des convenances plus étroites encore, tandis que l'œil fixé ſur le thermomètre de l'opinion, il en obſerve finement les moindres variations, l'animal, moins ſçavant, mais vêtu plus commodément, plus libre, & plus attentif, obſerve les plus légers changemens de ce fluide qui le touche & ſe moule ſur lui ; tout entier au ſentiment & à l'appétit, il ſe balance avec tous les êtres inſenſibles, ſe meut quand la nature le veut, va, vient, s'agite ſous nos yeux, & nous répète en quelque ſorte ces ordres que nous n'entendons plus ; ainſi, puiſque nous ne voulons pas obſerver en perſonne, du moins changeons de maîtres ; le chat paſſant la patte par deſſus ſon oreille, & la grenouille croaſſante au premier ſentiment de l'humidité, nous donnent une leçon moins chère & plus utile que toutes celles de nos pédagogues. En général, quand les animaux qui vivent en plein air donnent des ſignes marqués de triſteſſe ou de joie par des cris ou des mouvemens ſans cauſe prochaine, on peut prédire qu'on aura bientôt une température oppoſée à celle qui règne.

Mais laiſſons ces incrédules nier ce qu'ils igno-

rent, & oſons dire que nous ſentons d'avance les changemens de tems, par l'eſpèce, le nombre & le degré de netteté de nos idées, comme auſſi par la prépondérance des facultés intellectuelles l'une ſur l'autre; nous avons dit ailleurs que, dans un mauvais air, on avoit l'imagination plus vive, la mémoire plus rapide, mais des ſouvenirs & des jugemens moins nets & moins aſſurés; qu'au contraire, un air ſalubre, procuroit avec le bien-être total, des ſouvenirs, des enſembles & des jugemens plus lents, mais plus nets & plus sûrs; de plus, l'expérience nous apprend que l'attention s'uſe & ſe perd ſur les ſentimens trop répétés & trop familiers; ce ſont les changemens & ſur-tout les contraſtes, qui réveillent à la fois la ſenſibilité & la faculté de penſer, principe d'où nous tirerons trois conſéquences: la première, que les François, placés ſous un climat inconſtant, doivent avoir naturellement un cerveau très-actif; la ſeconde, que les perſonnes foibles & ſenſibles, ſont, à cet égard, françoiſes en tout pays; enfin, puiſque la partie du cerveau qui travaille quand on penſe, eſt d'une organiſation très-déliée, c'eſt ſur-tout par les différences, & les oppoſitions dans l'eſpèce & le degré des penſées, qu'on peut le mieux prévoir les variations dans la température. Nous voilà ſur la voie, reſte à déterminer les degrés.

Chacun ſçait que, par un tems très-ſec & très-ſerein, l'homme tout entier exiſte avec plus de plai-

ſir, & ſe ſent plus maître de lui, que par un tems très-humide ; ce *plus*, connu de tout le monde, doit faire entrevoir les *moins* auxquels on n'a point fait d'attention ; les deux termes extrêmes, ſenſibles & marqués des progreſſions oppoſées, doivent faire deviner tout le reſte des deux ſuites. Eh ! comment le moindre changement dans la température n'influeroit-il pas ſur nos idées ? elles dépendent bien des couleurs qu'on a ſous les yeux ; ne dit-on pas une couleur *gaie*, une couleur *triſte* ? en exprimant par ces épithètes, les ſentimens oppoſés que font naître des ſenſations oppoſées auſſi ; quand une veuve enrichie, & remiſe en liberté par la mort de ſon cher époux, ſe plaint de l'uſage qui l'oblige à tendre en noir ſon appartement, certes, elle a tort ; cette couleur l'aide à être triſte. L'uſage, ſouvent fils de l'inſtinct univerſel & du ſens commun, en jettant, à l'aide d'une couleur ſombre, un peu de noir ſur des ſentimens & des calculs trop gaìs, qui pourroient ſe produire indécemment au dehors, veille obligeamment à notre réputation que nous allions commettre ; laiſſons-le faire, dans les petites choſes, il ſçait mieux que nous ce qu'il nous faut. La couleur & le degré de lumière qui règnent dans un appartement, ne ſont point du tout des choſes indifférentes pour la ſanté, le caractère, le tour d'eſprit, & la force de tête ; avec les qualités de l'air, & les degrés de chaleur, elles ſont, en quelque

ſorte, la température intérieure; voilà pourquoi les opulens ennuyés, guidés par un inſtinct ſûr, décorent leur priſon ſi agréablement; les couleurs éclatantes, & les métaux brillans dont ils s'entourent, remédient à leur blaſement, les électriſent, & remontent ſans ceſſe des hommes qui ne ſçavent pas ſe remonter eux-mêmes; mais, comme dans notre individu, la vie interne & la vie externe ſont en raiſon inverſe l'une de l'autre, la puiſſance qui nous anime ne pouvant pas animer à la fois l'intérieur & l'extérieur de notre corps avec toute la force dont elle eſt capable, les méditatifs qui veulent imaginer vivement, & rendre les ſouvenirs purs, comparés, ou combinés, plus forts que les ſenſations, doivent s'éloigner avec autant de ſoin, des objets trop lumineux, ou de couleur éclatante, que du fracas d'une Capitale.

Les objets de la vue ne ſont pas les ſeuls qu'on déſigne par les epithètes deſtinées à exprimer les ſentimens qu'ils excitent, on dit auſſi un ſon *gai*, un ſon *triſte*, & cela par la même raiſon; mais pourquoi ne pas faire pour tous les ſens ce qu'on a fait pour l'ouïe & la vue? pourquoi ne pas dire, une odeur gaie, une ſaveur gaie, un toucher gai; une odeur triſte, une ſaveur triſte, un toucher triſte? que les hommes ſont inconſéquents! ils s'arrêtent toujours à moitié chemin; ſuppléons à leur négligence, & profitant de l'analogie, faiſons le tour en géné-

ralifant le principe. Il n'eft point de fenfation un peu marquée qui ne produife des fentimens agréables ou défagréables, point de fentiment qui n'influe fur les idées; or, comme le fluide où l'homme eft plongé, le modifie fans ceffe, foit que, par des paffages brufques, il produife des fenfations vives & fortes, foit que par une action lente & graduée, il ne produife qu'une longue & foible fenfation qui n'eft perceptible qu'en maffe, il s'enfuit que les moindres variations dans la température doivent en occafionner de femblables dans la penfée; & que par celles-ci on peut prédire les premières. Je fuis, quant à moi, certain de cette théorie; mais comme l'application qu'on en peut faire dépend entièrement de la fineffe du fentiment, & de l'habitude à obferver, je ne puis que donner à chacun le defir d'en établir une pour lui-même; je reviendrai quelque jour fur cette matière.

Mers, lacs, fleuves, continents, ifles, plaines, montagnes, animaux, minéraux, végétaux, tous les êtres qui font à la furface ou dans les entrailles de la terre naiffent ou meurent, augmentent ou diminuent, en fuivant des progreffions en grande partie dépendantes de l'action du foleil préfent ou abfent, (car fon action dure long-tems après qu'il a difparu) & de la force oppofée; de ces gradations, il n'eft pas facile d'obferver celles qui ont lieu à la furface, mais qu'il eft difficile

de saisir le procédé de la nature dans cette partie de son attelier qu'elle a cachée sous nos pieds, c'est là qu'elle est d'une lenteur bien fâcheuse pour notre impatience & notre cupidité; certes, si la nature a pris soin d'entourer les animaux de ce qui leur étoit le plus nécessaire, les métaux, & l'or surtout, n'étoient pas faits pour l'homme; sans l'or & le fer, il auroit des habitations moins commodes, il seroit un peu plus exposé à des vicissitudes qu'il sentiroit beaucoup moins; il auroit à peu-près les mêmes sensations; mais il auroit de moins toutes les passions que nos métaux excitent, servent, ou nourrissent.

On peut, sans risquer de se tromper, prédire que, de toutes les théories, celle de la formation des métaux sera établie la dernière; je me ris de voir les Chymistes chercher à faire des transmutations & épuiser toutes les combinaisons de la matière pour arriver au grand œuvre; pauvres aveugles! n'avez-vous pas remarqué que la nature compose lentement presque tous les mixtes auxquels elle veut donner une certaine solidité ou fixité, qu'elle place à la surface de la terre les corps, & à la surface de ces corps, les parties qu'elle destine à être le plus vivement, le plus fortement, & le plus souvent irritées, & mises en jeu par l'action du soleil; plus un être est exposé à l'action de

cet astre ou d'un feu quelconque, plus il a de vie, plus il se compose & se décompose rapidement; les petits végétaux, les petits animaux croissent & se développent plus vîte & périssent plutôt que les grands; ainsi il est probable qu'elle n'a enfoui les métaux que pour rallentir l'action qui les compose, & que la lenteur est une des conditions nécessaires à leur formation; le tems, le tems, voilà le premier, l'unique Alchimiste. Qu'à l'aide du feu vous fassiez passer promptement un métal, de l'état de solidité à celui de fluidité, & qu'en se refroidissant il redevienne solide, ce n'est là qu'un léger changement dans les parties les plus grossières; la calcination & la réduction ne me paroissent pas non plus des changemens bien importans; les Chymistes se sont imaginés ôter à un métal un de ses élémens, & le lui rendre, parce qu'ils regardent leur phlogistique comme un élément, ce dont je douterai jusqu'à ce qu'ils me l'ayent fait voir dans l'état d'aggrégation; que s'il n'est point susceptible d'être aggrégé, ce peut bien n'être qu'un mouvement, comme je le pense; ce qu'ils appellent phlogistique, ne me paroît qu'une matière très-disposée à recevoir l'action de la force expansive, dont le maximum détruit cette disposition, effet qui rentre encore dans notre théorie. Les métamorphoses complettes paroissent dépendre d'une combinaison

différente & fort lente des plus petites parties de la matière, combinaiſon où les parties s'uniſſent une à une.

Au premier coup-d'œil jetté ſur les Laboratoires des Chymiſtes, & ſur les Cabinets des Phyſiciens, ce grand nombre d'expériences qu'ils ont faites en impoſe, il ſemble que la ſcience ait fait de grands pas ; malheureuſement il n'en eſt rien, ſi l'on entend bien ce mot *ſcience*. En regardant leurs travaux de près, on s'apperçoit que, plus jaloux d'étaler leurs brillantes machines, & de faire des expériences en grand nombre, curieuſes, étonnantes, difficiles à répéter, diſpendieuſes, lucratives, que d'extraire les principes de tous ces faits iſolés, ils ne font, depuis le rétabliſſement des Sciences, que tourner dans un petit cercle, ſans faire un ſeul pas vers les loix éternelles; prênez-moi douze mixtes à volonté, combinez-les au haſard, ne vous laſſez pas, au bout de trente ans, vous aurez fait à vous ſeul autant d'expériences qu'eux tous, & vous ſerez préciſément au même point ſur les principes. Les anciens avoient plus vu ſans tant d'appareil ; premièrement, parce qu'ayant moins de machines, & par conſéquent moins de tentations à s'enfermer dans des cabinets pour y faire des combinaiſons rapides & forcées, ils obſervoient la nature, agiſſant librement *ſub dio*, n'avoient que deux ſujets d'étude, *l'homme & le tout*, & n'en voyoient que plus

aisément les mouvemens simples, ou communs aux parties flottantes de la matière & aux individus; cependant nos modernes les plaignent sincèrement de n'avoir pas connu tant de belles choses avec lesquelles ils amusent nos femmes ; pleurez sur vous - mêmes, ô Physiciens, & recevez cet avertissement; la nature balbutie dans vos cabinets, elle parle plus nettement en plein air, *& c'est de l'homme qu'il s'agit.*

Ainsi, puisque la nature a pris soin de nous rendre une étude d'autant plus difficile, qu'elle nous étoit moins nécessaire, rétrogradons; & comme nous ne pouvons guères espérer de faire de bonnes observations, avant de connoître à fond celui qui les fait, considérons sa marche progressive & graduelle en nous-mêmes.

L'homme n'est d'abord qu'un fluide, puis il devient successivement, à mesure qu'il se développe & que sa solidité augmente, plante, animal, enfin, être, à la fois, sentant, pensant & voulant, homme en un mot; encore cette dénomination ne convient-elle qu'aux individus de l'espèce, exercés de bonne heure à réfléchir & à se déterminer d'après leurs propres réflexions, qui sçavent balancer les contraires en toute délibération, & maintenir, à l'aide de leur raison, toutes leurs facultés en équilibre; les autres ne sont que des animaux oscillans au hasard, faisant le bien & le mal sans crime & sans

ſans vertu, & ne voulant pas même qu'on briſe leurs fers en les éclairant; ainſi, au phyſique, le ſentiment & la penſée ne ſont que les extrêmes d'une progreſſion dont le premier terme eſt la fluidité, qui peut être auſſi regardé comme le dernier; car, comme on le peut voir dans les Catacombes de Rome, le *caput mortuum* de l'homme n'eſt après 1500 ans qu'une pouſſière griſe, douce & légère, que le vent emporte un peu plus tard que nos paroles & nos opinions; ces différens états par leſquels nous paſſons, ne ſont que des degrés d'un individu qu'on appelle *même*, parce qu'on a bien voulu conſerver le même nom à une forme qui varie perpétuellement; mais qui, dès le moment que nous l'avons apperçue, a toujours plus reſſemblé à ce qu'elle nous parut d'abord, qu'à ce qui l'a entouré depuis. La tête qui eſt ſi groſſe dans l'enfant, paroît être, en quelque ſorte, le noyau de l'homme, l'oignon d'où ſortent les nerfs & les membres comme autant de rameaux qui s'étendent peu-à-peu, tantôt vîte, tantôt lentement, & s'arrêtent, lorſque la force motrice eſt en équilibre avec la matière qu'elle anime, & que les extrêmités ſe ſont conſolidées, ce qui fait ceſſer d'abord l'accroiſſement en longueur, puis l'accroiſſement en largeur, & en épaiſſeur. Quelle différence entre ce fluide dont nous ſommes formés, & un homme tel que Newton, embraſſant dans ſes vaſtes conceptions l'immenſité des êtres.

On a dit, & nous l'avons prouvé plus haut, que toutes les parties de la matière, subissoient tout-à-tour toutes les métamorphoses possibles, & que les différens individus vivans ou morts, n'étoient à bien prendre, que des degrés du mouvement & de la matière; au physique, cela est évident, & qu'est-il besoin de chercher ailleurs des preuves de cette assertion? quelle plus grande métamorphose peut-il y avoir que celle que nous venons de montrer dans l'existence graduée d'un individu de notre espèce?

Tous les hommes ont-ils été contenus dans un seul ou dans plusieurs? les germes sont-ils éternels? ou bien l'homme auroit-il été formé du limon de la terre, échauffé & vivifié par le soleil, comme la Mythologie des Payens & la nôtre le prétendent? je n'en sçais rien; & qui le sçait? Cependant, l'analogie est pour la dernière opinion; comme nous voyons les mêmes Loix s'observer en grand & en petit, il est assez probable que les mondes naissent, meurent & renaissent comme les parties dont ils sont composés; mais, comme nous n'avons point d'histoire complette de ce globe, les faits nous manquant absolument pour asseoir nos conjectures, il vaut mieux supposer l'homme tout formé, s'observant lui-même & suivant les gradations de son être.

Une distinction importante & que trop de Phi-

losophes ont oubliée, est celle qu'il faut mettre entre les idées attachées à ces mots, instinct, sentiment, perception. Dans les différens mouvemens dont le corps humain est susceptible, il en est qui nous échappent absolument, dont la plupart se passent à l'intérieur & dont la somme qu'on nomme *instinct*, nous conduit à ce qui nous est utile, sans la moindre réflexion, ni le moindre acte de volonté de notre part, d'autres un peu plus forts, légèrement apperçus, & oubliés aussi-tôt, nous guident aussi dans bien des cas, sans que notre entendement s'exerce dessus; d'autres enfin plus répétés ou plus énergiques, excitent notre attention à différentes mesures & quelquefois malgré nous; ceux-là, nous les rappellons, nous les comparons, nous les combinons, nous exprimons ces diverses opérations par des signes sur lesquels nous faisons des opérations semblables, que nous exprimons par d'autres signes, & ainsi de suite.

Au fond, ce ne sont là que des dégrés de mouvement, plus ou moins sensibles, selon la constitution originelle des divers êtres, & la disposition actuelle de chacun d'eux; mais, faute de distinguer ces dégrés, on tombe dans ce genre de sophismes si connu des anciens sous le nom de *sorite* ou *gradation*; sophisme que je trouve à chaque instant dans tous les livres & dans toutes les bouches; qui cause bien des sottises de parole & de fait;

c'eſt en l'analyſant que j'ai été mené, il y a quelques années, à ces progreſſions qui ſe trouvent partout dans la nature, que quelques Philoſophes anciens ou modernes ont légèrement entrevues; mais qu'on trouvera par-tout dans mes écrits, parce que les grands principes me ſont perpétuellement préſents.

Les écrits ſophiſtiques de quelques Philoſophes de ce ſiècle, les entretiens ordinaires entre gens qui s'imaginent qu'on n'a pas droit d'avancer rien ſans le motiver poliment, ne ſont qu'un composé de ſyllogiſmes ou d'enthymêmes gradués, qui ne laiſſent pas d'aſſimiler ſouvent les gens du bel air aux ſcholaſtiques, aux yeux de qui ſçait reconnoître des formes ſemblables ſous des jargons différens. Un homme d'eſprit, à l'aide d'une enfilade de raiſonnemens, d'un chapelet de ſophiſmes dont chacun paroît vrai, parce qu'il n'eſt qu'un peu faux, s'avance inſenſiblement, & de tous ces petits faux ajoutés, forme un gros ſophiſme, une erreur bien nourrie qu'il loge dans votre tête; vous ſentez bien qu'il vous trompe, mais vous ne voyez pas comment; ſouvent même vous aimez mieux vous laiſſer perſuader que de revenir péniblement ſur votre chemin; ſemblable à ce riche indolent qui aime mieux fermer les yeux ſur les vols gradués d'un intendant, que de marcher à reculons ſur le paſſé pour le ſuivre à la trace dans ſa progreſſion ma-

thématiquement friponne, & se démontrer à lui-même par une facile addition qu'il n'a été qu'un sot.

Imitons l'intendant & trompons à sa manière; mais pour me faire mieux entendre, & marcher en appliquant, je vais prendre mon exemple dans l'optique, dans la science de la lumière; nous partirons d'un vestibule bien éclairé, & la lumière diminuant toujours, une fausse lueur nous conduira dans un labyrinthe dont notre distinction nous tirera.

Un cheveu d'un pouce de long n'est pas visible à trente pieds de distance, on m'accordera aisément cela; plaçons actuellement un corps d'un pouce quarré de surface à la même distance de l'œil, avec des yeux d'une bonté médiocre, on l'appercevra sans peine; voilà ce que vous croyez; eh bien il n'en est rien; je vais vous prouver que vous ne devez pas le voir, quoique vous le voyiez; n'est-il pas vrai que ce dernier corps est composé d'un certain nombre de parties de la même longueur & de la même largeur que le cheveu, supposons dix mille? nous avons dit que la largeur d'un chéveu étoit invisible à trente pieds de distance; l'effet de chacune de ces largeurs est donc zéro de vision ou de sentiment; or, dix mille zéros, dix mille riens ajoutés ensemble ne peuvent composer une quantité déterminée, le total est

zéro, comme les parties de la somme, le grand corps doit donc être invisible comme le cheveu; mais, comme je l'ai fait voir ailleurs, l'existence des objets extérieurs ne nous est connue que par nos sensations, d'où il suit que le corps d'un pouce quarré n'existe pas; & comme il n'en est aucun auquel on ne puisse appliquer ce raisonnement, vu que tous les corps, quelques larges qu'ils soient, ont un certain nombre de fois la largeur d'un cheveu, il s'ensuit évidemment qu'il n'existe rien du tout, même en apparence. La femme, qui s'étoit habituée à porter un veau, & le porta lorsqu'il fut devenu bœuf, parce qu'il ne pésoit chaque jour qu'un peu plus que la veille, agissoit précisément comme je viens de raisonner, & comme raisonnent la plupart d'entre vous.

Rien de si palpable que le faux de cette conséquence, il n'est pas tout-à-fait si facile de démontrer en quoi il consiste; pour le trouver, modifions le principe que nous avons posé plus haut, ou plutôt rappellons & comparons des faits que tout le monde connoît; pour qu'un sentiment ait lieu, pour qu'on en ait la perception, il faut que le corps qui le cause ait une certaine étendue ou une certaine masse, & qu'il produise dans l'organe, soit par un contact immédiat, soit par ses émanations, un ébranlement d'une certaine force; il est des limites en deçà & en delà desquelles il n'y a plus de senti-

ment; au delà du maximum l'organe est détruit, ou au moins rendu insensible pour quelque tems; en deçà du minimum, il n'y a point de perception; en doutez-vous? faites cette autre expérience qui va tout éclaircir; prenez dans un corps cylindrique & fort menu, un fil de soie, par exemple, une partie d'un pouce de long, reculez sur un alignement jusqu'à ce que vous cessiez de l'appercevoir, & marquez bien exactement le point de station; actuellement, placez au lieu du bout de fil d'un pouce, une partie de deux pieds, & retournant à la station, mettez l'œil à la même distance qu'auparavant, vous verrez ce fil que vous ne voyiez pas d'abord, quoique la largeur soit toujours la même; mais comme on pourroit jetter quelques doutes sur l'induction que je veux tirer de ce fait, soit en disant que la seconde fois je suis averti qu'il y a là un fil, & que je le vois plutôt par la mémoire & le jugement que par l'organe, ou que le sentiment & l'attention sont plus éveillés que la première fois, faites placer les deux parties inégales du fil & mesurer la distance par un aide, afin qu'il n'y ait point de prévention de votre part; puis, après vous être approché du grand fil, en suivant l'alignement jusqu'à l'appercevoir, tâchez de voir celui d'un pouce, vous ne le verrez pas.

Pourquoi donc vois-je de la même distance cette largeur que je ne voyois pas d'abord? pourquoi

vois-je la même dimenſion, lorſqu'elle apartient au plus long fil, & ne la vois-je pas lorſqu'elle appartient au plus court? c'eſt, comme je le diſois, qu'il faut que l'organe ſoit ébranlé avec une certaine force, que l'ébranlement réponde à une certaine ſurface, ou à un certain volume de l'organe, pour que l'ame faſſe attention & perçoive l'ébranlement. Quelques opticiens prétendent qu'on ne verroit pas un corps d'une diſtance donnée, quelque long qu'il fût, ſi ſa largeur n'étoit plus grande que le diamètre du plus petit cercle qu'on puiſſe voir de cette diſtance; après cela, fiez-vous aux mathématiciens qui ne font point d'expériences; l'homme ne ſe diviſe pas comme un quarré de terre; abſtraire & ſentir ſont des choſes fort différentes.

M. de Buffon a obſervé avec raiſon qu'on ſe jettoit continuellement dans des diſputes de mots, en claſſant, ſous les même noms, des êtres fort différens; cela vient de ce que les analogies des êtres compris ſous le même mot, vont en diminuant par dégrés, tandis que leurs différences augmentent en ſuivant une gradation à peu-près ſemblable; or comme en les claſſant on marche de proche en proche, les êtres voiſins ne paroiſſent pas aſſez diſſemblables, pour qu'on doive tirer entr'eux la ligne de ſéparation, on néglige leurs différences, parce qu'elles ſont très-petites, & l'on n'oſe couper la progreſſion; mais

ces différences en s'accumulant insensiblement, font une somme effrayante, & au bout du travail, on est tout étonné de voir rangé dans la même classe Voltaire & une huître, sous le nom commun d'*animal;* il faudroit peut-être déterminer le nombre, l'espèce, & le degré des analogies, dont les Naturalistes doivent partir pour comprendre des êtres sous le même nom générique, & refaire les catalogues à des intervalles de tems fixés par convention. Cette méthode, à la vérité, ne seroit pas sans inconvéniens; les analogies s'apperçoivent plus vîte & plus aisément que les différences; celles-ci jugées d'abord petites, sont ensuite jugées grandes par le même homme, lorsqu'en vieillissant, il acquiert la faculté de rallentir le mouvement de sa pensée, & de fixer sa vûe sur les objets; car, tandis que son imagination se refroidit, son discernement se perfectionne, soit par le souvenir de ses erreurs, qui le rend moins prompt à juger, soit parce que la timidité croît avec l'âge; entre deux espèces jugées semblables ou peu différentes, le tems découvre de grandes disparités, en montrant des êtres inconnus qui ont des rapports avec toutes les deux, & de plus, des différences qui leur sont propres & particulières.

Les Chinois, bien pénétrés de la vicissitude & de l'instabilité de tout ce qui existe, n'ont point de chambres de grandeur constante. Cette nation

souple met sa souplesse jusques dans ses murs; un appartement devient petit ou grand, à volonté, selon le rang & le nombre des personnes qui doivent l'occuper; les cloisons sont minces, légères, & mobiles; ce ne sont que des espèces de paravents qui n'ont point de place fixe. Vient-il deux égaux, on divise la distance de deux gros murs en deux parties bien égales, & les voilà traités également; arrive-t-il un maître avec son valet, on recule la cloison du côté du valet, & le maître aggrandit son espace, aux dépens de son domestique, & en proportion de la supériorité qu'il se croit sur lui; image des opérations politiques, où la cloison des grands recule, recule, jusqu'à ce que les petits, comprimés par cette cloison, trouvent enfin du cœur, empiètent à leur tour par force ou par ruse sur le terrein de leurs maîtres, & occupent le grand appartement. Les Classificateurs devroient imiter les Chinois, en rendant leurs cloisons mobiles, & les changer au commencement de chaque siècle, ou à des époques moins éloignées; cette méthode auroit des inconvéniens; mais elle en auroit moins que la manière incertaine & arbitraire dont on se comporte à cet égard.

C'est encore par le même sophisme enfanté & nourri par un vice que je ne veux plus nommer, que, se hâtant de ranger un homme qui a un petit nombre de rapports communs avec d'autres, dans la même classe que ces derniers, on se dépêche aussi

de lui attribuer leurs vices & leurs ridicules ; cet homme a beau crier, je ne suis rien en général, je ne suis que moi en particulier, on l'enrôle par force, & encore plus souvent par surprise ; la fureur de juger fait faire les comparaisons en courant, & l'on classifie d'honnêtes gens d'une manière très-mortifiante ; les Fermiers généraux sont des fripons, dit le peuple ; M. d'Agencourt est Fermier général ; donc c'est un fripon, conclusion aussi forte que la majeure pour quiconque a connu ce galant homme, & ceux qui lui ressemblent parmi ses confrères.

Supposons que différens particuliers jugeant précisément comme on juge aujourd'hui, entrent à différens jours chez un homme qui s'occupe de plusieurs genres en se délassant de l'un par l'autre ; le premier curieux arrive le Lundi, & voit sur la table des instrumens de mathématiques, après l'avoir interrompu pour l'ennuyer, il sort en disant : bon, c'est un mathématicien ; le Mardi, entre un autre importun qui le trouve dans un moment de loisir se recréant avec son violon : c'est un musicien ; le Mercredi, un troisième oisif le voit sauter pour délasser la tête par les pieds : ah ! se dit-il, c'est un basque ; enfin, supposons que les quatre autres jours de la semaine, quatre autres Classificateurs le trouvent toujours occupé de choses différentes, & faisons-les se rencontrer avec les trois autres dans

la même maison; si l'on vient à parler du solitaire, & à demander ce qu'il est, que diront-ils? sept sottises; voilà l'image de ceux qui ne croyent jamais sçavoir ce qu'est un homme, qu'ils ne l'ayent rangé dans une classe quelconque, avec une étiquette au front, étiquette toujours choisie dans le dernier ou le plus méprisé des genres qu'il cultive; si vous ne pouvez vous passer de juger; s'il est dit que le grand Dandin doive avoir autant de successeurs qu'il y aura d'hommes sur la terre, comparez un individu à un autre individu, & non à un troupeau, car les troupeaux ne se ressemblent à rien.

Petit à petit l'oiseau fait son nid; ce proverbe dit en style populaire, précisément ce que je viens de dire & ce que je vais détailler en style philosophique; mais qui de nous sçait faire usage à tout moment de l'utile vérité qu'il renferme? faute de voir ces gradations que nous avons montrées dans la force des sentimens, & les erreurs qui en résultent pour qui les oublie, en exerçant ses facultés intellectuelles, on observe & l'on applique mal ce qui se passe en soi & dans les autres; souvent une chose qui excitoit notre attention, devient habituelle & cesse de la frapper; elle se confond alors avec ces impressions foibles, & ces mouvemens d'instinct qui ne sont pas assez forts pour être apperçus; les sentimens auxquels nous n'avons jamais fait attention, & ceux auxquels nous avons fait trop

d'attention, sortent également de notre catalogue; nous nous les rappellons si vîte que nous les oublions; car, de même qu'il faut que le corps sensible irrite l'organe jusqu'à un certain point & pendant un certain tems, pour que le sentiment ait lieu, qu'il prenne pied & qu'on s'en souvienne, & de même qu'il ne faut pas que l'organe soit souvent ébranlé de la même manière & au même degré, de peur que le sentiment n'en soit émoussé; de même aussi les opérations intellectuelles, même celles de la mémoire, ne laissent aucune trace, si elles n'ont quelque durée, & s'effacent également, si elles se réitèrent trop fréquemment, l'attention n'ayant de prise que sur ce qui est nouveau & tranche sur le passé; les idées trop habituelles sont si aisées à rappeller, qu'on les oublie avec la même facilité, & qu'on ne se les connoît pas; les deux extrêmes de la progression, le trop & le trop peu, produisent en nous des effets analogues.

C'est par le même défaut d'analyse qu'on a dit que le génie de certains Arts étoit un don de la nature; ceux qui prétendent cela, montrent qu'ils connoissent bien peu l'homme, en parlant de ce qu'ils n'ont jamais senti; reste à me montrer un enfant de cinq ans qui fasse des vers comme Voltaire, & un systême tel que celui de Newton. Le naturel & l'habitude sont les deux élémens principaux de tout homme; mais les dispositions que

donne la dernière font infiniment fupérieures à celles que la nature peut donner ; le feul don qu'elle nous faffe, eft celui de la fenfibilité dont les degrés varient dans les divers individus; mais il peut arriver qu'un homme né robufte & peu fenfible, en menant une vie fédentaire, en affoibliffant fa conftitution par différens moyens & exaltant ainfi fa fenfibilité, devienne, à une certaine époque de fa vie, plus fenfible qu'un homme pour qui la nature auroit fait davantage, & qui auroit fuivi la route contraire; j'excepte les extrêmes de ftupidité & de fenfibilité.

Prefque tous les Philofophes anciens ont penfé qu'il n'y avoit qu'une feule efpèce de matière, & que, malgré les différences qu'on obferve dans les cinq efpèces de fenfations & dans celles du même ordre, il n'y avoit dans l'homme, à proprement parler, qu'un feul fens, qui eft le tact gradué & diverfifié par les circonftances de nombre, de quantité, de fituation, de figure,... j'ai fortifié cette opinion par de nouvelles raifons, dans le premier Chapitre; mais il ne faut pas fe diffimuler qu'elle eft expofée à des objections, que M. de Buffon qui l'a auffi adoptée, ne s'eft point faite, & auxquelles par conféquent il n'a point répondu; de plus, en appliquant le principe aux cinq fens, il ne parle que de la quantité & de la pofition plus ou moins extérieure des nerfs, & en parlant des corps qui les

ébranlent, il ne tient compte que de la masse & de la vîtesse ; ce n'est pas assez.

Si la diversité des cinq espèces de sensations, eût-on pu lui dire, ne dépendoit que de la position plus ou moins extérieure, & de la quantité des nerfs de notre part, & du côté de la matière qui ébranle nos organes, de la vîtesse & de la masse ; que les diverses espèces de sensations prises en total, ne fussent que des degrés d'un même mouvement imprimé à la même matière, & varié seulement par les circonstances dont vous parlez, en sorte qu'on pût regarder ces sensations comme des *plus* & *moins* qui se succèdent dans cet ordre, vue, ouïe, odorat, goût, tact fin, tact grossier, il s'ensuivroit naturellement qu'un son foible devroit beaucoup plus ressembler à une couleur forte, qu'une couleur foible à un son foible, & qu'une lumière forte à un son fort ; cependant il n'en est rien ; on ne peut nier qu'il n'y ait de l'analogie entre nos divers sentimens ; par exemple, un son éclatant a quelqu'analogie avec un rouge vif, une saveur âcre avec un toucher aigu ; mais l'analogie est dans le degré & non dans l'espèce ; jamais homme ne sentit un rapport bien marqué entre l'écarlate la plus foncée & un coup de pied dans le cul, entre l'odeur d'une violette & le son d'une crecelle ; que si personne n'a senti cette analogie, je dis qu'elle n'existe pas, puisque toutes nos idées nous viennent par les sen-

sations intérieures ou extérieures, principe qui m'est commun avec ce philosophe ou plutôt avec ses maîtres.

Quant à ce qu'il dit, qu'un coup de poing dans les yeux fait voir mille chandelles, c'est là une très-grande vérité, mais ce fait mal choisi ne prouve rien ici; il s'agit auparavant de sçavoir si la lumière est un corps, ce dont je doute : 2°. Si la lumière est un corps d'une espèce particulière, ce dont je doute encore plus; car, si l'on suppose que la lumière est un corps qui ne peut agir que sur l'organe de la vue, il se pourroit faire que le coup violent ne fît que mouvoir les corpuscules lumineux, logés & retenus près des nerfs optiques, les porter contre ces nerfs, & les ébranler par ce moyen; or, si, au lieu de le mettre en question, comme on le doit, on le suppose, on fait manifestement une pétition de principe; car, de quoi s'agit-il? de sçavoir s'il y a primitivement des corps de différente espèce, que tel de nos sens apperçoit & qui échappent aux autres, ou si ces différences remarquées entre les parties de la matière dépendent seulement de l'état de cette matière, des diverses modifications du mouvement & de la constitution de nos sens; question qui, à la rigueur, est insoluble, vu que les sensations, unique moyen que nous ayons pour la résoudre, sont mises elles-mêmes en question dans le sujet que nous traitons

Que

Que si, au lieu de donner la quantité & la position plus ou moins extérieure des nerfs pour cause de la diversité de nos sensations, nous prenons la combinaison & l'arrangement des nerfs & des fibrilles nerveuses, il se trouvera que les sensations ne pourront jamais être analogues par l'espèce, mais seulement par le degré, ce qui est conforme à l'observation; car, bien qu'un quarré puisse avoir une superficie égale à celle d'un pentagone, quelque surface qu'on donne à ces deux figures, le quarré & le pentagone ne s'en ressembleront pas davantage; de plus, si nous considérons la matière qui ébranle les organes, nous trouverons une source d'analogie dans la manière dont elle le fait; dans les quatre exemples cités & comparés, il paroît que l'analogie des impressions vient de ce que les nerfs des quatre organes sont distendus par la vîtesse & la figure des corps qui les frappent, & en deux mots la question se trouvera simplifiée & résolue; ce n'est pas que M. de Buffon, dans l'énumération placée en tête de sa Théorie, n'ait parlé une fois & en général de l'arrangement des nerfs; mais le mal est qu'en appliquant le principe aux quatre espèces de sensations, il laisse en arrière la seule circonstance qui pût faire pour lui, pour ne parler que de celles qui nuisent à son opinion; tant il est vrai que, quand on s'occupe plus du style & de l'ordre des idées que du fond des sujets, & de la justesse des appli-

cations, on perd à la fois, du côté du ſtyle, deux qualités, le mouvement vif & la variété, & du côté du ſujet, deux grands inſtrumens, la pénétration, & l'étendue d'eſprit.

L'Abbé de Condillac, en ſe jettant du côté oppoſé, eſt tombé dans un préjugé que je releverai d'autant plus volontiers qu'il détruit l'unité & l'indiviſibilité de la ſcience humaine; ce Philoſophe ne veut pas qu'on applique ce terme d'harmonie qui eſt propre à la muſique, aux Arts qui ont les autres ſens pour objet; il ne peut ſouffrir qu'on diſe la gamme du goût, de l'odorat, de la vue, & du toucher : 1°. Je ne m'en rapporterois pas à lui là deſſus, & j'aimerois mieux en croire les peintres, qui ont emprunté un grand nombre de termes, non ſeulement de la muſique, mais même de l'art de la cuiſine; il eſt bien rare qu'un homme qui profeſſe un de ces trois Arts, muſique, peinture, poëſie, n'ait en même-tems le goût & le ſentiment des deux autres, le but & les moyens généraux étant les mêmes dans tous les trois, & les différences n'étant que dans l'inſtrument qu'ils employent; les hommes qui excellent dans un de ces Arts, ſaiſiront toujours beaucoup mieux les analogies que cet Art peut avoir avec les autres, qu'un froid métaphyſicien qui raiſonne ſur tous, ſans en avoir jamais exercé aucun. 2°. Qu'eſt-ce que l'harmonie dans le ſens muſical? c'eſt un aſſemblage de tons ou degrés de ſon, dont

l'effet composé & simultané (1) plaît à l'oreille, un seul instrument peut la donner; l'harmonie dépend donc en musique, de l'assemblage de degrés du grave à l'aigu, placés à une certaine distance les uns des autres; il est aussi une autre espèce d'harmonie qui dépend de certains degrés du *forte* au *piano*, & le tout ensemble forme l'harmonie musicale; or, il n'est point d'Art auquel cette définition ne puisse s'appliquer; l'amer & le doux, l'aigre & l'âcre, le chaud & le froid, la lumiére & l'ombre; en un mot, les degrés extrêmes de chaque espèce de sensation, & les degrés correspondans des sensations opposées, laissent entr'eux des intervalles remplis par des degrés nuancés; or, la réunion de certains de ces derniers degrés, produit sur chaque organe une sensation plus agréable, qu'un des extrêmes seul, & que les extrêmes, ou les opposés réunis sans intermédiaires; il y a donc pour tous les sens une harmonie; mais l'harmonie d'un sens est

(1) Je dis simultané avec le plus grand nombre, quoique les bons maitres veuillent, qu'au lieu de frapper séchement & d'un seul coup, les quatre cordes de l'accord parfait, on mette, dans la touche, de la succession & de la gradation; car, pour qu'un accord soit agréable, il ne faut pas que les divers tons se couvrent & s'effacent l'un l'autre, mais qu'ils soient tous entendus bien distinctement dans un tems fort court.

plus agréable que celle d'un autre ſens, ſelon le degré de volupté dont ce ſens eſt ſuſceptible; &, comme le ſon des inſtrumens de muſique eſt de toutes les impreſſions méchaniques de quelque durée, & purement oiſeuſes, celle qui nous ébranle le plus fortement, l'harmonie muſicale eſt l'harmonie par excellence pour l'homme qui ſe repoſe entre deux grands beſoins, & un beſoin vif pour les ames ſenſibles; l'harmonie guſtative eſt la plus ſolide pour qui n'a de vie que dans l'eſtomach; toutes ces choſes ſont analogues, & il ne faut pas que de froides diſtinctions nous faſſent oublier des analogies, dont l'apperçu peut faire paſſer des procédés, d'nn art très-perfectionné, dans ceux qui le ſont moins.

On a cru faire beaucoup contre cette opinion en objectant l'inutilité des efforts du Père Caſtel; mais ſon clavecin oculaire ne rempliſſoit point du tout l'objet qu'il ſe propoſoit; des couleurs crues, ſe ſuccédant dans un certain ordre, ou apperçues enſemble, ne peuvent compoſer une mélodie ou une harmonie pittoreſque, 1°. parce qu'il y manque ce fondu, cette dégradation, cet enſemble, ce *ſens commun*, en un mot, qu'on trouve dans un beau morceau de ſymphonie, comme dans un beau tableau; la fidélité dans l'imitation n'eſt que la moindre partie de la peinture, c'eſt en quelque ſorte la partie mathématique de l'art; & les cou-

leurs elles-mêmes, à la réserve d'une première impression méchanique, intéressent beaucoup moins que les figures, lesquelles, en rappellant une infinité de situations, de rapports, de personnes, arrêtent davantage l'ignorant qui ne voit pas au-delà; au lieu que l'artiste voit dans l'accord de couleur, de figure, d'attitude, d'expression, une *harmonie d'harmonie*; le plaisir de réflexion compense ici la foiblesse des impressions méchaniques; quant à l'art de la cuisine, ce qui précède, suffisant pour montrer que l'analogie se soutient par-tout, il vaudroit peut-être mieux laisser faire ce genre de rapprochemens à un musicien sçavamment gourmand.

Mais, quest-il besoin de recourir à d'autres, & d'emprunter ce qu'on possède? j'ai sous les yeux un exemple familier qui va nous convaincre de l'utilité des gradations, & de la pluralité des gammes; il nous servira aussi à couper deux discussions un peu sèches, par une plus gaie tendante au même but; car, je hais ces fronts métaphysiques qui ne se dérident jamais, & ces écrivains qui, pour ennuyer, n'en trompent pas moins. Le café à l'eau, & le sucre qu'on y met forment un contraste très-marqué qui nous plaît par l'habitude, & qu'un homme neuf repousse naturellement; quelques personnes le boivent sans sucre, j'ose dire qu'elles ont le goût dépravé, ou au moins l'estomach affoibli, & je

profiterai pour le prouver de l'avantage du nombre; l'amer seul ne plaît point ordinairement au goût; mais la demi-aversion qu'on a pour cette saveur en fait un tonique; l'estomach qui la repousse légèrement se met en jeu pour s'en débarrasser promptement; mais, comme les contraires naissent l'un de l'autre & s'entraident mutuellement, en fortifiant leur action réciproque, par cette alternation que cause un dégoût momentané, & que l'estomach met à profit, il n'en devient que plus fort pour digérer les autres alimens qu'il contient actuellement, & qui lui conviennent; que si vous doutez qu'un mouvement passager d'aversion aide la digestion, en augmentant l'intensité de l'appétit qui doit lui succéder; lorsque cette fonction se fait mal, mettez les deux doigts fort avant dans la bouche, assez pour exciter une petite convulsion à l'orifice de l'estomach, mais pas assez pour exciter le vomissement, vous verrez que la digestion s'opérera mieux & plus promptement, du moins ce moyen me réussit-il. En second lieu, je dis que le café au lait est plus agréable que le café à l'eau: 1°. Je vois que presque toutes les femmes qui ont naturellement le goût plus fin que nous au physique & au moral, préfèrent la dernière boisson à la première; 2°. Dans la plupart des villes de Bretagne, on ne prend guères le café sans lait, même après le dîner; enfin, s'il reste encore quelques doutes, portons le

grand coup, en prenant les deux extrêmes de l'espèce humaine, & il faudra bien que les intermédiaires soient dociles; nos petites femmes délicates de l'ordre bourgeois, aiment prodigieusement le café au lait; les Suisses les plus épais du Canton-de Berne, ne l'aiment pas moins; j'étois surpris de voir des Hercules, déjeûner ainsi, & je leur en témoignois ma surprise; ma foi, me répondoit-on, j'en bois parce que cela est excellenr, argument péremptoire pour eux & pour moi; donc la saveur mixte du café au lait est agréable à l'espèce humaine, & ma théorie en rend raison; car, le lait forme le passage entre l'amertume du café, & la douceur excessive du sucre, dans la gamme de la cuisine, ou si vous voulez de l'office; le lait est la quinte, le sol qui lie les deux extrêmes de l'octave gourmande, & forme, sur la langue, l'accord parfait.

Lecteur, ces vérités ne sont pas un badinage, j'ai à cœur de montrer l'universalité de la loi, & pour un Philosophe dépouillé de tout pédantisme, les détails les plus communs, les plus minucieux, ceux qu'on appelle petits & qui lui font le moins d'honneur, sont les plus précieux, parce qu'ils sont toujours sous la main; ils sont la véritable pierre de touche des principes; les Philosophes que j'ai cités les eussent dédaignés; j'entends dire qu'ils avoient l'esprit juste, &, à des raisons, l'on m'oppose des noms & des exclamations; à ces inutilités je ré-

ponds qu'ils parurent avoir l'esprit plus juste que ceux qui parlent ainsi ; mais que par rapport à moi, ils n'avoient qu'un esprit étroit & borné ; je le dis, & qui pis est, je le prouve ; la justesse d'esprit est composée principalement de ces trois élémens ; faire des comparaisons bien justes, en faire un grand nombre, & les faire vîte ; & comme le mot *juste* n'exprime qu'une relation, si, dans un tems donné, un Métaphysicien virant & méprisé, compare plus juste, saisit plus de rapports & de différences dans chaque sujet, & les saisit plus rapidement qu'un métaphysicien mort & estimé sur parole, je dis que le premier a l'esprit plus juste que le second ; mais pourquoi, direz-vous, joindre la vîtesse & le nombre à l'exactitude pour en composer la justesse ? la quantité n'y fait rien ; pourquoi ? parce que tous les sujets & tous les êtres sont horriblement compliqués, que vous avez la fièvre, & que la nécessité nous talonne ; celui-là sera plus près de l'exécution, & servira mieux des hommes tels que vous, qui saisira le plus grand nombre de rapports justes dans un tems donné ; c'est ce passage de la réflexion à l'exécution, qui doit faire juger de l'excellence des facultés — Que d'orgueil ! — Eh quoi, pensez-vous que je me fasse l'application de ces principes ? & quand je me la ferois, cet orgueil vous seroit utile ; j'ai besoin d'un peu de votre confiance pour vous faire adopter mes idées, & le pouvoir que j'ai de

défendre également les deux contraires, vous garantit que je n'ai pas d'intérêt à choisir l'un plutôt que l'autre dans des objets de pure spéculation; d'ailleurs, n'ai-je pas conseillé, moi-même, de débattre le pour & le contre en toute question, afin de trouver la moyenne, & d'opposer les hommes dans la théorie & dans la pratique? eh bien, opposez-vous à moi, l'Abbé fera le passage entre nous; je suis par fois amer & tonique, (& il le faut, car le siècle s'endort); vous êtes doucereux, vous qui parlez; l'Abbé sera le lait entre ces deux saveurs; l'Abbé sera la quinte, le sol, dans l'octave du commun babil, & pour peu que votre vanité veuille attendre, nous aurons bientôt l'accord parfait.

Le philosophe, dont je parlois plus haut, n'a pas mieux connu les gradations des sensations, que le principe de leurs analogies, on en sera convaincu, en examinant avec moi ce qu'il dit sur le son & le bruit. 1°. Suivant lui, la différence qui est entre le bruit & le son, consiste en ce que le premier est l'effet d'un coup unique; & le second, de tous ces petits coups multipliés que produisent les vibrations rapides d'un corps élastique; si nous n'étions pas habitués à juger qu'un coup ne doit produire qu'un son, chaque vibration du corps sonore, seroit entendue comme un son différent, & voici la preuve qu'il en donne: « j'étois dans mon lit, à demi endormi,

ma pendule sonna & je comptai cinq heures, c'est-à-dire, j'entendis distinctement cinq coups de marteau sur le timbre, je me levai sur le champ & ayant approché la lumiére, je vis qu'il n'étoit qu'une heure, & la pendule n'avoit en effet sonné qu'une heure; car la sonnerie n'étoit point dérangée; je conclus après un moment (1) de réflexion que si l'on ne sçavoit pas ».. 2°. D'après cela on pourroit faire produire du son à un corps qui ne donne que du bruit, en le frappant de petits coups égaux qui se succéderoient rapidement. 3°. Il n'y a que les sons qui ayent des tons, les bruits n'en ont pas; par exemple, un coup de canon, un coup de fusil, un coup de fouet, produisent autant de sons simples, mais qui n'ont point de ton.

Autant d'erreurs que de propositions; 1°. Le son & le bruit ne sont point des choses essentiellement différentes, le son dépend de l'élasticité des corps, comme l'expérience le prouve, ils sont d'autant plus sonores qu'ils sont plus élastiques; couvrez un timbre, de drap, il sera moins sonore; mettez-le dans l'eau, il le sera encore moins; en un mot, accumulez par degrés toutes les circonstances qui peuvent détruire son ressort, le son qu'il rendra sera de moins en moins *son*, & de

(1) Pouquoi pas après plusieurs momens?

plus en plus *bruit;* or peut-on regarder comme essentiellement différentes, deux qualités telles, qu'on peut aller de l'une à l'autre par une gradation? de plus l'élasticité n'est point non plus une qualité absolue; point de corps parfaitement élastique, point de corps absolument sans ressort; il y a donc quelque chose de commun entre ces deux choses, *son* & *bruit*; les corps bruyans sont un peu sonores, en vertu d'un foible dégré d'élasticité, & les corps sonores sont un peu bruyans à cause de l'elasticité qui leur manque. Ainsi ces deux choses, *son* & *bruit*, ne sont que des plus ou moins, répondant à deux dégrés très-éloignés d'une même qualité, commune à tous les corps, qui est l'élasticité. 2° Remarquez que l'expérience citée est unique; remarquez que ce grand homme, que ce profond génie, étoit à moitié endormi lorsqu'il la fit, & qu'il dormoit encore un peu en tirant si promptement son induction: à cet égard, il nous suffira d'en appeller à son génie mieux éveillé, de l'engager à faire plusieurs expériences semblables, & à les bien méditer; de plus, il éprouvoit peut-être alors un tintement d'oreilles; on le dit fort sujet à cette incommodité; car les bonnes gens prétendent que les oreilles nous tintent quand on parle mal de nous; enfin pourquoi n'entendit-il que cinq coups? est-il probable que le timbre de sa pendule n'ait fait que cinq vibra-

tions ? si les autres lui échappèrent, il pût bien aussi en entendre quatre de trop. 3°. Il n'est pas vrai qu'il suffise, pour produire du son, de frapper un corps bruyant, à petits coups égaux, & se succédans rapidement; si nous examinons ce qui se passe dans la production du son, nous y reconnoîtrons plusieurs progressions, dont M. de Buffon ne parle point, & dont le son me paroît dépendre en partie, puisqu'elles tiennent à la nature du ressort. 1°. Si, nous prenons pour exemple une corde que l'on pince, ses vibrations totales vont toujours en diminuant suivant une raison qui n'est pas simple, mais composée, de la raison suivant laquelle la vîtesse diminue, & de celle de la quantité d'air frappé, qui devient de plus en plus petite. 2°. La vîtesse des différentes parties de la corde & les quantités d'air frappé pendant la durée d'une vibration, vont toujours en diminuant, depuis le milieu de la corde jusqu'aux deux points fixes; ce qui forme une suite de progressions décroissantes dont chacune est analogue à la première. 3°. On peut renfermer dans une seule idée qui convient à tous les cas possibles, les changemens de figure de cette corde, à quoi il faut ajouter les inégalités de la densité qui varie & dans l'étendue de chaque vibration, & d'une vibration à l'autre. 4°. Il est assez bien prouvé que les vibrations totales ne sont que la cause occasionnelle du son, & qu'il est l'effet immédiat

d'un trémouſſement imprimé à l'air par les petites parties de la corde, trémouſſement que la grande vibration occaſionne, & qui doit être proportionné à cette cauſe, pour la maſſe & la vîteſſe. 5°. Il n'eſt pas vrai que les bruits que rendent un fouet, un fuſil & un canon, n'ayent point des tons différens; il ne faut, pour être perſuadé du contraire, qu'avoir aſſiſté à un exercice à feu; les pétarades aiguës des mouſquets, ont certes, un ton beaucoup plus haut que la baſſe impoſante du canon; le bruit que fait le fouet d'un charretier eſt ſenſiblement plus aigu que celui de la roue qui heurte le pavé; mais j'ai honte de m'amuſer à faire de pareilles remarques; le reſte de la théorie péche ſi viſiblement contre les notions les plus ſimples de la phyſique, que je n'ai pas le courage de m'y arrêter.

C'eſt aſſez parler de ce grand homme & de ſes opinions; il nous ſuffit de lui avoir fait ſentir ce que nous ſommes, en jettant un coup-d'œil ſur ce ſujet qu'il a ſi inutilement médité; marchons directement à notre but, & laiſſons crier les cigales, perſuadés que, ſur quelque *ton* qu'elles rendent du *ſon*, ce ne ſera jamais que du *bruit*.

L'effet total d'une douleur phyſique qui dure, eſt compoſé du degré de chaque douleur partielle, de ſa durée, de l'attention qu'on y fait, de l'inhabitude à ſouffrir, de la durée, & de l'intenſité du plaiſir qui a précédé, enfin, de la rapidité du paſ-

ſage de l'un à l'autre ; dans la plupart de nos maux phyſiques, le plus grand de ces élémens eſt le troiſième ; la douleur, qui ne tue point le corps, & dont la cauſe ne croît pas actuellement, ſuit une progreſſion décroiſſante, parce que l'habitude diminue la force du ſentiment ; mais, l'attention, l'impatience & la crainte renverſent la progreſſion & la rendent croiſſante ; ainſi, malheur à l'oiſif & au méchant qui ſouffrent. Ce que j'ai dit de la douleur, il faut le dire du plaiſir, en oppoſant les effets, avec cette différence toutefois, que la douleur naît néceſſairement d'un plaiſir trop vif & trop durable, au lieu que le plaiſir ne ſuccède pas néceſſairement à la douleur.

Pour être ſain, au phyſique & au moral, pour être à la fois aimant, éclairé, beau, bon, aimable, conſtamment aimé & ſolidement heureux, il faut paſſer avec lenteur d'un état à ſon oppoſé, rapprocher ſes extrêmes, graduer tout, ſenſations, ſentimens, idées, exercices, alimens, & oppoſer toutes ces choſes à ſon tempérament, au climat, à la ſaiſon, à la température actuelle, aux hommes, en un mot, à tout ce qui nous entoure, mais en cédant un peu d'abord, & en augmentant la réſiſtance par degrés ; jettez une pierre fort haut, & recevez - la ſur la main bien tendue, vous vous eſtropierez ; baiſſez la main, quand la pierre eſt près de la toucher, & avec une vîteſſe un peu

moindre, vous ne la sentirez presque pas, & vous détruirez son mouvement. De cet exemple, tirez une régle pour la vie entière; la précipitation gâte tout, & la vîtesse n'est bonne que pour détruire; le plus malheureux est celui qui est à la fois le plus vif, & le plus opiniâtre; tout lui résiste, tout le heurte, tout le supplicie; semblable à Régulus roulé dans un tonneau garni de clous, de quelque côté qu'il se tourne, mille pointes le percent & le déchirent. Le plus heureux des hommes, est celui qui, ayant choisi un but noble & facile à atteindre, sçait résister mollement à tout ce qui l'en écarte, tourner avec agilité autour des obstacles, serpenter doucement entre ces hommes de bronze qui dominent en tout lieu, & arriver au terme commun à tous, sans avoir jamais battu la terre de son front.

Qui peut méconnoître le but de la nature? ne l'a-t-elle pas fortement marqué dans les différences, les usages & les effets respectifs des deux sexes? l'homme & la femme ne sont pas toujours heureux ensemble; mais ils ne peuvent être sains, bons & heureux, l'un sans l'autre; ils sont destinés à se combattre, mais doucement, sans se briser, & en graduant les attaques. Un sot préjugé a fait attacher du prix aux douleurs & aux cris, qu'un brutal arrache à sa bien-aimée; chacun voudroit être cru

& se croire un Hercule; & comme il en doute, il cherche à se le prouver par une violence qui, pour être quelquefois légitimée par la loi, n'en est pas moins réelle, ni moins odieuse; graduez, votre amante deviendra votre épouse sans effort & sans bruit; graduez, elle n'aura pas lieu de craindre le moment qui doit l'unir intimement à ce qu'elle aime; elle desirera plutôt ce que votre grossière volupté lui fait long-tems redouter; ce précepte est important, on ne marie ordinairement que les noms & les écus, en négligeant les autres rapports; cependant il y va quelquefois de la vie, quand le physique & le moral sont trop fortement contrastés.

Des douces & molles alternations que causent les oppositions symétriques des deux sexes, naissent & les sensations les plus délicieuses, & le plus doux des sentimens; des défaites & des victoires alternatives & graduées de chaque sexe, naît la paix de la famille; des craintes excessives de l'un & de la témérité de l'autre, se forme le courage prudent; la souplesse de la femme fondue avec la force de l'homme composent un individu propre au combat & à l'exécution; ils fournissent chacun la moitié d'un philosophe entier, la première, en fournissant les détails, le dernier, en les liant par l'analogie, pour les généraliser, & en les ordonnant à un but

constant (1). Enfin, de l'union des corps résulte la santé; car, la santé durable, ne peut être, comme tout autre état constant, qu'un composé de progressions ascendantes & descendantes qui se succèdent alternativement; quand Molière faisoit dire au Médecin malgré lui, *vous vous portez très-bien, nourrice ma mie? tant-pis, tant-pis, ces grosses santés ne valent rien*, il lui mettoit à la bouche une vérité importante; en effet, on n'est jamais si près d'être malade que quand on se porte très-bien; & le maximum de la santé est peut-être plus dangereux que l'extrême opposé; au-delà du premier, l'humeur dominante de la saison prend visiblement le dessus pour la quantité & la qualité, on se sent une plénitude, une certaine roideur dans toute la personne, des lassitudes dans les membres, de la dureté dans le cœur, de la confusion & de la stérilité dans les idées; on perd l'appétit & le sommeil, on est en quelque sorte *taureau;* bref, on devient malheureux; le remède à ce léger mal, est de se détendre par un moyen quelconque; mais le meilleur de tous, est celui que la nature a mis à côté de nous, & que le luxe ne laisse plus à la portée que des croyans & des fripons; l'homme & la femme recouvrent la santé dans les bras l'un

(1) Rousseau a très bien développé cette dernière idée.

bat plus doucement, la reſpiration eſt plus libre, la tête ſe dégage; les têtes des os, moins preſſées contre le fonds de leurs cavités, y roulent avec plus de facilité, tous les mouvemens de l'homme ſont plus ſouples & plus moëlleux; le ſentiment général, y compris la penſée, eſt plus fin & plus agréable; enfin, l'homme redevient ſain, au phyſique & au moral.

Sæpe convaleſcere eſt ſæpe juveneſcere; voilà un proverbe preſque auſſi ancien que la Médecine, & dont mon expérience m'a montré le ſens; le précepte qu'il renferme dérive, comme le précédent, de ce principe; l'aſſimilation, & l'excrétion des alimens ne ſe font bien, que quand on eſt dans un état de ſoupleſſe ou de molleſſe, joint à un degré de chaleur médiocre.

La chaleur, doucement tempérée avec l'humidité, fait naître l'eſpérance, & ſa bande; or, ces paſſions ſont effet & cauſe du mouvement expanſif qui ſuit un accroiſſement gradué de la chaleur naturelle; au contraire, la crainte & ſa bande ſuivent & produiſent le mouvement contractif qui ſuit lui-même le décroiſſement bruſque de la chaleur.

Il n'y a de bonheur durable, que dans une vie lentement progreſſive; pour être exempt d'ennui, il faut avoir un but, un but conſtant, un but ſi éloigné, qu'on ne puiſſe jamais l'atteindre, & qui ſe ſubdiviſe en une infinité de petits buts qu'on puiſſe

Z 2

atteindre tous les jours, mais au lieu d'y courir en furieux, y marcher paiſiblement en franchiſſant une longue ſuite de montagnes à pente douce, & en biaiſant encore ſur leur penchant. Malheur aux âmes ardentes qui augmentent trop bruſquement leur vîteſſe naturelle; un homme, né avec un tempérament de feu, qui va ſeul, acquiert preſque toujours une célérité dangereuſe, en augmentant la maladie qu'il a apportée en naiſſant; car, notre caractère étant composé de ce qui prédominoit en nous à notre naiſſance, tant dans les ſolides que dans les fluides, & des habitudes contractées depuis, ſi nous ſuivons la pente du naturel, au lieu de gravir en ſens contraire, bientôt le vice originel domine impérieuſement, tout ſe jette du même côté, la balance trébuche, & l'équilibre eſt détruit; il faut faire le même raiſonnement pour les complexions lentes qui ſe laiſſent trop aller à la pareſſe, à laquelle le naturel les porte.

Si on y fait bien attention, l'on verra que, chez la plupart des hommes, c'eſt le naturel non combattu, long-tems ſecondé, & trop exalté par les habitudes, qui cauſe leurs maladies, leurs malheurs, & leur mort naturelle ou violente. L'homme policé, m'objectera-t-on, eſt eſclave de l'opinion qui n'eſt qu'un immenſe composé de gothiques & vieilles habitudes; comment accorder cette propoſition avec la vôtre? par l'analyſe. Dans l'état primitif, l'homme

grossier, ignorant, dépourvu de nos brillantes machines, ne sçavoit qu'aller en ligne droite au but commun; le plaisir étoit toujours à côté de lui, il n'avoit, pour ainsi dire, qu'à allonger le bras pour y atteindre, ses simples & courts besoins étoient bientôt satisfaits. Les poëtes & les romanciers ligués avec l'oisiveté, en exaltant notre imagination, ont exalté nos desirs, aiguisé notre curiosité, & notre vanité; ils ont augmenté notre appétit pour la variété, multiplié nos besoins à l'infini, & compliqué les moyens de satisfaire le très-petit nombre de nécessités naturelles; car, l'homme qui n'a pas besoin de travailler, a besoin de tout, & pour se désennuyer, rêve à tout prendre. Qu'est-il arrivé delà? qu'au lieu d'aller directement à notre objet, il a fallu passer par le labyrinthe de l'ambition & de l'avarice, qu'aujourd'hui, avec une probité rigide, il faut être un dieu pour ne pas mourir de faim; or, c'est sur ces buts secondaires, ou moyens généraux, que l'opinion, reine des rois, a établi son siége, c'est là qu'elle évoque à elle la sagesse même; mais, dans les buts journaliers, dans les actes de la minute, chacun, maître de choisir, est déterminé par son naturel; l'homme né robuste & hardi, ne sera pas moins avare & ambitieux que l'homme né foible & timide; mais, le premier aura plus volontiers recours à la violence, & le second à la

ruse ; que si l'un ou l'autre rencontre sur son chemin une loi importune & brutale, il en sera quitte pour biaiser ou reculer un peu, & tandis que cette loi s'époumonnera, en répétant éternellement la même chose, le premier employera de petites violences, & le second, de petites ruses, sur lesquelles le législateur n'a point statué. *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.*

Aller & venir en tout sens par des progressions croissantes & décroissantes, sous la direction de l'instinct, comme le pendule qui va & revient en accélérant & rallentissant alternativement son mouvement, sans autre impulsion que sa pésanteur & le fil qui tire en sens contraire, voilà le sommaire de la vie physique & morale.

La vie sédentaire & stagnante, est la pire de toutes ; nous voyons que le repos favorise toutes les fermentations, & sur-tout les putréfactions; il faut appliquer cela au corps humain, pour lequel une trop longue paix est une source de mort ou de fièvre ; or, ce que je dis du corps, il faut le dire de l'ame; mais, c'est sur-tout dans les ames actives & du plus haut vol que cet effet est le plus marqué ; elles ne sont jamais pires que lorsqu'elles sont en quelque sorte stationnaires, ou circonscrites dans un petit cercle; ainsi resserrées, elles s'agitent, se jettent brusquement d'un extrême à l'autre; ces

grandes puissances, ne trouvant point dans un espace si étroit, ce nombre & cette grandeur d'événemens qui modéroit leur activité en la nourrissant, ni ces masses énormes, & ces grands corps d'hommes qu'elles étoient habituées à mouvoir, regagnent en vîtesse ce qu'elles ont perdu en masse, secouent rudement les petits corps qui sont à leur portée, & s'épuisent sur des riens.

Le génie enfermé, est de toutes les folies la plus dangereuse, il faut le lier ou lui donner un vaste champ pour ses ébats. Alexandre, si grand à la veille d'une bataille, & à l'heure de la victoire, étoit le dernier des hommes dans l'oisiveté d'un camp; quelques mots échappés à un philosophe, les indiscrétions d'un capitaine le rendoient malheureux, & par fois, l'assassin réfléchi de ses meilleurs amis. César qui sçavoit si bien, tantôt s'arrêter, se calmer, se balancer lentement dans une mûre délibération, tantôt s'abandonner à l'impétuosité de son tempérament dans la célérité d'une expédition; César, qui en pleine campagne réunissoit en lui à parties égales ces extrêmes que la nature seule ne met jamais ensemble, la ruse profonde, & la tranquille intrépidité, l'ambition insatiable, & une sage modestie, la soif des combats & la plus rare clémence, n'étoit plus qu'une femmelette, dès qu'il s'enfermoit dans Rome; la paix l'anéantissoit en quelque sorte; un flatteur le jettoit hors de sa route; un

sénateur qui ne s'étoit pas levé à son approche, lui donnoit à penser pour plusieurs jours; il perdoit pour un mot ce qu'il possédoit réellement; un plaisant le traînoit à la boucherie; tant il est vrai qu'un grand homme n'est pas long-tems grand, si on écarte trop long-tems de lui les grands objets, ou si on ôte à fois tous les étais de sa magnanimité.

J'ai oui dire à un menteur qu'on prenoit des lièvres de la manière suivante. Il faut attendre que le lièvre se soit blotti; alors on tourne autour de lui en décrivant lentement une spirale; on s'avance insensiblement sur la pointe du pied, en retenant bien son haleine; & quand on est tout près de lui, on saute dessus & on le happe; le même homme ma appris qu'on pouvoit, sans risque de se faire du mal, s'enfoncer une longue épingle dans quelque partie du corps que ce fût, pourvu qu'on y mit beaucoup de tems, par exemple, un mois; je ne garantirois pas ces deux faits; mais ils peuvent nous donner une idée de la manière de conduire les opérations politiques, celles d'une campagne ou d'une négociation; l'araignée immobile au centre de sa toile, tandis qu'une mouche s'embarrasse dans ses filets, & accourant au moment qu'elle est à demi prise; le formicaléo, tranquille au bas de son cône de sable, les serres tournées vers l'ennemi, & dès que ce dernier est dans sa sphère d'activité, faisant manquer le sol sous ses pieds, & jettant sur lui

du ſable à coups redoublés, pour l'étourdir & s'en ſaiſir; ces deux animaux donnent encore une bonne leçon ſur la manière de combattre un homme ou un troupeau d'hommes qu'on a droit de regarder comme ſon ennemi. La plupart des états ne ſçavent ſe conduire ni en paix ni en guerre, ils ne vont que par convulſions, ils font d'immenſes préparatifs dans le même lieu, afin qu'on les voie mieux, & après avoir averti toute la terre par un bruit terrible, qu'ils vont ſe remuer, ils marchent enfin; mais *parturiunt montes, ſubrepit ridiculus mus ;* ô hommes démonſtratifs ! ce n'eſt qu'au moment où la balance commence à trébucher, qu'il faut accourir, & porter à ſon ennemi des coups précipités.

Dans l'état politique, c'eſt encore pis; édits ſur édits, projets ſur projets, point d'ordre, point de ſuite, point de gradation, point de meſure; chacun occupé de tout, brouille & trouble tout. Il ne peut y avoir, dans la grande famille, comme dans la petite, d'harmonie conſtante, & d'unité d'action, que là où les divers membres, uniquement & profondément occupés d'exécuter leur partie & de la rapporter au tout, ne font que ce qu'ils ont à faire, & le font bien, pouſſés & retenus par la voix qui bourdonne ſans ceſſe à leurs oreilles *hoc age*; il n'y a d'harmonie que là où tout marche par degrès & ſans fracas ſous l'inſpection d'un homme ſage qui, au lieu d'étourdir & les acteurs & les ſpec-

tateurs avec le bâton du bûcheron, pour retenir la mesure qui lui échappe, l'a fondue dans toute sa personne & met tout ensemble, en l'indiquant par un léger mouvement, de la tête & du bras.

La mesure est l'ame de toute société; sans elle, les caractères, & les talens opposés, se jettant sans frein dans le sens de leur naturel, s'éloigneroient rapidement & se perdroient bientôt de vue; faites marcher, jouer ou causer séparément un phlegmatique & un bilieux; le premier, obéissant au mouvement accélère qui lui est naturel, pressera continuellement la mesure & finira par fatiguer tout le monde; l'autre, en suivant sa progression décroissante, rallentira sa marche de plus en plus, & deviendra d'une pésanteur à faire bâiller; avec la mesure, ils iront ensemble, & prendront un terme moyen entre les deux extrêmes où la nature les a placés. Les opposés se cherchent naturellement, guidés par cet instinct universel qui montre à chaque animal, dans la matière vivante ou morte, son ami & son ennemi, & cela sans réflexion, sans calcul, & avant toute expérience. Dès qu'ils se sont trouvés, ils combattent; chacun des deux tire à lui son adversaire qui le tire lui-même en sens contraire; le vif accélère le lent; le lent rallentit le vif; chacun guérit son antagoniste du vice originel, & reçoit de lui la santé en échange. Tel est le plus clair avantage d'une société bien constituée. Que de gens, pour

féparer deux inféparables, sèment parmi leurs connoiffances communes cette maligne obfervation : *Ils font toujours en guerre & fe cherchent toujours* ; on voit que ce reproche eft affez mal fondé. Rien n'eft fi commun dans les villes de commerce, & dans les diverfes parties de l'adminiftration, que des fociétés de deux perfonnes de caractères contraftans originellement, qui fe rendent l'une à l'autre ce que la nature ou l'éducation leur a refufé, qui s'affortiffent & fe complettent mutuellement ; tant il eft vrai que l'intérêt, après bien des calculs, après un long détour, eft encore trop heureux de retomber dans la route de l'inftinct. C'eft notre éducation mal entendue qui empêche les hommes de fe combiner ainfi à tout âge, & en tous lieux ; les mauvais confeils fucés avec le lait, en fubftituant au but de la nature qui eft la fanté, & le plaifir modérément continu, des buts puériles, faux, imaginaires, ambitieux, mal-fains, nous font méconnoître la voix intérieure, & oublier cette fcience primitive, & individuelle, dont l'étude fuffit à chacun pour devenir fage *fuapte minervâ*. On cherche des applaudiffemens, on fe complaît dans fon femblable, on fe mire dans cet autre foi-même, mais en fuyant fes oppofés, on fuit le remède à fes maux ; le lent, en s'uniffant au lent, lui met un boulet à chaque pied ; le vif, en s'uniffant au vif, exalte

sa fièvre, lui cause de fréquens redoublemens, & le perce de mille aiguillons. Le moral n'en souffre pas moins. Après que deux analogues se sont bien amusés à médire de la classe opposée, quand ils viennent à s'entre-considérer à moitié chemin, ils s'apperçoivent qu'ils ont enfilé la même route pour aller au même but, & qu'ils sont rivaux nés; ils se comparent, se superposent, se toisent réciproquement; or, comme dans un même genre, les comparaisons sont faciles, & les différences palpables, si l'un des deux déborde trop, les compensations étant impossibles, c'est alors que l'envie est âpre & qu'elle n'a plus de jours de fête.

Cette politesse efféminée dont se piquent aujourd'hui les gens du monde, & qui rend leur société si insipide, leur est peut-être encore plus nuisible que les rustiques manières auxquelles elle a succédé; elle empêche ce flux & reflux des amours propres qui fait la santé naturelle & civile. Le but de la nature n'est pas de maintenir les êtres dans une guerre ou dans une paix perpétuelle, mais de faire flotter doucement la victoire entre les deux partis, d'entre-mêler la guerre & la paix, afin qu'ils se reposent de l'une par l'autre. La mort est une paix perpétuelle, & la vie une guerre mêlée de bons & de mauvais succès entrecoupés de trèves fort courtes. La vie ne se conserve que par des actes de vie,

la puiſſance qui nous anime a beſoin d'être agacée de tems en tems, elle s'endort dans ces trèves trop prolongées, l'ennui mine ſourdement notre exiſtence; &, tandis qu'un noble hypocondriaque qui s'eſt donné beaucoup de peine pour ſe rendre invulnérable, bien harangué, bien flatté, bien dorloté, meurt joliment de la main de ces timides amis qui n'oſent le toucher, ou de la main pateline d'un médecin à la mode, deux harangères, deux porte-faix, & même deux lettrés du bas étage, en ſe chargeant de coups ou d'injures, tantôt deſſus, tantôt deſſous, s'entre-médicamentent, ſe ſervent l'un à l'autre de médecin, & ſe maintiennent en ſanté.

L'harmonie ſociale, diſons-nous, réſulte de la combinaiſon & du combat des oppoſés, gradué ſur la force ou la foibleſſe, la lenteur ou la vîteſſe des individus; mais, pour l'établir plus promptement & plus aiſément, il faut que chacun ſe combatte auſſi ſoi-même, & travaille ſur ſa progreſſion naturelle, en accélérant ſes mouvemens, s'il eſt né lent, & en les ralentiſſant, s'il eſt né vif; afin que, tous ſe rapprochant de ce milieu où ſont les vertus, les extrêmes moins diſtans, n'ayent chacun que la moitié du chemin à faire; moitié qui par le rapprochement ſe réduit enfin à très-peu de choſe.

Sur la rivière du Tigre qui porte nos vaiſſeaux près de Canton, deux Capitaines, l'un Anglois,

l'autre François, converſent enſemble; ils vantent, à leur ordinaire, la bonté de leur vaiſſeau, la légèreté de leur canot, la vigueur de leur équipage, mais d'un ſtyle & d'un ton différens; ils s'ennuyent réciproquement, en diſant : mon lieutenant, mon maître, mon grand mât, car ces drôles là nous reſſemblent, tout ce qu'ils touchent leur appartient; peu-à-peu ils s'échauffent; enfin, le François, fatigué du laconiſme & de l'air ſagement dédaigneux de l'Anglois, romp la glace, & dit: Je parie cent piaſtres que mon canot arrivera plutôt que le vôtre à telle pointe de l'iſle Wampow (1), en partant de votre vaiſſeau; ſoit, dit l'Anglois. Les deux canots ſont à-peu-près égaux, & les hommes auſſi, du moins en apparence; quatorze avirons dans chaque; un patron ſur chaque poupe, tient lieu de puiſſance moyenne, & doit, à l'aide du gouvernail, balancer l'action des deux puiſſances qui agiſ-

(1) Cette iſle eſt ſituée ſur la rive droite du fleuve, à trois lieues de Canton, & à vingt-cinq de Macao; les François, dont la légèreté a ſçu trouver grace devant la gravité chinoiſe, l'occupent ſeuls, & y dépoſent leurs agrès & leurs munitions de guerre; les autres nations Européennes, placées toutes enſemble ſur la rive oppoſée, n'ont en partage qu'un terrein bas & noyé; cette diſtinction humilie fort les Anglois, & nous met quelquefois aux priſes avec eux.

ſent à tribord & à babord ; le ſignal eſt donné, les voilà partis ; fixons d'abord les yeux ſur le canot françois ; nos fiévreux rament à l'envi ; c'eſt à qui ira le plus vîte ; un aviron eſt en l'air que l'autre eſt encore dans l'eau, un rameur en ſe relevant heurte celui qui eſt devant lui au moment qu'il ſe jette en arrière, ils ſe choquent, ils s'éclabouſſent, ſe diſent des injures ; le patron, de crier ; enſemble garçons, enſemble, & cependant le canot dandine, avance en boitant, & en lançant à droite & à gauche ; du bras, & du cœur, point de tête ; beaucoup de mouvement, beaucoup de bruit, peu d'effet ; voyons les Anglois ; ceux-ci plus tranquilles, ſe preſſent moins & rament ſans bruit en ménageant leurs forces ; les quatorze avirons tombent dans l'eau tous à la fois, y plongent très-avant & ſe relèvent enſemble, les palettes bien à plat, & rangées dans un plan horizontal ; les quatorze rameurs, toujours parallèles, & couchés, tantôt ſur le dos, tantôt ſur le ventre, ne ſe heurtent jamais ; on diroit qu'un double fil les traverſe, & vient tomber dans la main du patron qui les remue à ſon gré, il s'agit de vaincre des François ; à chaque coup d'aviron (je dis à chaque coup, car je n'en vois qu'un) le canot Anglois, également ſoulevé, toujours de niveau, & chaſſé en ligne droite par les deux files de rameurs, gliſſe ſur la ſurface de l'eau, lancé comme un traît, & laiſſe bien loin derrière le ca-

not françois qui paroît immobile (1); ceux-ci s'agitent, ſuent, le dépit leur donne des forces; des Anglois vaincre des Bretons! ils avancent toujours clopin, clopant; enfin, l'Anglois touche au but, les nôtres n'arrivent que bien long-tems après; notre Capitaine ſi fémillant, ſi triomphant, ſi sûr de ſon fait au moment du départ, paye tout honteux l'argent convenu; l'Anglois auſſi calme après qu'avant la victoire, le reçoit froidement en lui offrant ſa revanche; mais l'autre la refuſe & fait bien. De ces deux canots, l'un eſt l'image d'une république, dont les citoyens, animés d'un ſentiment commun que pluſieurs ſiècles d'une bonne conſtitution ont enraciné, oppoſenr à l'ennemi un corps inexpugnable, composé de deux parties qui ſe combattent & ſe balancent en tems de paix, mais que le bruit de la trompette réunit & fait tendre au même but, la victoire; l'autre eſt l'image d'une Monarchie bercée par des femmes, & dont les chefs aiment mieux être vaincus par l'ennemi que par leurs compatriotes. Le premier eſt auſſi l'emblême d'une famille, ou un homme doué d'un cœur fort, d'une

(1) Un œil fin diſtingueroit une gradation dans l'emploi des forces, du commencement à la fin de la courſe, & dans chaque effort, deux progreſſions, l'une croiſſante, l'autre décroiſſante, ſemblables à celles que la nature a miſes par-tout.

tête

tête prévoyante, & d'une ame souplement ferme, dirige tous les mouvemens vers une fin commune; le second est celui d'une maison qu'une femme, d'un sexe ou de l'autre, entraîne élégamment & précipitamment à sa ruine.

Tandis que les babillards Athéniens, répandus çà & là dans les plaines du Péloponnèse ou de l'Attique, commandés par dix chefs & commandans tous, courent à grands cris contre les Spartiates, obéissans à la voix d'un seul chef, & immobiles, le bouclier & la pique à leurs pieds; le signal donné, ceux-ci couronnés de fleurs, calmes, tranquilles, attentifs, relèvent leurs armes, & s'ébranlent doucement; puis ils s'avancent lentement, marchant en mesure, au son des flûtes, & gardant leurs rangs, dans un profond silence, pressent le pas peu-à-peu, & joignant de près leur bruyant ennemi, le chargent tout-à-coup & lui passent sur le ventre; tel est l'avantage naturel des gradations & de la mesure soutenues & rompues à propos, pour seconder le vrai courage qui ne se presse jamais.

L'oreille une fois faite à la mesure & aux passages habilement gradués, du *piano* au *forte*, on s'indignera sans doute des brusques édits d'un certain Allemand qui chasse de ses états, étrangers & sujets, & veut les retenir par des édits non moins brusques; le Baron de *Thunder ten-Trunk* étoit moins raboteux, cet homme n'a encore fait plaisir

qu'aux filles publiques de son pays ; le rude législateur ! & nous, pauvres danseurs de pots-pourris, sommes nous plus sages ? hélas non ! notre corps politique a l'allure d'un basque, nous allons à l'hôpital au son du tambourin, & pas trop en mesure (1).

---

(1) La plaie faite au trésor public par des particuliers, sous le dernier règne & sous celui-ci, est connue & terrible, cependant il ne faut pas nous décourager ; tant que je verrai le soleil luire, & la terre se couvrir de fruits, je dirai : il y a du remède, quoiqu'en disent ceux qui tenant tout, craignent une répartition plus équitable. Otez à l'oisif qui n'a pas faim, pour donner à celui qui gagne de l'appétit en travaillant, & qui n'a pas de quoi le satisfaire, parce qu'on lui a pris sa part avant qu'il fût né. . . . . — Et la propriété — La violence, la ruse, & l'oisiveté ne prescrivent point contre le travail ; le tems qu'a duré l'usurpation n'est qu'une raison de plus pour la faire cesser, & un titre pour exiger des dédommagemens. Je respecte vos archives ; vos titres sont si vieux, & puis, ils sont en parchemin ; mais quand ils seroient à moitié rongés, & tout-à-fait illisibles, il n'en seroit pas moins vrai que rien n'appartient à celui qui ne fait rien ; voilà certes la plus ancienne, la plus universelle de toutes les loix ; les rats & le feu ne peuvent rien contre celle-là, & tant qu'elle ne sera pas observée, les autres ne seront que d'ingénieux & violents moyens pour éterniser le plus injuste des partages ; car enfin les loix justes ne sont pas celles qui garantissent, sans distinction, toutes les propriétés actuelles, mais bien celles qui assurent à chacun ce qu'il doit avoir, & lui ôtent ce qu'il a de trop, pour rendre

Les deux principaux symptômes de notre maladie sont le blasement & le goût du luxe; qu'y faire? établir à la hâte des loix somptuaires, mauvaise ressource, moyen aussi odieux qu'impuissant; les loix qui ont une action trop soudaine sont la pire des tyrannies; elles font porter à l'innocent, au citoyen laborieux, la peine des fautes qu'a pu commettre le législateur; sans doute le luxe est nuisible, quoiqu'il fasse vivre beaucoup de gens qui méritent de vivre; mais l'artisan de luxe que votre édit fait mourir de faim, aura toujours droit de vous dire,

---

à celui qui n'a rien, ce qu'il devroit avoir; l'esprit réel des vôtres est : *chacun gardera ce qu'il a pris, ou ce que d'autres ont pris pour lui*, & leur produit net est : *tout à celui qui a tout, & rien à celui qui n'a rien.* Il n'est point question ici d'opérations violentes, on sçait que ce n'est point ma manière de voir; mais, de même que la nature, en minant insensiblement ces montagnes qui dominent sur les deux continents, & en répandant peu-à-peu leur poussière dans les plaines, travaille en silence à détruire les inégalités de la surface du globe, ainsi le sage administrateur doit, par des moyens imperceptibles, dégrader sans bruit ces montagnes politiques dont un côté échauffé par l'action perpendiculaire du soleil n'est fécondé qu'aux dépens de l'autre qui reste dans l'ombre; afin que tout soit de niveau dans le champ civil, & que l'astre, découvrant aisément toute les parties du sol, porte par-tout sa chaleur & sa lumière.

que ne m'avertissiez-vous à l'âge où j'ai pris un métier, que vous auriez sur le tard des idées plus saines; j'ai vu alors que le moyen le plus certain pour manquer de pain, étoit de travailler toute la journée à faire du pain; j'ai vu que les mieux payés étoient les plus inutiles; je me suis donc jetté dans les Arts brillans, afin d'avoir au moins du pain; que si j'eûsse prévu votre sagesse future, j'aurois mieux choisi; la loi ne doit pas punir par la perte du nécessaire, celui qui n'a fait que ce qu'elle a long-tems permis; à plus forte raison, ce qu'elle a encouragé; que si le luxe poussé à l'excès vous force enfin à faire des loix prohibitives, au lieu de faire mourir de faim les artistes en punissant les amateurs, le législateur doit, s'il ne sçait pas faire mieux, tuer les premiers, afin qu'ils ne souffrent pas long-tems, les pensionner, s'il est riche, humain & borné; enfin, s'il est pauvre & éclairé, les chasser, sans qu'ils s'en apperçoivent, dans les états voisins, & leur faire trouver du pain chez ses ennemis, en y faisant encourager le luxe par ses émissaires; ce qui sera facile, pour peu que ces ennemis ayent de fausses vues.

La balance de Thémis ne fait que vaciller, qu'elle est légère, qu'elle est mobile! ce trébuchet est bon pour péser de l'or; mais n'allons pas trop vîte nous-mêmes, & graduons le blâme; Thémis n'a pas toujours tort; elle est régie par des statuts plus forts

que les ſiens ; une partie de ſes bévues dérive de la nature des hommes & des choſes ; quelquefois, au moment de réformer une loi, les avantages de la loi contraire, ſe multiplient à ſes yeux, les abus & les inconvéniens ſe cachent, & à l'inſtant précis de la déciſion, la ſomme des premiers ne l'emporte que de très-peu ; auſſi-tôt qu'elle a parlé, les abus courent du côté oppoſé, & font pencher la balance ; les loix, & les jugemens contraires viennent de la diſpoſition des hommes à outrer tout, faute de ſe tenir bien au milieu, pour voir nettement les deux parties, le fort & le foible d'une queſtion ; de cette impatience qui les rend incapables d'un long examen, de cette vivacité exceſſive augmentée par l'habitude, qui les force à agir par ſecouſſes ; les circonſtances, les beſoins actuels d'un peuple, demandent-ils un réglement ? il ſe porte tout entier de ce côté, & le légiſlateur cède à ſes importunités ; peu après, les hommes changent avec les circonſtances, les inconvéniens ſe font ſentir, les plaintes & les murmures étourdiſſent le légiſlateur, il ſe hâte de porter remède, & ſe jette lui-même tout du côté oppoſé ; ces paſſages d'un extrême à l'autre doivent être encore plus fréquens dans les Républiques & ſur-tout dans les Démocraties, que dans les Monarchies, comme on peut le voir dans l'Hiſtoire de la Grèce ; la raiſon de cela, ce ſont les eſpérances & les craintes exceſſives qui bercent d'une opinion à

ſon oppoſée, des êtres auſſi mobiles que le doivent être des rois ſavetiers; là, où beaucoup d'hommes ſtatuent enſemble, chaque homme rougit moins de ſa mobilité, ſe livre davantage à *ſon bon-plaiſir*, & en change plus ſouvent; c'eſt ainſi que dans un bateau qui penche d'un côté, les étourdis ſe jettent tous à la fois du côté oppoſé, & le feroient chavirer par celui-ci, ſi deux ou trois hommes ſages ne reſtoient courageuſement du côté où le bateau penchoit d'abord; voilà l'image des fonctions du véritable politique; nous nous plaignons que la balance vacille, elle vacilleroit bien autrement dans un état populaire; la puiſſance moyenne, ſoit ſénat, ſoit roi, eſt le contrepoids placé ſous l'aiguille, elle fait balancer le fléau plus lentement, & empêche qu'un léger inconvénient mis dans le baſſin oppoſé à celui où eſt la loi, ne faſſe trébucher la balance trop aiſément.

Mais, c'eſt ici que le ſophiſme dont j'ai parlé plus haut fait ſes ravages, & qu'il produit les plus terribles effets; effets d'autant plus difficiles à prévenir, qu'ils ſont plus difficiles à appercevoir. Le ſorite ou gradation, ſemblable au ver qui ronge les bois les plus durs, mine les meilleures loix & les pulvériſe. Les loix ſont des ordres appuyés ſur des propoſitions générales, qui n'ont d'étendue & de profondeur, qu'en proportion de la pénétration & de la capacité du légiſlateur; d'où il ſuit que les loix, principes actifs, ont les mêmes défauts que

les principes ſpéculatifs de morale & de phyſique, celui de préſenter un ſens trop vague & trop général, qui permet à l'avocat & au juge de les étendre à des cas que le légiſlateur n'avoit point en vue, en abuſant de l'analogie, & en aſſimilant, à force d'eſprit, des cas fort différens. Les plus ſages juriſconſultes, entr'autres Bacon, ne veulent pas qu'on étende la loi au-delà des cas qu'elle ſpécifie, ou qu'elle regarde directement, ſans les ſpécifier, & des cas voiſins; cela eſt trop vague, & on pourroit leur dire : ces cas voiſins ne ſont que des degrés du plus au moins d'une même choſe, quand ceſſeront-ils d'être voiſins ? ces cas ſont tous un peu jumeaux, quelle marque nous donnerez-vous pour les diſtinguer ? queſtions de même eſpèce que celles-ci ; quelle différence y a-t-il entre un continent & une iſle, un lac & un étang, une rivière & un ruiſſeau ? tracez-nous la ligne de démarcation, entre le riche & le pauvre, l'honnête homme & le fripon, le fou & le ſage, le juge infaillible & vous; on ſent bien que ces derniers mots n'expriment pas les mêmes choſes, mais des qualités oppoſées; on ſent bien qu'ils expriment des gradations en ſens contraire; mais où eſt le point de milieu? & comme, près de ce milieu, les extrêmes ſe touchent, comment diſtinguer le point en deçà ou en delà duquel on mérite, en tombant dans l'excès, le nom qui le déſigne? L'homme paſſe par degrés d'un extrême

à l'autre, il eſt entraîné inſenſiblement, ſouvent avec un plaiſir bien fait pour le diſtraire, & quelquefois ſans pouvoir reconnoître l'inſtant où il commence à s'égarer; ces gradations inſenſibles par leſquelles l'homme eſt entraîné au mal & à l'erreur, & qu'il ne ſçait pas ſuivre dans la route du bien & de la vérité, ſont toute la force du ſorite, inſtrument terrible & meurtrier entre les mains de quiconque eſt doné d'un eſprit ſubtil, animé par un mauvais cœur, & appuyé de la puiſſance civile; c'eſt auſſi en vertu de ces trompeuſes gradations, qu'à chaque inſtant, l'homme ſe ſubſtituant à la loi, le juge devient légiſlateur, & très-ſouvent ſans le ſçavoir.

Les morts conſeillent mal les vivans, depuis longtems nos ancêtres, réduits en pouſſière, nagent dans l'athmoſphère, balotés de climats en climats, & ils nous commandent encore; que Thémis eſt vieille & opiniâtre! clouée depuis des ſiècles ſur ſon fauteuil gothique, elle ne ſçait que frapper; la voilà répandant le ſang par torrens, & puniſſant le courage en faveur de la ruſe & de l'hypocriſie. Cependant tout change, tout s'écoule dans l'Univers; mais tandis que le torrent du tems, qui s'enfuit en ligne droite & ne remonte jamais à ſa ſource, entraîne tous les êtres, les abſorbant tour-à-tour, & les remontrant à la ſurface, la loi humaine édifice immobile, que nos ignorantes mains ont

élevé, eſt minée peu-à-peu par la violence & la ruſe; en vain, des princes enfoncent des pilotis pour l'arcbouter; en vain, leur vigilance s'empreſſe de rétablir les parties dégradées; enfin, malgré leurs efforts, il tombe, s'engloutit avec ceux qui s'y étoient attachés, & de ces débris il s'en forme d'autres qui s'écrouleront de même; la mobilité graduelle des hommes & des choſes, exigeroit que ces loix euſſent moins de roideur & d'inflexibilité, qu'elles fuſſent, non un péſant amas de jugemens haſardés, incohérens d'eux-mêmes, & cimentés par l'entêtement, l'orgueil, & de vieux préjugés, mais un vaiſſeau qui réſiſtât au courant par ſa maſſe, en ſe laiſſant un peu entraîner; nous ſommes moins que François, & des Goths nous gouvernent encore; leurs loix étroites, leurs mœurs féroces, leurs manières mêmes, mal fondues avec ce mélange de philoſophie & de luxe dont nous nous targuons, nous compoſent un tempérament politique des plus mauvais; delà viennent ces vacillations, ces ſecouſſes, cette inconſéquence qui ne ſe dément point, & qui, depuis tant d'années, nous rend la fable de l'Europe.

Après tout, qu'eſt-ce qu'une loi? c'eſt un ordre ou une convention fondée ſur l'analogie ſuppoſée du paſſé & du préſent au futur, en attendant la vérification; le tems ſeul peut la donner, & cependant l'on

commande dans ce tems qu'on n'a pas vu ; en vain, les philosophes & les politiques s'écrient en chœur ; revisez votre code, changez de loix à chaque siècle ; tout est changé, changez donc, hommes stupidement constants ; de vieilles têtes y résistent ; l'avarice réclame contre le bon sens & l'humanité ; l'incapacité & la mauvaise foi éloignent, tant qu'elles peuvent, un moment qui montreroit le fonds de chaque homme, & nous mourons sans avoir jamais bien sçu, qui nous a commandé, de la force, de la ruse, ou des loix.

Ce n'est pas à dire qu'il faille brûler le Code, écorcher vifs tous les juges, à l'exemple de Cambyse, faire sauter Paris, & nous transplanter, tout d'un coup, de l'Opéra dans les bois où nous vivions autrefois ; rien de tout cela ; laissons les emplâtres sur les blessures, puisque nous ne sçavons pas les réduire & les cicatriser ; mais, tant que nous n'agirons pas sur la masse du sang & des humeurs, nous pourrons faire marcher des cadavres, mais, de santé, de vie réelle, point ; les loix qui ne sont pas écrites dans les cœurs par l'éducation & l'habitude, se transforment en ordres tyranniques qu'il est doux & facile de violer ; l'opposition & le danger exaltent l'imagination, & les défenses multiplient les désirs dans des ames dépravées ; les seules loix observées, ce sont les usages antiques & communs

dont l'infraction attire l'infamie sur le coupable & les siens ; celles-là, les hommes semblent se les être imposées eux-mêmes, & si on recherche leur origine, on trouvera presque toujours que c'est quelque vertu nationale poussée à l'excès ; ainsi, au lieu de multiplier les actes impuissans de notre justice prévôtale, il faut remonter doucement à la source.

Si je parlois aux sujets d'une Monarchie naissante, ou à ceux d'un Monarque qui se dépouille courageusement d'une partie de son autorité, je leur dirois ; pourquoi ce monstre a vingt millions de têtes ; un homme actif & prudent a bien de la peine à gouverner sa maison, & vous voulez qu'un seul en mène un si grand nombre ; subdivisez peu-à-peu la grande société en un grand nombre de petites ; mettez en tête de chacune deux puissances choisies dans des tempéramens opposés, pour les balancer, & en les faisant alternativement prépondérer, placez entre deux une puissance moyenne qui fasse le sol dans l'octave politique, comme Dieu l'est dans la gamme naturelle, dans l'octave de l'univers, l'ame dans l'homme, le calme entre les passions opposées, la vertu entre les vices extrêmes, &c. Que l'œil public fasse luire un jour éternel dans le monde social, car les ténèbres sont le jour des méchans ; que la voix de l'opinion, devenue libre, murmure sans cesse à notre oreille ses avis, ou plutôt ses ordres, & cherchons dans nos concitoyens une seconde

conſcience qui nous faſſe entendre l'écho de cette voix qui parle en nous ; en un mot ſoulagez le prince en ſimplifiant ſon travail.

Les corps politiques ſont comme les corps humains ; il y a trop de vie, trop d'inquiétude dans ces états-nains qui ſe forment à l'inſtant où les hommes commencent à ſe réunir en ſociété ; honteux de leur petiteſſe, ils ſont ſans ceſſe occupés à faire l'épreuve de leurs forces, & ne connoiſſent bien leur foibleſſe qu'à l'inſtant où ils périſſent ; d'un autre côté, ces maſſes coloſſales qu'on appelle des empires, des royaumes, n'ont qu'un ſentiment obtus, les pieds ſont gangrenés avant que la tête en ſoit avertie ; ils comptent trop ſur leurs forces, ſe traînent péſamment, & deviennent, tôt ou tard, la proye d'un ennemi alerte & vigilant qui les harcèle ſans relâche.

Chimères, dites-vous, projets qui ſentent le renfermé, conſeils de l'inexpérience ; ironie de l'impuiſſance, répondrai-je, qui juge impoſſible ce qu'elle ne peut ; entre nous, croyez vous qu'il ſoit impoſſible d'abattre les maiſons de Paris une à une, & d'y faire croître l'herbe dans les rues, ſans édit & ſans bruit ? pour moi, je n'en crois rien, je ſçais bien les moyens de le faire, je les dirois volontiers, mais à l'oreille ; ô Rois, l'exemple, la parole, & le tems, connoiſſez-vous quelque loi qui vaille ces trois choſes réunies ? non ;

eh bien; apprenez-donc à parler, vous donnerez l'exemple une autre fois, & le tems viendra malgré vous.

De tous les moyens possibles d'agir fur les hommes assemblés, les loix me paroissent le plus insuffisant qu'on puisse employer; c'est commander aux gens en leur mettant le sabre sur la gorge, & en leur faisant sentir le froid de l'acier; je le répète, il faut les respecter comme une sorte de pis-aller politique, auquel on est obligé d'en venir à la fin, quand on a épuisé toutes les autres ressources; dans les grands états, où la voix physique du prince ne peut se faire entendre jusqu'aux extrêmités, elles la grossissent & la fortifient en quelque sorte; mais aussi des menaces trop répétées sont un signe d'enfance & de foiblesse; c'est le foible qui tonne & le puissant agit; que de Rois font sans cesse gronder leur tonnerre, & à qui l'on pourroit dire: tu tonnes, ô Jupiter, donc tu as tort; en attendant que tant de princes deviennent moins criards en devenant adultes, il n'est point inutile de chercher, de répéter, & de déterminer les vrais principes de législation, afin de perfectionner, au moins, le foible moyen qui est en leurs mains.

Les loix générales & fondamentales doivent avoir de la consistance & de la solidité; mais il faut que les réglemens particuliers soient souples, & suivent

avec docilité les vissicitudes de la fortune, & le progrès naturel des choses.

Dans les statuts les plus généraux, les préambules sont nécessaires, pour montrer clairement l'esprit de la loi, & le but du législateur; or cet esprit doit dériver de la constitution même, si elle est bonne, & au contraire, tendre à une autre, si elle est mauvaise. Or, par bonne constitution, j'entends celle qui, comme la police des Anglois, est calquée sur le système de l'Univers, à quelques disparités près; on se plaint que l'énergie de la nature tend perpétuellement à renverser les institutions humaines; on a raison, & cela doit être, quand les loix humaines combattent les loix naturelles; mais, si on fait bien attention à tout ce que j'ai dit, l'on reconnoîtra que le modèle d'un bon gouvernement, est la constitution d'un homme sain de corps & d'ame; des forces opposées dans tous les sens possibles, qui se combattent & se balancent doucement, & la puissance moyenne agissant par-tout, soit en personne, soit par ses représentans; voilà le premier, & peut-être l'unique principe de politique; car le corps politique n'étant qu'un composé de volontés antagonistes l'une de l'autre, comme le corps humain l'est de parties qui se disputent, en quelque sorte, le sentiment & la vie, les principes de la politique doivent être précisément les mêmes que

ceux de la Médecine ; *& de même que le corps politique est un assemblage, une somme de corps humains, les loix politiques doivent être un assemblage, une somme de loix semblables à celles qui maintiennent un seul corps en santé.* Il s'agit donc moins, dans l'administration, de dénombremens & de calculs que les sous-fripons sçauront toujours bien rendre fautifs, que d'opposer homme à homme, peuple à peuple, force à force ; afin que chacun reste à sa place, qu'il ne se forme point d'excroissances, & que toutes les parties soient à la fois bien nourries. Le système seroit parfait, si, par une circulation réglée comme celle du corps humain, tous les fonds versés dans la caisse publique par des milliers de canaux, étoient renvoyés à l'instant dans les campagnes par autant de rameaux, & rentroient dans la main du cultivateur le plus pauvre, au moment où il fait les avances à la terre ; voilà la pierre philosophale en politique.

Dans les réglemens particuliers, dans les édits qu'exigent les besoins journaliers, & dont le but est de remédier à cette foule d'abus qui naissent, meurent & renaissent sans cesse, je crois qu'il faut éviter les préambules ; parce que souvent il faut attaquer obliquement les passions ou les préjugés d'un peuple ; une suite de petits édits bien gradués & louvoyans vers le but, réussissent mieux qu'un seul édit qui attaque l'abus de front ; en usant peu-à-peu,

on détruit sans bruit, & sans danger, ce qu'on n'eût pu abattre d'un seul coup; au lieu que, si, à l'exemple de l'Allemand dont j'ai parlé plus haut, & des bilieux qui lui ressemblent, le législateur brusque les choses, il révolte sa nation, & la prévient contre tout ce qu'il pourra faire de bon par la suite, ou sa loi fait tant de coupables, qu'il ne peut, ou n'ose plus les punir.

Fortune, dont la main couronne les forfaits les plus inouis, je méprisai, méprise encore, & mépriserai toujours tes dons; ce n'est pas que j'ignore les lâches moyens qui concilient tes faveurs; l'œil sans cesse ouvert sur les méchans, j'ai démêlé quelques-unes de leurs ruses, & je rendrai publiques celles qui sont déjà dans le monde, afin que moins de gens osent s'en servir.

Celui qui n'a que la science de cabinet, fût-elle complète, n'est qu'à demi-pourvu; il lui manquera toujours une qualité précieuse, d'être vil; à chaque pas, il sera arrêté par cette pudeur virginale qui fait reconnoître, au premier coup-d'œil, un spirituel reclus, quelque légèreté qu'il ait pu d'ailleurs acquérir, en transportant dans son cabinet par un acte de la pensée, les trois spectacles & la société toute entière; l'homme du monde, qui a le front plus dur, sçait fort bien profiter du foible de l'anachorette, & ce qu'il ne peut attirer à lui par la flatterie, il l'arrache par l'importunité, la chose que

le

le solitaire sçait le moins supporter ou repousser ; tandis que l'homme d'esprit fait sa liste d'expédiens & va frapper à cent portes dont quelques-unes s'ouvrent pour l'éconduire, le sot, moins inventif, pese constamment sur le même point, & il a déjà fait le trou, que l'autre n'a encore fait que gratter toute la surface.

Des gradations, hélas, j'en puis parler sçavamment, mais de pratique, point ; c'est au sot à m'en faire des leçons ; suivez-le dans le chemin de la fortune, vous le verrez se conduire à-peu-près comme certains amateurs de peu de bruit & de beaucoup d'effet, s'y prennent pour avoir bonne place au spectacle. Vous, homme d'esprit, vous ne connoissez rien de mieux que d'aller prendre votre billet de bonne heure ; que vous êtes novice ! lui, il n'aime point à languir dans un parterre ; il faut qu'il paroisse au café ou dans sa société ; cependant, la pièce va commencer, il arrive enfin ; vous sentez derrière vous un homme qui vous pousse doucement, doucement ; vous n'y faites pas d'abord attention, vu qu'il vous pousse au physique & non au moral ; enfin, çela vous fatigue, vous cédez un peu, il gagne une ligne, un pouce, puis deux, puis tout, & le voilà passé devant vous, sans que vous ayez trop voulu vous en appercevoir, ne sçachant pas bien si c'est un insolent, ou simplement un curieux ; il en fait autant à celui qui vous pré-

cédoit, puis à un autre; que s'il trouve ſur ſon chemin quelqu'opiniâtre vigilant, quelqu'un de ces mutins qui réſiſtent, & ne veulent point d'équivoque, eh bien! il cède & biaiſe pour ſe prendre à quelqu'autre homme mol, laiſſez-le faire, il n'en manquera pas; enfin, cet homme qui eſt arrivé des derniers, qui étoit contre l'amphithéâtre, ſe trouve contre l'orcheſtre, on ne ſçait comment; voilà une ſcience que l'homme d'eſprit ignorera toujours; l'eſprit va par ſecouſſes; les paſſions qui l'enfantent, & le pouſſent, ne ſoufflent que par bouffées intermittentes; l'homme d'eſprit vole, ou dort; faire fortune, il a bien autre choſe à faire, premièrement, à prouver qu'il a de l'eſprit, & tandis qu'il le démontre à tous venans, le ſot qui en ſçait moins long, s'arme des inventions du babillard, ſuit la gradation Jéſuitique, arrive, & peu après le protège.

Les grandes actions, les coups d'éclat, les grands mouvemens, dans le monde civil, comme dans le monde naturel, ne ſont bons que pour briller, étonner & détruire; ils ébranlent les eſprits & ſubjuguent les cœurs; mais le ſuccès ne peut durer, & la victoire eſt courte; ſi elle eſt ſoudaine, elle eſt trop apperçue, on en rougit, & l'on en revient plutôt; au lieu qu'en cédant à celui qui s'inſinue, on ne ſe ſent point vaincu, & l'on ne s'apperçoit preſque pas que rien ait changé autour de ſoi; à cet égard, les ſentimens & les opinions n'adhèrent

qu'en proportion du tems qu'ils ont mis à croître; ainsi, soit pour la fortune, soit pour la réputation, il faut enfoncer doucement ses racines en terre; car, le coup d'éclat avertit vos ennemis, & éveille vos émules; ils agissent, soit pour vous surpasser, soit pour vous nuire; au lieu qu'en se frayant le chemin sans bruit, on les endort, &, après avoir essayé ses aîles, on peut prendre son essor avec les forces mises en réserve.

Rien au monde n'est si rare qu'un homme ambitieux, avare, ou voluptueux, graduant bien sa marche, & ses moyens; il n'est point de femme, de coffre-fort, ni de poste qui n'appartienne à celui qui sçauroit le faire; le sot que je peignois tout-à-l'heure est un modèle en ce genre; mais, c'est le modèle des gens lents; voyons celui des gens vifs. Avez-vous reconnu parmi vous un homme qui sçût avancer par degrés dans les trois routes du plaisir, des honneurs & de la fortune, viser à un but, douze ans d'avance, & se dire, il faut que je l'atteigne, ou que je meure? où est l'homme qui sçache, comme le feu dont il est pénétré, & par lequel il vit, augmenter son action par les résistances qu'il éprouve, s'accroître en se propageant, s'incorporer les obstacles mêmes qu'il eût à surmonter, & s'assimiler toutes les substances amies & ennemies? Quel homme, direz-vous, vous nous le don-

nez pour modèle, il ne respire que la conquête & la destruction; que deviendra la vertu? vous ne m'entendez pas; l'ambition de chaque homme peut être immense, sans jamais nuire à qui que ce soit; le but, le centre est commun, & la circonférence est infinie; tous les hommes peuvent aller à ce but par des routes différentes, arriver tous ensemble, se féliciter, & en se donnant la main, chanter en chœur les louanges de l'auteur des choses, qui, en diversifiant tout, a voulu que chaque homme fût premier en quelque chose, & qu'ils fussent tous égaux par le but; qui donne la sanction à cette loi en punissant quiconque s'en écarte, par la perte de sa gloire & de ses plaisirs intérieurs; en effet, arrêtons-nous sur les divers sentimens qui nous remuent tour-à-tour, nous reconnoîtrons qu'il n'est point de bonheur, ni de grandes pensées, sans les douces affections; *qui aime en grand, sçait tout, ou le sçaura bientôt; qui sçait beaucoup & sçait bien, ne peut qu'aimer;* dans tous les autres passages, on va du bien au mal; mais, dans la progression qui va & revient de l'amour à l'admiration, le bonheur règne tout du long en se graduant.

La fortune suit aussi des progressions qui ne sont pas toutes aussi agréables que la dernière; les premiers mille écus, me disoit un grand négociant, sont les plus difficiles à gagner, le reste va de suite,

pour peu que l'activité se soutienne; le crédit vaut mieux que l'argent, & l'enfante promptement, il croît de sa nature, les hommes sont si esclaves de l'opinion, & si babillards, que leur foi se multiplie par elle-même, ainsi que leur défiance; mais une chose horrible dans le chemin de la fortune, c'est la progression rapidement décroissante; concevez-vous l'inquiétude que doit éprouver un homme qui, ayant rempli tous ses devoirs & fait tous les efforts humainement possibles, se sent rouler dans le précipice par une pente rapide, voit toutes les portes se fermer avec une vîtesse qui croît, en raison du besoin qu'il a, qu'elles s'ouvrent; car, l'avare prévoyance ferme les portes & les cœurs; horrible état, quand, ayant fait tout ce qu'on devoit & pouvoit, on ne peut plus espérer de s'en tirer en réparant ses fautes.

Mithridate accoutumé aux poisons, & n'en trouvant plus d'assez violens pour se faire mourir, nous montre d'une manière bien frappante ce que peuvent la gradation & l'habitude; un homme patient s'adonnant à un seul genre, reprenant haleine dans le genre opposé, & passant graduellement de l'un à l'autre, sera toujours une merveille parmi les hommes; tel fut Newton, le seul, peut-être, parmi les grands génies, qui ait été assez continuement heureux, quoique né avec une complexion foible; parce qu'il sçut avancer lentement & toujours dans

le même sens, en balançant, des méditations qui fortifioient sa tête, aux expériences physiques qui exerçoient doucement son corps, lui fournissoient la matière première, & rectifioient ses apperçus.

Nulla dies sine lineâ ; labor improbus omnia vincit ; nescire quædam, magna pars sapientiæ ; cave ab homine unius libri ; voilà quatre maximes dont peu d'entre nous sentent la force ; cependant elles contiennent le secret des grands talens; sans être trop jaloux d'exceller & de surpasser les autres, familiarisez-vous assez seulement avec un genre quelconque pour l'aimer, & même pour qu'il devienne un besoin, & laissez-vous aller au courant de votre naturel, & de votre habitude, sans vous embarrasser si Jean-Jacques ou Arouet vous surpassent ou non, vous deviendrez un grand homme sans effort, & sans que votre santé en souffre ; c'est la vanité qui, en accélérant la progression, use à la fois la lame & le fourreau ; c'est encore elle qui, jettant son esclave dans toutes sortes de genres, le fait se ramifier à l'infini, & s'amincir en s'étendant, ambition dont le fruit est de se voir dans l'âge mûr, universellement superficiel, de sçavoir de tout plus qu'aucun de ses égaux, & de chaque chose moins que chacun d'eux ; c'est-à-dire, de compter les défaites, & les humiliations par les heures de sa vie ; dans cette classe se forment ces envieux de génie qui perfectionnent l'art de miner sourdement une réputation, à l'aide

d'un persifflage qui croît imperceptiblement ; ils vous enfoncent dans la chair mille pointes qui se logent peu-à-peu, vous mourez presque sans le sentir, mais vous n'en mourez pas moins ; l'historien de la science d'autrui est l'ami né des héros morts, & le plus mortel ennemi des héros vivans.

C'e stun principe presque sans restriction, qu'il faut, dans les livres & dans les conversations, mettre des repos entre les idées générales, principe qu'oublient trop les personnes qui excellent dans l'art de parler & d'écrire ; elles se hâtent de débiter tout ce qu'elles sçavent de mieux, sans trop s'embarrasser si on les écoute ; les paroles & les idées s'épanchent par torrens, & heurtent l'auditeur, au lieu de s'insinuer dans son esprit, comme il le faudroit ; mais supposons qu'on vous écoute, homme fécond, si la personne à qui vous avez parlé, vous a bien entendu, quand vous avez énoncé la proposition générale, sa tête a dû travailler, elle a dû appliquer le principe aux cas particuliers qui lui sont connus, ou bien ce principe n'a aucun sens pour elle ; or, en supposant que vous ayez mis sa tête en mouvement, quand vous avez énoncé la seconde proposition, elle a dû vous mal écouter ; ainsi, placer les grandes idées trop près l'une de l'autre, c'est s'exposer à parler à vuide.

La foiblesse de l'homme exige qu'on ralentisse son pas, à mesure qu'on s'enfonce dans des matières

plus difficiles, & moins familières à ceux qu'on veut instruire ; il existe une analyse de Bacon ; cet ouvrage est très-bien écrit ; j'oserois même assurer qu'il est supérieur en bien des endroits à l'original ; car, le Traducteur, entraîné par une imagination brillante & féconde, vole souvént de front avec le Philosophe Anglois, & le passe quelquefois en généralisant ses idées particulières ; mais, je crois que M. de Lerre a eu tort de faire ainsi de ses Chapitres, des monceaux de propositions générales, qui se succédent sans intermédiaires qui les lient, & s'étouffent en quelque sorte les unes les autres, & quoiqu'un livre soit destiné à être lu à tête reposée, de pareilles lectures fatiguent & laissent dans la mémoire des traces peu durables. Le livre de M. de Lerre n'est point, à proprement parler, une analyse ; car, une analyse est la réduction d'un composé à ses élémens les plus simples, & quand il s'agit d'un philosophe, c'est la réduction de ses pensées aux propositions les plus simples, dégagées d'exemples, de conséquences, d'applications, & tellement générales, qu'elles contiennent en puissance tout ce que ce philosophe a écrit ; par exemple, l'analyse de cet ouvrage-ci se réduiroit à la proposition qui est en tête, en y joignant tout au plus les circonstances principales du mouvement qui en est le sujet ; mais, pour faire de pareilles analyses, il faudroit peut-être être supérieur à l'Auteur même ; car, s'il n'a pas

ſçu ſe ſimplifier, & s'eſt trompé comme les autres en prenant les circonſtances d'un principe pour autant de principes différens, il eſt clair que celui qui veut l'analyſer, eſt obligé de faire lui-même tout le chemin, & de marcher ſans maîtres. Quoiqu'il en ſoit, l'ouvrage de M. de Lerre eſt un bel extrait d'une des plus belles collections qui exiſte.

La véritable manière d'écrire en métaphyſique eſt donc de placer les idées générales ou principes, à une certaine diſtance les uns des autres, & de remplir les intervalles compris entre deux, par des exemples, des faits qui dérivent d'un principe & mènent à l'autre, en les ornant d'acceſſoires qui ſoutiennent l'attention, en faiſant un peu jouer le cœur & l'imagination, & en graduant ces détails, faits, ſentimens, images, de manière qu'ils viennent ſe perdre imperceptiblement les uns dans les autres; ſi vous faites ainſi alterner le lecteur, des principes aux détails, des idées aux ſentimens, du mouvement vif au mouvement lent, par des gradations bien ménagées, il en réſultera de l'agrément pour le lecteur, de la gloire pour l'écrivain, & de la ſanté pour tous deux.

Mais, s'il eſt facile de donner la régle vaguement, il ne l'eſt pas autant de la déterminer en l'appliquant; on ſent bien que les idées, ſoit qu'elles entrent par les yeux ou par l'oreille, doivent, pour être bien ſaiſies, garder entr'elles une certaine diſtance,

être assez écartées sans l'être trop; il y a pour elles une sorte d'entre-colonnement déterminé par la nature de l'entendement humain; cet intervalle varie selon le tempérament, l'âge, la portée naturelle de l'intelligence, l'habitude de la réflexion; & comme toutes ces choses ont aussi certaines limites, il y a, entre les extrêmes, un terme moyen qu'il faut chercher avec soin; or, la lecture des bons auteurs, la conversation avec un grand nombre de personnes de génies, & d'états différens, mais sur-tout avec celles qui ont l'esprit faux, & l'humeur contrariante, montrera mieux que des préceptes, le milieu qu'il faut garder en cela; quoiqu'il en soit, je conseillerai toujours à un auteur qui écrit sur des matières difficiles, de faire interligner son édition, de multiplier les virgules, d'écarter les divers membres des phrases un peu plus qu'on ne le fait ordinairement; car, l'opération de l'entendement dépend beaucoup de la sensation qui l'occasionne; la distance des idées, dans la mémoire, se proportionne à la distance physique des objets, ou des signes qui ont fait naître ou rappellé ces idées; or, un intervalle de tems ou de lieu un peu plus grand entre les objets mêmes, & entre les souvenirs, facilite l'opération mentale, car, pour bien comparer deux sensations, deux images, deux idées, il faut les isoler, de manière qu'on ne voye qu'elles. Après avoir lu un auteur dans une édition mal soignée,

où les lettres, à moitié mangées par le tems, se mangent encore les unes les autres, lisez le même ouvrage dans une édition bien correcte, où les lettres & les mots, sans enjamber les uns sur les autres, ni laisser entr'eux des vuides de procureur, se succèdent avec une certaine aisance, vous aurez deux auteurs différens; il faut appliquer ce principe à la prononciation (1).

Ce qui pousse ordinairement un homme abondant à noyer ainsi l'attention de l'auditeur dans un déluge de mots & d'idées, c'est une envie excessive de se faire valoir, & de primer; mais il choisit là le moyen le plus sûr pour être frustré de ses prétentions; le nombre même des bonnes idées les avilit; dix pensées énoncées en une heure, font plus d'honneur à celui qui les a conçues & produites, que cent idées de même force, énoncées dans le même tems; cette affection, qui a l'air d'un

(1) On me trouvera peut-être un peu prolixe sur l'art de penser, de parler, & d'écrire, je conviens que je le suis; qu'est-ce qui n'aime pas un peu à parler de ce qu'il a étudié avec le plus de soin, de son métier enfin, & quand il est question d'instruire? a-t-on droit de parler d'autre chose? ce triple art m'est commun avec un grand nombre de professions respectables & respectées; il gouverne l'espèce humaine; il faut donc s'en occuper beaucoup.

paradoxe, est le résultat d'expériences faites exprès pour en vérifier l'apperçu; depuis, j'en ai cherché les raisons; elles seroient assez palpables, si on ne se les cachoit pas; nous ne sommes pas fâché de voir notre ami un peu à son aise, d'abord, nous avons de l'affection pour lui, & puis nous profiterons un peu de l'accroissement de ses moyens; mais, s'il monte tout-à-coup à une haute fortune, celui qui a cessé d'être notre égal, cesse aussi d'être notre ami; nous irons bien disant par-tout : *je le connois, il m'a dit, je lui ai répondu;* mais devant nous, de la modestie, & point de célébrité, sans quoi nous tournerons contre lui ces armes que nous tenons de lui; ce n'est pas qu'au fond on le haïsse, on ne hait que son nom, & même ces petites attaques qu'essuye un homme nouvellement célèbre, sont quelquefois des marques d'amitié; elles lui disent en substance : n'écoute pas ce public qui loue & blâme à tort & à travers, entre nous, tu vois bien que tu n'es pas plus grand que moi, aime moi toujours; ce qui le prouve, c'est que les plus intimes amis sont toujours les plus aggressifs; dès qu'on a brillé, il faudroit se taire, & peut-être s'enfuir; car, après tout, un muet, un absent, c'est presque un mort.

Cette grande abondance d'idées écrase & humilie; comment plairez-vous à un homme que vous réduisez presque à rien? pour être vraiment éloquent,

il ne faut pas le paroître; de plus, avec toute l'envie du monde que j'aurois de vous écouter, vous exercez tellement ma tête, que vous me faites, d'une récréation, une étude; je veux me dissiper, vous me faites jouer aux échecs; vous avez trop de prétention, mon ami, si vous prétendez à une trop grande portion de mon estime, & voulez usurper la part que je me dois à moi-même, je vous la retirerai toute entière; enfin, quand on veut étonner, il ne faut point user l'admiration en multipliant les prodiges; à force de les répéter, l'œil s'y habitue, & le miracle s'évanouit; les idées trop multipliées semblent communes & médiocres; car, le goût naturel de l'homme pour le rare & le nouveau, lui fait mépriser tout ce qui lui vient en abondance; il ne peut se figurer que les bonnes choses soient à bouche que veux-tu, & quand on les lui jette à la tête, il s'écrie dans son impatience & son dégoût, *assez, assez;* en sorte qu'après avoir développé tout son ballot, le parleur ne recueille, de son étalage, que l'épithète de bavard concis.

En parlant sobrement, on se donne encore le tems de reconnoître la disposition secrète de l'auditeur; il peut être fortement préoccupé de toute autre chose; il peut avoir des préjugés ou de la répugnance pour ce qu'on lui propose; laissez-le parler lui-même; au nombre, à l'espèce, & au mouvement de ses idées, au son de sa voix, à son air,

à son geste, vous verrez bien-tôt le travail de sa tête, & par conséquent l'état de son cœur ; car, comme je l'ai dit, ces deux parties se correspondent toujours, soit qu'on mente, ou qu'on dise la vérité ; épuisez avec lui le sujet qu'il aura entamé lui-même, afin qu'il soit trop heureux de trouver de la variété dans ce que vous avez à lui dire ; rien ne nuit tant aux affaires que la prolixité & l'esprit prodigué sans nuances, car, les plus grandes difficultés qu'on éprouve de la part des hommes, ne viennent peut-être pas tant de leur avarice, de leur ambition, & de leur avidité pour le plaisir, que de leur étourderie, de leur paresse, & de leur incapacité à s'occuper long-tems d'un même sujet, ou d'une même affaire, à moins que ce sujet ou cette affaire ne soit eux-mêmes ; obstacle d'autant plus grand, qu'il dérive d'un besoin commun à toute l'espèce, celui d'alterner avec gradation.

Si un exorde gradué est utile à celui qui veut communiquer ses idées, il est indispensable pour l'orateur dont la fin est de persuader ; car, si le premier est parvenu à instruire sans plaire, il a rempli, au moins, une partie de sa mission, au lieu que le second, en instruisant sans persuader, fournit des armes contre lui-même à celui qu'il n'a pas sçu gagner, & le produit de son babil est moins que nul ; tous les grands orateurs, instruits par leur expérience & par leur génie, ont senti la nécessité

des exordes au commencement, & des gradations dans les autres parties du discours; il faut un certain tems, pour qu'un sentiment en déloge un autre, pour qu'il prenne pied dans le cœur de l'auditeur, excite son attention, & le tienne bien éveillé; ainsi, ce que je disois plus haut des livres & des entretiens sérieux, s'applique à ceux dont le sentiment est la base; si vous voulez que j'admire, que je méprise, que je rie, que je pleure, que j'aime, que je haïsse, laissez-moi donc le tems d'ouvrir mon cœur à ces sentimens, & par la suite, celui de respirer; tant de passions amoncelées me suffoquent, vous me faites souffrir, je vous hais, je ne vous écoute plus; il faut faire durer le repas, & graduer les services; on aime à savourer les choses agréables, à se promener à petits pas dans un jardin fleuri; il est dur de se sentir talonné par un mercenaire qui vous force à courir, exige durement un tribut d'argent ou d'éloges, & se hâte de vous renvoyer, pour en introduire d'autres qu'il traitera de même; delà encore la nécessité des détails & des repos; que si le sujet est déplaisant, cette abondance d'objets accumulés & présentés ainsi tous à la fois dans un tableau heurté, rendra insupportables des sensations & des idées qu'on eût peut-être jugées avec plus d'indulgence, si, plus clair-semées & présentées une à une, elles eussent moins agacé la sensibilité.

Quand il s'agit de parler en public, usons d'exordes; mais s'agit-il d'un entretien privé? le plus sûr dans tous les cas est de laisser parler votre interlocuteur; s'il a une passion dans le cœur, il aura beau faire, pour peu que vous le mettiez à son aise, il en parlera tôt ou tard; d'ailleurs, s'il est un peu vain ou orgueilleux, quelques éloges donnés à propos produiront ce mouvement d'expansion qui cause les indiscrétions, & la passion fera le reste; supposons que cette passion soit l'amour, & que vous ayez envie d'amener votre homme à un objet d'ambition, quand il aura touché la corde favorite, chantez à l'unisson, puis un peu plus haut que lui (1), ce qui vous sera possible; pour peu que vous connoissiez la gamme de chaque passion, il vous abandonnera la parole, charmé de s'entendre approuver par un autre; peu-à peu ramenez-le à l'objet dont vous voulez l'occuper, & montrez-le lui comme un moyen de satisfaire la passion favorite, en évitant la mal-adresse de la plupart des hommes qui font

(1) Que d'hommes brûlans du desir de se venger, j'ai refroidis & désarmés en criant plus fort qu'eux contre leur ennemi; hommes oisifs, vous me dites: Que faites-vous depuis tant d'années? Quel est votre *état?* le voilà, mon état: déraciner la haine du fond des cœurs & planter l'amour à sa place, cela vaut bien l'art de prendre ou de se faire payer ce que d'autres ont gagné.

la

la fottife de donner rang de but au but réel de leur difcours, tandis qu'ils ne devroient le préfenter que comme moyen tendant à la fin de l'auditeur; effayez de guérir un jeune homme de l'amour, en lui vantant les charmes de la paix du cœur, il ne vous comprendra point; mais, fi vous lui montrez dans un travail qui ne foit pas trop au-deffus de fa portée, un moyen de s'honorer aux yeux d'une maîtreffe, vous pourrez le rendre actif, & le diftraire un peu de fa paffion en l'occupant du moyen de la fatisfaire; on peut auffi humecter le cœur d'un lettré ambitieux defféché par la vanité, en lui faifant entendre que les paffions qui font des modifications de l'amour & de l'admiration, font la fource du grand ftyle, & ainfi de fuite; or, comme toutes les paffions fe tiennent & peuvent s'entre-fervir, ce que je confeille ici eft toujours praticable.

Les contraftes heurtés dont je parlois dans le Chapitre précédent, ont pour objet de remuer fortement l'auditeur, de le jetter hors des gonds, de lui ôter la puiffance de foi-même, en le rendant malade & fou, pour lui faire faire précipitamment une action dont il ne puiffe plus revenir; ils ne font bons que pour certaines actions rapides & éclatantes, comme le jugement d'une caufe, une bataille, une fédition; mais, s'il eft queftion de faire prendre racine à des opinions qui doivent durer, ou de dé-

terminer quelqu'un à une entreprise de longue exécution, il faut subjuguer doucement la raison par de bons argumens; si l'entreprise est juste, & le paroît, & si elle l'est sans le paroître, à cause de l'éloignement des conséquences, & des passions ou des préjugés qu'on a en tête, il faut recourir à quelque subtil sophisme, entr'autres au *sorite*, énoncé en style pathétique, nourri de contrastes fort éloignés, & dont les intermédiaires soient finement gradués.

Les passions sont sœurs, & de plus sœurs jumelles; semblables à Jacob & Esaü, elles viennent toutes au monde en se tenant par la main ou par le pied; elles se succèdent dans un certain ordre; mais cet ordre est différent dans les divers individus, & dans le même, en différens tems & en différens lieux; car, toutes les passions imaginables, n'étant que des nuances plus ou moins fortes de l'espérance ou de la crainte, de l'amour ou de la haine, il s'ensuit qu'elles dépendent toutes de la durée, de l'intensité, de la vîtesse, & de la continuité des deux mouvemens, expansif & contractif, causés ou suivis, arrêtés ou prolongés, accélérés ou rallentis, en un mot, changés d'espèce, ou modifiés par l'état du corps, les causes extérieures, la réflexion & l'habitude; elles sont toutes contenues entre ces deux limites, l'extrême colère, & l'extrême

crainte, deux extrèmes fort éloignés, selon le degré, mais souvent fort voisins en tems, témoin les fureurs du désespoir. En voyant les passions réduites à deux mouvemens, la morale paroît bien simple; mais, comme ces mouvemens peuvent s'accélérer, se succéder, & se croiser, à tous les degrés possibles, compris entre leur maximum & leur minimum, il faut une grande sagacité pour démêler les nuances des passions par les signes qui leur répondent; or, c'est la connoissance de cet ordre de succession, de ces degrés & de leurs signes, qui fait le profond moraliste, & le sublime orateur; je connois un peu ces deux arts instruit par la douleur & le danger; mais, comme je ne veux pas en abuser, je n'y excellerai jamais. Démosthène, Cicéron, Jean Jacques Rousseau, nos prédécesseurs dans l'art de peindre par la parole, connoissoient très-bien cette double science, sans avoir jamais pris la peine de remonter aux causes physiques, & ils en abusèrent quelquefois. Ils avoient d'abord étudié la passion dominante du peuple auquel ils parloient, puis ils s'en prévaloient pour tourner ce peuple à leur gré, tantôt occupés de son bonheur, & tantôt jaloux seulement de s'en faire admirer. On voit toujours Démosthène s'efforçant d'exciter le dépit de la vanité chez les vains Athéniens; Cicéron parlant à un peuple fort & généreux, éveille sans cesse l'orgueil & la pitié; Rousseau chanta l'amour devant

un peuple toujours amoureux, ou voulant toujours le paroître ; pour mieux cacher l'art, il dit du mal de l'amour & des femmes, & ces chers objets ne lui en voulurent pas trop ; car, en disant d'elles du bien & du mal, il en parloit deux fois ; un autre avantage de ce contraste, fut de graver plus profondément les leçons d'amour qu'il donnoit à la jeunesse ; aussi Dieu sçait combien l'Héloïse a fait d'amans transis, d'hommes amoureux de la tête, d'échos répétant, dans des lettres éternelles, les phrases de Julie & de Saint-Preux (1) ; mais aussi, com-

(1) L'Héloïse, considérée comme ouvrage de littérature, est, malgré ses défauts, une production sans égale, il faut être dénué de sentiment & d'ame pour ne pas aimer ce livre & celui à qui il fut inspiré ; jamais homme foible & méchant n'écrivit rien de semblable ; comme livre philosophique, il demande un patient examen, où il faut oublier, & le ravissement qu'on a éprouvé, & le bruit qu'il a fait ; loin de trancher comme je vois faire, je me contenterai d'aider à résoudre cette difficile question : Est-il utile de donner de l'énergie à l'amour honnête, sur-tout chez une nation que les autres accusent de ne sçavoir bien que trois choses, railler, manger, & faire l'amour ? je lis dans la lettre sur les spectacles, que de pareils stimulans ne font qu'augmenter la corruption d'hommes déja corrompus ; & en effet, si vous me rendez de bonne heure fortement amoureux, vous me menez plutôt au blasement, au vuide, à l'ennui auquel je serois arrivé plus tard ; sans compter que, l'homme social empirant naturellement avec l'âge,

bien de jeunes gens qui eussent été simplement amoureux, sont-ils devenus amoureux fous, pour

---

l'homme honnêtement amoureux de la fille, de la femme, de la sœur de son ami, en est plutôt mal-honnêtement amoureux; que chacun s'éprouve soi-même en chaque position, & sur-tout dans ce commerce périlleux, il reconnoîtra qu'après avoir envisagé avec horreur certaines infidélités, sa pudeur diminuant par dégrés, il s'accoutume insensiblement à des trahisons, dont on fait gloire autour de lui, & auxquelles il rougissoit peut-être de ne pas participer; son œil s'y fait peu-à-peu, chaque jour il se défait d'un scrupule, & pour peu qu'il trouve sous sa main un livre où sa faute soit excusée ou palliée par des argumens tirés du droit naturel, & de la liberté primitive, il se laisse doucement aller à la voix séduisante du plaisir, tombe dans le crime & s'y endort; telle est la pente naturelle de l'homme, il ne faut point accélérer ce mouvement progressif qui nous entraine dans les excès; échauffer des hommes déja trop ardens, c'est les dépraver; quel peut être le but de cette foule de Romanciers & de Poëtes, flatteurs d'un sexe placé, non trop haut, mais hors de son lieu? ont-ils peur que nous ne cessions d'aimer les femmes? non, amans de l'or & de la renommée, ne craignez rien, retirez vos flatteries, laissez les faire, n'en parlez pas, nous les aimerons toujours, & quelque fois malgré nous. Le bon Homère, tant décrié parmi nous & si peu senti, disoit tout simplement: *Ascendit in cubile, & dormivit cum eâ;* telle étoit la marche, le style, & la fin de son roman, mais il retrouvoit sa verve quand il s'agissoit de décrire un bon repas; j'admire comme les

avoir touché ce livre de feu ? est-ce un bien, est-ce un mal ? je dis que c'est tous les deux ; reste à

Arts vont toujours à contre-sens ; un peu d'amour eût adouci les mœurs féroces des premiers Grecs, un peu de gourmandise diminueroit peut-être l'empire d'une passion que nous f urrons par-tout, comme si l'homme n'avoit qu'un sens & qu'une faculté, sans considérer que ce jeune homme aime mal ses amis, ses parens, ses concitoyens, parce qu'il aime trop sa maitresse, parce qu'il l'aime, comme dans un livre, & non comme la nature le veut. Moi, je penserois qu'il faut aimer les femmes, vu que la nature en fait un besoin & un plaisir, mais en réservant un coin de son cœur aux objets aimables qu'elle a distribués autour de nous, pour nous distraire d'un sentiment impérieux, & trop exclusif; voilà des réflexions qui peuvent balancer un peu les beautés littéraires de l'Héloïse; mais voici ce qu'on a dit de mieux en faveur de ce roman: « Les François commençoient à tomber dans une sorte d'amour crapuleux, d'amour railleur, bavard & vagabond, il étoit utile de les ramener à une certaine délicatesse, en donnant à ce sentiment une élévation d'où il étoit déchu ; sans l'Héloïse, ajoute-t on, Emile n'eût point été lu, l'Héloïse étoit pour Rousseau, une sorte de pont des premiers aux derniers de ses écrits; pour instruire le public, il faut faire connoissance avec lui, or, de notre tems, des Tragédies, des Comédies, des Romans sont les seuls passe-ports de la Philosophie » ; mais voyons les effets; le public a rétrogradé, il est revenu sur ce pont, ce pont s'est brisé, *& gens humana ruit in vetitum nefas ;* j'en appelle à ceux qui connoissent les mœurs actuelles

balancer les deux parts; quoiqu'il en soit, voilà le but, les moyens & les effets; quant à moi, je

---

Oh! si votre œil sçavoit percer dans l'intérieur de ces maisons où vous n'entrez qu'à certaines heures, que vous y verriez de jeunes imprudens, répéter l'Héloïse, le matin à la fille, & le soir à la mère, hâter le moment du berger, pour revenir chez eux écrire de belles lettres; que de maîtres de Géographie, j'ai vu perdre la carte & la faire perdre à leurs élèves; que ce jeune homme est bien mis, qu'il est galant, qu'il est complaisant, qu'il est aimable! oui, mais, quand ce fripon payera-t-il l'ouvrier qu'il affame? quand lui ouvrira-t-il sa porte? quand cessera-t-il d'escroquer son ami? d'écraser de son ascendant l'époux qu'il intimide en le déshonorant? telle est l'affreuse balance de nos mœurs; des plaisirs qui fuyent comme le vent, & des vices légers qui ne pésent que sur l'homme de bien. *La partie de l'amour qui excède le besoin naturel des sens & du cœur, engendre les besoins factices, & ces besoins enfantent les vices que vous voyez, & qui vous feroient horreur si vous ne les aviez vous-mêmes.* Rousseau étoit honnête homme, j'ose répondre pour lui qu'il eût livré aux flammes certaines lettres de l'Héloïse, s'il eût prévu qu'il traceroit la route à une jeunesse oisive ou mercenaire; mais j'ajoute qu'il devoit prévoir ces effets, & il les eût prévus, si quelqu'un lui eût appris qu'il avoit aussi de l'ambition; son génie ardent s'est laissé entraîner, à l'insçu de sa raison, à attiser le feu qui consumoit les François; mais comme ce bon sens inépuisable, qui s'est montré dans tous ses écrits, ne l'abandonnoit jamais, il revenoit de lui-même aux choses vraiment bonnes & utiles; il y a

voulois ressusciter l'orgueil, j'avois affaire à la vanité, j'ai donc entrepris plus que ces trois hommes ensemble.

Ce seroit une présomption insupportable, dans un homme foible & isolé, d'oser se flatter d'un succès complet; aussi, suis-je bien éloigné d'y compter, jamais homme seul n'aura tant d'influence sur la multitude, en combattant ses passions; mais on peut espérer de réussir en partie à l'aide d'une société. Déjà pour la former, j'ai tâché, en donnant à mon ton & à mon style, une certaine élévation;

---

dans ce livre même de grandes leçons, telles que les occupations de Julie mariée; dans l'Emile, autre ouvrage jugé romanesque, la leçon du jardinier Robert, la leçon de cosmographie, celle du bateleur de la foire, la manière d'enseigner les Sciences, une grande partie de la profession de foi, tout le quatrième volume, mais sur-tout l'instruction donnée aux deux jeunes époux, voilà des choses qu'on ne louera jamais assez; ô hommes extrêmes! sçachez donc prendre un milieu entre ce fanatisme adorateur, ou détracteur; l'homme est mêlé & l'orateur surtout; sçachez démêler dans une grande ame, ce que l'ambition y glissa, de ce que cette grande ame produisit d'elle-même, dans les momens plus fréquens où elle sçut s'élever au-dessus des vapeurs de l'encens du vulgaire; souvenez-vous aussi qu'il vous est utile que les hommes d'une certaine portée se combattent un peu, en vous laissant la décision; l'utilité & l'amusement sont pour vous, les épines & les déboires sont pour eux.

de faire renaître dans le cœur de l'homme le sentiment de sa dignité, de lui inspirer des desseins & des pensées dignes de cette majesté qui brille sur son visage, & de ce caractère auguste que la nature imprima sur son front, quand elle le forma pour régner par l'intelligence sur les animaux, mêla dans sa substance une portion de sa propre énergie, lui donna l'inspection sur ses ouvrages, & le chargea d'y mettre la dernière main; point de vertu, sans l'estime de soi-même; point de lumières, sans ingénuité. Croyez que tout homme qui, après avoir regardé son intérieur, du coin de l'œil, entrevoyant d'abord que le mal l'emporteroit sur le bien, n'a osé aller jusqu'au bout, dès-lors forcé de se mépriser, est condamné à ignorer toute sa vie le cœur humain, & à voir de mauvais œil l'homme naïf & éclairé qui le tient en échec; comptez qu'il consumera ses jours & ses facultés à se déguiser aux yeux d'autrui comme aux siens. J'ai fait sur moi-même cette épreuve délicate, & après m'être pesé, vices & vertus, talens & défauts, j'ai osé me publier tout entier; cette sincérité m'a rendu la fable des méchans que j'ai sçu démasquer, mais l'espoir & l'ami des gens de bien; en montrant le fonds de mon ame où je sentois quelques nobles intentions, j'ai eu le bonheur de remuer quelques ames généreuses, & de les enhardir à s'estimer elles-mêmes, comme elles le méritoient; elles m'aideront à relever la nation de

l'abaissement où elle se laisse tomber ; la passion pour les grandes choses gagnera de proche en proche, & nous ne mourrons pas sans avoir fait quelque bien.

Quant à l'art de graduer, je le retiens, il n'est pas encore tems de tout dire, il ne faut point mettre d'armes dans la main des méchans, avant que d'en avoir mis de plus fortes dans celles des gens de bien ; je me contenterai de donner un exemple & une image suffisans pour ceux qui, ayant comme nous le cœur & l'esprit droit, entendent à demi. Voulez-vous rendre odieux un homme qui joint un mauvais cœur à des qualités brillantes, *un Alcibiade*, *un Lovelace*, choisissez, parmi ces qualités, celles dont l'auditeur se pique le plus, exaltez-les avec excès, diminuez l'éloge graduellement, & passez aux qualités morales; montrez la difformité de son ame, en graduant aussi le blâme ; enfin, faites contraster fortement ses talens brillans avec ses odieux sentimens, & montrez nettement ces talens comme de puissans moyens pour nuire; vous aurez chez l'auditeur, une gradation de sentimens, d'abord l'indignation prendra pied, enracinée dans l'envie, le mépris succédera, &, la crainte y mêlant un peu de haine, vous laisserez l'auditeur avec le sentiment le plus capable de le détromper; au lieu que le passage brusque de l'éloge au blâme, prévient un homme d'esprit qui a quelque connoissance du cœur humain.

Venons à l'image. Devant vous, s'élève un grand

arbre ou pilier vertical; sur son pourtour, on a pratiqué des entailles, dans lesquelles jouent librement des planches mobiles, chacune sur une cheville qui l'enfile selon son épaisseur, & qui traverse l'arbre. Chaque planche, bien en équilibre, porte sur ses extrémités deux hommes qui font la bascule, & tous ces hommes pris ensemble ont leur centre de gravité, à-peu-près, dans le plan d'un cercle horizontal. Actuellement, au lieu d'un seul cercle, imaginons-en trois, parfaitement semblables à celui-ci, bien parallèles, & écartés l'un de l'autre, de la hauteur d'un homme; chaque planche du cercle inférieur tient à la planche correspondante du cercle supérieur, à l'aide d'une corde qui traverse celle du milieu, & va s'attacher aux deux autres, en sorte qu'aucune des trois ne peut être mise en mouvement, sans que les deux autres y soient. Cela posé, le cercle inférieur représente le cœur, avec tous les sentimens divers & symétriquement opposés, qui causent nos irrésolutions; le cercle supérieur figure la tête avec toutes les folles idées qui nous bercent; enfin, celui du milieu représente les cinq organes des sens avec les cinq ordres de sensations qui s'y rapportent, & qui ébranlent, tantôt le cœur, tantôt la tête, souvent tous les deux. Remarquez que chaque planche rétrécie par le milieu peut jouer sur sa cheville, sans gêner le mouvement des autres, tant que ses vibrations n'ont

qu'une certaine amplitude ; mais, lorsqu'elles sont fort grandes, en choquant les autres planches, elle augmente leur mouvement, si elles sont en repos, ou si elles vont moins vîte dans le même sens, & retarde ce mouvement, si elles vont en sens contraire. Actuellement, qu'un seul couple d'homme fasse doucement la bascule, en ne décrivant qu'un très-petit arc, il communiquera son mouvement aux deux autres couples, rangés dans le même plan vertical, auxquels il est lié, & les autres couples ne seront point ébranlés; mais, si le premier couple décrit un arc fort grand, il mettra tout en jeu, & le mouvement qu'il communiquera à chaque planche dépendra, pour l'étendue & la vîtesse, du dégré de proximité où cette planche est de lui, ainsi que de la direction & de la quantité du mouvement qu'elle avoit auparavant; enfin, l'on aura des mouvemens dans tous les sens, & à tous les degrés possibles; c'est ainsi que dans l'homme un mouvement foible, sensation, sentiment, idée, est toujours suivi de son opposé, de ses analogues & de leurs opposés, qu'un mouvement très-grand met tout en branle, & fait naître toutes les diverses espèces de mouvemens, mais avec une étendue & une vîtesse proportionnées au degré d'analogie qu'ils ont avec le mouvement primitif. Méditez attentivement cette allégorie méchanique, vous y trouverez le jeu du cœur & de l'esprit humain ; elle renferme à la

fois l'hygiène, le droit domeſtique, le droit civil, le droit politique, le droit des gens, le droit naturel, & le ſyſtème du monde.

Si l'on ſaiſit bien l'eſprit de ce Chapitre, on jugera ſainement de l'utilité de toutes ces aſſemblées publiques, de tous ces cours de phyſique & de chymie, où l'on croit enſeigner ces ſciences; dans une ſéance d'une heure, on peut bien faire mourir un moineau, caſſer une bouteille, faire jouer un jet d'eau, donner quelques commotions, faire rire des enfans & des femmes, & par ces petits moyens, ſe faire admirer des unes & des autres; en accumulant ainſi ſa ſcience ſur une petite partie de la journée, on n'apprend, & l'on n'enſeigne que l'art de briſer & de détruire, le ſeul qui ait fait des progrès bien réels parmi les hommes, le ſeul qu'ils ne ſe laſſent point d'étudier; mais ce n'eſt pas en travaillant ainſi par ſacades, & en raſſemblant des inconnus à certaines heures, qu'on peut ſuivre la marche graduée de la nature; cette méthode n'eſt bonne qu'à faire des demi-ſçavans, des hommes pleins de prétentions, dont la tête n'a point d'activité propre, & qui trouvent mauvais que d'autres penſent de leur propre mouvement; il n'y a plus de philoſophe qui, à l'exemple de Socrate, enſeigne à toute heure, & en tout lieu, ſe rende acceſſible aux hommes de tout âge & de toute condition, leur apprenne à s'obſerver eux-mêmes, & en faiſant

route, excite parmi les jeunes gens une douce émulation, en leur disant à chaque fois qu'il les revoit : eh bien ! jeune ami, avez-vous quelque chose de nouveau à nous apprendre ? ah ! pareſſeux, vous n'avez rien fait, ce que je vous enſeigne n'eſt rien ; je ne puis vous donner que des indications, que vous encourager ; vous n'aurez jamais en propre que la ſcience que vous aurez acquiſe vous-même ; ingrat, quand me rendrez-vous ce que vous avez appris de moi, en m'apprenant quelque choſe ? & à un autre ? bon, mon ami, cette obſervation eſt juſte ; vous avez de la pénétration ; la marche que vous ſuivez eſt très-bonne ; vous venez de nous montrer une route nouvelle ; allons, mes enfans, courage, qu'il ne ſoit pas dit qu'il n'y ait qu'un homme parmi nous ; aimez-vous, communiquez-vous vos idées ſans trop de chaleur, point de perſonnalités, le plus aimant ſera le premier d'entre vous ; des lumières, de douces affections, voilà tous les biens de cette vie ; ne ſoyez jamais avare de la vérité, dès que vous l'aurez trouvée, faites-la briller aux yeux de tous, elle doit être commune comme le ſoleil, mais ſur-tout de la pratique ; le jour du repos, venez verſer dans mon ſein l'eſtime que vous aurez ſentie pour vous-même en travaillant au bonheur de vos ſemblables ; ſoyez vertueux devant moi, en attendant que vous le ſoyez aſſez pour rapporter tout à la ſource du bien ;

confiez-moi votre bonheur ; peines, plaisirs, grandeur, petitesse, ne déguisez rien ; comptez qu'à chaque faute avouée sans orgueil & sans bassesse, vous ferez un pas de géant ; que si quelqu'un d'entre vous surpasse les autres en talens, ne lui pardonnez pas que vous ne l'ayez surpassé en bonté ; choisissez votre ami, votre père pour juge ; chaque année nous ferons la revue de nos acquisitions ; de douces affections, ô mes enfans ! voilà les seuls biens de cette vie ; c'est ainsi qu'il faut enseigner des jeunes gens, s'en faire des amis, les guider doucement, sans dépense, sans appareil & sans fracas, les accoutumer à fondre la théorie dans la pratique, à rapporter tout à l'homme & aux êtres sensibles, enfin développer le germe de talens & de vertus que la nature a enfoui dans chaque homme ; mais, ce grand art est presqu'inconnu parmi nous, nos maîtres ne craignent rien tant que d'etre atteints par leurs élèves.

On ne connoît pas mieux l'art de graduer les instructions qu'on donne aux jeunes gens ; à six ans ils apprennent l'algèbre, à vingt on leur donne des leçons d'Histoire Naturelle, quel renversement ! cependant, l'ordre naturel de l'éducation des enfans, est tracé dans la gradation que les nations sont forcées de suivre en s'éclairant ; examinons les objets qui nous entourent ; des images coloriées pour les objets trop éloignés par le tems ou le lieu ;

enfin, des signes conventionnels qui se généralisent à mesure que nous avançons, & que les faits analogues se multiplient; ainsi se forme la science de chaque nation, ainsi devroit s'accoître celle de chaque individu; ne peindre rien & peindre tout, voilà deux excès qu'il faut éviter; car, si des signes isolés & sans valeur composent une science misérable, d'un autre côté, les êtres sont en si grand nombre, que la mémoire de l'homme n'y peut suffire; dans les sociétés nombreuses, les opérations sont si compliquées, qu'on ne peut se passer de ces formules générales qui abrègent le travail en le simplifiant; l'étude de l'Histoire Naturelle & de la Physique ne doit pas non plus se réduire au plaisir seul du spectacle, & quoique celui de la nature soit le plus beau de tous, la plus belle des scènes variées qui le composent, est de voir l'homme secouant le joug des causes secondes, & ajoutant à chaque découverte un degré à son admiration pour l'auteur des choses, & à son affection pour ses semblables; le beau & le bon, voilà ce qu'il faut extraire de nos observations; en effet, que m'importe de sçavoir qu'en tel pays fort éloigné, il existe un animal dont la peau est mouchetée, qui fait de l'homme ce que le chat fait d'une souris; cette dernière particularité peut m'intéresser en m'effrayant; mais, cette crainte est stérile, *il faut féconder sa peur, c'est de tous les sentimens le plus instructif, & les leçons ne nous manqueront pas;*

pas ; actuellement, si j'apprends qu'un guerrier de Turquie a un lion pour chien, outre le plaisir que me donne ce récit, je m'informe curieusement de la manière dont il s'y est pris pour le dompter, dans l'espérance de tirer de ces détails, quelques indications pour apprivoiser les lions & les tigres humains ; en observant les animaux, j'étudie leurs procédés, afin de grossir la masse de l'industrie humaine ; chaque animal, instruit par lui-même, a son génie, l'homme, façonné par le génie d'autrui, & ne vivant que d'emprunts, possède à lui seul tous les instincts ; mais, comme, dans ce mélange confus des divers génies, les élémens se couvrent & s'effacent les uns les autres, il faut, en promenant son œil sur les animaux, saisir en eux les mouvemens & les rapports qui nous sont communs avec eux, mais qui sont moins prononcés dans notre espèce, où l'éducation & l'opinion étouffent le naturel, en multipliant, & en affoiblissant les impressions.

Dans les Arts, la loi des gradations & des passages est très-connue, & beaucoup mieux connue qu'observée ; la plupart des Artistes, plus jaloux d'étonner, & de surprendre l'admiration de l'auditeur, ou du spectateur, que d'accumuler lentement un fonds d'estime durable, aiment mieux le renvoyer malade & fou, que doucement ému ; comme si l'estime réfléchie des hommes de jugement ne valoit pas mieux que des applaudissemens bruyans,

forcés, & passagers; mais non, ces hommes vains se croitoient perdus s'ils se voyoient applaudis un quart - d'heure plus tard; j'ai dit que les passages trop soudains d'un extrême à l'autre, étoient le symptôme le plus marqué de la maladie nerveuse; mais, comme toutes les vérités sont réciproques, les passages brusques produisent aussi, du moins instantanément, cette maladie si commune parmi nous. Ainsi toute personne naturellement très - sensible, qui va souvent aux spectacles, qui lit des Romans fort intéressans, qui voit des tableaux bien faits d'ailleurs, mais où les gradations manquent, peut se dire : je marche à grands pas vers l'attaque nerveuse; & quand une nation ébranlée à la fois par plusieurs génies inquiets & convulsifs, qui ne cherchent qu'à se distinguer des autres, en tranchant fortement sur eux, s'est livrée docilement à leurs brusques alternations, rudement bercée par eux, elle ne fait que vaciller d'une opinion à sa contraire, d'un goût au goût opposé, d'une opération à l'autre; on peut dire alors que le corps politique a tous les symptômes de la maladie nerveuse.

Règle générale; *de la constitution politique d'une nation & de l'état des Arts qu'elle aime, dépend la constitution physique des hommes de cette nation, & de l'état des corps, dépendent la constitution politique, & la perfection des Arts*; ainsi,

d'une ſeule règle mauvaiſe, adoptée dans les Arts pour leſquels le public & ſur-tout les membres du gouvernement ſe paſſionnent, peut s'enſuivre le malheur de tous les citoyens; cet homme que vous forcez ſi ſouvent à ſe tourner d'un côté ſur l'autre, Peintres, Poëtes, Muſiciens & Proſateurs, tient du plaiſir que vous lui procurez, un goût vif pour le changement; ce goût, il le portera par-tout; or, pour le ſatisfaire, il faut être riche, fort riche; que faire, ſi l'on eſt pauvre? uſurper finement ou violemment, intriguer, ſurprendre des places, s'y enraciner à force de ruſes, s'entourer de gens qui ne valent pas mieux que ſoi, pour aller plus vîte & n'avoir point à rougir ſi ſouvent, vous devinez le reſte; en un mot, quiconque, en agaçant la ſenſibilité publique, augmente chez ſes concitoyens le goût pour la variété, & le deſir de jouir beaucoup en peu de tems, eſt coupable au moins par ignorance, des uſurpations dont il donne le beſoin, les conſeille indirectement, & fait réellement plus de mal que le malheureux que le vol ſimple conduit à la potence & à l'infamie; les riens qui s'étendent ſur une nation entière ne doivent point être négligés, il n'y a point de petit objet en matière de gouvernement, & l'adminiſtrateur doit étendre ſes vues ſur le choix des plaiſirs, puiſque c'eſt là le but de nos travaux, la cauſe, l'effet & le ſigne du génie national.

Quelle harmonie ! quelle ſageſſe ! quelle paix ! dans ces ſtatues antiques qui nous ſervent de modèles, & que nous ne ſentons pas ; nos héros ont l'air de recruteurs furieux ; le Quai de la féraille ſemble être l'obſervatoire de nos Peintres & de nos Statuaires ; il y a du talent dans la ſtatue de Tourville ; il y en a auſſi dans les trois Horaces ; mais pourquoi ces élans à la françoiſe ? pourquoi cet air fier-à-bras ? on voit bien que l'héroïſme eſt une choſe aſſez rare parmi nous ; on ſe doute aſſez que nos guerriers amollis par des trèves de quatorze ans, ſont obligés de ſe battre un peu les flancs pour ſe retrouver des héros, après un ſi long ſommeil ; mais les Tourville, mais les Horaces étoient trop habitués aux combats, pour être ſi paſſionnés, au moment de marcher à l'ennemi ; une expreſſion ſi forcée déshonore & l'Artiſte & le perſonnage ; plus vous les faites paſſionnés, ô Peintres ſans philoſophie, plus vous les faites petits ; voulez-vous les rendre grands, & l'être vous-mêmes pour tous les ſiècles ? donnez à Tourville une douce ſérénité, c'eſt le ſentiment le plus noble que vous puiſſiez prêter à un guerrier recevant l'ordre de combattre un ennemi deux fois plus fort que lui, & preſque certain de mourir pour ſa patrie ; Du-Gué-Trouin fumant tranquillement ſa pipe, au milieu d'une grêle de mitrailles, & ſaluant le boulet en ſouriant, voilà le héros ; les vôtres ne ſont que des

marionnettes, que la fièvre compose & met en action; un mouvement de tendresse & de noble orgueil, varié selon les âges & les tempéramens, suffisoit pour les Horaces. Un artiste se peint toujours dans ses tableaux, disoit mon ami Silvestre, à l'âge de 18 ans; cette observation fort juste, & le signe d'une maturité précoce, ne fut point sentie de ceux qu'elle regardoit; il auroit pu ajouter: *un écrivain se peint dans ses livres, & sur-tout lorsqu'il veut s'y cacher;* les mouvemens, le geste, le ton & l'air de tête des passions sont connus, & l'on s'apperçoit aisément quand l'ambition se glisse entre le cœur & la plume de l'écrivain; en général, un homme se peint dans ses productions, dans ses projets, dans ses paroles, ses actions, &, comme nous le verrons bientôt, dans ses moindres mouvemens; la plupart n'échappent aux yeux qu'à la faveur des distractions & de l'étourderie communes; remarquez avec soin tous ces tableaux où il y a des expressions forcées, & de ces contrastes sans passages, puis allez voir l'artiste de près, & examinez-le bien, vous trouverez presque toujours que c'est un homme à sacades, un vaporeux.

Le génie des Arts & l'héroïsme découlent de la même source; cœur aimant, sans foiblesse, tête forte & active, ame douce, fière, indépendante & pleine du sentiment de sa dignité; telles sont les qualités qu'ils possèdent en commun, & par lesquelles ils

ſe touchent. Pour qu'un Artiſte rendît bien une action ſublime, il faudroit qu'il fût capable de l'avoir faite, ſi la fortune l'eût aſſez bien placé pour cela; en effet, où prendroit-il ſes matériaux pour copier l'héroïſme, s'il n'en porte l'original & la ſubſtance dans ſon cœur ? Les Arts ont auſſi un courage à eux. Ce n'eſt point ce compoſé inégal d'élans giganteſques, de ſecouſſes, de convulſions éclatantes, qui diſtingue les perturbateurs du globe, & mène les lâches humains à l'admiration par la terreur; ni cette ivreſſe calme, eſpèce de folie réfléchie, qui force un ambitieux à ſe priver des douceurs de la vie, & à gravir lentement les ſentiers eſcarpés de la fortune, pour atteindre au premier lieu, & delà, voir un inſtant l'Univers à ſes pieds; encore moins cette ſçavante & faſtueuſe apathie des philoſophes de théâtre, tant de fois démentie dans le ſecret, qui s'arrange péniblement à la maiſon, pour s'étaler, à certaines heures, aux yeux des nations; c'eſt un ſolitaire & doux oubli de la méchanceté humaine, un mépris ſenti, modeſte, & continu de la douleur & de la mort, une longue & paiſible intrépidité. Armé de ce courage, & l'œil ſur le but, le poëte, amant de la nature, file ſans bruit avec elle, voit, à meſure qu'il avance, les jours, les mois, les années, s'enfuir, ſans les compter, voit, en ſilence, les générations ſe ſuccéder, ſe combattre, & s'abîmer à côté de

lui, se maintient, par l'admiration, dans un printems perpétuel, compte sa vie entière pour un jour, &, à la fin de cette journée bien pleine, arrive au terme commun, sans avoir senti, la haine, l'ennui, ni la vieillesse.

Si on lit avec attention la vie privée des grands Artistes, on démêle dans leurs paroles & leurs actions, des traits d'une sublime insouciance, une teinte d'héroïsme, qui les fait trancher sur leurs émules; on voit qu'ils receloient au fond de leur cœur, un sentiment peu différent de celui qui animoit les grands personnages, sentiment qui les rendoit dignes de réparer les pertes du genre humain, en lui remontrant ces héros, & capables d'éterniser les scènes fugitives du spectacle de la nature, ou de compter ces astres sans nombre qui peuplent les déserts de l'espace. Vernet, attaché au plat-bord d'un vaisseau, rudement bercé par la vague, à demi noyé, mais, l'ame pleine de ce spectacle auguste & terrible, s'écrie, que cela est beau! & appelle ses prudens confrères, pour le leur montrer. Aussi, allez voir ses tableaux, c'est la tempête même, je la reconnois. Protogènes, vivant de lupins, achevant tranquillement, parmi les horreurs d'un siège, ce tableau commencé depuis sept ans, & jettant un coup-d'œil distrait sur des soldats souillés de sang, dont l'œil féroce contemploit cu-

rieusement son ouvrage ; ce peintre étoit - il moins intrépide que Démétrius ? non, puisque son calme étonnoit le héros. Le Camoens court aux Indes avec Vasco de Gama, & tandis que l'avare Portugais dévore des yeux les trésors du Malabar, il contemple avec délices ces régions pittoresques, fait provision de tableaux, & sème à pleines mains des germes nouveaux dans le champ épuisé de la poésie. Renault, le petit, le foible Renault, qui sembloit si peu né pour la guerre, visite la tranchée tous les jours, va, vient, rêvant, méditant, calculant, continue son traité de sections coniques, & sourit de plaisir, en saisissant la solution d'un problême, tandis que la balle siffle à ses oreilles. Mayer, transporté en esprit dans les sphères supérieures, & perdu dans les cieux, se retrouve peu-à-peu, passe, sans se presser, d'une étoile à l'autre, & achève paisiblement son catalogue, au milieu de deux armées qui se foudroyent, & dont les boulets se croisent près de lui. Qu'est-ce que César fit de plus ?

Tels sont ces hommes rares qu'une nature forte & mâle destine à commander aux autres par l'ascendant du génie & du courage. Ils sont tous de la même famille, & de la même profession ; l'épée, le pinceau, la lyre, ou la plume en main, tous imitateurs, tous originaux, ils sentent, pensent, disent, & font les mêmes choses, sans jamais se

reſſembler. Tous ne vivent qu'à une condition. Tous ne reſpirent que le grand, ne vivent que de ſublime, & renoncent à la vie, dès que cette divine pâture vient à leur manquer. Rallumer le feu céleſte dans des ames glacées par la crainte & l'intérêt, tel eſt leur but commun, tel eſt le but auquel ils tendent ſans relâche, chacun avec un inſtrument différent. En vain, le deſpotiſme ligué avec leurs foibles rivaux, s'efforce de les priver du fruit de leurs travaux, leur récompenſe n'eſt point au pouvoir des hommes. Perſécutés, méconnus, étrangers, ſeuls en ce monde, ils ſe cherchent à travers cette multitude envieuſe ou importune, & ſe trouvent enfin, malgré la diſtance des tems & des lieux; ils ſe ſentent, & ſe parlent d'un âge & d'un pôle à l'autre, ſe conſolent par ce commerce inviſible de la ſolitude où ils vivent, quittent ſans regret des hommes qui ne les ont point entendus, & vont jouir à leur tour, dans le ſéjour de paix, d'un éternel repos.

Mais, pour que le grand germe croiſſe & ſe développe, il faut qu'il ſoit ſemé dès l'enfance dans l'ame de ceux que la nature a faits pour le produire, le peindre, & l'aimer; il faut qu'il ſoit ſemé & enraciné dans le ſol de la vertu; eh quoi! vous flatteriez-vous que, d'une jeuneſſe crapuleuſe, pût naître une virilité magnanime? Eſpérez-vous que ces Artiſtes qui font, d'un modèle mercenaire, l'inſ-

trument banal de leurs plaiſirs, qui étudient avec tant de ſoin, & copient ſi fidèlement les contours meſquins, les rides précoces, les formes flétries, & l'air fatigué de l'impudence, que ces hommes, dont l'imagination eſt ſouillée d'attitudes & de paroles obſcènes, puiſſent rendre le charmant & tendre embarras d'une beauté neuve & timide, qui paſſe des bras d'une mère, dans ceux d'un époux-amant? non, non, ne l'eſpérez pas; *le ſublime, le tendre, le gracieux eſt fils de l'honnête, il faut être vierge ſoi-même, de cœur & d'eſprit, pour peindre la pudeur*, un libertin n'en rend que la grimace qui lui ſuffit. Encore moins trouveront-ils, dans leurs éternelles railleries ſur la première des vertus domeſtiques, le modèle de cette noble & fière chaſteté des femmes Romaines & Spartiates, qui, d'un coup-d'œil flatteur ou mépriſant, récompenſoient tour-à-tour, & puniſſoient leurs mâles époux. Peut-être dans cet oubli de métier, propre aux Artiſtes aſſoupis par une longue habitude, ſçauront-ils s'éloigner d'eux-mêmes, & peindre un moment la vertu dont ils ont vu l'original dans les autres, ou qu'ils ſouhaiteroient dans la femme qu'ils veulent corrompre; mais, bientôt, retombans dans eux-mêmes, vous les verrez ſe vautrer avec délices, dans la fange des obſcénités. Tel Arouet, un jour d'inſpiration, produit Zaïre ſur la ſcène, & le lendemain travaille au poëme de la Pucelle, incapable de ſe ſoutenir dans

la région moyenne. Les maîtres de notre école ne veillent pas assez sur les mœurs de leurs élèves, & pourtant ils leur demandent plus tard, cette sage vigueur qui leur manque à eux-mêmes, & dont ils ont laissé tarir la source. *Le souffle impur du vice flétrit & dessèche la fleur du génie, à l'époque de la puberté.* Cette jeunesse blasée vieillit avant le tems; la vanité l'aiguillonne, elle s'agite, se tourmente, rassemble les restes d'une vie usée, & se hâte de mettre au jour des œuvres à peine commencées; mais, toujours au-dessous des graces & de la majesté, elle n'enfante que l'horrible, le grotesque, & le mesquin, dont elle trouva le modèle dans les ruelles, dans les marchés, & dans les hôpitaux.

On sçait, Messieurs, & on le sçait peut-être mieux que vous, que les sentimens & les passions sont la vie des Arts, que l'analyse est le bourreau de la volupté; mais, il ne s'ensuit pas qu'il faille faire des contre-sens, & prêter votre foiblesse à l'héroïsme; que si vous n'avez pas ce sang-froid ardent qui saisit le milieu, l'à-propos, le bon sens des grandes compositions, eh bien! rabattez-vous sur les genres inférieurs; donnez-nous des sujets plus communs, des portraits, des tours de force, du flamand, & remettez l'histoire à un siècle qui ait des nerfs & de la santé. Oh! si ces Romains que vous osez représenter, ressuscitoient un instant; si, levant la tête au-dessus de cette terre, où ils sont

ensevelis depuis deux mille ans, ils se voyoient ainsi défigurés, ils vous regarderoient de travers, & vous diroient, avec un sourire de douce pitié: *quid sibi volunt isti Græculi?*

On trouvera peut-être un peu d'âpreté dans cette sortie contre les Arts de ce siècle, ou plutôt de ce jour; mais je parle à gens qui ont l'oreille dure, & qui opposent à ces principes solides, & invisiblement gravés sur l'antique, le sourire de l'ignorance endurcie, & des plaisanteries auxquelles il ne manqueroit qu'un peu de sel pour être méchantes; considérez aussi qu'en montrant le mal, j'indique le remède; sçachez enfin, que je ne parlerois pas avec tant de fermeté, si je ne me sentois appuyé de l'approbation de plusieurs personnes du métier, qui connoissent les anciens, & les ont bien médités.

Il n'y a pas plus d'harmonie dans les salles d'exposition que dans les tableaux; quand vous entrez au sallon, la première chose que vous éprouvez, c'est une sensation composée de rouge, de jaune, de bleu, de blanc & de noir, étalés sur la toile; il faut avouer cependant que ceux de nos Artistes qui ont fait le voyage de Rome, rendent assez bien la couleur enfumée des tableaux qu'ils ont vus sur les maître-autels, couleur que j'oubliois dans mon énumération; les spectateurs forment un autre chaos pour l'oreille & le nez; que ce désordre est choquant

pour un homme sain & harmonique! ne diroit-on pas entendre une orcheſtre de muſiciens qui jouent chacun de leur côté, des morceaux différens, des composés de fragmens d'airs & de symphonie sur des tons diſſonans & des mouvemens diſparates, avec des inſtrumens qui ne ſont d'accord ni avec les autres, ni avec eux-mêmes, & que les ſpectateurs font chorus en criant à pleine tête, & en détonnant chacun à leur manière, quelle cacophonie! nous aurons beau, d'un côté, composer, & de l'autre prodiguer l'or, il n'y a point de jouiſſance pure dans la multitude. Ce jugement paroîtra un peu rigoureux; eh bien! appellez-en à ceux qui, comme moi, ont vu l'Italie, & à qui les amateurs & amatrices du pays ne l'ont pas encore fait oublier; je ne ſuis point de l'art, ô mes compatriotes! mais j'ai des yeux, de la patience, & une ame ſenſible, je vous le répète, vous n'êtes pas dans la bonne route.

Les anciens, les anciens; voilà les diſciples de la nature, nos maîtres, & peut-être nos médecins; leurs livres & leurs ſtatues mêmes nous diſent ſans ceſſe : vivez en plein air, faites de l'exercice, graduez, fondez tout, & n'oubliez pas de vous défaire de votre ſubtil & petit eſprit; vous aurez des formes nourries, ces formes ſeront à vous, vous ne ſerez plus obligé de nous copier; vous aurez de la

ſanté, du ſens commun, & quelquefois du génie, ſans être ſur le ſacré trépied; le petit nombre d'hommes qui leur reſſemblent, entendent cette leçon, elle n'eſt claire que pour ceux qui ſçavent ſe tranſporter, du ſein de la maladie, dans celui de l'antiquité, par cette force d'imagination qui embraſſe, d'un coup-d'œil, le paſſé, le préſent & l'avenir; ceux-là ſeuls ſont faits pour nous maintenir contre le mauvais goût qui entraîne tout le reſte; ceux-là ſeuls feront des chefs-d'œuvres admirés dans tous les ſiècles; tandis qu'un furieux qui ne voit que lui-même & ce qui l'entoure, met dans toutes ſes œuvres ces convulſions qui l'agitent; faut-il s'en étonner? il flatte la maladie de ceux qui le payent en l'admirant; quelle force d'ame ne faut-il pas aujourd'hui pour oſer, au ſein de l'indigence & du mépris qui l'aſſaiſonne, donner de pareilles régles & les obſerver, quand on entend ſans ceſſe bourdonner à ſes oreilles, cette plainte des malades, qu'il eſt froid!

La Muſique eſt, comme nous l'avons dit, celui de tous les Arts qui a la plus grande puiſſance ſur l'homme, par une impreſſion purement méchanique; ainſi, c'eſt dans celui-là qu'il faut éviter, avec le plus de ſoin, les contraſtes marqués & fréquens; il en eſt déjà tout compoſé dans ſes élémens, & ſi l'artiſte ajoute encore à l'oppoſition, ſans uſer de

gradations, l'effet devient raviſſant & pernicieux. Avez-vous remarqué combien l'on s'ennuie vîte d'une ſymphonie pure? comme les bâillemens arrivent promptement ! on nous dit pour expliquer cet ennui précoce, (& c'eſt Rouſſeau qui le dit) que les ſons dénués de parole, ne diſant rien à l'eſprit, doivent laſſer en peu de tems une tête active & penſante; cette raiſon eſt fondée & ſatisfait en partie à la queſtion; mais, ce n'eſt pas aſſez, & de plus elle contient un peu de faux, ou au moins de louche; tâchons de la mieux déterminer & de la développer, elle nous fournira de nouvelles vues.

1°. Comme la conſtitution de l'homme exige qu'on porte la vie alternativement dans le foyer des ſentimens & dans celui de la penſée, l'artiſte qui ne fait que mettre mes cordes en vibration, & me remuer machinalement, ſans réveiller en moi aucune idée, me traitant comme un pur animal, me laſſe & me raſſaſie bientôt, en ſatisfaiſant trop longuement un de mes beſoins aux dépens de l'autre; 2°. De même qu'on ne peut lire ſans ennui deux chants de ſuite d'un certain poëme beaucoup plus vanté que lu, je ne puis non plus réſiſter à une heure de votre ſymphonie; vos contraſtes trop voiſins & trop multipliés mettent tout mon être en convulſion; vous me raviſſez d'abord, puis vous laſſez mes fibres, & bientôt je tombe dans l'affaiſſement. En m'amuſant ſi fort & ſi vîte, vous avez

choisi le plus sûr moyen pour m'ennuyer non moins fort & non moins vîte; 3°. Vous dites : mais comment réveiller des idées par les sons musicaux seuls? cette question m'étonne; pourquoi les sons musicaux ne pourroient-ils pas être pris pour signes conventionnels du sentiment & de la pensée, comme la psalmodie monotone que nous consacrons à cet usage? il seroit singulier que ces mots qui ne signifient rien du tout par eux-mêmes, eussent le privilège d'exprimer ou de rappeller des pensées, & que des sons qui me remuent malgré moi, ne pûssent réveiller des idées; il y a chez nous des airs parlans, & tellement parlans, qu'un homme d'une sagacité médiocre, seroit en état de composer les paroles sur la Musique; tel est entr'autres le menuet de Cupis, chef-d'œuvre en ce genre; la chose est donc possible, puisqu'elle est faite, &, si elle n'est pas exécutée plus généralement, c'est que l'art n'est pas assez perfectionné pour cela; enfin, un homme qui déclame bien, ébranle plus l'auditeur par le son des mots, que par les idées qu'il exprime; & cela est si vrai, qu'un discours débité par une voix pleine, sonore, & harmonieuse, fait plus d'impression sur un auditeur sensible & trop éloigné pour distinguer les paroles, que le même discours entendu de fort près, mais débité sur un ton désagréable, ou uniforme. Je lis dans Plutarque que Cicéron, défendant Ligarius devant César, remua le dic-

tateur

tateur si puissamment, qu'il laissa tomber les papiers qu'il avoit à la main; j'ai lu ce plaidoyer avec le plus grand soin, il n'a rien de fort extraordinaire, & je soupçonne que l'orateur dût son succès aux sept ou huit questions faites coup sur coup à Tubéron l'accusateur, en l'accusant lui-même, & en l'impliquant dans la question, d'un ton de voix qui s'élevoit & s'enfloit de plus en plus; Cicéron avoit la voix forte, César étoit délicat, sensible, & un peu attaqué du mal nerveux; il n'en faut pas davantage pour expliquer ce qui nous paroît si merveilleux.

Chaque passion a son ton, son mode, ses inflexions, ses degrés, sa gamme en un mot, à quoi il faut ajouter son mouvement & sa mesure; de plus, chaque passion excitée réveille toujours des idées d'une certaine espèce, & des idées, de quelqu'espèce qu'elles soient, réveillent toujours quelque passion forte ou foible, ne fût-ce que l'admiration & le mépris; mais cela est encore trop vague; je dis donc qu'on peut prendre, pour signes de nos pensées, des combinaisons de sons, comme l'on prend déjà des combinaisons de syllabes pour le même usage; & comme un son isolé ne signifie pas plus qu'une syllabe isolée, l'un & l'autre empruntant sa valeur de la place qu'il occupe dans la combinaison dont il fait partie, il s'ensuit qu'on peut faire de la Musique une langue signifiante, sans profiter de la

facilité qu'on auroit à représenter les objets naturels par des analogies de son.

Quelqu'un m'a fait sur ce que j'ai dit plus haut une objection qui mérite d'être examinée ; les sons musicaux, me disoit-il, ne réveillent une passion que dans le cas où, par hasard, ils s'approchent du cri de cette passion, & où le mouvement musical a aussi quelqu'analogie avec le mouvement naturel de la passion ; parce que, de deux impressions qui ont eu lieu ensemble, l'une ne se réveille guères sans l'autre ; il y a du vrai dans cette réflexion ; mais ce n'est pas tout ; le cri des passions n'est pas de notre invention, il est de tous les tems, de tous les lieux ; il est involontaire, & presque le même dans toutes les espèces d'animaux qui ont les mêmes viscères ; si nous ne connoissons pas bien les divers cris, c'est que nous sommes vains, c'est qu'il est dit qu'un homme bien élevé, qu'un homme qui se respecte, ne doit rien sentir ; sans cela nous crierions de bonne foi, comme nos ancêtres qui pleuroient de la meilleure grace du monde quand ils en avoient envie, en public comme en particulier ; or, la vanité, en imposant silence à nos passions, en a fait perdre la gamme ; aujourd'hui elles se taisent, se concentrent, s'exaltent par cette contrainte ; & au lieu de s'éventer doucement, comme elles le feroient, si l'opinion leur permettoit de crier d'abord, elles agissent longuement & sourdement, rampent, se glissent, serpen-

tent en ſilence, juſqu'à ce que, pouſſées à bout, elles détonnent avec un fracas épouvantable; auſſi pour retrouver ce cri des paſſions, qui eſt la véritable baſe de la Muſique, les compoſiteurs ſont, en quelque ſorte, obligés de s'expatrier, il faut qu'ils le demandent à une nation étrangère, au peuple; or, comme il eſt un cri qui appartient naturellement à chaque paſſion, que nous attrapons tous le ton, & le mouvement qui lui convient, ſans maître, & du premier coup, par cette correſpondance d'organes, & cette réciprocité d'action que je ne ceſſe de montrer dans l'homme, quand un patient fait entendre ce cri, la paſſion auquel il ſe rapporte, eſt excitée chez un autre homme, en vertu de la loi qui fait que deux parties qui ſe correſpondent, ſont toujours ébranlées enſemble, ſans l'intervention des ſouvenirs & des idées, avant toute expérience, comme après l'expérience, & avec cette paſſion ſe réveillent les idées que l'habitude y a liées.

En voici aſſez ſur ce ſujet; ces réflexions ſuivies, étendues, bien approfondies, & réduites en acte, feroient faire un grand pas à la Muſique & à l'Art d'écrire; car ces deux Arts ne ſont qu'un ſeul & même Art, ils ont un objet commun, ils roulent ſur les mêmes principes, leurs reſſources ſont les mêmes, avec cette différence toutefois, que le premier a des moyens plus puiſſans; mais, en travaillant à augmenter les effets de celui-ci, n'oublions pas

une considération ; comme l'effet de la langue musicale seroit prodigieux, il faudroit éviter avec le plus grand soin les passages trop soudains, & les contrastes trop marqués, & graduer les effets beaucoup plus que dans les autres ; j'avois envie d'ajouter qu'il seroit bon de n'employer ce puissant moyen qu'au service de la vertu ; de tels discours feroient plus d'effet qu'un sermon, & rendroient notre monotonie bien insipide ; mais, c'est un malheur attaché à la nature des choses, qu'une idée nouvelle est une arme à deux tranchans, si l'on ne se hâte de donner au vice son bilan ; perte & gain.

Dans la matinée où l'idée de l'Abbé Spalanzani s'offrit à moi, j'en eus à-peu-près une quarantaine de cette espèce ; la méridienne à coups de canon étoit du nombre ; & ma tête travaillant toujours, j'imaginai une sorte de serinette que le soleil mettoit en jeu, où, à l'aide d'un mouvement continu, vingt-quatre airs se succédoient par une gradation bien ménagée ; je passois des tons gais aux tons tristes, du mouvement le plus gai, au mouvement le plus lent, du forte au piano, en parcourant toutes les nuances, & en appropriant toujours le mouvement au ton ; puis, me rappellant cette bonté du père de Montagne, qui faisoit, dit-on, réveiller son fils au son des instrumens, je me hâtai de faire, de ma serinette méridienne, un réveil-matin philosophique, instrument utile au physique & au mo-

ral ; car, le moment du réveil ayant la plus grande influence sur le reste de la journée, on auroit eu ainsi une sorte d'ouverture dont on auroit varié les effets, en changeant les airs de place ; pour peu que quelque personne aisée souhaite se procurer cette machine, je la lui ferai exécuter.

Si j'étois riche, au lieu de m'aller enfermer dans une salle de spectacle pour y respirer de mauvais air, & de me contenter d'un reste de sons amortis par tant de corps mols, pour les avoir dans toute leur plénitude, j'aurois des Musiciens que je ne gênerois point ; je leur donnerois des appointemens suffisans pour qu'ils n'eussent que leur art à étudier, ce qui me seroit facile en jouant un peu moins, & en mettant quelques musiciens à la place de mes chevaux ; je leur dirois une fois pour toutes : mes amis, le talent est père & fils du caprice, je vous laisse libres ; faites-moi seulement l'amitié de me surprendre quelquefois, quand vous serez de loisir & bien en train.

Un soir dans mon parc, seul avec ma maîtresse, ou plutôt avec mon épouse (1), (car il ne faut pas

(1) Un objet très-ridicule, & que chacun respecte au fond de son cœur, c'est un couple d'époux - amans qu'on voit toujours ensemble aux promenades & aux assemblées ; mais un objet encore plus ridicule, c'est un écrivain qui a la mal-adresse de refroidir ses descriptions, en y faisant entrer

prêcher le vice) je lui dis ce qu'un cœur sensible sçait toujours bien dire ; puis je ne lui dis plus

---

l'idée conjugale ; cependant, le cœur humain bien étudié, peut-on espérer qu'un homme, qui a pu se marier à son choix, soit jamais un amant bien constant, après avoir été époux infidèle ? pour moi, je crois que cela doit être rare, si l'on ôte une certaine affectation ; le mariage des corps affoiblit d'abord, & détruit par la suite la passion des ames sans étoffe ; celles qu'un grand nombre de convenances ont unies, sont à l'épreuve du tems, & le mariage n'y fait rien ; elles trouvent, dans un fonds inépuisable de sensibilité & de variété, de quoi s'aimer des siècles d'une manière toujours différente ; & si quelqu'objet plus jeune, plus sémillant, plus attrayant, vient éveiller des desirs criminels, ce profond sentiment de commisération qu'une ame généreuse éprouve pour l'objet de ses longues amours, marié avec les doux souvenirs de leurs premières années, forme un contre-poids qui balance une ardeur passagère ; j'ai vu, dans les provinces, des couples respectables, que trente années de fidélité & de vertu divinisoient aux yeux même de ceux qui ne leur ressembloient pas ; quelques enfans railloient cette vieille constance, mais tout ce qui avoit atteint l'âge de maturité portoit sur eux un regard de vénération, chacun les montroit à ses enfans, & souhaitoit les voir devenir ce qu'il n'avoit pas été lui-même ; il y a plus, j'ai vu & je vois encore dans Paris des gens vivans ainsi ; il est vrai que n'étant pas riches, & n'étant pas apperçus, ils n'y sont presque pas ; cependant, qu'il est beau de jouir, de s'aimer, sans que personne ait droit de pleurer.

rien, & nous ſommes enſemble; une douce paix ſuccède à nos tranſports; ce caquet, ſi doux à certaines heures, coupe de tems en tems un ſilence non moins doux; nous gazouillons, nous babillons, comme les oiſeaux au lever du ſoleil; nous nous interrompons, pour nous dire ce que nous nous ſommes dit cent fois, ce qu'il eſt toujours doux de ſe dire; un mot, un ſeul mot fait toute notre converſation, & ce mot, varié à l'infini, vaut mieux que toutes les productions de nos plus ſublimes écrivains; mais... paix... qu'eſt-ceci ? une muſique douce ſe fait entendre dans le lointain; elle approche lentement; les ſons, le mouvement, & les tons ſe renforcent par degrés; enfin, les voilà près de nous; une muſique mâle vient réveiller nos eſprits, donner du reſſort à nos cœurs, & nous rendre une vigueur nouvelle; puis ils recommencent à s'éloigner; les ſons, & tous les effets diminuent peu-à-peu; enfin, nous ceſſons de les entendre—mon ami, je crois que ce ſont nos muſiciens—ma foi, je le crois auſſi, je n'y penſois pas — je ſuis bien ſenſible à leur attention; je veux les régaler demain, & les remercier. Croit-on qu'un plat de muſique ainſi ſervi, ne valût pas bien celle qu'on nous ſert aux ſpectacles ? ce n'eſt pas le tout d'avoir de bonne muſique, de bons inſtrumens & de bons artiſtes; pour en jouir, il faut ſçavoir placer & cet appareil & ſoi. Cet exemple doit ſuffire pour indiquer l'art de jouir avec beaucoup

d'écus; quant à celui de jouir avec peu, Rouſſeau l'a décrit avec tant de graces, que ce ſeroit folie d'en parler après lui.

Platon, & tous les grands Légiſlateurs ont penſé que la muſique avoit la plus grande influence ſur les peuples, & qu'elle modifioit leurs caractères; Monteſquieu, qui adopte cette opinion, en cherche péniblement la raiſon, avec cette timidité d'un homme qui n'a pas médité ſa matière, & ce qu'il en dit, laiſſe la queſtion dans le vague où elle étoit déjà; puiſque ce ſujet eſt encore neuf, tâchons, en remontant à la cauſe phyſique, de donner des réſultats plus clairs, plus certains & mieux déterminés, afin que, de nos diſcours à la pratique, il n'y ait plus qu'un pas. L'homme n'eſt-il pas un inſtrument à cordes, qui ſe tend ou ſe détend, ſelon les qualités de l'air, l'eſpèce, & le degré des ſenſations qu'il éprouve? tout le ſyſtème nerveux, toutes les fibres muſculaires frémiſſent à l'uniſſon des inſtrumens de muſique, & même une voix mélodieuſe déclamant avec art, & graduant bien ſes inflexions, a le pouvoir de produire ce que vous appellez, *la chair de poule;* or, l'état de nos fibres peut pécher de deux manières, par excès ou par défaut; la fibre peu être trop tendue & voiſine du ſpaſme, ou trop relâchée, ſoit par le vice originel de la conſtitution, ſoit pour avoir été trop ſouvent dans le premier de ces deux états; or, le dernier état eſt le

nôtre; nos haves & débiles musiciens l'empirent encore, en prenant le ton de leurs fibres, au lieu de le demander à une raison éclairée par l'expérience; je ne dirai rien des fluides du corps humain, des Médecins éclairés ont prouvé de notre tems qu'ils étoient sensibles dans le vivant; mais, quand ils ne le seroient pas, les causes, qui agissent sur les parties solides, changeant la capacité des vases, & les qualités de la matière dont ils sont composés, doivent nécessairement modifier aussi les fluides; appliquons ici notre loi.

Pour rendre la Musique saine & utile à un peuple, ou à un individu, il faut tendre à l'état contraire à celui où il est, par une gradation bien nuancée, en partant de celui où on l'a trouvé, & l'arrêter sur le degré moyen; ainsi, a-t-on affaire à des pituiteux qui soient encore tels, donnez leur des airs gais & trémoussans, *presto*, *prestissimo;* en suivant l'ordre que je viens de tracer en général, pour des hommes rongés de vanité comme nous, passez des airs gais aux airs mâles & guerriers, & finissez par des airs affectueux; *andante*, *larghetto*, *amorosetto.* Dans l'état où nous sommes, nous avons plus besoin de cordiaux que de stimulans; un air mâle, dans le ton d'*ut* a l'avantage de donner du ton aux fibres, sans les mener jusqu'au spasme; comme chaque sens répond à l'homme tout entier, & sur-tout aux viscères principaux, le ton dont nous venons de parler,

& ses analogues donnent au cœur plus de ton & de ressort, & le sang jaillissant avec plus de force aux extrêmités, les emplit, les gonfle, leur donne de la vigueur; le paresseux sent enfin qu'il a des membres, & il peut lui prendre envie d'en faire usage; un homme attaqué d'une maladie de langueur, d'une sorte d'atonie, recevroit du soulagement, si l'on prenoit soin de lui faire entendre des airs, d'abord mélancoliques, puis de plus en plus gais, enfin, des marches & des ouvertures; les bruits soudains & très-forts, sont aussi d'un excellent usage pour ceux qui ont le ventre obstrué, cause principale de ces mélancolies, de ces hypocondries qui sont si communes aujourd'hui; en un mot, voilà la route frayée; qu'un habile médecin daigne y entrer, & je ne doute pas qu'à force d'expériences faites avec ménagement, il ne trouve l'art de guérir le physique & le moral de l'homme, quand il n'est pas encore tout-à-fait dépravé, sans médicamens, sans bavardage, & par la seule puissance des sons contrastés & gradués, comme je viens de le dire.

Nos poëtes semblent s'entendre avec nos peintres & nos musiciens pour détruire le peu de santé qui nous reste; dans un pays où il y auroit du bon sens & des administrateurs éclairés, un poëte ne seroit pas très-flatté que des femmes se fussent évanouies à ses pièces, ou bien il n'eût pas fait deux fois ce beau chef-d'œuvre impunément; & en effet qu'a de

commun la vanité d'un artiste avec l'utilité publique ? chez nous, c'est un triomphe, c'est la route de la fortune, & de la gloire ; on est couronné au théâtre pour avoir abusé du talent d'émouvoir ; les Dubelloy, les Crébillon, les Voltaire enchérissent l'un sur l'autre ; le dernier sur-tout est sans contredit l'homme de tous les siècles qui a possédé au plus haut degré le talent de tout faire valoir, de faire tout, de rien, & quelquefois aussi, de faire de tout, rien ; or, comme du bruit naît le babil, & du babil, le babil, c'est de nos parleurs, celui qui a le mieux réussi à louer, pour son compte, les cent bouches de la renommée ; tandis qu'un Bacon est à peine connu de nos Gens de Lettres, un Voltaire l'est chez le peuple des autres nations ; mais si, pénétrant dans la nature de l'homme plus avant qu'il n'a fait, ce dernier eût sçu à quoi tenoient ses prodigieux succès, il en eût été un peu moins fier ; cet homme avoit au suprême degré le défaut national, défaut dont les autres nations sont aussi entachées, graces à nos livres & aux voyages ; il l'avoit, il l'a flatté en l'augmentant, enfin, il a réussi, & nous n'en sommes ni plus sains, ni plus sages. Examinez ses pièces avec mes yeux & ma patience, vous verrez que leur grand effet résulte d'un contraste perpétuel dans les situations & le dialogue, sans compter cette foule de sentences philosophiques amoncelées & enclavées dans ses pièces, lesquelles

en rendant le mal un peu moins grand, montroient, à qui ne l'eût pas sçu, que le poëte portoit un peu le cœur à la tête, comme ses spirituels compatriotes; mais, le tout ensemble cadroit parfaitement avec ce mêlange de fureur voluptueuse, de jargon philosophique, & de vanité, qui compose notre être actuel, *similis simili gaudet*; le François & demi devoit plaire aux François; comment l'auteur eût-il pu faire autrement? il portoit sa poëtique en lui-même, son caractère n'étoit qu'un assemblage de contrastes, & de peur de remédier au vice de sa constitution, il l'augmentoit encore par le pire des régimes; il n'est point de sagesse possible pour quiconque boit du café en certaine quantité, à moins qu'il ne soit né pituiteux, & tant soit peu stupide; c'est bien assez de ce café que nous fait boire un sujet fortement médité; c'est bien assez de cette fureur pythique, de cette espèce de folie que produit l'invention, sans s'exalter encore en empruntant des poisons à l'Amérique.

Homme ardent, voulez-vous avoir des nerfs & de la raison, à toutes les époques de la vie, point de café, point de contrastes marqués & fréquens, point de compagnons énergumènes; buvez à longs traits, & sans vous presser, les discours onctueux, & insinnans de ces hommes frais & reposés du siècle dernier, vrais enfans de l'antiquité; buvez le Télémaque, & tous les livres semblables, où les idées

& les sentimens, sagement contenus dans leur lit, s'écoulent & glissent doucement sur un sable pur; muni de ces livres précieux, errez avec le tendre Fénélon, & le naïf La Fontaine, dans des bosquets bien ombragés; & dans un silence voluptueux, légèrement interrompu par le murmure de l'eau fraîche & limpide qui en arrose le pied, rêvez-y lentement la paix des Champs-Elysées, rêvez-y le bonheur du juste, goûtez-le dès ce monde, en savourant les plaisirs simples que la nature prépare à tous loin du tumulte & du fracas; eh! qu'a de commun le bonheur de l'homme avec ces spectacles sçavans & pompeux que le vice apprête à grands frais, avec ces convulsions que les Arts, vendus au crime opulent, lui procurent pour le distraire de lui-même; quelle triste & dispendieuse magnificence! quel insipide festin! il y manque le mets délicieux d'une bonne conscience, & ce mets, on ne le goûte point dans les villes, il n'y a que des hommes sains & vertueux qui sçachent l'apprêter; c'est un assez beau tapis que la surface des campagnes brodée par l'invisible main qui soutient le globe; vos artistes s'efforcent d'imiter l'émail des prairies, commandez leur de faire entrer dans leur tissu, le parfum des fleurs, l'air salubre qu'elles aspirent & nous renvoyent, mais sur-tout la paix qui règne autour d'elles. C'est une assez belle salle que le monde; c'est un assez beau palais que l'infini; dans ce palais, dont rien

ne borne la vue, sur ce riche tapis sans cesse renouvellé; sous ce pavillon azuré que la nature déploye sur nos têtes, au sein des tranquilles jouissances de l'éternel banquet auquel elle nous invite chaque jour, qu'elle anime par les accents varies du plaisir, où elle nous donne tous les êtres sensibles pour convives; là s'offrent à nous les seuls biens réels, & faciles à obtenir, là résident la santé, la vertu, la sagesse & la paix.

Il suit, oui il suit des vérités exposées plus haut que la comédie est le pire de tous les genres; la comédie, & le ridicule vivent principalement de ces quatre choses, le nombre, la force, la succession rapide des contrastes, & la malignité du spectateur; jamais ame tendre & éclairée préférât-elle les grimaces d'un rire criminel, à la douce & lente expansion des sentimens dont elle se repait habituellement, & dont l'épanchement est si délicieux; à la vue des infirmités humaines mises en spectacle, le méchant se sourit à lui-même en se disant, *bon, ils sont pires que moi;* mais, l'homme de bien surpris par la force de l'art, se condamne, dès qu'il revient à lui, & craint que le poison de la haine se glissant dans son cœur, n'en chasse les douces affections; non, la fille & la nourrice de l'envie n'est point faite pour gouverner un public humain; le François est naturellement plaisant, l'Anglois se mêle aussi de railler; mais avec cette différence, que

l'un est une femme, un enfant aimable qui se joue & folâtre par besoin, au lieu que l'autre rit parce qu'il hait; le badinage peut-être une forme que l'amitié ou l'amour empruntent pour perfectionner ce qui les intéresse; *le sourire d'une femme aimable & aimée nous a rendu plus d'un héros;* mais, le sarcasme est toujours fils de l'envie & de la haine; or, comme les auteurs qui travaillent pour nous, ont une plus forte dose d'envie & de mélancolie que le gros du public, ils changent cette douce plaisanterie que la bonne société se permet, en railleries âcres, mordicantes, qui dépravent peu-à-peu le caractère national; ils nourrissent la haine, ils multiplient les personnalités, ils font une infinité de mauvais élèves, méchans sans faire rire; car, de même que les poltrons de cœur se hâtent de paroître avoir du courage, parce qu'ils ne sont pas bien sûrs d'en avoir, les poltrons d'esprit que la plaisanterie intimide, se hâtent de railler, & raillent mal, par cela seul qu'ils se pressent trop & ne se possèdent pas; enfin tous ces histrions détériorent le talent des personnes foibles qui n'osent se livrer à l'impulsion de l'instinct, enchaînées par la crainte du ridicule; il n'y a qu'une ame ferme & du plus haut vol qui puisse surnager à tant de sarcasmes, à tant de babil, à tant d'impertinences; il faut avoir trempé son courage dans l'antique patience, pour saisir une fois l'arme terrible, faire un

inſtant le moulinet, & la jetter avec mépris en diſant : va loin de moi, épée à deux tranchans, arme équivoque, arme des méchans ; puiſſe-tu, long-tems rongée par la rouille, ne plus déshonorer ma main, & moi, puiſſai-je, ſourd au cris des cigales, courir dans la lice avec la même légèreté, & fournir ma carrière du même pas que j'ai commencé. On m'a reproché d'avoir dit du mal de Molière, & à mes raiſons on a oppoſé ſon nom ; le grand crime, & le bel argument ! j'ai de ſi cruels remords de l'avoir fait, que je vais recommencer ; Molière avoit le génie de ſon genre ; mais ce genre eſt mauvais, & je le trouve inexcuſable d'avoir épuiſé ſes grandes facultés ſur de ſi petits objets. Que Paſchal, entre deux découvertes, ſe ſoit amuſé à ridiculiſer des hypocrites reſpectés & puiſſans, Paſchal en ſe délaſſant utilement a très-bien fait ; s'il n'eût fait que cela, qu'en penſerions-nous ? mais, laiſſons là les déclamations vagues, & venons aux faits ; Molière étoit mélancolique, regardez autour de vous ; étudiez les gens de ce tempérament qui joignent à un profond dégoût pour le travail, les plus hautes prétentions, vous les verrez tous raillans, perſifflans, abattans par dépit, & n'édifians jamais ; croyez que toutes les Comédies de Molière ne valent pas une obſervation de phyſique, utile à tous les hommes, encore moins une phraſe encourageante de Fénélon ou de Jean-Jacques Rouſſeau,

Rousseau; en voilà assez, taisons-nous, le préjugé est trop fort, la contradiction ne feroit que l'enraciner.

Dans les Métiers, les exercices du corps & les jeux de toute espèce, point de santé, d'adresse, ni de victoire sans des gradations bien ménagées; j'ai écrit *ex-professo* sur cette partie; mais, quand je viens à penser que nous avons parmi nous un homme qui a excellé dans presque tous, capable d'écrire, & qui se trouve précisément à l'âge où la maturité du jugement donne du lest à l'imagination, je balance à traiter une matière avec laquelle il doit être beaucoup plus familiarisé; en attendant qu'il le fasse, je me permettrai quelques observations tirées de ma propre expérience, ce qui me sera facile; car, ayant été condamné de très-bonne heure à des travaux assez rudes, malgré ma complexion délicate, j'ai eu plus de raisons qu'un autre pour étudier les moyens de suppléer à la force par l'adresse.

En tout exercice, danse, lutte, marche, course, nage, équitation, le défaut des commençans est de se presser trop, d'aller par sacades, de mettre trop de force & de roideur dans tous leurs mouvemens; la plus sûre méthode & la plus prompte, est d'aller d'abord très-doucement, & d'augmenter sa vîtesse, à mesure que l'habitude & la familiarité permet de le faire sans risque; au lieu qu'en se pressant trop, on prend fort vîte de mauvaises habitudes,

& l'on est ensuite forcé de rétrograder, ce qui fait faire trois fois le même chemin, & cependant la vie s'écoule; la seconde, est une certaine timidité qui lie les membres; il y a des jeunes gens si vains, qu'ils se croiroient déshonorés, s'ils faisoient une seule faute devant les autres; jeune homme, faites des fautes hardiment; car en tout, le plus difficile est d'oser & de commencer; ces fautes sont des leçons, si vous en cherchez la cause; elles diminueront de jour en jour, & vous marcherez rapidement vers la perfection; *la vie est toute composée d'essais de moins en moins fautifs*, pour ceux qui ont l'ame progressive, & les derniers des hommes sont ceux qui, au lieu de s'essayer, passent leur vie à dire aux autres, n'essayez pas; 3°. Dans tous les exercices fatiguans, on fera bien de suivre une progression, d'abord croissante, puis décroissante, tant dans le total de l'exercice, que dans les parties, & dans les passages d'un mouvement à son opposé.

Beaucoup de gens se trompent sur la meilleure manière de faire les routes à pied; j'ai entendu un assez grand nombre de praticiens soutenir qu'il falloit marcher toujours également; ce conseil est mauvais; car, 1°. pourquoi faire des exercices également violens avec des forces inégales? c'est peut-être parce qu'on suit ce mauvais principe, qu'on a si peu d'appétit, quand on fait de longues journées, & que les marcheurs s'usent si vîte; c'est aussi parce

qu'on ne sçait pas le plier, pour l'ajuster aux saisons, aux tempéramens, aux heures du jour; il est certain, par exemple, qu'on se sent plus pésant & plus foible une heure ou deux après son dîner, qu'immédiatement après le déjeûner & le dîner, qu'on est aussi, en général, plus pésant, le soir, que le matin, l'été que l'hiver, & que ces effets sont plus marqués dans les tempéramens ardens, dans les personnes délicates, & sur-tout dans celles qui sont attaquées de maladies nerveuses; or, n'est-il pas clair que si, au moment de la digestion, vous tirez le principe vital à l'extérieur, en le distribuant dans les jambes, cette fonction ne se fait pas si bien? sans compter que le chemin fait à cette époque, lasse beaucoup plus, parce que la force vitale, partagée entre deux mouvemens, exécute foiblement tous les deux. Suivons donc les conseils de l'instinct qui nous dit : choisis pour te reposer les momens où je t'avertis, par cette pésanteur, que j'ai besoin de forces à l'intérieur; donne à la digestion le tems de s'achever, & fais usage dans les autres tems de ces forces accumulées & bien distribuées. D'après ce principe, voici la conduite que doit tenir un piéton; marcher doucement, en commençant la journée, & accélérer le pas peu-à-peu, jusqu'au maximum de sa force; puis le rallentir par degrés jusqu'à la dînée; après le dîner, marcher d'abord assez vertement,

& rallentir le pas jusqu'au moment de l'affaissement; alors se reposer tout-à-fait, jusqu'à ce que la digestion soit presque faite; puis se relever, & marcher, d'abord en croissant, puis en décroissant jusqu'à la couchée; ceci est pour les longues routes; que si vous n'aviez qu'une très-longue journée à faire, le mieux seroit de marcher de suite, & de vivre comme les moutons, en faisant un repas qui durât toute la journée; on peut faire par ce moyen une traite prodigieuse, il seroit même à souhaiter que l'homme pût toujours vivre ainsi; l'animal à dents plates & mal vêtu, est fait pour paître longuement, & non pour mettre, comme nous le faisons, de grosses pelottes dans son estomach; mais, les affaires ne nous permettent pas de suivre la nature, & l'habitude nous change tellement, que ce que j'avance là sera traité de paradoxe.

Rousseau a remarqué avec raison, que la manie des gens qui voyagent pour leur plaisir, est d'arriver, & qu'ils courent avec des aîles; en effet, comparez ces gens là avec deux ouvriers qui font leur tour de France, & qui n'ont que juste de quoi faire leur route; vous verrez les premiers, toujours en querelle avec les postillons, trouver mauvais que les haridelles de la poste ne les fassent pas voler comme leurs chevaux de ville; ils voudroient être au bout du monde à la première journée; vous verrez, d'un

autre côté, les deux piétons filer, tout en causant, & sans se gêner, une journée fort longue, allongeant le pas quand ils se sentent forts, le rallentissant aux mauvaises heures, & faire cent lieues sans presque s'en appercevoir; c'est la crainte ou l'impatience, & souvent toutes les deux, qui font trouver les routes & les entreprises longues; la vie est toute composée de petits bouts que le tems ajoute sans se presser, & sans s'arrêter; il faut subdiviser la grande chaîne en ses anneaux, ne voir que celui qu'on tient, ou tout au plus le suivant, & tirer peu-à-peu; c'est l'unique moyen d'avoir une vie pleine, également exempte d'ennui & de troubles violens; que si nous sommes placés par le sort ou par notre faute, de manière que cela ne se puisse, le bonheur est impossible, à moins d'une force d'ame qu'on ne doit guère exiger du commun des hommes.

Le tendre amour est le maître des jeunes gens, point de connoissance du cœur humain, point de bonheur pour celui qui ne l'a pas senti; faire l'amour est la plus douce de toutes les occupations, & la plus instructive de toutes les folies; mais à condition qu'on y mettra de la gradation, & qu'on lui donnera différentes formes aux différentes époques; sans cela, c'est à la fois les délices & le poison de la vie; c'est aussi, quand on s'en tient à celle-là, la plus injuste de toutes; que nous étions grands, me disoit un amant à barbe épaisse, qui se croyoit

amoureux ; oui, entre vous deux, lui répondis-je ; la société ne vous paye pas pour cela, & puis entre nous, c'est un peu tard ; en effet, il est sage de se défaire peu-à-peu de l'amour, en vieillissant ; les femmes n'aiment que les jeunes gens, nous autres adultes, n'avons d'elles que l'amour sensuel & l'amour de tête, qu'un jour de mauvaise humeur, j'appellerois vanité curieuse ; c'est bien peu, c'est bien peu, pour une ame délicate, pour un homme resté jeune, malgré la nature ; mais, quand on sçait habilement se fermer les yeux, & rêver le reste, c'est encore assez ; je vous estime, disoit entre les bras d'un de mes amis, une femme un peu plus que bornée ; elles en sont toutes là, sans être aussi sottes ; votre amour-propre, amant qui comptez déjà plus de six lustres, a beau s'argumenter & se dire ; oui, je suis un peu mûr, cela est vrai, mais mon cœur est jeune, une vive sensibilité prolonge la saison de l'amour, bagatelles ; il n'y a que deux jeunes cœurs oscillans dans deux poitrines jeunes aussi, qui frémissent bien à l'unisson ; votre tems est passé, vous dis-je, vous n'êtes plus bon qu'à faire un mari ; graduons les plaisirs, ou plutôt dégradons-les, en suivant le décours de la vie ; dans notre jeunesse, à l'ouvrage ; travaillons ; l'indigence talonne le paresseux, & faisons l'amour de notre mieux, les dimanches & les jours de fête, les interruptions le feront durer. Passé trente ans,

contentons-nous de nous faire eftimer des femmes, ou fi nous voulons en être aimés, époufons-les, la douce & longue familiarité du mariage, l'augmentation fucceffive de la famille, & l'habitude, l'habitude auffi, nourrit le pâle flambeau de l'hymenée; & il fe compofe de tout cela, un fentiment qui vaut bien l'amour vain & curieux de deux jeunes étourdis.

Dans les romans, deux perfonnes fe regardent, & les voilà éprifes pour 30 ans, ou tout au moins, jufqu'à la fin du livre; dans la vie réelle, il en eft autrement; ces amours fi foudaines, ces feux fi promptement allumés, font des feux de paille, & ces paffions, d'abord fi violentes, fe changent trop fouvent, quand elles font fatisfaites, en dégoûts marqués, & quelquefois, en haînes bien nourries; qu'on fe hait cordialement quand on s'eft mal & trop aimé; aimons par degrés, nous aimerons plus long-tems, & nous ferons plus certains d'aimer; que ne peut l'art de graduer, ô femmes déliées & fagaces, qui voyez fi bien dans nos cœurs, vous n'avez pas tout vu; fi un libertin lancé parmi vous, fçavoit ce que je fçais, moi indigne, moi novice, vous tomberiez bien-tôt dans fes filets, à moins qu'une profonde coquetterie, armée d'une honteufe infenfibilité, ne vous rendît invulnérables. Avez-vous vu, parmi les petits fuffifans qui vous affiégent, de ces gens à l'oreille rouge;

aux yeux brillans, qui n'ont pas l'air de vous regarder, & qui pourtant vous préviennent sur tout, qui s'insinuent, se poussent peu-à-peu? on n'en devient point amoureux; oh! non; mais, si on ne se tient en veille, on se trouve entre leurs bras, sans trop sçavoir comment cela s'est fait; *tendres & doux objets, prenez garde à la gradation Jésuitique;* sçavez-vous le moyen de vous tirer de leurs griffres? c'est le même qui déroute un ambitieux insinuant, & lui fait perdre tout son terrein d'un seul coup; c'est de couper la progression; car, comme les gradations sont le remède aux contrastes, les contrastes sont aussi le remède aux gradations; mais, diront-elles, comment sçavez-vous cela, philosophe enfumé, qui raisonnez si hardiment sur l'amour, du fonds de votre cellule? on ne vous voit jamais venir nous faire la cour, & pourtant vous parlez de tout cela aussi hardiment que ceux de vos petits confrères, à qui nous permettons de faire des vers, que nous montrons à nos amis d'église ou d'épée, & qui ont aussi quelquefois l'honneur de venir se faire moquer d'eux; comment je le sçais? d'abord, par réminiscence, & puis, en fixant la vue sur ce petit principe: *ce qui est quelque part, est par-tout, au degré près*, & nous voilà sautés, du badinage au plus grand de tous les axiômes.; voyez comme tout se tient.

Les graces sont filles des gradations; toute personne, en qui les affections douces, & tous les sen

timens agréables se succèdent avec une certaine lenteur, a, dans toute sa personne, & sans maîtres, des graces invisibles qui lui concilient tous les cœurs; on peut bien, à force d'argent & d'étude, acheter des mouvemens gracieux, habituer sa langue, ses yeux, ses mains & ses pieds, à se mouvoir avec une certaine mollesse, mêlée de noblesse & de vivacité; on peut même se donner à certaines heures les vertus dont on a besoin, & les faire venir à point nommé, comme un comédien; mais, un pareil acquit ne tiendra jamais contre l'examen d'un œil exercé; il y manquera toujours ce fondu, cette harmonie, cette unité, dont le principe, pour le sexe le plus fort, est dans l'accord d'une tête ferme & d'un cœur sensible en grand, & dans un bon cœur animé par le désir de plaire, pour le sexe qui ne peut se passer des graces. On cherche une physionomie, on nous demande des signes de ce qui se passe à l'intérieur; mais, n'avons-nous pas tous les mouvemens extérieurs, qui décèlent & montrent assez clairement les secrètes dispositions, quelque dehors qu'on cherche à se donner? les hommes ont beau, comme les joueurs de gobelets, distraire l'attention du spectateur, en gardant leurs beaux discours pour l'instant où ils veulent faire leur passe, si l'on tient soigneusement les yeux fixés sur leurs mains, & sur toute leur pantomime, on rend tout ce caquet inutile; *les*

membres ne font, en quelque sorte, que battre la mesure du cœur & de la tête. A ces formes anguleuses, qui sont l'effet de l'action trop réitérée de la force contractive, à ces os saillans qui décrivent des lignes brisées, dans leurs mouvemens, qui ne reconnoît pas les esclaves de la crainte & de la haine, qui ne s'attend pas à de la vanité & à de l'envie; aux mouvemens brusques & à soubresauts, semblables à ceux d'une roue qui engrène ou désengrène, à ce ballot d'idées qui se déroule rapidement, comme le rouage d'une montre dont le grand ressort vient de se casser, ne reconnoît-on pas ces automates raisonnans, ces horloges humaines, qu'on appelle des mathématiciens ou des commis (1)? ces gens là, à force de résister

(1) A Dieu ne plaise que je méprise les Mathématiques; je m'en suis assez occupé pour avoir droit de les estimer; & ce livre en sera la preuve, quoique leur jargon en soit presqu'entièrement banni; dans la philosophie spéculative, il n'y a que ces quatres choses : *observation, généralisation, limitation* & *application;* ainsi les Mathématiques sont, au moins, le quart de la Science humaine; j'appellerois homme de génie, celui qui feroit, à tout moment & également bien, ces quatre opérations; mais, comme il est peu d'hommes assez bien organisés & assez constans, pour n'avoir pas leur talent favori, il est utile que le plus grand nombre se fasse un genre. Le Mathématicien pur, comme tous les autres hommes, est fort respectable à sa place, c'est-à-dire, lorsqu'il travaille dans le genre qui lui est familier;

à tout le monde, ou de ne penser à personne, deviennent impitoyables ; ils ruminent & digèrent perpétuellement les petits intérêts de la passion qui les ronge & les secoue ; digestion laborieuse! Dieu seul sçait le nombre des chiffres ou des lettres qui passent sous leur plume en un seul jour; mais, dans

---

hors de là, je dis qu'il est méprisable comme tout autre homme, qui ne sçait pas se tenir à sa place, & veut opiner du bonnet, sur des matières dont il entend parler pour la première fois; le mieux en ce cas est de se taire & d'écouter patiemment des gens plus instruits; j'ai connu en ma vie bien des Mathématiciens; je les ai vus, en tout pays, en toute saison, & à toute heure, tranchans, affirmatifs, abondans en leur sens, âpres dans le ton, grossiers dans le style, rudes dans les manières, en somme, de maussades personnages; comment se peut-il faire qu'il ne vienne jamais en tête à ces gens-là, de se dire : mais ne serois je pas un opiniâtre, un manant avec toute ma science, que signifient ces ricannemens que je vois sur mon passage, cet empressement que tout le monde a de me quitter, il faut bien que j'aie quelque tort; & en effet, ce n'est pas le tout de résoudre des problêmes, il faut apprendre à vivre & à respecter ses semblables, or à cet égard, je ne suis qu'à l'*A, B, C*; mettons donc un grain de bienveillance dans cette Science, qui nous desseche le cœur & l'esprit depuis tant d'années; or, ce que je dis des Mathématiciens, il faut le dire des érudits, des Sçavans, des calculateurs de toute espèce, qui, toujours distraits par des intérêts bas ou éloignés, qui sçachant de tout, n'ignorent que l'homme.

le calcul du bonheur, comme dans tous les autres, ils ne s'occupent guères de vérifier leurs suppositions, & de chercher si leurs élémens sont réels; il est si doux de calculer à tort & à travers, qu'il ne prend guères envie de s'interrompre pour douter; il en est un sur-tout qu'ils ne manquent jamais d'oublier, c'est celui-ci: *qui ne fait que penser, & sur-tout à lui-même, devient, à la longue, prévoyant, craintif, avare, haineux; & par conséquent malheureux.* Algébristes, raisonneurs secs, traitans, sang-sues; dans l'Arithmétique du bonheur, il n'est que deux régles; *être heureux, c'est aimer; être malheureux, c'est haïr, & vice versâ;* la nature & Jésus-Christ vous ont donné cette règle, votre cœur vous la répète dans le calme, vos sensations vous la redisent aussi dans l'état de santé; actuellement, calculez: l'indifférence, milieu aussi étroit que rare, est *zéro*; à droite, est l'amour avec sa bande, qu'il faut regarder comme les quantités positives, & affectées du signe *plus*; à gauche, est la haine, avec son hideux cortège, quantités négatives, & affectées du signe *moins*, *plus & moins, chaud & froid, jour & nuit, noir & blanc, pour & contre, tant pis, tant mieux, voilà la loi & les prophètes;* toutes les règles, dites-vous, se réduisent à des additions & à des soustractions; eh bien, vous y voici! additionnez des affections douces, accumulez des analogies, en ce sens là, faites-vous des amis tels que, vices & vertus, talens &

défauts compensés, les deux membres de l'équation soient à-peu-près égaux ; car, une chose qu'on n'imagineroit pas, c'est que les principes de la physique & des mathématiques s'appliquent par-tout dans la morale ; *il n'y a équilibre, entre l'homme & la femme, & entre les individus de chaque sexe, qui, par leurs différences & leur opposition, retracent celles que la nature a mises d'un sexe à l'autre, il n'y a, dis-je, d'équilibre, que dans le cas où la vîtesse est en raison inverse des masses* ; l'affection mutuelle n'a de constance & de stabilité, que quand les deux amans ou les deux amis étant, en quelque sorte, complémens ou supplémens l'un de l'autre, l'un des deux est autant au-delà du milieu où se tient l'homme sain, que l'autre est en-deçà ; la chaleur, & la vigueur excessive de l'un, fondue dans la foiblesse & le froid de l'autre, donne cette température moyenne, cette tiédeur qui est propre au jugement ; que s'il y a trop d'opposition entre les caractères, placez, entre deux, un cœur ferme & expansif, il servira de moyenne proportionnelle, de puissance moyenne, d'intermède, de Gluten ; que si vous ne pouvez vous passer de calculer, ajoutez, soustrayez, multipliez, divisez, extrayez des racines, élevez en puissance de l'amour & de l'espérance, tous les résultats vous donneront du bonheur ; que si vous prenez les quantités de la gauche, quelqu'opération que vous fassiez dessus, les sommes, les restes, les produits, les

quotients, les puissances, les racines, ne vous donneront que du malheur. O rudes calculateurs! le bonheur est pour vous l'x, l'inconnue que vous ne pensez jamais à dégager; de grace, laissez-moi là le binôme de Newton, & ce cher quarré de l'Hypothénuse, aimez vos semblables, & sur-tout prenez garde d'estropier vos amis en leur parlant, ou de les noyer dans les flots de votre humide éloquence; sçavez-vous de quelle espèce sont vos progressions? moi, je soupçonne qu'elles sont bien voisines de celle des corps pésans, & l'ennui que vous causez croît comme le quarré des minutes qu'on passe avec vous; votre mouvement a beau être accéléré, la vanité, qui ne meurt jamais dans le cœur humain, est un milieu bien résistant, & cette résistance croît comme le quarré de la vîtesse d'un amour-propre qui ne sçait pas s'arrêter; ainsi, quelque soit votre masse & votre volume, ô mes lourds amis, on sçaura bien vous ramener au mouvement uniforme.

Bien des gens, piqués de ces plaisanteries mathématiques, seront tentés de les rétorquer contre moi; d'abord, un homme exact, méditant sur l'arithmétique morale que j'ai donnée plus haut, & se hâtant d'opèrer, pourra me dire : mais, monsieur, vous avez oublié vos élémens d'algèbre; si je soustrais du *plus*, cela me donne du *moins*, & si je soustrais du *moins*, cela me donne du *plus*, & pour appliquer à la morale, il peut arriver qu'à force

de soustraire du bonheur, j'aye du malheur, & qu'à force de soustraire du malheur, j'aye du bonheur, votre règle est donc fausse ou mal énoncée; comment ne voyez-vous pas qu'en faisant sur une quantité, une opération d'espèce contraire, cette quantité change d'espèce, & devient de positive, négative, ou *vice versâ* ? il vaudroit mieux faire ces distinctions que de railler; cet homme a raison. Un autre homme non moins exact, mais plus clair que le premier, nous dit : mais, monsieur, un homme sensible souffre en voyant souffrir les personnes qu'il chérit, & même le premier venu, il est donc malheureux par cela seul qu'il aime; un envieux jouit en voyant souffrir un homme de mérite, il est donc heureux par cela seul qu'il hait; ainsi, vos deux principes sont faux; à celui-ci, je réponds, que bonheur & malheur expriment des états durables, des sommes de momens; or, la pitié n'est un sentiment ni bien durable, ni bien pénible, & la joie de la haine, qui ne va pas sans un certain mal-aise, dure encore moins; un troisième, grand calculateur, & tant soit peu notre émule, acccourt en disant : si les quantités positives & négatives ont lieu en morale, nous voilà dans l'algèbre; les mathématiques sont donc applicables à la morale; distinguons. Les quantités négatives & positives représentent les mouvemens diamétralement opposés de la physique, & en général, les choses contradictoires qui s'excluent

& se détruisent; par exemple, si le signe *plus* représente un mouvement d'Orient en Occident, de haut en bas, de droite à gauche, d'avant en arrière, le signe *moins* représentera, dans le même calcul, le mouvement d'Occident en Orient, de gauche à droite, de bas en haut, d'arrière en avant; cela posé, l'amour, comme je l'ai dit, étant l'effet d'un mouvement du centre à la circonférence, & la haine, l'effet du mouvement opposé, il s'ensuit que l'amour avec les passions analogues, toutes l'effet d'un mouvement dans le même sens, plus ou moins vif, peut être représenté par les quantités affectées du signe *plus*, & la haine avec ses analogues, toutes l'effet du mouvemenr opposé, par les quantités affectées du signe *moins*, jusqu'ici nous sommes dans l'algèbre; les espèces sont très-distinctes; restent les degrés; car, à quoi me sert de sçavoir que telle espèce de quantité est à droite de zéro & son opposée à gauche? je ne pourrai jamais effectuer aucun calcul, si je ne puis déterminer ces quantités; or, un homme ne peut déterminer le nombre & l'intensité des sentimens d'un autre homme, parce qu'il ne se sent pas en lui; il ne peut pas non plus se rappeller le nombre & le degré de ses sentimens passés; car, tout cela échappe à la plus heureuse mémoire; que dis-je, peut-on mesurer même un sentiment actuel, quelle sera la toise, qui osera donner l'étalon? ainsi, tout se réduit à la distinction des espèces; voilà pourquoi

quoi on ne peut pas appliquer les mathématiques à la morale ; mais, je reviendrai fur cette queftion, & je ne la laifferai point, que je ne l'aye parfaitement éclaircie.

Les Mathématiques font quelquefois un excellent inftrument, mais toujours un mauvais but ; elles fervirent autrefois à égalifer les parts, & à circonfcrire l'ufurpateur ; depuis elles font devenues un inftrument de meurtre, & d'inégalité. Si elles n'avoient d'autre défaut que d'opérer fur des élémens fuppofés, & de porter fur une bafe chimérique, le mal ne feroit pas fans remède, on pourroit du moins s'amufer de ces curieufes combinaifons, elles feroient un jeu de plus pour les oififs; malheureufement cette fcience enchantereffe abforbe toutes les facultés de l'ame, déprave les cœurs, en y portant la féchereffe & l'indifférence; elle confume un tems précieux, ruine la fanté, détruit les graces & la beauté, ce double préfent des cieux ; elle perpétue & augmente même ces vices dont elle eft née, & qu'elle prétendoit corriger; enfin, je ne lui pardonnerai jamais de nous avoir enlevé Pafchal avant le tems, & fon ame avant fon corps; ce grand homme n'ofoit aimer fa fœur, de peur d'offenfer Dieu ; quel fot avec fon génie ! de quel livre d'Euclide avoit-il déduit cet imbécille corollaire, en apprenant les Mathématiques tout feul ? il n'eft pourtant guères moins conféquent d'aimer une fœur aimable, que de haïr & de

persiffler des Jésuites, sur-tout une sœur qui ment si officieusement pour notre gloire. Mais non, c'étoit l'effet ordinaire de l'esprit mathématique appliqué à la religion, & de la rigueur géométrique mêlée à la douceur des insinuations évangéliques ; l'avare, l'égoïste craignoit de perdre un pouce de paradis ; tant il spéculoit juste, & tant il sçavoit bien, l'œil fixé sur le but, à deux sous près, calculer son salut.

Qu'est-ce que l'insouciance de Viéte, de Descartes, & de tant d'autres ? l'effet d'une fureur très-semblable à celle du jeu. Le Mathématicien pur, comme le joueur, l'avare sordide, & l'ambitieux, n'est ni fils, ni frère, ni époux, ni père, ni ami, ni citoyen, ni homme ; qu'est-il donc ? une tête pleine d'idées stérilement vraies, qui ne voit pas ce qui se passe autour d'elle. Il est beau sans doute de sçavoir quelle ligne décrit le clou d'une charrette, depuis le moment où il quitte la terre, jusqu'à celui où il la touche de nouveau ; il l'est aussi de connoître les propriétés de cette ligne, & de mesurer, en les appliquant, un tems dont on ne sçait que faire ; il est beau de calculer les proportions d'une lunette chromatique ou achromatique, de composer une harmonie sçavante, exacte & sèche, de tracer, ou de prolonger une méridienne, de marquer les limites entre deux fripons, d'aborder juste à un rocher situé dans l'autre hémisphère, d'aller empoisonner l'australien de nos maladies &

de nos faux besoins, de parcourir la terre, de la mesurer, de la péser, de rouler avec elle, en corps & en esprit, dans les déserts du vuide; il est beau sur-tout de connoître la constitution de l'Univers, & de le réformer sur un meilleur plan, en laissant aller à vau-l'eau sa famille & sa patrie; mais, il est encore plus beau de s'aimer, en se passant d'une vaine doctrine, en se mêlant de ses affaires, & en ne croyant sçavoir que ce qu'on sçait; c'est assez pointer la lunette vers ces lieux où nous ne serons jamais, il faut la pointer aussi vers les êtres que la nature a placés près de nous & vers notre propre cœur; or, voilà ce que cette science enyvrante empêche de faire; qu'on ne dise pas que ce défaut est de l'homme & non de la science, les autres Arts sont moins repoussans, moins sauvages, moins contraires à l'esprit de société. Les Mathématiciens auront beau accumuler des signes, mesurer la chimère, toiser le néant, il manquera toujours à leurs traités, le chapitre des gradations, celui des graces & de l'aménité qui n'a pas besoin d'une si grande précision. Enfans de l'amour, du plaisir & de la douleur, êtres nés pour aimer, pour jouir & souffrir ensemble, employons mieux l'heure qui nous est accordée, laissons-là ces vaines supputations qui ne font qu'aggraver notre misère, & multiplier les points par lesquels la douleur nous touche; au lieu d'augmenter nos peines en les comptant, de donner la

mort au plaisir, en le regardant de trop près, & de nous disputer le terrein pouce à pouce; sçachons négliger les riens, verser sur nos maux le baume consolateur de la bienveillance, & de la pitié mutuelle, savourer les biens communs, sans les péser, & jouir de l'Univers, sans l'arpenter.

C'est l'intérêt, c'est l'égoïsme, c'est la haine qui rend tous ces calculs nécessaires; quand les hommes cessent de s'aimer, ils mesurent, & posent la borne; or, cette borne posée, les ames se séparent pour toujours; dès que la terre, l'eau & l'air sont partagés, chacun, réfugié dans l'isle de son intérêt, ne songe qu'à s'aggrandir aux dépens de ses voisins; là, il mesure, pèse, calcule, un mot, un geste, un coup-d'œil, tient compte de tout, & trouve enfin que le plus sûr moyen, pour conserver le sien, est de s'emparer de tout; les cœurs sont resserrés, les cerveaux sont tendus, il règne un mal-aise universel dans le corps politique, on n'a pas un instant de repos. La terre est couverte de biens, que m'importe? la nation est victorieuse, que m'importe encore? le commerce fleurit, un de nos concitoyens vient de faire une découverte utile, l'argent circule, le crédit est en vigueur, tout nous rit; eh! que m'importe enfin? je ne suis point nouvelliste; ainsi parle en secret, quiconque, dépouillé avant que de naître, n'a point de part à la prospérité publique; il sent trop que ces nouvelles ressources,

dont on fait tant de bruit, ne sont qu'une nouvelle force ajoutée à la force du plus fort; ou, s'il ne le sent pas, c'est que, trompé de longue main, & privé de raison par l'excès de sa misère même, il est devenu incapable de connoître l'étendue & la cause de ses maux. *Patrie*, ce mot est vuide de sens pour qui n'a pas où reposer sa tête, pour qui est obligé chaque soir d'acheter la place qu'occupe son pauvre corps, sur cette terre où il est étranger, passe sa vie à disputer un morceau de pain noir à ses enfans, & n'a pas le droit de pourrir sans payer encore; trop heureux si ce mot ne devient pas un insidieux moyen pour lui enlever, par ses propres mains, le peu qui lui reste, & l'armer contre les êtres chers à son cœur.

L'envie, la haine, l'aigreur, l'inquiétude, la défiance, les noirs soupçons, tous les sentimens pénibles sont enfans de la propriété exclusive; un homme prospère à côté de moi, il fut autrefois mon égal, le voilà devenu plus grand, par les richesses, les honneurs ou la réputation, il pourroit bien me nuire, ou au moins me mépriser, peut-être ne le voudra-t-il pas, peu importe, il suffit qu'il le puisse; désormais mon affaire principale doit être de saisir toutes les occasions pour rabaisser cet insolent qui a osé s'élever audessus de mon horison. Un inconnu se présente, me voilà pointant sur lui ma lunette d'analyse & de défiance; je l'exa-

mine, je le sonde, je tâche de fouiller dans cette ame que je prends d'abord pour la mienne; ne feroit-ce point là un de ces hommes si communs aujourd'hui, il en a le signalement? quelle espèce de mal me veut-il faire? est-ce mon or, ma femme, ou ma réputation qu'il couche en joue? ou bien ne feroit-ce qu'un ennuyé qui en cherche un autre? en ce cas, le mal feroit léger, tâchons, pour l'amuser, d'en faire l'aveugle instrument de nos desseins; ainsi travaillent des ames que l'intérêt infecte de son noir poison; regarder autour de soi, se tourner & se retourner d'un côté sur l'autre, pour diminuer un peu le mal-aise, tâter & retâter sans cesse les hommes & les choses, ainsi se passe le court instant qui sépare la vie de la mort.

L'escroquerie, le vol, la raillerie, l'insulte nous irritent, parce que nos biens & notre honneur sont à nous; c'est parce que chacun de nous en est l'unique dépositaire, que nous souffrons triplement, d'abord par la crainte, puis par la privation, enfin par la honte; sans le tien & le mien, il n'y auroit ni vol ni insulte, rendez tous les biens communs, ils ne feront plus volables, la violence & la ruse seront inutiles, & chacun protégé par tous deviendra invulnérable. Si les talens, l'industrie, ou le bonheur de ce voisin, de ce camarade à qui je porte envie, ne faisoient qu'augmenter une masse ou j'eusse ma part assurée, il ne feroit plus tant

mon ennemi ; si, tout appartenant à tous, rien n'appartenoit à personne, quand le public auroit du superflu, chacun auroit assez actuellement, & ne seroit point tourmenté par la crainte de manquer ; enfin, si vous voulez que le mot de patrie ait un sens, que chaque citoyen soit sensible dans le tout, faites qu'il soit membre nécessaire d'un corps, dont il ne puisse être séparé sans douleur; portez toutes les facultés, tous les avantages, santé, force, adresse, esprit, courage, beauté même dans un réservoir commun, ou chacun n'ait droit de puiser qu'en proportion de son travail ; mais faites le corps juge de ce droit ; car, si la voix publique est injuste, lorsqu'elle n'est qu'une somme de jugemens isolés, qu'une consonance fortuite de voix formées dans le soliloque, les hommes assemblés en nombre médiocre, sans en excepter les voleurs même, jugent assez bien de ce qui est utile à la communauté, &, sans compter que l'envie travaille plus hardiment dans les ténèbres, il arrive souvent, par une réaction favorable aux gens de bien, que l'envie qu'inspire un envieux, fait rendre justice au vrai mérite. Notez d'infamie la paresse, & les personnalités, deux sources intarissables de ruses, de violences & de divisions ; donnez un autre cours à l'honneur, &, par la force de l'éducation, de l'exemple, de l'inspection générale, & des autres moyens connus

donnez à l'opinion une forme telle, que chacun ne ſoit plus fier que de ſa miſe dans le tréſor commun, & honreux que de ſon inutilité. Par ces diſpoſitions, dont quelques-unes ne ſont point incompatibles avec l'ordre préſent, vous verrez les opérations politiques ſe ſimplifier d'elles-mêmes, & c'eſt alors ſeulement, que la plus petite partie ne pourra être bleſſée, ſans que le corps entier s'en reſſente; c'eſt alors qu'on verra, dans le corps politique, cette indiviſibilité, cette unité de ſentiment qu'on obſerve dans le corps humain. Il ſe gliſſera toujours un peu d'envie entre les membres; mais, cette paſſion n'étant plus excitée par cette foule de ſtimulans qui la provoquent aujourd'hui, perdra ſon effrayante énergie, & ne fera plus qu'entretenir une louable activité.

Faites des choſes ſemblables, ou ne faites rien; car, vos fauſſes meſures ne font qu'aggraver & multiplier nos maux. Tous vos codes compliqués portent ſur la haine; le vrai bonheur, ſimple dans ſes moyens, comme dans ſon but, doit être aſſis ſur une autre baſe. O hommes méchans, ſans génie & ſans courage, hommes foibles & infortunés, qui ne ſçavez pas même faire le mal que vous voulez, combien de fois faudra-t-il le répéter? bienveillance mutuelle, communauté de dangers, de forces & de biens, douce habitude de vivre enſemble, combat généreux de ſervices & de bienfaits,

voilà les vrais élémens du bonheur ; des sentimens doux, voilà les seules armes avec lesquelles on puisse renverser ce mur épais que l'esprit usurpateur & l'esprit conservateur ont élevé entre chaque citoyen & l'ami que la nature lui avoit donné, mur que nos loix arcboutent d'une manière effrayante pour qui connoît la cause de nos maux ; en un mot, l'esprit du Christianisme, habilement fondu dans le système politique, rendroit à jamais inutile cet appareil monstrueux de loix empruntées en tous lieux, de coutumes disparates, d'usages sans raison, de projets sans buts, & de calculs pénibles, qui nous rend à grands frais, si malheureux. Sans cet esprit, les meilleures loix ne seront jamais observées, avec cet esprit, les loix seroient inutiles.

Mais, tant de perfection entre-t-il dans des ames dépravées par la haine & les préjugés qu'elle enfante & qui la nourrissent ? j'en doute ; l'œuvre des siècles n'est pas facile à détruire, comment ruiner cet édifice de mensonge & de vanité, par où l'entamer ? triste résultat que je voudrois me cacher ! il est aujourd'hui cent fois plus facile de faire du mal aux hommes que de leur faire du bien, cent fois plus aisé d'usurper l'Univers entier, que de vivre en paix, content de peu, content du sien, sans se permettre la moindre ruse pour sa défense ; grefferez-vous la vérité sur des ames qui ont perdu le sentiment de leur dignité ? elle se change en poison pour les cœurs

gâtés qui ne peuvent plus se l'assimiler. Un homme de bien, à force de méditer, trouve-t-il un remède ? il n'a rien de plus pressé que de le communiquer, il dit au méchant : tiens, mon frère, nous nous trompions, ceci adoucira tes maux ; le méchant prend cette vérité, d'un air ironique, & en niant le don ; il la regarde, la retourne, la façonne, en fait un poignard, & le lui enfonce dans le cœur. Comme un voyageur allant, en huit jours de navigation, des rives stériles & infectes du Tibre, aux côtes fertiles & saines de Gênes & de Savone, se trouve incommodé par l'air salubre qu'on respire dans cette dernière contrée, & tombe malade, pour être passé, sans précaution, du mal au bien ; l'homme dépravé, ne peut plus, sans danger, respirer l'air de la vérité ; la science qui entre dans un méchant, non préparé, l'empoisonne & le rend pire ; de la vérité à la perfidie & à l'hypocrisie, le saut est trop grand ; pour agir plus sûrement, il faudroit parcourir toute la gradation, en passant par les demi-honnêtes gens, par ces gens qui marchent le jour & la nuit, soufflant le chaud & le froid, goûtant du bien & du mal, un pied dans le vice & l'autre dans la vertu.

Trop foible, trop borné pour embrasser ce vaste plan dans son entier, je me chargerai, du moins, de la partie la plus facile. Société des gens de bien, troupe d'élus, hommes rares, dispersés, & perdus, comme moi, dans ce monde aveuglé, mais dont le

nombre eſt encore aſſez grand, pour qu'il ſoit doux de vivre, vous, que la providence a ſemés ſur cette terre d'épreuve & de menſonge, pour rallentir le cours de la dépravation générale, & donner une retraite à la vérité; vous, qui pouvez m'entendre, écoutez, c'eſt à vous que je parle; vous êtes mes concitoyens, vous êtes ma patrie, vous êtes ma famille; je me réfugie dans votre ſein, & me conſacre à votre ſervice; vous me verrez, toujours fidèle à vos ſaintes maximes, toujours dévoué à la défenſe commune, inventer ſans ceſſe des machines pour nous tirer de deſſous cette maſſe d'hommes corrompus qui nous écraſe. Commençons par nous défaire de notre zèle, il nous ſeroit pernicieux parmi des gens ſi bien armés, & afin d'étouffer pour toujours ce cri d'indignation qui s'élève au fond du cœur contre les injuſtices de toute eſpèce, plongeons un peu dans la connoiſſance de l'homme & des reſſorts qui le meuvent à ſon inſçu. Je vais vous montrer le méchaniſme, & le jeu intérieur du méchant; quand vous le verrez de ſang-froid jouer devant vous, il ne vous paroîtra que foible, & vous lui pardonnerez; il eſt bon auſſi, dans les aſſauts de cette multitude qui parle de mieux en mieux, & qui ne mûrit point, de ſe faire une ſorte de Tactique morale; d'abord, pour ſe défendre ſoi-même, puis, pour garantir les infortunés de leur propre témérité.

Or, cette science se réduit à deux problèmes généraux qui n'ont encore été résolus qu'en partie; sçavoir : 1°. Deviner quelles sont les passions & les idées, soit actuelles, soit habituelles, d'un homme quelconque, ses actions & tout son extérieur étant donnés. 2°. Lui inspirer tels sentimens & telles idées que l'on veut; soit pour le soustraire simplement à l'ennui & le remuer, ce qui est l'objet immédiat des Arts proprement dits; soit pour l'empêcher de faire le mal, & le forcer à faire le bien, ce qui est le véritable but de la morale pratique.

Quant au premier problème, pour le simplifier & le résoudre plus aisément, nous nous permettrons quelques observatious préliminaires.

Avant toute connoissance, avant que l'homme ait senti, il n'est susceptible que de pures sensations, & de deux sentimens, l'appétit & l'aversion, sentimens simples, irréfléchis, qui sont l'effet de deux mouvemens opposés & également simples, l'un du centre à la circonférence, & l'autre de la circonférence au centre, dont le principal foyer est la région épigastrique, & qui ont pour cause l'analogie & l'opposition de la matière de son corps avec elle-même ou avec la matière extérieure; mais, dès que l'enfant a été instruit par le sentiment, ces deux mouvemens sont presque toujours précédés, accompagnés, ou suivis de deux autres mouvemens relatifs aux premiers, lesquels ont leur siège dans le

cerveau ; par l'un, il décompose les êtres, sépare ceux que la nature a unis, les examine un à un, saisit leurs différences, les démêle, & les connoît; c'est encore en vertu de ce mouvement qu'il découvrira dans la suite les obstacles, les abus, les dangers & les inconvéniens, c'est-à-dire, les différences ou les oppositions des moyens qu'il employera ou voudra employer, avec les diverses fins qu'il se proposera ; par l'autre, il saisit les analogies des êtres, réunit ceux que la nature a séparés, les assemble, les groupe, les compose, & reconnoît ceux qu'il a déjà vus ; c'est encore par ce mouvement, qu'il trouvera les occasions, les remèdes, les ressources, les expédients, c'est-à-dire, les analogies de ses moyens avec ses fins; en un mot, il n'est plus affecté d'aucun sentiment, qu'il ne s'y joigne un travail de la tête, un calcul de probabilités, fondé sur des comparaisons d'une partie de son être à une autre partie, des objets à lui, ou des objets entr'eux, faites d'après lui-même, ou d'après ses maîtres de toute espèce; dès-lors, les sensations, les sentimens proprement dits, & ces espèces de sentiment renouvellé, que nous appellons des souvenirs purs, comparés, ou combinés, marchent toujours ensemble; enfin, le double mouvement supérieur, & le double mouvement inférieur, se correspondent tellement, que l'un ne va plus sans l'autre, & que par

l'eſpèce & les degrés de l'un, on peut toujours connoître l'eſpèce & les degrés de l'autre.

Cette analyſe eſt très-conforme à l'expérience; car, lorſqu'un homme aime ou hait un objet avec lequel il a un rapport néceſſaire, ſa tête ſe met auſſi-tôt en action, & il compare; ſi, au contraire, il a commencé par comparer, c'eſt toujours une paſſion qui ſoutient ſon attention, & à la fin de ſon calcul, il arrive toujours de ces deux choſes l'une, que le réſultat de ſes réflexions fait naître quelque ſentiment, ou que ſes réflexions ſont terminées par quelque ſentiment irréfléchi.

Or, les analogies, ou probabilités *pour*, produiſent l'eſpérance; les différences & les oppoſitions, ou probabilités *contre*, engendrent la crainte; ainſi, dès que l'homme a commencé de connoître, ſes appétits & ſes averſions, étant toujours accompagnés d'un calcul de probabilités, quand il s'agit de l'avenir, d'avancer, ou de reculer, de faire, ou de ne pas faire, tous ces ſentimens réfléchis, que nous appellons des motifs, des buts, des intentions, des volontés, & qui ſont l'objet de la morale, ſe réduiſent à deux eſpèces, ſçavoir, l'eſpérance & la crainte; mais, comme chacun des deux mouvemens du cerveau peut être accompagné d'amour ou de haine, ſuivant les cas, les deux mouvemens ſupérieurs, combinés avec les deux mouvemens infé-

rieurs, nous donneront quatre combinaisons ou espèces; sçavoir, l'amour avec probabilité *pour*, ou amour espérant; l'amour avec probabilité *contre*, ou amour craignant; la haine avec probabilité *pour*, ou haine espérante; enfin, la haine avec probabilité *contre*; ou haine craignante. En effet, s'il résulte de mon calcul, de mes comparaisons, probabilité d'obtenir, de conserver, ou de recouvrer l'objet que j'aime, j'espère; sinon, je hais. S'il y a pour moi probabilité, de vaincre, de fuir, d'éloigner, ou de détruire l'objet que je hais, j'espère; sinon, je crains.

Si l'on vouloit envelopper dans la définition toutes les passions possibles, simples ou composées, avec leurs degrés & leurs nuances, soit qu'elles ayent pour objet le passé, le présent ou l'avenir, il faudroit dire qu'elles se réduisent toutes à l'appétit & à l'aversion, purs ou combinés avec le sentiment, réfléchi ou irréfléchi, de sa supériorité ou de son infériorité; ce qui nous donneroit dix combinaisons, espèces, ou classes de sentimens, sçavoir, les deux simples, & les huit composées. Si l'on y ajoutoit la considération du tems, il faudroit multiplier ce dernier nombre par 3, ce qui donneroit 24 combinaisons; je n'ai pas dit de multiplier par 10, parce que les deux sentimens simples ne peuvent se rapporter qu'à un objet présent. Mais, comme notre théorie ne regarde que l'action ou la passion future, que d'ailleurs

il y a fort peu de sentimens absolument irréfléchis dans l'homme civilisé, pour simplifier notre sujet, nous en dégagerons toutes les combinaisons rares, nous en tenant aux quatre plus ordinaires.

Toutes les passions qui ont l'avenir pour objet, étant ainsi réduites à quatre classes, nous ne nous perdrons plus dans cette nomenclature confuse dont on a chargé la morale, & qui embarrasse si fort ceux qui veulent traiter cette science avec méthode. Notre premier soin a été d'analyser le physique de l'homme, sans penser à tous ces mots si mal définis; actuellement, quelque nom de passion qu'on nous présente, nous devons le classer sur le champ, ou notre analyse est mal faite. C'est beaucoup, mais ce n'est pas tout; la détermination des espèces, ou classes, n'est autre chose que l'invention de l'ordre dans lequel on peut ranger les objets le plus commodément, c'est la découverte d'un moyen commode pour babiller à l'infini sur ce sujet, sans se perdre, avec gloire & sans utilité; voilà ce que n'ont pas senti les philosophes de ce siècle; c'est l'ignorance de cette vérité qui a élevé si haut les parleurs, & les a fait s'asseoir avec arrogance sur la tête des praticiens. La science des degrés, tant dédaignée, si méconnue des poëtes & des orateurs, est la véritable science; c'est par elle que la théorie & la pratique se touchent.

Or, pour déterminer les degrés en morale, il faudroit

faudroit conſtruire, à force d'obſervations & d'expériences, deux échelles doubles, l'une, pour l'amour eſpérant & craintif, l'autre, pour la haine eſpérante & craintive; puis, après avoir claſſé & défini, par ce moyen, toutes les paſſions que nous avons aſſez bien obſervées, pour pouvoir leur donner des noms qui les retracent, chercher quelle place, & quel eſpace, chacune d'elles occupe dans ſon échelle; &, comme il ſeroit impoſſible d'en calculer toutes les nuances, ſans ſe jetter dans le progrès à l'infini, il faudroit, dans l'eſpace que chaque paſſion occupe, marquer trois points; ſçavoir, ſon maximum, ſon minimum, & ſon degré moyen; ces trois points, une fois reconnus, ſerviroient, en quelque ſorte, de jalons pour meſurer les degrés intermediaires. Suivant cette manière d'enviſager les paſſions, la colère, qui ne paroît pas facile à claſſer, occuperoit le haut de la colonne de la haine eſpérante; en effet, cette paſſion n'eſt autre choſe que la haine combinée avec le ſentiment de ſa ſupériorité, ou avec l'oubli de ſon infériorité, ce qui eſt la même choſe; la preuve de cela, c'eſt qu'on voit la crainte lui ſuccéder, auſſi-tôt que, les comparaiſons ayant eu le tems de ſe faire, notre adverſaire nous paroît ſupérieur, & l'honneur qui nous ſoutient alors, n'eſt autre choſe que la honte, c'eſt-à-dire, la crainte des jugemens humains, combinée avec un peu

d'espérance dans la fortune, & assez fort pour effacer notre premier calcul.

Il paroîtroit naturel, pour avancer la construction de la double échelle, d'étudier chez nous, à l'intérieur, & à l'extérieur, dans les solides, & les fluides, les qualités & les mouvemens, qui répondent aux sentimens & aux idées des divers ordres, nombre à nombre, espèce à espèce, degré à degré, & de vérifier ces observations en les répétant sur les autres, avant de les généraliser; mais, il ne seroit pas facile de saisir ainsi les degrés majeurs, les grands intervalles, & encore moins, les degrés de degrés; car, dès que nous supposons l'homme, agité par des passions, nous le supposons hors d'état d'observer; tout ce qu'on pourroit faire, ce seroit de les analyser lorsqu'on est revenu au calme & que le souvenir en est récent; ou encore de remarquer, soit en nous, soit dans les autres, les choses qu'elles nous font faire le plus ordinairement, tout en cherchant à se cacher; mais, comme tous ces moyens seroient lents & équivoques, le plus court & le plus sûr, est de recourir aux signes qui les décèlent, & d'en étudier le maximum dans les personnes qui ne daignent, ou ne peuvent se contenir; afin que, les espèces une fois reconnues, on puisse saisir les nuances imperceptibles dans les plus dissimulés.

Pour ne pas nous perdre non plus dans cette im-

menſité de ſignes, nous ne pouvons mieux faire que de les rapporter aux cinq ſens, c'eſt - à - dire, aux cinq inſtrumens d'obſervation, ce qui nous donnera cinq claſſes qui les comprendront tous; & quoique l'odeur & la ſaveur de nos différentes parties, puiſſent donner de très-bonnes indications ſur la conſtitution phyſique & morale, nous exclurons ces deux ſens, pour abréger, & ne tenir compte que des ſignes les plus ſenſibles. Nous n'aurons donc plus que trois claſſes de ſignes, ſçavoir :

1°. Pour la vue. L'eſpéce & le degré de couleur, de lumiére & d'ombre; le volume, l'attitude, la forme, le profil, la face, les proportions, & les diſtances des parties; le mouvement fort ou foible, vif ou lent, énergique ou mou, gradué ou à ſoubreſauts; entrecoupé rarement ou fréquemment, vivement ou lentement, &c... &c... &c...

2°. Pour l'ouïe. Le timbre, le volume, la force, la clef, l'étendue, le mode, le ton, le mouvement avec toutes les circonſtances dénombrées ci-deſſus; & en général, l'expreſſion de la voix, ſes inflexions, & ſes paſſages, rapides ou lents, du grave à l'aigu, du fort au foible, du vif au lent, &c... &c.. &c...

Remarquez que, ſi l'on conſidère les ſignes conventionnels qui ſe rapportent à ces deux ſens, on peut connoître le nombre, l'eſpèce, l'intenſité, & la ſucceſſion rapide ou lente des ſentimens & des

idées, par le nombre, l'espèce, & la succession de ces signes qui sont destinés à les représenter.

3°. Pour le tact. La figure, allongée ou raccourcie, ronde ou anguleuse, aiguë ou quarrée; les éminences & les cavités; le volume, la consistance; les plis de la peau, nombreux ou rares, droits ou sinueux, creux ou superficiels, (à quoi il faut ajouter leur lieu;) la rudesse ou le poli, le degré de sécheresse ou d'humidité, de chaleur ou de froid, le mouvement du pouls, (espèces & degrés;) enfin, les mouvemens de toutes les parties, avec les circonstances ci-dessus.

Mais, comme cette énumération sèche & vague de signes simples & élémentaires seroit la chose du monde la moins instructive, si on n'y joignoit quelques applications, nous allons entrer dans quelques détails.

De ces divers signes tirés des qualités sensibles du corps humain, les uns sont propres au tout, les autres aux parties seulement, d'autres au tout & aux parties; il faut les considérer sous ces différens rapports, & s'attacher soigneusement aux qualités & aux mouvemens des parties qui sont le principal siège de la passion qu'on veut étudier.

De ces signes, les uns sont propres à un sens, d'autres à deux, il n'y a que le mouvement qui appartienne à tous les trois; mais, tous ces signes

n'étant que des effets variés d'une cause commune, sçavoir, le mouvement ou la chaleur, ce qui est presque synonime dans le corps humain, à certains degrés du mouvement, sont liés des masses de signes dont l'apparition est simultanée.

Les plus mauvais signes sont ceux qui se tirent de la parole & de l'expression du visage; nous sommes tellement habitués, dès l'enfance, à composer ces deux parties de notre extérieur, forcés par les contradictions & la tyrannie, & guidés par la crainte & la honte, qu'il est très-difficile d'en saisir les nuances dans un homme bien maître de lui. Mais, tandis que nous fermons avec effort une des portes de notre ame, cent autres s'ouvrent malgré nous; car, l'attention qui est toujours l'effet d'un spasme dans les organes, ne peut avoir lieu dans toutes les parties à la fois. Ainsi, il faut recourir à ces membres que le dissimulé oublie, ou qui parlent malgré lui.

Rien ne nous trahit comme le mouvement des yeux; & même la position du rayon visuel, relativement à l'horizon, est un excellent signe; si l'on imagine un plan, dont la ligne qui représente le rayon visuel, fasse partie, & l'homme, qui en observe un autre pour prendre ses avantages sur lui, marchant sur ce plan pour aller à son homme, le sens & les degrés de l'inclinaison de ce plan représenteront la peine ou la facilité qu'il aura pour le joindre, & le réduire; il faut gravir péniblement pour

arriver jusqu'à celui qui regarde de haut en bas; on tombe facilement sur son opposé; l'homme moyen est accessible, on y va par une plaine, mais il faut au moins se donner la peine de marcher.

Tel le mouvement des yeux, tel celui de la pensée; car, les souvenirs visuels que nous comparons & combinons, n'étant autre chose que des sensations de la vue foiblement renouvellées, & l'œil interne où ils s'opèrent, n'étant que l'extrêmité intérieure & invisible d'un même organe dont l'œil extérieure & visible est l'autre extrêmité, il en est de l'organe entier, comme d'un bâton qui ne peut pas se mouvoir plus vîte par un bout, que l'autre bout ne se meuve aussi plus vîte; mais, comme la volonté est le résultat des mouvemens du cerveau & du cœur, organes sympathiques, on peut dire avec assurance : *œil fixe*, *pensée & volonté fixes; œil mobile*, *pensée & volonté mobiles.*

Les qualités de la voix annoncent aussi les qualités de l'ame; la force & la tenue de la pensée dépend beaucoup de la force & de la tenue des organes qui forment la voix & principalement de celle des poumons; j'ai montré le rapport qui existe entre les qualités de l'air & celles de nos jugemens; cette relation est si étroite, qu'ils se purifient & se corrompent en même tems; or, à égale salubrité de l'air, la meilleure poitrine envoye le meilleur air, dans l'intérieur du corps, & avec lui, les juge-

mens les plus ſages & en même tems les plus conſtans. Il y a plus ; que chacun s'obſerve attentivement, il reconnoîtra que ſes jugemens, pour la juſteſſe, la netteté, la promptitude & la force, ſuivent exactement les qualités de ſa voix. Les François, nous dira-t-on, ont donc un jugement bien ſain ; ils ſont donc bien conſtans; car, chez eux, la monotonie de la voix fait partie du bon ton; je réponds qu'ils aiment, diſent, & ſont conſtamment les mêmes petites choſes, qui plaiſent à eux ou à d'autres, qu'ils gardent conſtamment le caractère & le ton de la ſemaine, pendant une ſemaine. Quoiqu'il en ſoit, leur gazouillement, comparé avec la mobilité & la frivolité de leur eſprit, prouve aſſez qu'ils ne ſont pas exception.

Croiroit-on que le nez, cette maſſe demi-charnue, demi-cartilagineuſe, qui paroît un hors-d'œuvre dans la phyſionomie, pût indiquer, en partie, le caractère, par ſa forme & ſon volume; cependant, rien n'eſt plus vrai. D'abord, il eſt certain que la grandeur & la conſiſtance de toutes les parties extrêmes & ſaillantes, eſt un ſigne de vigueur originelle; c'eſt une preuve que la force expanſive, qui, en pouſſant à la circonférence les molécules alimentaires, travailloit à augmenter & à développer les extrêmités, avoit beaucoup d'intenſité & d'activité; mais, outre que le caractère n'eſt pas uniquement l'effet de cette force, & qu'elle peut être diminuée

par une infinité de causes, soit avant, soit après la naissance, nous avons quelque chose de plus précis. J'ai remarqué que les personnes douées d'un nez camard, & en général, de narines fort ouvertes, étoient naturellement présomptueuses, suffisantes, glorieuses, bavardes, & très-portées à plaisanter, avec un air de dédain & de supériorité; qu'au contraire, les personnes à nez rabattu, épaté, applati, écrasé, ou pincé, étoient, de leur naturel, taciturnes, pusillanimes, défiantes, vaines, & plaisantes à l'Italienne. Quel rapport, direz-vous, peut-il y avoir entre ces choses? le voici : l'orgueil, dans l'homme, est le sentiment de sa force physique, ou morale, & la vanité, le sentiment de sa foiblesse; or; comme nous l'éprouvons tous les jours, le sentiment de notre force, purement machinal, est, toutes choses égales d'ailleurs, proportionnel au degré de salubrité, & à la quantité de l'air que nous respirons; cette quantité dépend du nombre & de la grandeur des meatus par lesquels nous l'absorbons; mais, comme on nous habitue, dès l'enfance, à respirer, la bouche fermée, l'air n'entrant plus que par le nez, il est clair que la quantité d'air aspiré, doit dépendre, à égale vigueur de poitrine, de la grandeur des orifices, soit intérieurs, soit extérieurs de cet organe, & principalement de l'ouverture des narines; car, d'un côté, ce seroit en vain que les passages intérieurs seroient très-ouverts

si ce premier passage ne l'étoit aussi, de l'autre, si les premiers sont originairement très-grands, les narines s'ouvrent nécessairement avec le tems; enfin, la capacité, & la grandeur de l'ouverture des narines dépend visiblement du volume & de la forme du nez; ainsi, de ce volume & de cette forme, dépendent les quantités d'air aspiré, le degré du sentiment de sa force, & par conséquent l'intensité de l'orgueil; il y a donc un rapport très-réel entre les qualités du nez, & celles du caractère.

Je m'attends à une objection; homme certain, homme systématique, homme à narines ouvertes, me dira-t-on, comme vous allez en avant, sans craindre ni attendre les observations des gens à narines serrées, vous ne voyez donc pas que vous prenez l'effet pour la cause; on n'est pas orgueilleux, parce qu'on a les narines ouvertes; mais on a les narines ouvertes, parce qu'on est orgueilleux; je réponds que, si le faiseur d'objections prenoit la peine d'aspirer de bon air, il auroit la mémoire plus nette, le jugement plus sain, & qu'alors, se rappellant la loi qui fait le sujet de ce livre, il l'appliqueroit en cet endroit; en effet, il y a ici, comme ailleurs, réciprocité d'action; la proposition directe & son inverse, sont également vraies; l'orgueil, en rendant les aspirations plus fortes, ouvre les narines, & les narines ouvertes, en facilitant le passage de l'air frais, contribuent à l'orgueil, en qualité

de circonſtance favorable. On reprend ordinairement, ſans diſtinction, tous les enfans qui, par inſtinct, portent fréquemment les doigts à leur nez, pour le déſobſtruer; cependant, cette habitude peut être utile à ceux qui, ayant les conduits intérieurs fort ouverts, auroient ſeulement les narines trop ſerrées. Quand la nature nous a refuſé un nez, il faut bien s'en faire un, ſous peine de n'en point avoir; celui qui parle, en reçut d'elle un fameux par ſa petiteſſe; il le refit, guidé par un bon avis; aujourd'hui il en poſsède un, d'eſpèce preſque royale, & que chacun peut conſidérer; or, cette circonſtance a peut-être un peu contribué à le rendre, de foible & puſillanime qu'il étoit, par inſtinct, confiant & sûr de ſon fait, par habitude.

Telle la conſiſtance de la peau, telle auſſi cette partie du caractère, qui dépend de la force élaſtique du cœur & de celle des poumons. Enfermez-vous dans un lieu dont l'air ſoit ſtagnant, à meſure que vous le corromprez en le reſpirant, vous ſentirez votre caractère & votre peau s'amollir graduellement; allez enſuite faire un exercice modéré, en plein air, vous ſentirez votre caractère revenir peu-à-peu; la peau, les muſcles, la poitrine, les jugemens, la volonté, tout l'homme, en un mot, ſe raffermira & ſe renforcera par degrés; mais, ce qui paroîtra plus étonnant, j'ai remarqué que, *toutes choſes égales d'ailleurs*, la manière dont les divers

hommes décompoſent les êtres, & les recompoſent, en ſaiſiſſant leurs différences & leurs rapports, eſt fort analogue à la texture de leurs différentes parties, mais principalement à celle de leur peau; par exemple, un homme, d'une organiſation délicate, qui a la fibre déliée, & la peau très-fine, prendra *naturellement* les êtres par maſſes plus petites, que ſon oppoſé; ſi on lui donne une certaine quantité de matière, un certain nombre d'êtres à obſerver, il y remarquera plus de différences & d'analogies, il y ſaiſira des nuances plus fines, dans un tems donné, que l'homme à fibre épaiſſe & maſſive. Pour peu qu'on révoque en doute cette obſervation, qu'on ſe donne la peine de comparer l'organiſation des femmes avec leur tour d'eſprit, leur goût & leur facilité pour les détails, on ſentira auſſi-tôt combien elle eſt juſte. Ainſi, on devineroit aſſez bien le phyſique d'un homme, en analyſant ſes opinions & ſon ſtyle. Cette diſpoſition de la nature paroît auſſi ſage que toutes les autres; car, les perſonnes d'une organiſation délicate, pouvant être bleſſées par de plus petites cauſes, par de plus petits corps, il étoit néceſſaire à leur ſûreté qu'elles euſſent, dans les organes des ſens & dans le cerveau, une plus grande perſpicacité; or, cette qualité dérive de l'organiſation même; en effet, notre corps étant l'unique inſtrument que nous ayons pour meſurer les êtres

immédiatement, quand la fibre sera déliée, la mesure sera susceptible de porter un plus grand nombre de divisions, les dégrés de l'échelle seront plus petits; il nous sera plus facile de subdiviser les corps, & nous serons naturellement portés à profiter de cette facilité.

J'ai ajouté ces mots, *naturellement*, & *toutes choses égales d'ailleurs*, parce qu'à un certain âge, la manière dont nous considérons les êtres dépend de beaucoup d'autres causes, entr'autres de la portée de la vue, & des habitudes que nos maîtres, brutes ou animés, nous ont fait contracter. Par instinct, les myopes décomposent les êtres, & différencient plus que les presbytes. Les premiers, obligés pour voir les objets clairement, & nettement, de s'en approcher beaucoup, les voyent sous un plus grand angle, en distinguent mieux les petites parties, sans compter qu'une vue courte, en mettant dans une espèce de nuit continuelle, doit rendre l'homme un peu timide, & le porter à regarder les objets de plus près; mais, comme les habitudes mentales sont analogues aux habitudes organiques, il doit être éplucheur, facile à dégoûter, difficile, & par conséquent envieux; au lieu que le presbyte, pouvant voir de fort loin, ne se donne pas si souvent la peine de s'approcher, prend les êtres par grandes masses, aime à généraliser & à composer; enfin,

ne voyant pas si bien les petits défauts, les petites taches, il doit jouir davantage, & par conséquent être plus aimant & plus indulgent.

Mais, remarquez comme les hommes sont guidés sûrement par l'instinct, & à leur insçu; les épithètes dont ils se servent pour qualifier les divers caractères, sont aussi celles qu'ils employent pour exprimer les qualités de la matière dont ces caractères sont l'effet; ils disent: un caractère mol, tendre, doux, poli, rond, ardent; dur, aigre, âpte, aigu, froid, &c. ne diroit-on pas que les premiers hommes, qui ont composé les élémens des langues, jugeoient des caractères au tact; delà, peut-être, cette expression qui s'est conservée, *il a le tact fin.* les expressions primitives auront perdu leur justesse, parce que les caractères ne sont plus le produit du naturel de chaque homme, c'est-à-dire, des qualités originelles de sa matière, mais des habitudes que ses maîtres lui font contracter.

Pour peu que nous considérions avec attention, le méchanisme de l'homme, nous ne serons point étonnés de cette connexion étroite du physique & du moral. En effet, les sentimens & les idées qui leur sont analogues, se produisent, se font naître réciproquement, & vont toujours ensemble; les qualités de la matière, & les mouvemens naissent aussi les uns des autres; de plus, les sentimens & les idées analogues, sont toujours précédés, accom-

pagnés, ou suivis de certains mouvemens, & de certaines qualités, & le tout ensemble est lié aux sensations des cinq ordres; ainsi ces cinq choses, sensations, sentimens, idées, qualités de la matière, mouvemens, sont réciproques, se produisent les unes les autres & se correspondent, tems à tems, lieu à lieu, espèce à espèce, nombre à nombre, dégré à dégré; en sorte que, quelque soit celle des cinq qui a lieu la première, les corrélatives s'ensuivent toujours. Ajoutez à cela que chaque passion a dans l'intérieur du corps un foyer principal & propre, (répondant à un autre foyer extérieur), sçavoir le viscère ou l'organe qui sépare & contient l'humeur analogue à cette passion; or, quand, par des causes intérieures ou extérieures, physiques ou morales, ce viscère est en irritation, il attire à lui avec beaucoup de force les autres humeurs, en vertu de cette loi du corps humain assez connue, & que j'étends ici; *ubi calor, acre frigus, dolor, voluptas, & motus, illuc sanguis & alii humores confluunt;* ces humeurs attirées prennent la qualité de celles du viscère attirant, & en retournant chacune à leur réservoir, elles communiquent cette qualité à tout le corps; de même, si la quantité de l'humeur que sépare & contient ce viscère, est augmentée par la température, les alimens, le régime, ou les passions, l'organe intérieur est en irritation, & les mêmes conséquences ont lieu;

car l'action est toujours réciproque entre les solides & les fluides ; par exemple, si un air sec & chaud, des alimens, ou des exercices échauffans, un affront, des obstacles violens à l'accomplissement de nos desirs, irritent la région du foye, les autres humeurs seront portées rapidement vers ce viscère ; elles prendront des qualités analogues à la bile ; cette humeur augmentée en quantité & en qualité, rentrant dans la circulation, se distribuera dans toutes les parties, & l'homme sera tout irritation, tout bile, tout colère ; ou, pour parler plus exactement, cette humeur prédominera partout, & toutes ses idées se tourneront à la haine & à la vengeance ; or cet effet aura lieu ; soit que la région du foye soit irritée par une cause locale, par des sentimens, par des idées, par des causes intérieures ou extérieures, physiques ou morales, & lorsque toutes ces causes concourront, l'effet sera prodigieux. Les divers foyers intérieurs ont, à l'extérieur, leurs corrélatifs qui sont toujours affectés semblablement ; car quoique chacun des foyers intérieurs réponde à tout le corps, & puisse l'affecter en entier, il y a toujours quelque partie avec laquelle il est plus étroitement lié, & qu'il affecte plus sensiblement que les autres ; or, dès que ces correspondances, qui sont la plus belle partie de la Médecine, seront bien connues, par les qualités & les mouvemens des foyers extérieurs, on con-

noîtra auſſitôt les qualités & les mouvemens des foyers intérieurs, avec les ſentimens & les idées qui s'y rapportent. On dit que le viſage eſt le miroir de l'ame; d'abord cela n'eſt vrai que des perſonnes ſincères, dans les autres, ce miroir eſt ſouvent infidèle; le viſage eſt le principal inſtrument du fourbe, & à la réſerve d'un premier mouvement aſſez vrai, qu'il ne peut retenir, & qu'il faut ſaiſir à la volée, il ne montre que ce qu'il veut qu'on voye; voici le véritable ſens de ce proverbe; les mouvemens & les qualités de l'intérieur ſe prononcent mieux ſur le viſage que partout ailleurs, & cela par trois raiſons: 1°. Cette partie du corps étant compoſée d'un grand nombre de parties dont la figure eſt très-variée, fournit, par ces différences, un grand nombre de ſignes, & on y peut tracer des diviſions plus fines. 2°. Elle eſt toujours découverte. 3°. Comme nous avons toujours les yeux attachés ſur cette partie, nous la décompoſons & nous la connoiſſons mieux; mais, ſi l'homme étoit entiérement nud, dans bien des cas, on ceſſeroit de s'adreſſer au viſage, pour connoître ſes diſpoſitions, & pour un œil exercé, il ſeroit tout viſage. Enfin, comme l'homme eſt creux en tout & par-tout, qu'il eſt percé dans tous les ſens, que tous ſes vaſes ſe communiquent, que tous les ſolides & les fluides ſont contigus, les qualités & les mouvemens paſſent ſans ceſſe de

l'intérieur

l'intérieur à l'extérieur, & du dehors au dedans, aucune partie ne peut être vivement affectée, que tout l'homme ne le ſoit d'une manière analogue. L'homme ſera donc, en quelque ſorte, de verre pour un œil pénétrant, ſes paſſions & ſes idées viendront s'écrire ſur toutes les parties de ſon enveloppe; il ne pourra pas faire un mouvement, qu'il ne faſſe un aveu forcé ou volontaire, &, comme tous les ſignes ſe tiennent, un ſeul bien prononcé & bien ſaiſi en vaudra cent.

La grande chaleur produit naturellement vîteſſe, ſéchereſſe, & bile, au dedans & au dehors du corps humain; le grand froid produit, lenteur, humidité, & pituite; l'inverſe de cette double propoſition eſt également vraie.

La douce chaleur qui produit, accompagne, ou ſuit le mouvement expanſif, lent & gradué, avec les douces affections, chaſſe doucement à la circonférence les fluides, ſans âcreté, tels que le ſang & la lymphe, humecte ainſi les parties extérieures, les amollit, les aſſouplit; elle en gradue, & en adoucit tous les mouvemens. Delà, l'action modérée, moëlleuſe, meſurée, gracieuſe, des perſonnes affectées de ſentimens doux.

La chaleur exceſſive qui produit, accompagne, ou ſuit le mouvement bruſquement expanſif, & les paſſions violentes qui y ſont liées, chaſſe rudement à la circonférence avec le ſang, les humeurs âcres

& irritantes, qui remuent convulſivement les parties extérieures ; delà, les ſacades & les ſoubreſauts des bilieux, des ſçavans exacts, & des gens qui n'aiment qu'eux-mêmes. Toute paſſion, toute occupation qui fait beaucoup réfléchir, envoye les humeurs à la tête, & en prive les parties inférieures ; elle concentre dans cette partie la chaleur & le mouvement ; elle rend moins fréquens, les mouvemens de la région épigaſtrique, en donnant le goût de la ſolitude, & en détachant des autres hommes, qu'elle fait regarder comme des rivaux, & comme des obſtacles ; de plus, la concentration de la chaleur & du mouvement dans la tête, y produit une vîteſſe prodigieuſe, &, comme cette partie eſt une des deux origines du mouvement, quand il ſe tranſmet aux parties inférieures, & à l'extérieur, il conſerve ſa vîteſſe initiale. De plus, comme l'effet & la cauſe de toutes les paſſions violentes, ambition, avarice, amour, eſt une très-grande chaleur, que la grande chaleur produit des mouvemens rapides, deſsèche les parties & les imprègne de bile, tout homme, agité d'une grande paſſion, doit être un homme à ſacades.

Le foible degré de chaleur qui produit, accompagne, ou ſuit le mouvement très-lentement expanſif, & la ſtupidité qui y eſt liée, envoye lentement à la circonférence, des fluides trop aqueux qui abreuvent, amolliſſent exceſſivement les parties extérieures,

& rendent la fibre lâche, ce qui, avec la lenteur du mouvement originel, produit l'action lente, tardive & niaise des ſtupides; de plus, comme les perſonnes de cette complexion, ont une tête ſans action, ces fluides aqueux ſe précipitent vers le bas, en vertu de leur péſanteur, nouvelle cauſe de lenteur.

Les mouvemens gauches, mal développés, mixtes, entrecoupés, & les fréquens arrêts qui accompagnent l'irréſolution & la timidité, peignent très-bien les combats de l'eſpérance & de la crainte, de la vanité & de la prévoyance, du déſir & de la honte; on y voit les victoires & les défaites alternatives de ces paſſions, la ſucceſſion rapide des deux mouvemens oppoſés, & l'immobilité qui réſulte de tems en tems de leur parfaite égalité.

L'amour heureux ſemble mettre de l'huile à nos pivots; l'ambition, la vanité, l'avarice, la colère, la haine y mettent de la craie; enfin, la ſtupidité y met de l'argille détrempée.

Mais, c'eſt ſur-tout dans les organes qui décèlent le mieux nos paſſions & nos idées, qu'on obſerve le plus aiſément ces qualités avec leurs cauſes & leurs effets.

Ce feu divin qui étincelle doucement dans les yeux d'un homme tendre, eſpérant, généreux, magnanime, & embraſé d'amour pour la grande famille; ce feu, qui jaillit de ſes yeux, s'élance d'œil

en œil, & se propage lentement autour de lui avec la bienveillance, n'indique-t-il pas l'humide chaleur, dont son cœur est pénétré, & qui se communique à tous les cœurs? Ainsi, dans une fraîche matinée de printems, les rayons du soleil, perçant le voile clair d'un nuage, bordé d'une frange magnifique où l'or joue avec les sept couleurs primitives, & roulé par le zéphir dans nos tristes contrées, répandent un humide chaleur à la surface de la terre, éveillent à la tendresse tous les êtres à qui il est donné de la sentir, & jettent sur cette vaste scène d'amour & de plaisir, un demi-jour qui respecte la beauté; la nature semble sourire à tous ses enfants; l'homme civilisé oublie un instant les biens dont la soif le tourmentoit, il se sent riche d'une maîtresse, & d'un ami; tous les animaux qui nagent dans les deux océans, s'élèvent vers la source de la vie, & semblent la chercher; les plantes relevées & développées, prennent une attitude plus gracieuse, les fleurs s'épanouissent, s'ouvrent à la volupté, & semblent prendre part à la fête qu'elles embellissent; tout ce qui vit, sent doubler son existence & brûle de la répandre; mille voix répétées par mille échos, chantent en mille langues différentes les louanges de la mère commune; tous ces accens variés, opposés, gradués à l'infini, forment une douce symphonie qui arrive à tous les cœurs; & l'homme sensible, qui jouit de ce spectacle,

s'arrête, ému, attentif; un doux frémiſſement agite ſes fibres; il ſent l'humide chaleur du plaiſir circuler dans ſes veines; toutes ſes facultés ſe balancent avec harmonie, & frappent l'accord parfait; il aime, & c'eſt tout dire.

L'œil fixe, dur, & ſec de l'avare, de l'ambitieux, de l'amant brutal, du lâche qui ceſſe une minute de trembler, ne montre-t-il pas l'immobilité, la tenſion, & la ſéchereſſe de ſon intérieur, qualités qui ſe répandent autour de lui avec la haine & l'affreux égoïſme? Ainſi, dans les ardeurs de la canicule, le ſoleil, élevé à plomb ſur nos têtes, & preſque immobile au haut du ciel, nous importune, nous fatigue par ſa longue préſence, & porte dans nos veines un feu âpre, une chaleur sèche, avec l'impatience & la haine.

L'œil blanc, terne & immobile du ſtupide, qui annonce & propage l'ennui, retrace le froid, l'humidité, & l'immobilité de ſon intérieur, & rien ne reſſemble davantage à ce gris monotone & ennuyeux, dont la nature eſt teinte un jour d'hiver, lorſqu'un nuage épais & tout d'une pièce, intercepte entièrement les rayons du ſoleil.

Or, obſervez que ce ne ſont point ici des figures poëtiques, de vaines comparaiſons, mais des rapprochemens de faits abſolument ſemblables, & dérivés des mêmes cauſes. On s'eſt moqué de ces

Poëtes Arabes, & de ces Romanciers Espagnols ou François qui donnoient le nom d'astres aux yeux d'une amante; ce rire est celui de l'ignorance; en effet, si le doux éclat des yeux d'une maîtresse produit en moi les mêmes sensations que les rayons du soleil tempérés par l'humidité, pourquoi ne donnerois-je pas le même nom aux causes analogues d'effets si semblables? on a eu raison aussi de comparer les débordemens, les bouffées & le fracas de la colère, aux éruptions des volcans, & aux convulsions éclatantes d'un orage; la nature, comme l'homme, accèlère & amplifie ses mouvemens pour détruire, & engendre dans le silence; l'instinct qui nous suggére ces comparaisons, nous guide plus sûrement que ces hommes exacts qui, n'éprouvant point certains sentimens, ne peuvent sçavoir à quoi ils ressemblent. L'homme n'est point isolé dans l'Univers; il est pressé de tous côtés par les causes secondes. Les qualités & les mouvemens qui produisent certains effets dans le monde, qui est le *tout*, doivent les produire aussi dans l'homme qui en fait partie.

Les qualités de la voix, autre signe excellent, résultant en grande partie de la disposition intérieure, décèlent ce qui se passe au dedans; elles dépendent à la fois des mouvemens, des qualités de la matière intérieure, & de celles de l'air, de la grandeur des orifices, & des cavités, &c.; or, le juge-

ment, les déterminations, la volonté, & le caractère, qui n'eſt que la ſomme de nos volontés, dépendent, comme nous l'avons dit, de ces cauſes, & de ces circonſtances; ainſi, à cet égard, il y a déjà un rapport entre la voix & le caractère. Il eſt rare qu'un homme qui a une poitrine foible, ait un caractère ſoutenu & conſtant; une volonté permanente ne peut être, lorſqu'elle eſt réfléchie, que le produit d'un long & patient examen du rapport des moyens avec la fin; car, ſi l'on n'a pas d'abord bien peſé ſa réſolution, il arrivera preſque toujours que les inconvéniens que le tems fait éclorre, ou montre dans l'avenir, obligeront d'en changer. Moins on réfléchit, moins on compare d'idées relatives à ſon but, avant de ſe déterminer, plus il en reſte à découvrir, plus on en découvre après coup, & plus on eſt expoſé à vaciller ou à rétrogader honteuſement. Quand un nouvel objet, phyſique ou moral, préſent ou éloigné, fait naître en nous un vif déſir ou une forte averſion, l'eſpérance & la crainte, tour-à-tour excitées, au plus haut degré, par la nouveauté, impriment d'abord un mouvement rapide au cerveau, la tête s'échauffe, les dangers & les reſſources, les expédiens, & les inconvéniens ſe préſentent en foule, & d'une manière confuſe, les fantômes prennent un corps, les riens s'enflent, les atômes deviennent viſibles, ou invente avec profuſion; mais, embarraſſé par cette multitude d'idées

contraires qui se croisent rapidement, distrait par ces idées naines qui font nombre, tiennent une place inutile, & étouffent les bonnes, on ne démêle pas bien les espèces, on ne peut distinguer, ni assimiler les images, on ne voit pas les sommes, & perdant l'avenir de vue, on achète bien cher des repentirs, en se laissant déterminer par le sentiment actuel. Au lieu qu'en prenant du tems pour délibérer, on passe insensiblement de la folie à la sagesse ; le mouvement du cerveau se rallentit, & la tête se refroidit, l'œil extérieur & l'œil intérieur s'arrêtent & se fixent; les fantômes s'évanouissent, les atômes disparoissent, il ne reste plus que des copies d'objets réels, fidèles, claires, nettes, distinctes, & bien terminées, les images opposées ou très-différentes se séparent, les images analogues se réunissent ; on voit peu-à-peu les idées se résumer, se grouper, se généraliser, se classer, se simplifier, & se présenter enfin en deux masses bien distinctes, assez inégales ordinairement, & faciles à comparer ; or, c'est à cette époque seulement qu'on est en état de choisir entre le pour & le contre, le combat & la retraite, l'action & le repos; c'est alors seulement qu'on sçait ce qu'on veut, & que, pour l'avoir bien sçu, on est capable de vouloir long-tems & fortement. Esprit, courage, volonté, pour conserver ces facultés, & les avoir toujours à sa disposition, il faut en être économe, & les semer lentement sur le tems & le lieu.

Mais, les personnes dont la poitrine est foible, sont rarement douées de cette patience qui sçait attendre l'heure du bon sens pour se décider ; car, l'air, ce fluide hétérogène, composé, en partie, de cette poussière impalpable & invisible, qui provient des chocs & des frottemens réciproques des corps solides, ou du choc de l'air même, en partie d'une infinité de fluides volatils & transparens qui se mêlent & se combinent avec lui ; ce fluide, dis je, varie sans cesse pour la quantité, la densité, la chaleur, l'humidité, la salubrité, &. diffère à chaque instant de lui-même; en sorte que, dans toute l'atmosphère, il n'y a pas deux pieds cubes d'air absolument homogènes ; chaque homme doit être diversement affecté par les masses d'air qu'il respire dans deux ou plusieurs aspirations prises de suite ; or, comme toutes les variations dans le physique de l'homme, principalement celles qui viennent de l'air, en produisent d'analogues dans le moral, & que les différences doivent être d'autant plus fortes & plus sensibles, que l'individu a la fibre plus susceptible, les personnes dont la poitrine est délicate, doivent humer, en quelque sorte, à chaque instant, des passions, des idées, & des volontés nouvelles, sur-tout lorsque respirant un air stagnant, dans un appartement bien clos, elles travaillent elles-mêmes à le corrompre.

De plus, une volonté constante est l'effet composé de l'habitude, ou de la réitération fréquente de certains mouvemens dans le cerveau, & dans la région épigastrique; &, pour que les organes contractent cette habitude, il faut qu'ils soient mûs de la même manière, un certain nombre de fois, & pendant un certain tems; mais les individus, à poitrine foible, arrivent plutôt & résistent moins longtems au spasme que produit dans le diaphragme, cet autre spasme qui a lieu dans la tête, & auquel tient l'attention; ils sont donc forcés, pour être sains, de varier beaucoup les objets de leurs sentimens & de leurs réflexions; le changement est pour eux un véritable besoin, &, de même que leur voix foible est un signe de la foiblesse de leur poitrine, elle est aussi un signe de la mobilité naturelle de leur caractère; notez que je ne parle ici que de la disposition naturelle; car on peut vaincre tous ces obstacles, à force de tems & de patience.

Voix sèche & criarde, voix de crecelle, de musette bretonne, voix de la tête, signe de caractère hautain, avare, dur, mutin, aigre, vain, ou emporté; cela dénote que, dans l'intérieur, la fibre est mal abreuvée & trop tendue.

Voix douce, tendre, onctueuse, un peu plaintive, voix de tourterelle, de flûte, de clarinette,

ſigne de caractère aimant, doux, compatiſſant, car c'eſt une marque de chaleur, d'humidité, & de tenſion médiocre.

Voix nazarde, bêlante, voix de mouton, de dindon, ſigne de ſtupidité; cela indique que la fibre eſt humide & relâchée.

Les pituiteux, & les jeunes gens, qui ont contracté une certaine habitude, ont ordinairement la voix baſſe, groſſe, & enrouée; car les qualités qui font baiſſer la voix ſont la longueur, la groſſeur, l'humidité, la molleſſe, & *la laxité* de la fibre, à quoi il faut ajouter la grandeur des cavités où la voix réſonne; or ces conditions réſultent le plus ſouvent du tempérament & de l'habitude mentionnés; les pituiteux nés tels, & ceux qui le deviennent, au moins inſtantanément, en trompant la nature, ont la fibre humide, molle, lâche & enflée; de plus, comme ils ſont forcés de touſſer & d'expectorer fréquemment, leurs fibres ſe groſſiſſent encore, & leurs cavités s'aggrandiſſent par ce violent exercice; mais, ce qui appuyera notre raiſonnement ſur les derniers, c'eſt qu'après une jouiſſance, la voix devient plus groſſe & baiſſe à-peu-près d'une tierce.

Par la raiſon des contraires, les bilieux doivent avoir la voix plus haute & plus aiguë, ainſi que les perſonnes privées de femmes & de leur ſupplément. Cependant, comme la voix eſt le réſultat

compliqué d'un grand nombre de circonstances ; ces règles souffrent des exceptions.

Mais, comme le mouvement est le signe commun & général, qu'il est la cause & l'effet de toutes les qualités sensibles, c'est le meilleur de tous les signes & c'est à celui-là qu'il faut s'attacher.

Et comme le mouvement d'une société, peut venir également de cette société ou d'un homme supérieur en talens, en caractère, ou en puissance, qui lui donne le branle, aux mouvemens d'une nation, & d'un corps d'hommes quelconques, l'on devinera une de ces choses, plusieurs, ou toutes ; le sexe, le tempérament, les habitudes, le degré d'esprit, la force de cœur, la santé, la perfection des Arts, les progrès dans la civilisation de cette société ou de la personne qui lui imprime le mouvement : *capisca che può capire, mà, mi sbaglio, ella capisce.*

Ainsi, pour completter cette théorie, il faudroit, après avoir construit l'échelle double des passions, construire une autre échelle semblable de qualités sensibles, dont les degrés répondissent à ceux des passions qu'ils désignent ; or, pour trouver la grimace, le ton, la mesure, le mouvement, &, pour tout dire, l'expression des passions, il faut recourir aux êtres les plus sensibles, les plus délicats, & les moins falsifiés par l'habitude, & les choisir encore

dans les classes qui ont une plus grande impuissance d'ame, tels que les enfans, les femmes, & les personnes qui ont le genre nerveux affecté.

La double échelle, une fois construite, on pourroit la placer sur les quatre murs d'une grande salle éclairée par le haut; quatre rangées de tableaux, représenteroient les quatre combinaisons principales, avec toutes leurs nuances; sur un mur, l'amour espérant avec ses degrès; à l'opposite, la haine craignante avec les siens; sur un des murs latéraux, l'amour craignant, & vis-à-vis la haine espérante; mais, comme chaque passion n'a pas la même intensité dans les divers hommes, que, par exemple, l'extrême colère d'un bilieux est plus violente que l'extrême colère d'un stupide, on voit aussi-tôt qu'il y a pour chaque individu, une double échelle particulière; or, pour renfermer toutes les échelles possibles dans l'échelle générale & publique, & avoir des points de ralliement, il faudroit la rendre triple, & mettre, dans la rangée supérieure, le maximum de chaque passion, & de ses nuances, dans la rangée d'en bas, son minimum, &, dans celle du milieu, son degré moyen. Par exemple, dans la rangée supérieure, seroit la colère du plus colère de tous les hommes, dans celle d'en bas, la colère du moins irascible, &, dans la rangée du milieu, celle d'un homme médiocrement emporté, & ainsi

de ſuite pour tous les degrés de chaque paſſion, & les degrés de degrés.

Une pareille collection ſeroit un répertoire pour les Peintres, pour tout le monde, un excellent livre de morale déterminée, & pour moi, l'accompliſſement de mon vœu, qui eſt de jetter une lumière vive & importune dans les ténèbres des cœurs corrompus, & de ramener, à force de ſcience, à l'état de ſimplicité, & d'ingénuité, où nous étions autrefois, à force d'ignorance. Voilà le vœu, & les indications; reſte à exécuter; c'eſt ce que je ferai moi-même, quand mes moyens répondront à ma bonne volonté.

La marche, pour connoître les paſſions & les idées habituelles, eſt à-peu-près la même, que pour connoître les paſſions & les idées actuelles; car, de l'acte ſimple à l'habitude, il n'y a d'autre différence que le nombre & la réitération des actes, & l'habitude n'eſt qu'une ſomme d'actes de même eſpèce; ainſi, de même qu'on connoît l'homme actuel par les ſignes actuels, on connoîtra l'homme habituel par les ſignes habituels.

On peut encore connoître le naturel & les habitudes de l'homme, en l'examinant à la fois ſous tous les rapports phyſiques & moraux, pour ſçavoir quels tems, quels lieux, quelle température, quels alimens, quels exercices, quels livres, quelles ſo-

ciétés il préfère ; quels rèves il fait le plus fréquemment ; lequel, dans les affaires, il trouve le plus souvent, des inconvéniens ou des expédiens ; si les expressions qui lui sont familières, sont encourageantes ou décourageantes, si elles sentent la louange ou le blâme, l'admiration ou le mépris ; enfin, quelles sortes d'humeurs il évacue le plus souvent dans ses maladies, & sur-tout celles qui sont opposées aux causes extérieures, telles que la température, les alimens, & en général, le régime ; par exemple, s'il vomit souvent de la bile, pendant l'hiver, & malgré le régime calmant, on peut le traiter de bilieux ; s'il rend souvent des phlegmes pendant l'été, & malgré le régime irritant, on peut le juger phlegmatique, & ainsi de suite. L'espèce de ses idées, de ses sentimens, & de ses actions ordinaires en songe le trahiront encore ; car, bien que les songes soient souvent incohérens, décousus, bizarres, cependant, comme ils sont composés de réminiscences combinées en mille manières, on peut dire qu'en gros ils sont le produit des habitudes sensuelles & intellectuelles, contractées pendant la veille ; & quelque bizarres que soient ces assemblages, en les analysant, & les réduisant à leurs élémens simples, on peut retrouver les actions & les passions dont ils ne sont que la réitération & le souvenir.

Enfin, comme tous les mouvemens, tous les

changemens de l'homme, & même ses inconséquences, ont, dans son intérieur, des causes & des effets étroitement liés, tout est signe pour un observateur, qui a toujours les yeux ouverts, &, si l'homme n'est pas mieux connu, la faute en est à notre paresse, & à notre étourderie.

Actuellement, passons au second problème dont l'objet est d'inspirer à un homme quelconque les sentimens & les idées que l'on veut.

Le plus sûr seroit de s'habituer de bonne heure, en travaillant beaucoup sur soi, à se donner, à tout moment, & à son gré, les passions qu'on a besoin d'inspirer aux autres, suivant cet antique précepte: *Si vis me flere, dolendum est primùm ipse tibi;* car, une fois qu'on sent la passion, on en a bientôt, & sans travail, toute l'expression, & on la communique aisément; mais, outre que cela n'est pas des plus faciles, dans bien des circonstances, il est bon de rester maître de sa tête, en maîtrisant celle des autres; or, pour y parvenir, il faut profiter de l'instinct machinal & irrésistible qui force les hommes à s'imiter les uns les autres.

Un sot fait rire ou bâiller l'homme d'esprit qui le méprise; un bouffon grossier va faire rire une armée entière de Suisses, qui ne le voyent ni ne l'entendent; il suffit, pour cela, que de Suisse en Suisse, il s'établisse une communication non interrompue, avec le plaisant de l'armée, & que chaque Suisse entende

entende ou voye son voisin; & non-seulement l'homme est forcé d'imiter, mais, l'imitation est un besoin de l'espèce, & contribue à notre santé, les plus grands & les plus longs plaisirs que les hommes goûtent, consistent à se réunir, & à faire, dire, ou chanter, les mêmes choses à l'unisson; il semble que l'homme, en tirant d'ailleurs le principe de son mouvement, délasse sa tête & ses autres organes. Mais, ce qui manifeste le mieux ce penchant de notre espèce, c'est l'ascendant prodigieux qu'a sur le vulgaire un homme ardent & courageux; s'il lève le bras, l'Univers lève le bras; s'il le baisse, l'Univers le baisse aussi-tôt.

On s'étonne qu'il y ait si peu d'originaux, mais il ne paroît pas que la nature, qui a fait l'homme imitateur & sociable, ait voulu qu'il y en eût beaucoup; elle semble créer par millions, les hommes-copies, & envoyer, de loin en loin, quelques originaux pour agacer, par la nouveauté, nos fibres engourdies, redonner une vie nouvelle aux hommes blasés, & opérer, à la surface de la terre, les changemens qui entrent dans son plan. Puisque l'imitation est si générale, il faut bien qu'elle vienne de quelque cause secrète, plus forte que notre volonté; voyez quelle peine l'homme le plus ferme & le plus éclairé éprouve à conserver son caractère dans la multitude; il y règne une sorte de contagion morale; pourvu qu'elle ait votre corps, elle aura bien-

tôt votre ame; pour se préserver de cette épidémie; pour avoir une ame à soi, il n'est qu'un seul moyen, c'est d'ôter son corps de la société, sinon tout-à-fait, du moins quelques heures chaque jour, afin de se ravoir dans le recueillement. La force d'ame est une production qui ne croît que dans le désert; si le philosophe, semblable à ce hideux animal qui, suivant la fable, combat avec le serpent, ne va de tems en tems se rouler sur son herbe, pour se guérir de ses plaies, & revenir au combat avec une nouvelle vigueur, les blessures de l'amour-propre empirent de jour en jour & l'orgueil est bientôt mis à mort, avec le philosophe qu'il soutenoit.

Les passions, les préjugés, les loix, les coutumes, les usages, les goûts, les modes, les maniéres, les mots, courent, volent, circulent, serpentent, vont & viennent, en tous sens, avec la rapidité de l'éclair, dans cet innombrable troupeau d'hommes sympatiques & contigus, qui s'électrisent tous à la fois; il ne faut qu'un seul homme bien pénétré du feu céleste, pour donner la commotion à tout un siècle.

Selon Démosthènes, l'action est la première, la seconde & la troisième partie de l'art oratoire; nous pourrions nous en rapporter à ce grand praticien; il vaut encore mieux en croire notre expérience journalière. Un homme à qui nous som-

mes attachés, nous touche beaucoup plus, par un air triste, morne, taciturne, que par la longue & fatiguante énumération de ses peines, soit qu'on se défie d'une douleur bavarde, soit qu'on regarde l'homme qui s'est plaint, comme moins à plaindre; un homme qui a l'air calme & serein, tranquillise méchaniquement son plus implacable ennemi; un homme joyeux répand la joie par la seule expression de son visage; en un mot, le jeu muet de notre corps, soutenu, tout au plus, de l'accent, sans voix articulées, persuade mieux que le discours le plus éloquent; tant il est vrai que chacun de nous, averti par sa propre conscience, guidé par l'instinct, ou instruit par un grand nombre d'épreuves, s'en fie moins à la langue conventionnelle qu'il voit n'être qu'un instrument banal de mensonge, qu'à ce langage primitif de toute la personne, que toutes les nations & tous les siècles sont forcés de parler de la même manière.

Les adjectifs italiens, dont les musiciens se servent pour désigner les différens mouvemens, *lento*, *largo*, *amoroso*, *andante*, *presto*, *prestissimo*, se rapportent aux différentes passions, & pour appliquer notre principe, aux différens degrés des deux mouvemens qui précédent, accompagnent ou suivent les passions; ce sont quelques dégrés de la double échelle que nous projettons, quiconque per-

fectionnera cette partie de la musique, perfectionnera notre théorie, & *vice versâ.*

Ainsi la solution du second problême se réduit à étudier au théâtre l'expression musicale, avec le jeu muet & accentué des acteurs, &c, ce qui vaut encore mieux, à étudier dans la vie commune, & dans toutes les classes, la gamme & le mouvement des passions, afin de se les incorporer par l'habitude; quand on y sera parvenu, on n'aura pas de peine à transmettre aux autres, par l'œil & l'oreille, non seulement ses sentimens, ses idées, ses volontés, & son être tout entier, mais encore ce qu'on ne sent pas.

Enfin, de même que les mouvemens, qui sont l'effet & la cause des qualités sensibles, sont les meilleurs signes, & contiennent en puissance tous les autres, ils sont aussi le moyen le plus général, le plus sûr, le plus simple, & le plus facile, pour transmettre les sentimens. Le son d'un tambour n'a rien de bien intéressant, ni de bien significatif; cependant le seul mouvement de ce rauque instrument, force nos membres à battre la mesure; un homme vif range à la sienne tous ceux qui l'entourent, sans employer le moindre son, & une fois qu'il les a maîtrisés, il les force à rallentir ou à presser la mesure en même tems que lui; ainsi, laissons-là nos vains discours auxquels les uns n'entendent rien, & dont les autres se

défient, & mettons-nous dans l'œil, dans l'oreille & dans tous les membres, les divers dégrés de la double échelle des mouvemens, nous inspirerons tel sentiment, & telle idée qu'il nous plaira; nous donnerons le ton & la mesure aux premiers sujets, par eux, aux maîtres des nations, & par ces maîtres, au monde entier.

Les agrémens de la société dépendent beaucoup de cette connoissance du cœur humain, de cette précision dans le coup-d'œil & les manières, qui fait qu'on sçait s'accommoder aux divers génies, pardonner les petites fautes journalières, souffrir que les hommes soient hommes, & jetter, en quelque sorte, entre le caractère d'un inconnu & le sien, un pont dont chacun passe la moitié, ou qu'on lui fait passer tout entier, s'il le faut, à l'aide d'une gradation insensible; où sont les hommes qui ayent ce talent? il en est peu, sans doute; mais, il en est encore assez pour honorer l'espèce humaine; on rencontre par le monde des hommes de peu d'apparence; on n'y fait pas d'abord attention, ils ne cherchent pas à attirer les yeux sur eux, plus occupés à diminuer leur volume, qu'à l'augmenter; peu-à-peu, ils s'ouvrent, se développent, s'épanouissent, & déployent les trésors d'un bon cœur, & les richesses d'un esprit cultivé; enfin, on s'y attache, de manière à ne pouvoir plus les quitter;

ſi la ſociété étoit toute compoſée d'hommes ainſi faits, les invectives de Rouſſeau contr'elle, paroîtroient bien injuſtes; malheureuſement il n'en eſt rien, & Rouſſeau n'a que trop ſouvent raiſon; outre les impertinens, *ex-profeſſo*, qui ne daignent pas étudier leurs manières, tout eſt plein de gens qui ſçavent, par cœur, leur code de politeſſe; ils ne manquent pas une formule; vous pouvez compter ſur tant de grimaces par heure; après telle grace, vous aurez telle autre; air, geſte, accent, chez eux tout eſt périodique, compté, péſé, meſuré; ils ſe donnent par fois un air de bonhommie; mais, le cœur n'y touche; entrez plus avant, vous les trouverez tout hériſſés d'aiguillons, ô Apega, que de pointes traîtreſſes ſous ce viſage uni & riant! la femme de Nabis embraſſoit moins cruellement ſes amis; écoutez-les, vous ne vous en trouverez guères mieux; fidèles à la meſure, ils vous aſſaſſinent au ſon des flûtes; d'abord, leur apparente douceur les fait rechercher; mais, à chaque fois qu'on ſe trouve avec eux, on ſe ſent mécontent d'eux & de ſoi, leur converſation n'eſt qu'un compoſé de petites aggreſſions, de petites perſonnalités, inſenſibles, une à une, mais dont la ſomme compoſe une maſſe d'impertinences, qui étouffe le ſentiment d'expanſion, & révolte l'eſprit le mieux fait; en les quittant, on ſe trouve affaiſſé, abattu, flétri, ſans en ſçavoir la cauſe; cet effet eſt aſſez compoſé, quelques-unes des

caufes ont été indiquées plus haut ; la principale, eft une vanité timide qui, fe fentant incapable de s'élever jamais jufqu'à l'orgueil, refte dans fon plan, rabaiffe tout ce qui eft au-deffus, & s'étend circulairement pour nuire, toujours occupée de prendre fes avantages ; les infortunés, qu'ils font aveugles ! que cherchent-ils ? le bonheur, la gloire, ce n'eft la route ni de l'un ni de l'autre ; *le mépris femé dans la plus mauvaife terre, rend cent pour un ; & la haine, ne rend que la haine.*

Les Platon, les Newton, les Charon, & leurs femblables, oublioient leur grandeur, en parlant aux autres hommes, & n'en étoient que plus grands ; cet homme, fi doux, fi liant, fi fimple, fi modefte, quel eft-il, ô Siliciens ? c'eft le premier des Athéniens, leur Magiftrat invifible, c'eft le grand Platon ; ils le touchent, & ne le reconnoiffent pas ; ainfi, Jéfus, le plus intrépide & le plus doux des enfans des hommes, étoit obligé, après mille exemples de vertus, après tant de miracles de bienfaifance, de fe nommer, pour être reconnu ; tant les vils humains adorent cette puiffance qui peut nuire, & méprifent celle qui ne peut, ou ne veut, que les fervir ; tant ils ignorent que le plus grand d'entr'eux eft celui qui, par fa fimplicité, eft le plus près de chacun, celui, que chacun prend pour foi-même, & dans lequel il s'aime & s'eftime.

Céfar, Céfar, faut-il qu'un ufurpateur ait eu

tant de vertus? comment, avec tant de ressources pour se suffire, & de générosité, daigna-t-il s'occuper à vaincre les Romains? voyez le fond de son ame. Un jour qu'il dînoit à Milan, chez un de ses hôtes, on lui servit des asperges; un esclave, trompé par une ressemblance de bouteilles, apporte une huile de senteur fort amère, au lieu d'une huile douce; César ne fait pas semblant de s'en appercevoir, & mange toute sa portion sans souffler; ses amis, plus délicats, font la mine, l'hôte s'en apperçoit, César les reprend sévèrement en leur disant : Ne vous suffisoit-il pas de n'en point manger, & de vous taire, sans humilier ainsi un hôte qui fait tous ses efforts pour vous bien traiter? quelle bonté dans un homme qui pouvoit tout! Ce n'est pas dans les guerres des Gaules, dans la bataille de Pharsales, qu'il est grand, mais dans ce trait qui devroit être gravé, en lettres d'or, dans tous les lieux où il y a des hommes assemblés (1); en comparant cette conduite avec l'affectation, les airs dédaigneux, & la bouffissure, du grand Pompée, on pouvoit prévoir que l'activité graduelle, & la poli-

(1) Les grands se piquent d'une noble aisance, en faisant l'éloge ou la critique des mêts, dans les maisons où ils sont invités; moi, je dis qu'ils ne sçavent pas vivre; ma preuve, c'est que la plupart d'entr'eux attachent leur honneur aux talens de leur cuisinier.

teſſe nuancée, l'emporteroient ſur l'orgueilleuſe indolence & l'arrogance qui heurte tout.

Celui-là ſeul eſt né pour commander, qui ſçait ſe faire obéir ſans ordres, & rendre heureux des ſujets qui ſe croyent ſes maîtres; celui-là ſeul, eſt Roi des Juifs & de l'eſpèce humaine, qui ſçait guérir, à la fois, les vices & les maladies; lui ſeul eſt Roi par la grace de Dieu; il relève, non de ſon épée, mais d'un bon cœur, d'un génie vaſte, & d'une volonté inébranlable, dans le déſir d'opérer le bien général.

Le François ſe croit poli, humain, affable, cela peut-être, mais les apparences ne ſont pas pour lui; quand je compare cette attitude droite & roide, ces coudes en arrière, cette poitrine qui s'efface, au point de nous rendre pulmoniques, & ces genoux diſloqués, avec ce moëlleux que j'ai obſervé dans les ſtatues antiques, je vois bien nettement la différence qu'il faut mettre, entre la politeſſe que la vanité étale, & celle qui naît de l'eſtime de ſoi, fondant un reſpect ſenti pour ſes ſemblables, & du penchant aux grandes choſes; ô mes compatriotes! laiſſons nos épaules s'arrondir un peu plus, nos poumons en joueront mieux; aidons-nous de nos bras en marchant, ménageons nos rotules, & aimons nous un peu plus. Que dirons les femmes? qu'on peut, ſans ſe faire tort, vous garder

quelques jours de plus ; elles montrent dans les sociétés, aux ſpectacles ; dans les promenades, les petits hommes qu'elles ont ſous la main ; elles ſe diſputent, & aiment conſtamment ceux que je veux & que je puis faire.

Il a de l'élan, il a du reſſort, dit-on parmi nous, tout émerveillé des bonds de la vanité, de la haine & de l'envie ; la force d'ame, la douce fermeté, une généreuſe indifférence pour cette foule de petites hoſtilités qu'il faut eſſuyer journellement, ces vertus ſont comptées pour rien ; doit-on s'en étonner ? pour y attacher du prix, il faudroit les ſentir ; *le plus grand homme pour nous, eſt celui qui fait, dans un tems donné, le plus grand mouvement, & qui marche à pas de géant vers un petit but ;* on ne compte les hommes que par minutes ; cependant, rien de ſi impuiſſant que la haine, & de ſi fort que la bienveillance ; en ſuppoſant que l'on n'ait jamais en vue que le plus grand bien poſſible ; il ne faut rien entreprendre que dans le mouvement de douce expanſion, où, le cœur plein d'une affection active, & la tête calme, on oublie tous les petits intérêts, pour ne ſe ſouvenir que du bonheur des autres & du ſien.

Un homme calme, qui s'avance parmi des hommes en proie aux convulſions de la vanité, eſt comme un zéphir frais & léger qui careſſe les feuilles &

les fleurs, & vient, delà, porter la fraîcheur & la paix dans tout notre être ; les fièvreux habitans des villes, guidés par un mouvement d'instinct, plus fort qu'eux, cherchent par-tout cette fraîcheur de sentiment & de pensée, cette paix intérieure qui les fuit ; la trouvent-ils en vous, bons & méchans se jettent dans votre sein, s'y reposent, & deviennent capables de bien ; dans cet heureux état, on a, pour ainsi dire, le génie du bon sens, point de phrases, point de complimens, point de simagrées ; la parole, le geste, le coup-d'œil, tous les mouvemens, ont une précision, que la vanité, servie par un cerveau inépuisable, n'attrapera jamais ; qu'on est grand, quand on est bon ! qu'on est heureux, quand on aime tout ce qui existe ! on m'a demandé une morale, j'ai eu beau méditer, je trouve qu'elle se réduit à ce vers : *être heureux, c'est aimer & se sentir aimé ;* qui seroit bien pénétré de cette maxime, en sçauroit assez, & ne craignez point qu'il se trompât, en voulant faire du bien ; *la nature ne lève un coin de son voile que pour ceux qui lui demandent des moyens de bien faire ;* j'ai éprouvé cent fois que les leçons qu'elle donne à celui qui remplit ses vues, en étendant ses affections, ne contiennent que des vérites.

Fille du ciel, sœur de la vérité, mère des vrais plaisirs, charité, unique bien qui me soit resté au sein du malheur, où un cœur plus grand que ma for-

fortune, m'a fait tomber tant de fois, répands ton influence sur mes paroles & mes écrits; pénétre-les de ta douce chaleur; assouplis mes membres, amollis mon geste, adoucis mon son de voix; fais briller dans mes yeux ta divine flamme, répands sur mon visage les graces victorieuses de la tendre humanité, afin que je n'offense personne, par un excès de zèle, bannis de mon cœur tout sentiment de haine & de vanité, bannis-en aussi cet orgueil qui humilie, & n'y laisse que cette noble estime de soi, appui de la vertu, qui rend l'homme digne de ses hautes destinées, donne du ressort aux ames, étend la sphère des idées, & aggrandit les sentimens, en élevant les pensées; que s'il sort de moi quelqu'œuvre utile & honorable, je renonce pour toujours à cette vaine gloire que les hommes m'envieroient; je ne veux point de leurs respects, j'aime mieux leur amitié. Toi seule peux mettre un prix à mes travaux, en donnant de la vie & de l'onction aux vérités sévères que j'ai à montrer; fais qu'elles s'insinuent doucement dans les cœurs; inspire-moi d'aimables & sages maximes, & donne-moi le talent de les faire adopter, sans qu'on voye jamais de maître. Homme de bien, qui me cherchez, & à qui ce livre parviendra tôt ou tard, pénétrez-vous du sentiment qui m'anime en ce moment, savourez-le, & osez dire qu'il est des plaisirs sensuels comparables à cette douce volupté; tâchez

de vous le rendre habituel ; tant qu'il vous possédera, vous ne verrez ni obstacles, ni ennemis, ni malheurs, sur la terre.

Nous terminerons ce Chapitre, comme l'autre, par une récapitulation, où nous remontrerons, par grouppes, les vérités qu'il contient, & les applications qu'on en peut tirer.

Nous avons dit qu'à mesure que le soleil montoit sur l'horizon, soit dans l'année, soit dans la journée, l'espérance & sa bande, montant avec lui, chassoient peu-à-peu les sentimens opposés, & s'insinuoient dans les cœurs, & qu'à mesure que cet astre descendoit vers l'horizon, l'espérance, avec son cortège, s'enfuyoit à son tour, faisant place par degrés à la noire troupe de la crainte & de la haine ; mais, il faut observer que l'espérance & l'amour ne se font sentir qu'à condition que l'augmentation de la chaleur sera lente, graduée, & tempérée par le mélange & le concours de l'humidité, terme moyen entre les états opposés de la matière ; car, lorsque la chaleur croît tout-à-coup, elle produit ce brusque mouvement d'expansion, d'où naît la colère, & lorsqu'elle dure trop, elle relâche la fibre animale, & amène l'affaissement, le dégoût, l'ennui & la paresse ; au contraire, plus le mouvement de contraction succède rapidement à celui d'expansion, plus la haine & la crainte sont fortes & marquées ; ainsi, l'opposition a lieu,

dans la progreſſion, comme dans l'eſpèce des mouvemens. Les deux claſſes de paſſions oppoſées, font auſſi naître la chaleur & le froid, avec les mouvemens qui leur répondent, au degré qui les font naître elles-mêmes; tous ces phénomènes ſont réciproques, ils ſont effets & cauſes les uns par rapport aux autres, la différence n'eſt que du plus ou moins.

Tous les petits ſoleils inférieurs, toutes ces portions du feu, logées entre les parties de la matière, les ſentimens, les idées, les ſenſations, & en général, toutes les cauſes plus ou moins irritantes, produiſent des effets analogues à ceux du ſoleil, pourvu qu'elles agiſſent par des gradations ſemblables.

En un mot, tout, ſur cette planète, marche par gradations, par progreſſions croiſſantes & décroiſſantes, dont la vîteſſe varie à l'infini, & pour développer ce principe, nous avons dit en ſubſtance ce qui ſuit.

L'homme, conſidéré dans ſa quantité & ſes qualités, dans ſa formation & ſa durée, n'eſt qu'un compoſé de gradations. Ces gradations ſont le principe caché de nos plus grandes erreurs dans l'induction philoſophique, & dans l'application des loix, parce que ces erreurs, accumulées inſenſiblement, ne ſe font ſentir qu'en maſſe. Il y a, dans les cinq eſpèces de ſenſations, & dans les eſpèces

d'espèces, des degrés correspondans & corrélatifs, dont l'assemblage, & la perception simultanée peut composer différentes espèces d'harmonies, plus ou moins agréables, selon le degré de volupté dont chaque sens est susceptible. Les gradations bien ménagées font la force de l'homme & des combinaisons d'hommes; elles font la santé physique & morale, la santé individuelle, conjugale, domestique, sociale, civile, politique & polémique. Le progrès naturel des choses fait une nécessité de changer de tems en tems les loix, les coutumes, les usages, les institutions, les plans, & les projets de toute espèce; parce que, toutes les générations d'hommes, fûssent-elles parfaitement sages, les hommes, pris en différens siècles, n'ont pas rigoureusement les mêmes besoins, au même degré. Pour établir sa fortune ou sa réputation, il faut enfoncer ses racines, & élever sa tige par degrés, comme les plantes, afin que l'accroissement soit insensible, pour nos rivaux & nos ennemis. Des gradations, dépend l'agrément durable des conversations & des livres; en général, dans les Sciences, les Lettres, & les Arts, elles font les compositions saines, toujours & universellement belles, *le bon* & *le beau*, n'étant que *le sain* & *l'agréable*, étendus & prolongés. Une symphonie, & même les sons d'un seul instrument, bien choisis & bien gradués, peuvent beaucoup sur l'homme physique, qui n'est en partie qu'un instru-

ment à cordes, & par conséquent sur l'homme moral. En saisissant, & en employant les nuances, on peut diminuer, sans le détruire entièrement, l'ascendant prodigieux des femmes, dont l'empire est fondé sur cette base, & qui, comme autant de Rémores, arrêtent le Parisien dans sa course. Dans les exercices du corps, la vigueur, l'adresse, la durée, les graces & la santé dépendent de l'habitude des gradations. Les Mathématiciens ont perdu beaucoup de tems & nous en ont fait perdre, en choisissant mal les espèces, en établissant leurs calculs sur des élémens supposés, en toisant des riens qu'il falloit négliger, & en exaltant l'esprit exclusif & diviseur; leur science déprave l'homme physique & moral, en faisant de lui une machine à soubresauts, qui choque trop rudement les autres membres de la société. Pour connoître l'homme, & le modifier à son gré, il faut déterminer les degrés de la double échelle des sentimens réfléchis, composée des qualités sensibles & des mouvemens, mais sur-tout s'incorporer les degrés de mouvement relatifs aux divers degrés des diverses espèces de passions.

Nous avons dit, dans le premier Chapitre, que les mouvemens opposés, ainsi que les passions & les idées qui y sont liées, étoient antagonistes, contrepoids, & remèdes, l'un par rapport à l'autre; mais, ce principe seroit dangereux, dans ses applications, si l'on ne distinguoit, avec soin, les tems,

les

les lieux, les buts, les espèces, les degrés, & les diverses circonstances.

D'abord, les passions analogues à la crainte & à la haine, les affronts sanglans, les humiliations durables, le desir impuissant de la vengeance, les rancunes, & les soucis de toute espèce, toutes ces affections sont beaucoup moins saines que leurs opposées; car, tandis que celles-ci, en facilitant les diverses espèces d'évacuations, par le mouvement du centre à la circonférence qui les accompagne, opérent ou facilitent le renouvellement & le rajeunissement actuel du corps, les autres tendent à la concentration & à la stagnation des humeurs, cause la plus puissante & la plus générale des maladies, la plupart des maladies naissant dans les tems, dans les pays, & dans les autres circonstances où elle a lieu, & la plupart se guérissant par évacuation. Cependant lorsqu'un homme, soit par tempérament, soit par quelqu'autre cause, actuelle, ou habituelle, physique ou morale, intérieure ou extérieure, est trop, trop fréquemment ou trop long-tems expansif, de légères craintes, une légère inquiétude, un peu de tristesse, un peu d'humiliation, facilitent, en rappellant à l'intérieur la chaleur & le mouvement, les fonctions qui produisent naturellement le même effet, telles que la digestion, le sommeil, &c....; par exemple, un homme confiant, orgueilleux, plein de lui-même, qui s'exhale &

s'évapore indiscrètement, trouve dans l'envieux qui l'humilie & le jette de dehors en dedans, un médecin qui le guérit, & un ami qui le force à garder le secret; en un mot, les passions concentrantes sont utiles, en portant dans les viscères rendus paresseux par une expansion excessive, le mouvement, la chaleur & le ton qui leur manquent, mais il faut que les deux causes réunies ne produisent que le dégré requis. Les passions expansives facilitent pareillement les fonctions naturellement accompagnées du mouvement analogue au leur, & un homme expansif est, pour son opposé, un *anti-contractif*, comme le contractif est pour le sien, un *anti-expansif*.

Ainsi, 1°. Une passion quelconque, en deçà du degré qui tue l'animal, est utile, en détruisant ou en affoiblissant une passion opposée, trop forte, trop durable ou trop fréquente, qui nuiroit aux fonctions. 2°. En ajoutant à une fonction, soit assimilative, soit excrétive, ce qui lui manque en force tonique, en chaleur & en mouvement, ou en lui ôtant ce qu'elle a de trop. 3°. Une passion accompagnée du mouvement opposé à celui d'une fonction, peut être favorable à cette fonction, en augmentant par l'opposition, l'énergie du mouvement nécessaire, pourvu cependant qu'elle ne dure pas; car si les passions opposées & les mouvemens qui y sont liés, se font naître & se fortifient récipro-

quement, lorsqu'ils se succèdent rapidement, & d'eux-mêmes, quand l'un & l'autre est secondé & fortifié, soit par l'action de la tête, soit par quelqu'autre cause physique ou morale, intérieure ou extérieure, le plus fort des deux opposés engloutit l'autre pour quelque tems, & quelquefois pour la vie.

Enfin, comme on peut dire des habitudes, ce que je viens de dire des actes, il s'ensuit que les tems, les lieux, les tempéramens, les mouvemens, les qualités, les climats, les saisons, les jours, les heures, les sensations, les sentimens, les idées, les loix, les usages, les établissemens, les sociétés, & en général les choses habituelles & opposées, à des dégrés correspondans, sont remèdes les unes par rapport aux autres, pourvu qu'on évite les deux maximum; à quoi il faut ajouter que les dégrés foibles remédient aux dégrés forts, *& vice versâ.*

Jusqu'ici, nous n'avons point parlé de bonheur, oubli qui nous est commun avec les politiques d'aujourd'hui, cependant c'est de bonheur qu'il s'agit, & dans l'état des choses, la santé ne le produit pas nécessairement, quoiqu'elle y contribue; un valétudinaire expansif, qui sçait se suffire, sera plus heureux qu'un ennuyé qui se porte bien. Ainsi, quoique les sentimens expansifs, en accélérant l'excrétion, accélèrent ce desséchement & ce raccornissement général du corps, qui est une des causes de vieillesse, quoi-

qu'ils ufent la machine, en la faifant marcher trop vîte, & abrégent nos jours, en multipliant les actes de vie dans un tems fort court, tandis que les paffions, foiblement concentrantes, ménagent la chaleur, le mouvement, la matière, & tous les élémens de notre être, & prolongent ainfi notre exiftence ; cependant, comme il s'agit moins de vivre long-tems, que de vivre heureux, que d'ailleurs, nous fommes plus maîtres de nos fentimens & de nos idées, que de nos fenfations qui font au pouvoir de la fortune, je confeillerai à tout homme, & fur-tout à un contractif, de travailler à faire prédominer en lui les affections expanfives, afin d'être heureux *actu ;* il y parviendra en fe nourriffant, par les moyens connus, de fentimens nobles, appuyés de penfées élevées; ce qui ne l'empêchera pas d'ufer, de tems à autre, des fentimens contractifs, comme remèdes, mais, avec cette précaution, de ne point arrêter de réfolution importante, tant qu'ils le maîtrifent, & de fe tenir coi, comme s'il étoit malade ; or, comme le repos eft, fuivant les Médecins & les Philofophes les plus éclairés, le meilleur état où nous puiffions être, dans le tems que s'opèrent ces trois grandes fonctions, la digeftion, le fommeil & la génération, le phyfique & le moral font ici parfaitement d'accord.

La plus douce des gradations eft celle qui mène lentement, des idées fublimes, aux fentimens no-

bles, & qui se termine par ce sentiment immense de bienveillance qui fait aimer tout ce qui existe ; sentiment qui enfante d'autres grandes idées, d'où naissent des sentimens encore plus délicieux ; rien de plus doux que d'être ainsi bercé, de l'admiration pour le spectacle de la nature, à l'amour du genre humain ; j'ai goûté tous les plaisirs de la vie, mais celui-là est le seul qui soit sans mêlange de mal ; il semble que ce qui anime l'homme soit une partie détachée de quelque tout, enfermée par force dans ce corps qui l'atterre, & destinée à se réunir un jour à la masse dont elle a été séparée ; car, on est complettement malheureux, quand on vit tout en soi, & l'on n'est complettement heureux, que quand on vit *tout* dans *le tout ;* mais, si l'on veut conserver son corps, il faut bien prendre garde de prolonger trop cette dangereuse volupté, elle fatigue prodigieusement les fibres, concentre la force vitale, & fait tomber après, dans un état de mélancolie & d'affaissement ; il m'est arrivé une seule fois, de pousser l'épreuve jusqu'au maximum, je perdis presqu'entièrement le sentiment de la peau pendant douze heures ; ainsi, point d'excès, même dans le bien, puisqu'une loi inflexible veut qu'un peu de mal se mêle à tout.

Chaque homme, en s'observant, peut reconnoître qu'il n'est ni simple, ni double, mais composé de deux forces qui se combattent & se surmontent

alternativement, & d'une faculté qui *observe*, *compare & veut*; c'est cette faculté que j'appelle le *sol* dans l'octave humaine, l'ame, la puissance moyenne, chargée de balancer les deux forces opposées, d'empêcher, jusqu'à la dissolution du corps, que l'une ne l'emporte entièrement sur l'autre, & de les diriger toutes deux vers la véritable fin de la nature, qui est, dans les espèces sociables comme la nôtre, l'accord de tous les individus tendans à la conservation de leur être particulier, & de la famille entière, chacun par des moyens différens; mais tous, à l'aide d'alternations, de balancemens, de passages bien gradués en tout sens, qui fassent doucement circuler la vie dans tous ses foyers, par un mouvement co-harmonique à celui du soleil.

Fin du Tome premier.



